
HENRY BORDEAUX
Les Yeux qui s'ouvrent

Les Yeux
qui s'ouvrent

DU MÊME AUTEUR

DANS LA « COLLECTION NELSON »

LES ROQUEVILLARD . . . . . 1 vol.
LA CROISÉE DES CHEMINS . . . . 1 vol.
L'ÉCRAN BRISÉ . . . . 1 vol.
LA ROBE DE LAINE . . . . . 1 vol.
LA NEIGE SUR LES PAS . . . . 1 vol.
LES DERNIERS JOURS DU FORT DE VAUX . . . . 1 vol.
LES CAPTIFS DÉLIVRÉS. . . . . 1 vol.

N N

Les Yeux qui s'ouvrent

Par
Henry Bordeaux
de l'Académie française

« *Nul effort n'est perdu.* »
PASTEUR.

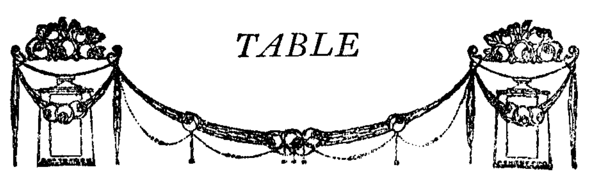
Paris
Nelson, Éditeurs
25, rue Denfert-Rochereau
Londres, Édimbourg et New-York
1930

N N

HENRY BORDEAUX
né en 1870

Première édition du roman
« Les Yeux qui s'ouvrent » : 1907

Ouvrage couronné par l'Académie française
(Prix Narcisse Michaut)



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

LES YEUX QUI S'OUVRENT

I

PREMIER ACTE DE PROCÉDURE

LES instances en divorce ou en séparation de corps sont introduites, on le sait, par une requête au président du tribunal : l'époux qui demande la rupture ou le relâchement du lien conjugal y expose brièvement ses griefs et réclame du magistrat, pour obéir à la loi, une tentative de conciliation presque toujours inutile avant les hostilités définitives. Ce premier acte de procédure reçoit généralement en province, dans les études d'avoués, un accueil exubérant. Les clercs abandonnent en hâte leur pupitre pour se précipiter sur la minute qu'il leur faudra recopier tout à l'heure et pour déguster avec le plaisir de leur âge un scandale dont les acteurs leur sont connus. C'est une petite curée chaude qui leur est servie à domicile, mais leur cruauté est irréfléchie.

Ainsi l'affaire Derize, reçue le matin à l'étude Tabourin, à Grenoble, sous un pli qu'envoyait Me Sal-

vage, doyen du barreau, provoquait, en l'absence du patron, un rassemblement des quatre clercs, Vitrolle le lettré, Dauras, Lestaque et le saute-ruisseau Malaunay. Ils entreprirent leur lecture d'un air recueilli qui venait de l'importance des parties en cause et de l'honneur qui rejaillissait sur l'étude de cette affaire bien parisienne.

— Encore une victime de l'égoïsme masculin ! s'écria Vitrolle en manière de conclusion.

Le premier clerc était chevaleresque, féministe et imbu d'un patriotisme local qu'une érudition d'archiviste exaspérait. N'avait-il pas découvert chez un statisticien — où la statistique ne va-t-elle pas enquêter ? — que « le nombre des maris trompés est, en Dauphiné, moins grand que partout ailleurs », opinion qu'un vieil auteur, dénommé Châteaumières de Grenaille, avait formulée dès le seizième siècle, affirmant que « c'est presque une merveille d'ouïr parler à Grenoble d'une femme qui fasse l'amour au désavantage et préjudice de sa réputation » ? Il ne fallait rien moins que ces savants appuis pour qu'il se permît de donner tort à M. Derize, dont la réputation presque universelle d'historien risquait de l'influencer.

— Peuh ! attendons la riposte, protesta le jeune Malaunay qui, à dix-sept ou dix-huit ans, après avoir roulé dans beaucoup de bureaux, était déjà parvenu au plus profond scepticisme en matière de mœurs.

Mais on supporta malaisément ses doutes, et il dut subir le choc de ses trois collègues qui, pour avoir entrevu la jolie et calme Mme Derize dans la rue, au Jardin public, sur les quais de l'Isère, garan-

tirent en termes émus et concordants l'innocence de leur nouvelle cliente.

— Je veux bien, moi, acquiesça le saute-ruisseau avec indifférence. D'ailleurs, j'avais prévu ce procès.

Il proféra cette prophétie rétrospective avec l'autorité que confère un nombre incalculable d'observations puisées non pas sur le papier timbré, mais aux spectacles de la ville parcourue dans tous ses détours.

— A quel propos ? réclamèrent Dauras et Lestaque, qui n'avaient qu'une pensée pour deux.

— Voilà. Un jour, au musée...

— Que faisais-tu au musée ?

— Je copiais un acte peut-être. Un jour, au musée, M. Derize montrait les tableaux à sa femme. J'étais derrière eux. Ils s'étaient arrêtés devant un vieux tout ridé qui m'avait semblé très laid au premier abord...

— Signé de quel nom ? interrogea Vitrolle avant de risquer une appréciation.

— Je ne sais pas. Cela m'est égal.

— Tu n'as pas de goût.

— Il disait : « Regardez cette figure : comme elle résume toute une vie de paysan, avec ses luttes quotidiennes, avec de la tristesse, de l'épargne inscrites dans les crevasses, et du songe dans l'œil vitreux, et peut-être aussi un peu d'alcool... » Tout cela débité avec emballement. Et bien d'autres choses encore que j'ai oubliées. C'est moi qui profitais de ses leçons. Mme Derize, elle, ne bougeait pas plus qu'une borne. Elle est belle, oui, mais je la trouve immobile. Vrai, je voyais ce vieux tout vivant au lieu d'un cadre pendu au mur.

— Et après ?

— Attendez. A côté du vieux, il y avait une dame en robe décolletée. Une robe rouge, avec toutes sortes de fanfreluches aux manches, au corsage. Mme Derize détaillait de l'œil la toilette, vous comprenez ; elle a répondu : « La dentelle, sur le velours, c'est d'un heureux effet. » Alors son mari furieux a fini sa tournée sans un mot de plus.

— Après ? réclama Vitrolle.

— Après ? rien. Le divorce, c'est ça.

L'auditoire éclata d'un rire insolent, ce qui vexa Malaunay qui était vaniteux de sa perspicacité et fort susceptible. Ces considérations esthétiques avaient déconcerté le monde des gratte-papier, qui s'attendaient à une anecdote plus libre. L'entrée du patron termina leur controverse. Sans être âgé, Me Tabourin le paraissait parce qu'il était négligé et comme recouvert de la poussière de ses cartons. Souvent il avait envié la calvitie de la plupart de ses confrères en passant un peigne hâtif dans ses cheveux trop abondants qui gardaient leurs mauvais plis comme une terre ingrate se referme après la charrue. Le souci de son étude l'absorbait, et non l'adjustement d'un costume qui lui tenait au corps tant bien que mal et prenait part à ses gestes avec incertitude. Les affaires exerçaient sur lui tant de fascination qu'il ne les confondait jamais avec les tragédies humaines qu'elles recouvraient : il les considérait, en elles-mêmes, comme des personnes distinctes, vivantes et importantes, logées chacune dans un dossier, de sorte qu'il n'avait pas à s'occuper de la répercussion des jugements et de la procédure sur des foyers compromis ou dévastés. Les

professionnels sont presque tous ainsi bâtis, et c'est pourquoi leur profession ne les use pas.

— Quoi de nouveau ? demanda-t-il au premier clerc.

Vitrolle tendit la minute :

— La requête Derize.

— Ah ! ah !

Cette nouvelle alluma sur le visage terne de Me Tabourin toutes sortes de convoitises, comme la lumière, en pénétrant dans une chambre mal aérée, attire et invite à danser un monde d'atomes. Il s'approcha de la croisée pour mieux déchiffrer l'écriture menue de l'avocat Salvage. Les clercs l'observaient avec curiosité, sauf Malaunay qui cherchait une occasion de sortir. Il faisait au dehors un beau soleil de juin qui invitait à la promenade.

L'étude Tabourin est située place Saint-André, au premier étage, en face du Palais de Justice. On y parvient par un couloir sombre et sale au bout duquel on rencontre un escalier nu : les entrées qui sont le luxe de Paris et, fréquemment, des villes étrangères, sont le plus souvent sacrifiées dans la province française, et de vastes appartements, hauts de plafonds, généreux d'espace et bien dégagés, ont des abords déplorables.

Tandis que la place Grenette était, jadis, le centre commercial de Grenoble et l'est, en somme, demeurée, cette place Saint-André en était le cœur, puisque la vie religieuse, la vie municipale et la vie judiciaire s'y trouvaient rassemblées et y sont encore figurées par leurs monuments. Le passé dauphinois habite là, mais il le faut un peu chercher, car, dans cette ancienne capitale, le vieux disparaît

partout sous le neuf. Vous débarquez à la gare, vous n'apercevez que des quartiers récemment construits, des maisons à peine achevées et de larges avenues dont la perspective aboutit fatalement au cirque des lointaines montagnes. Cité industrielle et prospère, concluez-vous, née d'hier dans un noble décor, et sans couleur historique. Les rues même ont été débaptisées : telle rue des Vieux-Jésuites où naquit Stendhal s'appelle maintenant rue Jean-Jacques-Rousseau. Quelques portes fortifiées ouvertes dans les remparts ont été sans respect démantelées, mais les subsistantes intéressent le promeneur qui, peu à peu, découvre en suivant les allées sinueuses de l'Ile-Verte les traces du mur d'enceinte, aperçoit les bastions accrochés au flanc du mont Rachais, devine à cet appareil de défense les luttes d'autrefois et se prépare à rencontrer, au hasard de la cité claire, quelqu'un de ces témoignages qui expriment la sensibilité d'une race au cours des siècles et dont la ténacité a su résister aux entreprises des architectes et des ingénieurs. Place Saint-André, il devrait être enfin satisfait, tandis qu'il ne l'est qu'à demi. Voici, à l'extrémité ouest, la grosse tour de l'hôtel de ville qui fut le palais du connétable de Lesdiguières, et voici, au-dessus des maisons basses qui la pressent et qui dissimulent son portail, l'église dont le vénérable clocher de pierre octogonal s'ouvrage de doubles jours en ogive. Mais le Palais de Justice où se tinrent les États du Dauphiné montre une façade mi-gothique mi-renaissance dont les matériaux ont été grattés ici, remplacés là et gardent, même au soleil, ce froid de la nouveauté que dégèle la patine du temps : c'est tout au plus si la

minuscule chapelle en saillie réchauffe le regard de son heureuse ornementation. Quant à la statue de Bayard qui meurt appuyé à un tronc d'arbre, elle encombre l'étroite place et ne l'arrange pas.

De sa fenêtre, Me Tabourin n'avait jamais distingué tant de monuments. Lors de son installation, il ne s'était réjoui que du voisinage du Palais, particulièrement appréciable au cas où ses rhumatismes le tourmenteraient. Une bonne affaire, comportant expertise, saisie, expropriation, « toute la lyre », disait-il avec enthousiasme, et entraînant par suite des frais onéreux, présentait, quand elle s'annonçait sous la couverture bleu tendre de l'étude, un attrait plus précis que le passé provincial et tous ses souvenirs. Il lut donc le placet de l'avocat sans curiosité sentimentale, et remarqua seulement que Mme Derize manifestait l'intention de réclamer la séparation de corps *de plano*, c'est-à-dire sans enquête préalable, ce qui réduirait la taxe.

— Avez-vous reçu les pièces à l'appui ? s'informa-t-il.

— Non, monsieur.

— Il est question d'une lettre ?

— On se réserve probablement de la communiquer après l'essai de conciliation.

— Bien. Vous rédigerez sur timbre, Vitrolle, sans retard.

Il tenait pour avéré que l'existence d'une affaire ne date que de son lancement. Puis il gagna son cabinet de travail particulier, et rangea un à un sur la table les dossiers dont il pensait avoir besoin pour l'audience du tribunal qui s'ouvrait à neuf heures. Pendant ce travail mécanique, son contente-

ment intérieur le faisait sourire. Cette affaire Derize, tout Grenoble la guettait depuis deux mois que Mme Derize, née Molay-Norrois, avait quitté Paris pour venir se fixer chez ses parents. Les premières semaines, on s'était montré réservé ; puis, des amis trop bavards voulurent fournir des explications : M. Derize voyageait pour vérifier les sources de quelque ouvrage, il n'avait pu emmener sa femme et ses enfants, mais il viendrait passer les vacances à Uriage, comme d'habitude. Peu à peu une autre version s'était répandue. Des personnes bien informées pronostiquaient un divorce. Se plaiderait-il à Grenoble ou à Paris ? s'étaient aussitôt demandé les hommes de loi. Pour Me Tabourin la question ne se posait plus : il représenterait la partie la plus sympathique dans un procès de peu de frais sans doute, mais d'une excellente publicité à cause de la personnalité d'Albert Derize, l'historien connu, et de la situation en vue des Molay-Norrois. Satisfait, en somme, il franchit la porte qui le séparait de son appartement privé afin de prévenir Mme Tabourin qui lui sut gré de cette nouvelle fraîche dont elle alimenterait sa conversation tout un jour. Et cet acte de déférence conjugale lui parut conférer l'authenticité à l'affaire : avant même d'être signifiée, elle était lancée, et bien lancée.

A son retour, il trouva M. Lagier qui l'attendait à l'étude. Philippe Lagier, qui n'avait pas atteint la quarantaine, était au civil l'un des avocats les plus réputés de Grenoble. Petit, malingre, le teint fané, mais les traits délicats, les cheveux déjà grisonnants, indolent d'apparence, à la barre il tenait tête aux plus robustes. Tout nerveux et contracté, il était

infatigable en public, et ne faisait pas confidence de ses heures solitaires de dépression. Ses confrères reconnaissaient sa facilité de travail, son modernisme qui simplifiait les vieilles tactiques, supprimait les ornements de la phrase, les gestes, les digressions, raccourcissait, resserrait, clarifiait la plaidoirie au point de l'imposer comme un jugement tout prêt ; mais on détestait en général l'impertinence de sa conversation que soulignait un monocle vissé dans l'œil sans cordon, le dédain exagéré qu'il témoignait aux choses professionnelles, et jusqu'au goût presque maniaque des arts plastiques qui accaparait tous ses loisirs, et pour la satisfaction duquel il courait les musées d'Italie et des Flandres dès les vacances venues, afin de pouvoir rapporter de ses expéditions tableaux, gravures ou dessins dont son cabinet regorgeait, ce qui, au grand étonnement de ces spécialistes, ne diminuait pas sa clientèle. On le savait l'ami intime d'Albert Derize, camarade de collège et de faculté, qui sans doute le chargerait de ses intérêts.

M. Tabourin, hirsute, mais la bouche en cœur, se précipita :

— Bonjour, maître.

Il flattait volontiers ceux qui le pouvaient favoriser dans sa fonction. Philippe Lagier, selon sa méthode, alla droit au but :

— J'ai rencontré mon confrère Salvage. Il vous a envoyé la requête Derize. Bien que les parties soient domiciliées de droit à Paris, nous sommes d'accord pour demander la compétence du tribunal de Grenoble.

— Je vous remercie, déclara l'avoué comme si

l'on avait pris cette mesure, destinée à éviter la publicité des journaux, uniquement dans le but de lui être agréable.

Lagier ajusta son monocle pour constater le sérieux de la réponse. C'était un mot qu'il ajouterait à son répertoire du Palais.

— Voulez-vous me montrer la minute ?

— Elle est à la copie.

— Je désire la voir pour des raisons graves. Ce n'est pas une indiscrétion puisqu'elle sera signifiée demain à mon client. J'ai averti M. Salvage.

— Vitrolle, donnez la requête.

Il fallait ménager un homme aussi autoritaire et occupé. Le premier clerc se leva et tendit le papier à M. Lagier que M. Tabourin introduisit dans son cabinet de travail où il le laissa. L'avocat s'absorba immédiatement dans cette lecture :

« A M. le président du tribunal de première instance de Grenoble, Mme Albert Derize, née Élisabeth Molay-Norrois, domiciliée à Paris, 9, rue Bara, épouse de M. Albert Derize avec lequel elle demeure de droit, mais résidant en fait à Grenoble, quai de la République, chez ses parents, M. et Mme Molay-Norrois, a l'honneur de vous exposer :

« Qu'elle a contracté mariage le 25 mai 1897 avec M. Albert Derize par-devant l'officier de l'état-civil de Grenoble ;

« Que de ce mariage sont issus deux enfants, Marie-Louise, le 10 juin 1898, et Philippe, le 18 janvier 1901 ;

« Que le 6 avril dernier, l'exposante, autorisée précédemment par son mari à ouvrir tous télégram-

mes et cartes-télégrammes à lui adressés pendant ses absences, fut ainsi provoquée à prendre connaissance d'une lettre envoyée sous cette forme à M. Derize par Mlle A. de S... ; que cette lettre, tant par ses termes eux-mêmes que par ses allusions à des scènes et à une correspondance antérieures, contenait la preuve manifeste d'une liaison existant entre les deux correspondants ;

« Que M. Derize, invité à fournir des explications, avoua aussitôt sa passion coupable et, par son attitude injurieuse, obligea sa femme à quitter le domicile conjugal avec ses enfants et à se retirer chez ses parents à Grenoble ;

« Que, dès lors, après un voyage en Allemagne en compagnie de sa maîtresse, il s'est installé à Paris dans son voisinage et continue d'entretenir avec elle un commerce adultère ;

« Que dans ces circonstances, l'exposante est dans l'intention de former contre son mari une demande en séparation de corps : par ces motifs, l'exposante conclut..., etc., etc. »

Suivaient les formules juridiques pour l'entrevue de conciliation, et la date, juin 1905, sauf le jour laissé en blanc.

Philippe Lagier ne voyait pas les affaires à la façon de son hôte, Me Tabourin, qui n'en considérait que l'extérieur et le rapport. Il en imaginait volontiers le dedans, c'est-à-dire les conflits humains qu'elles figurent, et plutôt par curiosité que par sympathie, car ces conflits l'intéressaient sans parvenir à troubler un scepticisme composé d'un fond d'indifférence, de beaucoup de dégoûts et

aussi de la révolte cachée d'un esprit inquiet et désenchanté qui connaissait mieux sa valeur que l'usage à en tirer. Il se leva. Par la porte entr'ouverte, il apercevait l'avoué qui distribuait la besogne à ses clercs et rassurait, par intervalles, deux paysans affalés sur une banquette et fort penauds, qu'il expropriait et qui, touchés de ses mines affables et de sa pauvre mise, hésitaient à donner cours à leurs plaintes et à leurs gémissements. A quoi bon le déranger dans son activité de fourmi ? Il se dirigea vers la fenêtre, résolu à l'attendre avec patience. Deux pigeons qui picoraient sur la place ensoleillée prirent leur vol sous les pas d'une troupe de plaideurs qui gagnait le Palais de Justice avant l'ouverture des portes, et se posèrent sur le trèfle des ogives qui orne le clocher de Saint-André. Devant le monument trop restauré qui se dressait en face de lui et qui lui rappelait de véhémentes invectives d'Albert Derize contre les architectes, il évoqua, à travers les expressions lourdes et surannées de la requête, les trois acteurs du drame qui, un jour prochain, aurait là, devant des magistrats amusés, son dénouement. Par une singulière coïncidence, tous trois avaient joué un rôle, d'ailleurs inégal, dans sa vie.

Albert Derize était pour lui un de ces amis que le collège impose aux heures d'enfance et que l'instinct choisit avec cette sûreté que, plus tard, nos recherches trop étudiées et hésitantes ne retrouvent guère. Quelle éclatante carrière il avait déjà parcourue, à trente-neuf ans ! Après l'École des chartes, il entrait, pour peu de temps, à l'Arsenal comme sous-bibliothécaire. Fidèle de loin à sa province, il

publiait coup sur coup une histoire de Lesdiguières, roi des montagnes, où le reître raide et retors du seizième siècle était campé comme un personnage de roman, et une histoire de l'assemblée de Vizille en 1789 qui présentait en raccourci l'état des esprits et des biens en Dauphiné à la veille de la Révolution. Dès lors, la fortune lui souriait. L'Académie lui décernait le grand prix Gobert malgré sa jeunesse. Un éditeur, conquis par sa confiance dans le succès, le plaçait à la tête d'une entreprise de librairie qu'il avait longtemps prônée dans les milieux littéraires : c'était une collection mensuelle de biographies de grands hommes, brèves, claires, éloquentes avec exactitude, et à bon marché, par le moyen de laquelle il pensait secouer l'apathie des jeunes gens et les inciter par l'exemple à mieux remplir tous leurs jours. Lui-même se réservait de traiter, avec cette diversité d'esprit que toute belle réalisation d'existence attirait, quelques-unes des plus pathétiques et des plus excitantes : un Pascal, un Lavoisier, un Marceau, un Beethoven. Et malgré cette direction, il poursuivait d'année en année, avec une activité jamais lasse, après une *Histoire de l'ouvrier dans la société moderne*, complète en six volumes, magnifique traité des transformations de l'association, de l'outillage, de la main-d'œuvre, des conditions économiques et morales, une *Histoire du paysan au dix-neuvième siècle* où il donnait libre cours à son amour de la terre, des travaux agricoles, de l'existence rurale, hérité d'une lignée d'ancêtres laboureurs, et qui démontrait par la reconstitution des sociétés disparues, françaises et étrangères, et par la comparaison avec les sociétés nouvelles, la

force agissante du patrimoine et du lien de famille. L'ouvrage devait comprendre quatre volumes : le second venait de paraître. Un Le Play, un Fustel de Coulanges, un Taine eussent accueilli avec joie ce disciple qui était déjà un maître, pour sa méthode positiviste, son érudition, son respect des faits, et le dernier, plus artiste, pour la chaleur de son style et le coloris de ses tableaux.

En parcourant d'un trait cette carrière si remplie, Philippe Lagier, comme il arrive dans ces songeries qui toujours aboutissent à nous-mêmes, prit ces conclusions :

— Il a eu de la chance. En somme, il ne m'était pas supérieur.

Car son amitié, bien qu'ancienne et profonde, se relevait d'une pointe d'envie. Trop souvent il déplorait son horizon borné, son milieu mesquin, pour ne pas envier cette existence plus aérée, plus libre qu'Albert Derize avait su conquérir. Il le valait en pénétration intellectuelle, et le dépassait dans l'art de surprendre le côté ironique des situations et des caractères et de les ramener immédiatement à leur vérité. Mais, comme l'autre, par ce brusque élargissement qu'il donnait à tous les sujets, à toutes les observations, par cet amour contagieux de la vie qu'il répandait, par cette flamme intérieure qui apparaissait dans ses yeux sans dépendre des jours, le reléguait incontestablement au second plan ! Et quand on attendait de son exaltation une erreur, une exagération, une faute, comme on guette la marche dangereuse d'un voilier aux voiles trop tendues, d'un clairvoyant coup de barre il se retrouvait dans la bonne direction. Esprit raisonnable et cœur

passionné, il fallait bien lui reconnaître une force rare et le don d'animer les heures par sa présence comme ses livres les animaient pour ses lecteurs.

Philippe Lagier fut interrompu dans son parallèle impartial par une incursion de Me Tabourin :

— Je suis à vous tout de suite, maître. Ces gens-là qui sont expropriés voudraient garder leurs terres.

C'était des paysans à blouse bleue qu'il parlait. Et il disparut de nouveau pour les convaincre. L'avocat put renouer le fil de sa pensée. Il se rappela sa désagréable surprise lorsqu'il avait appris les fiançailles d'Albert et d'Élisabeth Molay-Norrois. Lui-même, à cette date, hésitait à demander la main de la jeune fille qu'il estimait trop jeune, dix-neuf ans, trop mondaine à en juger par ses toilettes, trop régulièrement jolie avec son teint de pastel, ses yeux étonnés et cette fraîche éclosion, présage d'un embonpoint agréable et périlleux. Son incertitude comptait sur le temps pour se dissiper, et il avait dû, ce qui est toujours pénible, en sortir malgré lui. Cependant il avait bientôt chassé ce petit rêve sentimental, et même il avait pu, sans trop de contrainte, porter le jour des noces un toast où il célébrait, se pliant à la banalité coutumière, deux époux créés l'un pour l'autre. N'était-ce pas la réalité par surcroît ? Ce jeune homme, déjà célèbre, que les Molay-Norrois avaient accueilli par vanité, malgré une situation de famille inférieure à la leur, emmenait à Paris une femme qui lui saurait faire honneur, et qui l'aiderait dans son ascension si aisée du succès.

Pourquoi ne s'était-il pas présenté le premier ? Plus fortuné, mieux apparenté, fixé à Grenoble,

quels avantages il offrait ! On l'attirait sans cesse dans la maison. Et Albert y était venu un beau jour par hasard. Le sort voulait qu'il fût constamment devancé par Albert. La requête en séparation qui le ramenait en arrière lui restituait sa rancune perdue. Il fut tenté de se réjouir de cette infortune qui demain serait livrée au papier timbré. Peu indulgent pour lui-même, il se critiqua aussitôt :

« Vais-je le trahir, au lieu de le défendre ? Mais que s'est-il passé exactement ? Les premiers temps de leur mariage, j'avais cru comprendre qu'Albert n'était pas heureux. Les toutes jeunes filles sont trop niaises pour qu'on soit heureux les premiers temps d'un mariage. Malgré notre intimité, il n'a jamais fait la plus petite allusion à une déconvenue que je devinai sans tristesse. Oui, sans tristesse : l'homme n'est pas parfait. Puis leur horizon s'est rasséréné. J'ai pu constater la protection un peu hautaine mais délicate dont il entourait sa jeune femme, j'ai cessé de prendre garde à leur bonheur et j'ai accepté de servir de parrain à leur deuxième enfant... »

Agacé par ces souvenirs, il poussa la porte et assista au départ des deux paysans qui saluaient M. Tabourin en pétrissant leurs chapeaux et multipliant les remerciements. De quoi donc le remerciaient-ils ? De les avoir expulsés de chez eux ? Ce diable d'homme, non content d'exproprier, exigeait par surcroît de la gratitude.

— Ils ont compris, affirma l'avoué qui revenait.

— Et quoi donc ?

— Que je ne voulais que leur bien.

Philippe Lagier crut à un calembour cynique,

mais dans son étude, M. Tabourin ne parlait que sérieusement.

— Évidemment, répondit-il. Voici votre requête.

— Merci. L'affaire marchera bon train. Vous défendez-vous ?

— Attendez. Il faut en premier lieu modifier l'indication de domicile. Nous sommes d'accord, Me Salvage et moi, pour accepter la compétence du tribunal de Grenoble, afin d'éviter les commentaires de Paris ; mais, pour rendre cette substitution vraisemblable, indiquez M. Derize comme domicilié à Saint-Martin-d'Uriage, où il possède une propriété et qui ressortit au tribunal.

— En effet, en effet, acquiesça l'avoué en étendant un bras comme pour retenir le dossier.

— De plus...

Mais de nouveaux clients interrompirent le colloque, et comme ils étaient d'importance, Me Tabourin, hésitant, prit une figure navrée. Philippe Lagier, peu patient d'habitude, en eut pitié. Le troisième personnage du drame, qu'il avait écarté jusqu'alors, le vint distraire au point qu'il ferma la porte de communication pour être moins dérangé dans leur tête-à-tête. Sur les compromettantes initiales de la requête, il mit le nom intégral : Anne de Sézery. Et il revit distinctement une jeune fille aux cheveux de ce brun qu'ont les châtaignes lorsqu'elles tombent avant la récolte, au visage inoubliable à cause de l'expression désenchantée de la bouche qui contrastait avec la fraîcheur des joues claires, et surtout à cause des yeux allongés où couraient des étincelles d'or et dont les ardentes convoitises s'opposaient à une sorte de lassitude

précoce répandue sur la démarche : svelte, bien faite, vigoureuse, elle paraissait née fatiguée comme si elle estimait inutile de poursuivre de trop grands désirs. Elle habitait avec son père un château de famille à Saint-Ismier qui est un village bâti sur le coteau d'où l'on domine la large vallée du Grésivaudan. Son indépendance d'allures, ses hardiesses nonchalantes à cheval, sa conversation où elle affichait des lectures étendues et libres et manifestait des enthousiasmes presque mystiques sur des sujets profanes, sa fortune assez mal connue mais apparente, lui composaient une cour bigarrée de jeunes gens dont lui-même faisait partie. Plusieurs saisons il avait connu par elle un sentiment orageux : elle le recherchait pour son esprit qui dépouillait volontiers le monde de sa fausse poésie et, parfois aussi, de la vraie, et pourtant il ne pouvait se croire préféré. Qui pouvait se croire préféré ? Il l'avait aimée à sa manière qui était hérissée de réserves et de défiances, et s'il s'était agi de l'épouser il eût soulevé mille objections. Mais elle ne se fût pas contentée en ce temps d'un si mince personnage, et plus tard, s'en fût-il soucié ? Albert Derize, qu'il entraînait quelquefois dans ses visites, s'absorbait au château dans l'étude de vieilles chartes où il trouvait des documents pour la reconstitution qu'il avait entreprise de l'ancien Dauphiné, ou quand il prenait part aux causeries, il traitait la jeune fille, ses audaces et ses paradoxes avec la franchise et la loyauté d'un camarade qui ne se croit pas tenu à des égards particuliers. « Il pensait déjà, se souvint Philippe, à la petite Élisabeth Molay qu'il rencontrait dans la rue et ne connaissait pas. Et même ce

fut lui qui, en me parlant d'elle, me donna l'idée de la remarquer. »

A la mort de son père, Anne de Sézery, mal préparée, avait découvert la ruine, ruine déjà ancienne, prolongée par cette force acquise qui soutient quelque temps les murs effrités et les situations minées, achevée jour à jour, et dont le mystère s'expliqua par une passion sénile dissimulée savamment. Les prétendants dispersés, le château vendu, les créanciers presque entièrement désintéressés, elle disparut. Orgueilleuse, elle n'avait averti personne. On raconta qu'elle gagnait sa vie en Angleterre avec des leçons de musique et de littérature dans une pension de jeunes filles de l'aristocratie. Peu à peu on cessa de parler d'elle. Jamais plus elle n'était revenue au pays natal. Dix ans avaient passé. Étaient-ce bien dix ans ? Et si c'étaient dix ans, comment revoyait-il avec tant de netteté ce visage inquiétant, triste et ardent ensemble, d'une jeunesse si désespérée ? Elle devait avoir aujourd'hui trente-deux ou trente-trois ans. Et voici qu'elle rentrait dans sa vie avec cette tranquillité des impressions d'enfance qui savent leur pouvoir d'enchantement.

Cette étrange revenante, pour se rappeler à son souvenir, choisissait son meilleur ami. Comment Albert Derize l'avait-il retrouvée ? Par quel revirement soudain avait-il compris si tard ce curieux mélange de fougue et de découragement ? A la passion qu'elle inspirait elle se faisait reconnaître. Ses yeux dorés ne réclamaient-ils pas autrefois l'amour absolu, sans crainte des douleurs qu'il répand et des risques qu'il court ? Et parmi les cartons verts

rangés avec méthode comme les sentiments bornés des vies civilisées, Philippe Lagier, dégoûté de son sort, envia le bonheur impitoyable qu'elle offrait.

De ce bonheur il avait la preuve sur lui. Par un geste machinal il sortit de son portefeuille les deux lettres et le télégramme qu'il avait reçus de son ami, depuis la rupture. C'étaient deux billets laconiques, sans un regret, mais Albert avait trop d'orgueil pour en exprimer. Dans le premier il le chargeait de sa défense en cas d'instance en divorce. Et dans le second il le priait d'éviter que le nom d'Anne de Sézery fût prononcé au cours du procès, et d'offrir, en échange, une soumission complète à toutes les exigences de Mme Derize sur la garde des enfants. Par une contradiction singulière, il subordonnait tous ses sentiments de famille à sa nouvelle passion, mais désirait taire le nom de la jeune fille qu'il ne voulait pas compromettre parce qu'il ne voulait pas se remarier avec elle, comme s'il entendait vivre désormais en marge des lois et de la société. Le matin même, informé des difficultés que rencontrerait sa proposition, il avait télégraphié qu'il arriverait par l'express du soir, et donné pour adresse celle de sa mère, boulevard des Adieux.

Tels étaient les trois acteurs. Pour reconstituer le drame il suffisait peut-être de lire ce témoignage auquel la requête faisait allusion. Dès que reparut Me Tabourin, Philippe, dont l'imagination était surexcitée, le lui réclama :

— Cette lettre dont il est question ?

— Je ne l'ai pas reçue. On vous la communiquera en temps utile.

— Bien. Maintenant voulez-vous me permettre de remplir une mission dont je suis chargé ?

— A vos ordres.

— Tenez-vous à étendre le scandale ?

— Quel scandale ?

— Il y a une tierce personne mêlée à ce débat.

— Personne ne la connaît. Moi-même j'ignore son nom.

— Vous vous trompez. Demain ce nom sera sur toutes les lèvres.

— Tant pis.

— Ne pourrions-nous, selon une pratique journalière, convenir d'une autre cause de séparation ? Nous l'acceptons d'avance. Nous n'essaierons pas de nous défendre.

— Vous savez bien que le président n'admet pas ce déguisement du consentement mutuel, et d'ailleurs Me Salvage ne se prêterait pas à la supercherie.

— Si je voyais Mme Derize ?

— Son avocat m'informe qu'elle ne veut se mêler de rien.

— Je la verrai néanmoins avant que le procès ne soit engagé. Attendez à demain pour libeller votre requête. C'est entendu ?

Me Tabourin eut un geste de protestation effrayée :

— Vous n'y songez pas. Une affaire à lancer.

— Allons, allons : elle ne vous échappera pas. C'est l'heure de l'audience. Venez avec moi : j'ai à vous entretenir de deux ou trois autres dossiers.

Et tous deux se dirigèrent vers le Palais de Justice. Dès qu'ils furent sortis les clercs se concertèrent.

— Avez-vous remarqué la figure soucieuse de M. Lagier ? interrogea Vitrolle.

Et le romanesque Malaunay d'affirmer au hasard :

— Il est amoureux de Mme Derize et ne peut se décider à plaider contre elle.

Les deux autres protestèrent :

— Qu'en sais-tu ?

— On aime toujours la femme de son meilleur ami.

Car le saute-ruisseau avait une psychologie pessimiste.

— En attendant il a confisqué la requête, conclut Vitrolle.

— Elle ne reviendra pas, riposta le petit homme.

— Parions, réclamèrent en chœur Dauras et Lestaque.

Et ils parièrent sur la séparation Derize comme sur une course de chevaux. Malaunay seul joua le mari gagnant.

Ainsi le chœur inévitable accompagnait de ses rires la tragédie à trois personnages que les hommes de loi allaient rédiger sur timbre, avec l'aide d'un formulaire et une indifférence toute professionnelle.

II

LES PREMIERS JUGES

Les Molay-Norrois occupaient quai de la République, au premier étage, un vaste appartement dont huit fenêtres donnaient sur l'Isère. A cause de la rapidité de leur cours et de leur continuel changement de volume, les eaux de la rivière, descendues des glaciers de la grande Aiguille-Rousse, tantôt basses et tantôt difficiles à contenir, n'ont pas de limpidité, mais on les devine vives et froides. Au delà du pont, c'est le quartier étroit de la rive droite, adossé à la muraille du mont Rachais et dominé par les forts et le monastère de Sainte-Marie-d'En-Haut. Les montagnes du Vercors à gauche, et le Saint-Eynard à droite, achèvent le dessin d'un horizon assez étendu. On se sent enfermé, avec de l'espace et une bonne quantité d'air.

Cet appartement faisait partie de l'ancienne maison que Lesdiguières aménagea pour sa maîtresse, Marie Vignon, qui était la femme d'un marchand de soieries : le mari ne se prêtant pas à cette opulence fut assassiné, et la femme, qui s'y prêtait volontiers, épousée sur le tard et installée dans l'hôtel du connétable. Mais comme c'est l'usage à Gre-

noble, le passé n'a pas laissé de traces et l'on prendrait l'immeuble pour neuf. Ce souvenir historique, en attirant jadis Albert Derize, lui avait permis de découvrir Élisabeth Molay, alors presque enfant.

Philippe Lagier, venu dans l'après-midi, selon sa promesse à l'avoué, pour remplir sa délicate mission auprès de Mme Derize, rencontra dans l'escalier M. Molay-Norrois qui descendait.

— Quelle aimable surprise ! La visite d'un ennemi.

M. Molay-Norrois, à soixante ans, n'était nullement un vieillard. Ses cheveux clairsemés et sa barbe à la Henry IV encadraient de blanc un visage où le sang affluait et qui était affable. Les yeux d'un bleu décoloré impliquaient une certaine mélancolie que démentaient le sourire et la gaieté naturelle des expressions et des gestes. Il était vêtu avec soin, redingote grise, haut de forme gris, souliers vernis à demi cachés sous des guêtres beiges, et par habitude militaire — il avait été officier de cavalerie — se tenait très droit et même très raide. D'une maigreur distinguée, il conservait aisément un air de jeunesse dont il se servait auprès des femmes.

— Je ne viens pas en ennemi, dit Philippe. Je voudrais m'entendre avec madame votre fille pour éviter ce malheureux procès. Vous pourriez nous y aider.

— Ma fille est sortie. Ces dames sont chez Mme Passerat, dont c'est le jour.

Philippe Lagier, qui était sur une marche inférieure, leva le nez pour regarder son interlocuteur. Celui-ci montrait une mine gracieuse et rose, inno-

cente comme une figure d'enfant. Sa liaison bien connue avec la belle Mme Passerat n'était-elle pas devenue respectable avec le temps, et ne savait-il pas mieux que personne ce qui est convenable dans le monde et ce qui ne l'est pas ?

« Pour ces dames, ce n'était peut-être pas le jour », pensa l'avocat.

— Mais si vous voulez venir avec moi, reprit M. Molay-Norrois, nous ferons route ensemble. Ce n'est que l'Isère à traverser.

— Avec plaisir.

Ce n'était en effet que l'Isère à traverser. La villa Passerat est bâtie sur l'autre rive, presque au débouché du pont de pierre. Elle se compose d'un corps de bâtiment, flanqué d'une aile à droite et d'une tourelle à gauche. Cette tourelle étroite, qui paraît inutile et d'une architecture douteuse, avait pourtant joué son rôle modeste de vigie : on prétendait que l'une de ses fenêtres, d'habitude fermée, s'ouvrait avec ostentation pendant les absences de M. Passerat qui était président d'une académie locale et administrateur de diverses sociétés industrielles : du quai de la République on aperçoit très bien, en face, le quai de France. La maison, jeune et pimpante dans un vieux quartier, ne manque pas d'un pittoresque de situation qui eût gagné à être exploité avec simplicité. Elle s'encastre, pour ainsi dire, dans le rocher qui la protège du vent. On y accède par une porte grillée ouverte dans ses soubassements et qui communique par une arcade avec les communs et le garage de l'automobile. Les murs sont tapissés de vigne vierge. La terrasse qui donne sur le quai est disposée en jardin et de toute

2

la façade, spécialement des étages supérieurs à cause de quelques acacias plantés au bord du fleuve qui gênent un peu le regard, on distingue le magnifique panorama des Alpes Dauphinoises, tout le massif de Belledonne et des Sept-Laux dont l'été ne dissout pas toujours la neige et que le soleil fait resplendir. Les clairs soirs d'hiver, quand cette neige s'échauffe au couchant et prend des tons de fleurs d'amandier, ce spectacle caresse le regard de teintes plus douces que tous les témoignages du printemps.

Sur le pont M. Molay-Norrois s'arrêta pour ouvrir son ombrelle et émit cette réflexion :

— Autrefois, quand on avait marié sa fille, on était dégagé de toute responsabilité. Aujourd'hui les enfants remettent constamment leur ménage en cause et les parents ne sont jamais tranquilles.

— Oui, convint Philippe, rien n'est plus stable.

— Le mariage indissoluble, c'était la sécurité des familles. Même si on lui donnait des accrocs, on le respectait. On le traitait avec égards, avec politesse. Mais il n'y a plus de politesse. La démocratie l'a supprimée.

— C'est peut-être que nous avons moins de temps à lui accorder.

— Ce temps-là n'était pas perdu, jeune homme.

Flatté de ce titre, l'avocat fut tenté d'approuver. Déjà le vieux beau reprenait :

— La discrétion, le tact, l'ingéniosité dans la vie sont des qualités perdues. On crie sur les toits ce qu'il faudrait cacher. Vous verrez le papier qu'a rédigé votre confrère, le rigide Salvage, un vieil ami de ma famille. Ah ! les vieux amis, notaires, avocats, médecins, quelle peste, mon cher ! On les doit

consulter et ils en profitent, au nom des vieilles méthodes dont ils ont la garde, pour vous ruiner, vous traîner en justice, vous supprimer.

— J'ai vu la requête.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ? La vérité, ils sont tous pour la vérité. Comme si la vérité pouvait être incivile ! Comme si une société un peu compliquée et soucieuse du plaisir de vivre se pouvait passer d'hypocrisie ! Et l'on met l'univers entier dans ses confidences. Jadis le silence était de bon ton.

— Réconciliez-les.

— Impossible. Je me suis rendu à Paris pour voir mon gendre ; il avait filé en Allemagne avec la demoiselle. Mes fils, Olivier et Victor, voulaient le provoquer. C'est insensé, mais généreux. Je les ai retenus à grand'peine. L'eussiez-vous cru ? Un savant, un ambitieux, qui va compromettre sa carrière, perdre l'Académie. On ne détruit pas son foyer pour des bêtises. Et il aimait Élisabeth. Il l'aime encore peut-être. Qui n'a pas aimé deux femmes à la fois ? Mais voilà, c'est un orgueilleux. Quand il s'est fait prendre maladroitement, au lieu de nier il s'est buté. Je le connais : il ne reviendra pas. On appelle cela montrer du caractère, quand la vie est faite de concessions.

— Et Mme Derize ?

— Ces dames sont très montées. Elles s'excitent l'une l'autre : elles en parlent tout le temps. Leur patience, que j'ai prolongée deux mois, est à bout.

— C'est définitif ?

— Je le crains.

Ils arrivaient devant l'hôtel Passerat. Philippe ne se souciait pas d'y pénétrer.

— Ne pourriez-vous prévenir madame votre fille de mon désir de la voir ? Il est quatre heures ; vers six heures je lui rendrai visite.

— Non, non, entrez : vous vous arrangerez avec elle.

Il faisait les honneurs de la maison, comme s'il était chez lui. Mme Tabourin n'avait pas dû perdre de temps : le salon de Mme Passerat vit rarement pareille affluence au mois de juin, quand déjà l'on commence à quitter la ville, à cause de la chaleur que semble y concentrer le cirque des montagnes, pour gagner les châteaux environnants, Uriage l'ombragée ou des stations plus lointaines. Le mari qui n'avait qu'une passion, l'archéologie, montrait ingénument en société la mine effarouchée d'un rat de bibliothèque qu'on dérange dans son grignotage de vieux bouquins : mais aux réunions du jeudi, il éprouvait moins de peine à s'apprivoiser, par gratitude pour toutes ces personnes qui se contentaient d'un verre de sirop ou d'une tasse de thé et de quelque pâtisserie, tandis qu'aux réceptions du soir, comme sa fortune ne l'empêchait pas d'être avare, il supputait malgré lui la dépense, ce qui le rendait bougon. Non seulement il ne gouvernait pas, mais sous le prétexte que ses conseils dataient, on ne le consultait plus sur rien, tandis que M. Molay-Norrois, avec son goût des traditions tempéré par un sens exact des nécessités modernes, jouissait d'un crédit qui avait contribué à répandre la légende de l'espagnolette. Et tous deux étaient plus spécialement bousculés depuis que Mme Passerat, entourée d'ennemis, avait à lutter à la fois contre les années, quarante-cinq en tout, et contre une maigreur des-

séchante qui, si elle favorisait le port des toilettes montantes, nuisait considérablement au décolletage. Elle était au régime de la suralimentation et en perdait le profit par son agitation physique et son irritation intime. C'était une belle femme brune au nez busqué, à la décision rapide, à la voix forte. Elle aimait à répandre la joie après en avoir gardé une bonne part pour elle. Despotique et charitable, elle traitait la vie avec la rondeur qui, précisément, lui manquait, et son mari, d'un naturel méticuleux, était emporté bon gré mal gré par cette tactique à la hussarde qui supprimait ses indécisions.

Les deux nouveaux venus trouvèrent salle comble. On entourait, on congratulait, on embrassait, on cajolait Mme Derize qui ne savait laquelle entendre, perdue au milieu des *chère belle,* des *pauvre petite,* des *ces monstres d'hommes* qu'elle subissait sans agrément. Ni sa mère qui ne la quittait guère dans son épreuve, ni elle-même, n'avaient soupçonné la trahison de l'avoué. Ces dames étaient venues en visite sans méfiance.

— Le monde donne toujours tort aux absents, avait assuré Mme Molay-Norrois à sa fille. Garde la dignité que ta situation comporte. Mais sois forte de ton bon droit. Mme Passerat, qui est puissante, nous témoigne de l'amitié.

Mme Molay-Norrois, avec du charme, de la droiture, et un dévouement si absolu qu'il pouvait devenir une gêne et mériter le nom d'accaparement, ne s'était jamais exercée à la clairvoyance. Assez bien conservée malgré la cinquantaine, assez discrète dans sa mise malgré un excès de poudre sur la figure, elle montrait à la fois, ce qui n'est pas rare, beau-

coup d'activité extérieure et peu de personnalité. Elle pouvait relire un livre quelques semaines après l'avoir lu sans le remarquer. D'une sensibilité excessive et plastique qui se prêtait aux influences sans réagir, elle confondait volontiers les plans, et c'est ainsi qu'une visite lui paraissait aussi importante que telle décision relative à l'avenir de ses enfants. Pour l'instant, elle était tout entière engagée dans le procès d'Élisabeth qu'elle exaltait au combat, ce qui impliquait une confiance touchante dans son propre sort.

Un peu ahurie de tant de succès, elle pouvait du moins constater le triomphe de sa fille, et comme elle était fort déférente envers l'opinion, elle s'applaudit d'avoir provoqué sans le savoir ce petit referendum mondain. Il y avait encore une justice pour célébrer les innocents et flétrir les coupables. Transformée en héroïne, Mme Derize rougissait comme une ingénue. Mais les femmes s'habituent vite aux cérémonies : c'était peut-être un usage pour les divorces, comme on se presse à la sacristie après les mariages, comme on serre la main des parents avec une mine désolée à la sortie de l'église aux enterrements. Elle se conformait de son mieux à ce protocole inattendu, et sa réserve était approuvée. La *chère enfant* ne se plaignait pas, n'accusait personne. Sa beauté parlait pour elle. Plutôt grande et avec un léger embonpoint qui empâtait un peu la ligne des épaules, de la poitrine, des hanches, elle portait une robe et un chapeau violet sombre, dont le goût fut déclaré excellent dans les conversations particulières : tout à fait la sobre élégance d'une femme qui, sans être en deuil, a connu le souci, le chagrin, la cruauté du sort. La

tête petite, de beaux cheveux soyeux, des cheveux d'enfant, naturellement bouclés, mais trop contenus par le peigne, de ce blond cendré dont la nuance est une caresse, des yeux noirs qui contrastaient avec la couleur de la chevelure et s'en trouvaient adoucis, le nez bien fait, un peu mince et pointu à la vérité, un teint d'Anglaise, des traits purs et comme fraîchement lavés, et un air de santé, d'honnêteté passive, elle n'exprimait guère qu'une jeunesse étonnée et contente, contente d'elle-même et étonnée devant les complications imprévues d'une vie que sans doute elle pensait parcourir tranquillement, comme une route unie dans une bonne voiture. A vingt-sept ans elle en paraissait vingt, et donnait toujours l'impression de débuter. Vraiment il fallait à Mme Passerat une grande bonté naturelle ou une influence décisive pour protéger sans effort une enfant qui possédait ces biens si enviables de l'âge et de la chair.

Lorsqu'elles aperçurent le monocle impitoyable de Philippe Lagier, Mme Molay-Norrois et Mme Derize obéirent à un même sentiment de pudeur gênée et franchirent doucement le cercle de leurs nombreuses et trop enthousiastes amies. Il manœuvra pour isoler la jeune femme, y parvint après de nombreux manèges et seulement comme elle allait sortir.

— Une entrevue ? répondit-elle à sa demande, de cette petite voix de tête qui devient si vite agaçante tant elle paraît impropre à toute conversation grave. Mais vous n'êtes pas avec nous.

Elle ne concevait pas la discussion, puisqu'elle avait raison une fois pour toutes, et de l'avis unanime. Il insista : son ancienne amitié l'y autorisait.

— C'est une communication que je dois vous faire.

— De la part de qui ?

— D'Albert.

— Je ne le connais plus.

Ce fut prononcé d'un ton sec et péremptoire.

— Il s'agit de vos enfants, insista Philippe, de leur garde. N'avez-vous plus confiance en moi ?

Elle ne pouvait en effet se défier de ses intentions. Soit curiosité, soit qu'elle fût moins détachée du passé qu'elle ne soupçonnait elle-même, elle consentit brusquement sans qu'il eût à plaider davantage :

— Soit. Dans une heure vous me trouverez chez mes parents, chez moi...

Et sa sortie, en compagnie de sa mère qui la chaperonnait avec diligence et de son père qui avait compris la nécessité de lui donner son appui public, fut une apothéose, comme il convient aux personnes que la mode a distinguées.

Ce départ fut aussi un soulagement. La société, qui fait une grande dépense de compliments et de flatteries, a besoin de quitter de temps à autre cet état de lyrisme où chacun se fatigue. Mais ce n'est pas pour regagner le domaine de la vérité. Comme elle vit d'hyperboles et d'exagérations, elle imagine d'en changer l'usage, et après les avoir consacrées à l'apologie, elle s'en sert pour accabler ses victimes.

— Sait-on le nom ? interrogea timidement Mme Bonnard-Basson, enrichie d'hier dans les ciments, et reçue pour sa fortune, sa complaisance et son humilité.

— Le nom de qui ?

— De... de la complice.

Anne de Sézery : tout le monde le savait, tout le monde surtout voulait paraître le savoir, à cause de l'infériorité que l'on montre en apprenant une nouvelle. Quelqu'un la nomma, et chacun d'approuver avec un air entendu. Comment la jugerait-on ? Le titre de noblesse fit hésiter une seconde. Avant les paroles, un courant mystérieux s'établit, et la direction fut donnée. L'une ou l'autre de ces dames se rappelait la jeune fille indépendante et orgueilleuse d'autrefois, qui se plaçait volontiers au-dessus des préjugés. Elle n'avait pas laissé un souvenir sympathique. Ruinée, déchue au point d'avoir accepté un poste d'institutrice, oui, d'institutrice, presque de domestique, elle n'était plus défendable. Elle-même s'était déclassée. On la représenta comme une intrigante. Ceux qui rencontrent de grands obstacles dans la vie, et cherchent des places et des recommandations passent aisément pour des intrigants. On lui prêta des flirts excessifs, oh ! dans le but de trouver un mari. Car elle enrageait d'être une vieille fille ; à trente-quatre ou trente-cinq ans, — on était généreux, — il devient difficile de s'établir. Ce chiffre augmenté qu'un maladroit avait jeté comme une injure atteignait une bonne partie de l'assistance. Mais personne n'en accepta l'attribution.

— Trente et un, rectifia simplement Philippe Lagier. C'est l'adolescence aujourd'hui.

Il reçut quelques œillades malveillantes, et l'on raconta une histoire de lord anglais, vieux, rhumatisant et millionnaire, qu'elle aurait accompagné en voyage ; mais la narratrice embrouillait à plaisir les lieux et les dates, ne citait pas ses sources, restait dans un vague suspect. Et pendant tout ce débal-

lage, Philippe revoyait, plus distinctement que la veille, le beau visage désenchanté, les yeux tristes où couraient des flammes d'or.

On le consulta sur l'avenir.

— Pourra-t-elle l'épouser ? lui demandèrent d'un commun accord Mmes de Vimelle et Bonnard-Basson qu'une tendre amitié unissait depuis que le laborieux mari de la seconde avait fourni une situation avantageuse d'administrateur à l'inutile mari de la première.

— Qui ?

— Mais M. Albert Derize.

— Mme Derize ne demande que la séparation, expliqua quelqu'un.

— Ah ! oui, c'est l'usage. Usage absurde, hasarda une jeune femme révoltée. Il faut pouvoir refaire sa vie..

— Plusieurs fois ?

— Autant de fois qu'il est nécessaire.

Un ancien conseiller à la Cour, M. Prémereux, fixé comme un fauteuil de style dans le salon de Mme Passerat, étala au plus vite son érudition :

— Une séparation, aujourd'hui, se convertit en divorce après un délai.

— Ah ! vous voyez, s'exclama-t-on. Vous comprenez bien qu'elle est renseignée.

Le magistrat acheva d'expliquer :

— L'article 298 qui, dans le divorce pour cause d'adultère, interdisait à l'épouse coupable d'épouser son complice vient d'être abrogé.

— Elle le savait, assura l'une de ces dames avec conviction.

Philippe Lagier, sans sourciller, ajouta :

— Assurément. Aujourd'hui, avant d'aimer, on prend conseil d'un jurisconsulte.

M. Prémereux, que trente ou quarante ans donnés à la justice avaient pacifié, envia cette impertinence. Ces dames, goûtant peu l'ironie, n'attachèrent aucune importance à ce propos, et par une pente fatale en vinrent au cas d'Albert Derize. Comment le jugerait-on, celui-là, en présence de son ami ? Bah ! M. Lagier avait parlé tout à l'heure à voix basse à la jolie Mme Derize : n'était-ce pas déjà une demi-trahison ? On flaira, on pressentit, on souhaita le goût secret qu'il avait pour elle, avec cette divination de certaines maîtresses de maison qui, par le choix des places à table, excellent à susciter des sympathies, à provoquer des sentiments, et réussissent par ce procédé à donner plus d'agrément à leurs réceptions. Et l'on commença par un éloge de la femme avant d'entamer le chapitre du mari. On loua son intelligence plus que sa beauté, et sa résignation plus que sa jeunesse.

— Aussi, glissa enfin Mme de Vimelle, prenant la tête de la poursuite, pourquoi, avec tant de qualités que nous lui reconnaissons tous, avoir épousé un mari de si mince origine ?

— C'est juste, approuva Mme Bonnard-Basson qui descendait d'heureux marchands de biens.

On accorda néanmoins au coupable les circonstances atténuantes :

— Il était connu, décoré, presque illustre.

Mais une vieille dame décréta :

— Pour un écrivain, il n'y a que l'Académie.

On aurait pu, au moins, objecter son âge, mais c'était un sujet qui avait déjà trop servi.

— Ces différences de milieu, reprit la pointue Mme de Vimelle, il n'y a rien de plus pénible. Un déclassé, une aventurière, ils devaient se rencontrer, s'attirer. Rien de plus normal.

Et pour renchérir sur son amie de la saison, Mme Bonnard-Basson qui, naturellement servile, cherchait les occasions de la flatter, s'autorisa de son double nom pour prononcer :

— On a beau dire, il n'y a que les anciennes familles qui savent éviter les éclats.

Elle n'oubliait que les Sézery qui avaient joué un rôle dans l'histoire du Dauphiné, et notamment dans les guerres de religion auxquelles ils avaient pris part avec Lesdiguières. Mais la logique n'est pas le fait des conversations mondaines.

Philippe Lagier avait supporté malaisément tous ces assauts. Se taire c'était approuver, et comment répondre à tout le monde à la fois? L'argument principal pour ces dames, il le comprenait bien, c'était la naissance d'Albert Derize, et cet argument-là lui paraissait le plus saugrenu, à lui qui connaissait le passé d'ordre, de travail, d'honneur et de hauteur morale dont on se sentait entouré dès qu'on franchissait le seuil de Mme Derize mère, si l'on était digne d'apprécier sa distinction d'esprit et de caractère.

— Avez-vous lu le deuxième volume de l'*Histoire du paysan ?* demanda-t-il pour rentrer en scène. On pourrait appliquer à l'auteur le mot de Mme de Staël sur notre compatriote Mounier qu'elle trouvait passionnément raisonnable.

— Passionnément, répéta finement l'une de ces dames.

— C'est coloré et c'est précis. Le succès en a été grand. On le traduit dans toutes les langues, comme son *Histoire de l'ouvrier.*

Mme Passerat intervint :

— Son talent n'est pas en cause.

— La duchesse de Béard, qui est savante, en fait ses livres de chevet. Les Derize avaient leur couvert mis chez elle.

« Il sait plaider », pensa le conseiller Prémereux.

— Les Béard sont une des grandes familles de France, et des plus anciennes. Mais les anciennes familles, à quoi les reconnaître aujourd'hui ? Ne leur cherchez pas toujours des titres, ce serait une grosse erreur. Elles se reconnaissent à une tradition d'honneur et de générosité. C'est ce qu'on rencontre intact chez les Derize.

Elles donnèrent en chœur contre l'audacieux :

— Vous êtes l'ami de M. Derize.

— Son avocat.

— Vous le défendez.

— C'est votre métier.

Mme de Vimelle, au nez affûté comme une lame de rasoir, avait lancé cette dernière flèche.

— A votre service, répliqua Philippe. Qui n'a pas besoin d'être défendu ?

Et il profita d'un mouvement qui se produisit autour des plateaux de rafraîchissements pour prendre congé. M. Prémereux le rejoignit dans l'escalier.

— Vous vous êtes fait, je le crains, des ennemies, insinua le prudent conseiller.

L'avocat que la lutte amusait sourit de satisfaction :

— De la part des femmes, c'est toujours mieux que l'indifférence.

Pour continuer la conversation, il ajouta :

— Je vous accompagne jusqu'à la place Grenette.

Et tout de suite il reprit :

— Pourquoi cette précipitation dans le jugement? On exalte l'un, on accable l'autre sans connaître les éléments du débat.

— Cela tient à une visite de Mme Derize, expliqua M. Prémereux. Il n'en faut pas davantage pour orienter l'opinion.

Ils arrivaient au Jardin de ville, dont les ombrages, après les rues ensoleillées, les recouvrirent d'une vague de fraîcheur. C'est un petit parc à l'anglaise où les arbres poussés librement, ormeaux et platanes, enchevêtrent leurs branches au-dessus des pelouses d'un vert humide. Un cygne noir à bec rouge nageait sur une petite mare pour atteindre l'îlot minuscule où sa petite maison était installée. On entendait couler l'eau d'une fontaine. Une allée de tilleuls qui étaient en fleur répandait comme une fine poussière de grisants parfums. A cette heure chaude du jour, le jardin était un asile de paix, de mollesse, de douce rêverie.

Le conseiller ôta son chapeau pour saluer cette sensation agréable, mais Philippe Lagier résista aux influences naturelles :

— Non, reprit-il sans désarmer, ce qui choque le monde, je vais vous le dire : c'est qu'on prétende se passer de lui.

— Il a raison, opina l'ancien juge.

Mais Philippe ne l'entendit pas.

— Songez donc : tenir pour rien la préoccupation

de l'opinion et l'art d'accommoder le plaisir et les convenances. Ainsi toute passion sincère est-elle détestée. Que voulez-vous qu'en pense une Mme Passerat qui trouve moyen d'avoir deux maris, l'un pour les finances, et l'autre pour la représentation ?

— De grâce, taisez-vous. Je dîne chez elle tous les samedis, et sa cuisine est la meilleure de Grenoble.

— Ou cette ronde Mme Bonnard-Basson qui par snobisme cherche un amant titré.

— C'est un hommage rendu par le commerce à l'aristocratie.

— Ou cette aigre Mme de Vimelle qui le sait et qui en tire parti pour son ménage besogneux.

— C'est d'une bonne ménagère.

— Sans compter tout ce qu'on ne sait pas.

Avec un sourire indulgent et désabusé le vieillard calma son compagnon.

— Vous êtes irritable. La grande difficulté dans la vie, c'est d'accepter son sort. Chacun envie une autre destinée, et s'efforce de corriger la sienne en la compliquant. C'est une grande source d'erreurs. Un peu de philosophie, des concessions, la part faite à nos curiosités et à nos convoitises par la culture de quelqu'un de ces goûts qui élargissent nos jours sans nuire à personne, l'art, la lecture, les voyages, la gourmandise, la conversation, la débauche même, ou bien quelque bonne gêne d'argent, un travail quotidien, des enfants à élever, voilà de quoi apaiser les plus déraisonnables et les plus ambitieux. Quant à la passion, elle est détestable en effet. Elle s'agite dans notre société civilisée comme un aveugle dans un salon encombré de bibelots. Et l'on doit la met-

tre à la porte. Par surcroît, elle ne donne même pas le bonheur aux naïfs qui l'attendent d'elle.

— Ce n'est pas le bonheur qu'on lui demande.

— Et quoi donc ?

— L'intensité de la vie.

M. Prémereux le considéra comme une pièce de musée :

— Vous êtes jeune.

— On me l'a dit aujourd'hui même.

— Vous n'avez pas encore les yeux ouverts.

— Moi ? réclama Philippe surpris et piqué.

Il se vantait de ne jamais être dupe.

— Oui, vous. Pour juger il ne faut pas être partie au procès. Et vous vous mettez constamment en cause dans vos appréciations. Mais rassurez-vous, la plupart des hommes n'ouvrent les yeux qu'une seule fois.

— Une seule fois ?

— Oui. C'est au moment de la mort. Et l'on s'empresse de les leur fermer.

III

LA DEMANDERESSE

UNE heure plus tard, Philippe Lagier se présentait chez Mme Derize. La verrait-il seule, ou en compagnie de Mme Molay-Norrois ? Il savait celle-ci peu accessible à ces arguments que fournit l'expérience, butée dans une opinion intransigeante et simpliste que son mari était gêné pour combattre et qui lui venait de l'austère M. Salvage, un de ces mages de province à qui la police des mœurs appartient. Devant elle, il perdrait la meilleure part de son influence. Au contraire, ses relations très cordiales avec le jeune ménage qu'il avait eu souvent l'occasion de prier à sa table à Grenoble, et chez qui il était aimablement reçu lorsqu'il séjournait à Paris, l'autorisaient à une démarche aussi insolite que celle qu'il venait tenter et que seul il pouvait tenter, non comme avocat — ce qui eût été incorrect — mais à titre d'ami avant que l'affaire fût lancée. Il essaierait encore d'éviter la rupture, de poser les bases d'une réconciliation. Les deux parties en cause l'avaient si peu renseigné depuis leur désaccord. Sa meilleure information, il la tenait en somme de la requête au président du tribunal : elle contenait des dates et des faits précis. Mais les faits et les dates, qu'ont-ils jamais expliqué dans le domaine des sentiments, et

comme une expression de visage, une parole de révolte, de haine ou de douleur réussissent mieux à restituer à ces drames intimes leur vérité !

Tandis que d'une fenêtre Philippe regardait couler l'Isère rapide et boueux, par une habitude d'homme d'affaires qui prépare ses entrevues et prévoit les obstacles il voulut imaginer l'attitude de Mme Derize. Et il s'aperçut qu'il ne la connaissait pas. La marque de la personnalité, c'est de fournir des réponses immédiates à ces interrogations que posent les circonstances. On devine la franchise ou la ruse, le calme ou l'emportement, la noblesse ou l'habileté des décisions, sauf chez ces caractères complexes que trop de réflexions et d'incertitudes ont contribué à former, et qui n'appartiennent que rarement à des êtres jeunes. Or, en plusieurs années de fréquentation, la femme d'Albert ne lui avait rien appris sur elle-même, non par un excès de réserve, mais parce qu'il ne pouvait rien induire de conversations banales, aimables, enjolivées par cette grâce et cette facilité enjouée que donne volontiers Paris, jamais profondes ni ingénues dans leur spontanéité. Il cherchait vainement le contour de sa personne morale qui fuyait son analyse, se dissipait comme un nuage au vent.

Mme Derize le rejoignit. Elle venait seule, mais tout de suite elle s'abrita derrière Mme Molay-Norrois.

— Ma mère va rentrer. Je suppose qu'elle pourra assister à notre entretien.

— Certainement, acquiesça Philippe, décidé à profiter sans retard du court tête-à-tête que le hasard lui ménageait.

Il n'y avait pas de temps à perdre, et pourtant ils commencèrent à échanger quelques-uns de ces propos futiles qui précèdent tout conflit, — préliminaires qui semblent indispensables comme des escarmouches avant le combat. Elle donna tranquillement des nouvelles de sa santé, de celle de ses enfants, annonça son prochain départ pour Uriage où elle passerait l'été afin d'éviter les chaleurs de Grenoble. Il la dévisageait avec surprise et aussi avec un peu d'énervement. Elle portait cette robe discrète d'un violet sombre qu'il avait entendu louer chez Mme Passerat et dont il remarqua mieux l'élégance. Mais c'était ce visage énigmatique et charmant qu'il étudiait avec ardeur : la vie n'y avait pas laissé de traces, ni le chagrin de ces derniers mois. Si loin qu'il remontât dans son souvenir, il l'avait toujours vu ainsi, coloré, pur et lisse comme une fleur, sans une ombre, sans un pli. Le contraste même des cheveux clairs et des yeux noirs ne réussissait pas à lui communiquer un peu de singularité, et son mystère continuait à lui venir de l'attente, non du passé.

Se sentant observée, elle rougit légèrement. Le sang affluait vite à ses joues. Il expliqua :

— Votre excès de jeunesse m'étonne toutes les fois que je vous rencontre. On doit vous appeler *mademoiselle* dans les magasins.

Ce compliment réussit à l'amuser :

— C'est vrai, dit-elle, et j'ai de grands enfants et huit ans de mariage.

Philippe Lagier n'ajouta pas qu'à chaque rencontre elle lui faisait éprouver une impression presque irritante, mélange de dépit, de persistante sym-

pathie, de dédain et d'envie de contrarier ; puis toute cette levée de sentiments contradictoires retombait dans l'indulgence galamment protectrice qu'il accordait à la jolie femme de son ami.

Après ces banalités, brusquement, selon sa méthode, il entra en ligne :

— Vous êtes décidée ?

— A quoi ? demanda-t-elle, bien qu'elle eût compris.

— A vous séparer d'Albert.

Elle parut tomber des nues.

— Oh ! voyons, après ce qui s'est passé.

Tout de suite l'avocat se révéla :

— Un homme comme lui ne se juge pas sur un acte, mais sur la vie entière.

Elle remarqua qu'il ne parlait pas de pardon, mais de justice, et machinalement elle répéta dans sa surprise :

— La vie entière ?

— Mais oui. Je l'ai connu, moi, avant vous. Avez-vous jamais su dans quelle situation obérée s'est trouvée Mme Derize, votre belle-mère, après la mort de son mari ? Albert vous a-t-il jamais raconté le dévouement, les privations de cette admirable femme pour l'élever, et sa laborieuse jeunesse à lui, déjà utile et féconde à l'âge où, nous autres, nous gaspillons nos jours ? Pourquoi n'êtes-vous pas allée prendre conseil de Mme Derize ?

Il s'était échauffé, plus qu'à la barre. C'était la preuve qu'elle ne lui était pas indifférente. Et si elle ne lui était pas indifférente, pourquoi cette intervention maladroite ? Nos sentiments ont de singulières façons de se traduire. D'un mot prononcé

naturellement elle rabaissa le ton de la conversation :

— J'ai mes parents. Et puis, je ne me suis pas mêlée de ses affaires de famille.

Elle le ramenait à la question. Il la regarda, son visage rosé, net et paisible, ses cheveux trop bien rangés, ses beaux yeux calmes et ce petit front étroit, fermé comme une porte défendue. Et dès ce moment, agacé par ce ton péremptoire et par ses souvenirs, il plaida la cause de son ami, non pas avec ses armes habituelles, l'ironie, l'esprit, la logique, mais avec âpreté, avec amertume, presque avec cette éloquence qu'il détestait :

— En mariage, il vous apportait un nom presque illustre, — il l'est devenu depuis, — et par son travail et son talent l'équivalent d'une fortune. C'est quelque chose pour une femme, pour une jeune femme bien douée, de trouver une vie aussi large, aussi diverse, sans cesse renouvelée, en relation avec les plus belles intelligences de ce temps, traversée pour ainsi dire par tous les grands courants contemporains. C'est quelque chose de provoquer la curiosité, la sympathie, partout où l'on passe, de n'avoir qu'à ouvrir les yeux et les oreilles pour recevoir la meilleure instruction, celle qui nous vient du contact avec de puissants esprits, d'être ainsi mêlé à toute la vie générale de son temps. Il me semble qu'il n'y a guère de destinée plus enviable. Tant de vos amies, j'en suis sûr, végètent dans la médiocrité.

— Elles ont leur mari tout à elles.

C'était bien une réponse féminine. La vie générale, les grands courants contemporains, mots vides

de sens et même un peu ridicules à côté du bonheur. Élisabeth ne s'était pas mariée pour aider son mari à exercer une influence, à jouer un rôle, mais simplement pour être heureuse. Que lui voulait cet avocat avec ses amplifications ? Et voici qu'il continuait :

— Le mari qu'une femme a tout à soi, madame, est un pauvre homme. Une vie de femme peut se combler avec de l'amour. Il nous faut, à nous, d'autres buts. Il n'en est pas de plus exaltant que celui d'Albert.

— Oui, il suit une belle carrière.

Philippe Lagier, pour obtenir d'elle une explication, hasarda :

— Il était plus en vue, plus exposé qu'un autre. Peut-être votre bonheur demandait-il quelque surveillance.

Elle écarta sèchement l'importune attaque :

— Je n'admets pas la police en ménage.

Il esquissa un geste de découragement :

— Il ne s'agit pas de police.

Elle rappela à l'ami d'Albert les injustes oublis qu'il commettait : la situation de sa famille, ses relations, sa fortune même. Elle ne venait pas au mariage les mains vides. Elle avait raison. Tout le monde à Grenoble partageait cette opinion. Albert Derize, de petite origine et sans biens au soleil, avait fait, de l'avis unanime, un beau mariage en épousant Mlle Molay-Norrois. Les Molay-Norrois portaient un nom considéré, et menaient un train assez brillant. Elle n'avait, il est vrai, reçu en dot, à cause de deux frères assez dépensiers dont l'un était officier et l'autre attaché d'ambassade, que

deux cent mille francs dont un quart restait dû, et les habitudes qu'elle avait contractées chez elle ne lui permettaient aucune privation ni dans sa toilette, ni dans son habitation, ni dans son service, de sorte que son mari, avec les trente ou quarante mille francs qu'il gagnait annuellement, ne réussissait à Paris qu'à la maintenir à son rang. Mais on savait que la fortune du ménage venait ou viendrait d'elle : c'était là un fait acquis, impossible à réfuter et que tous les travaux du monde ne changeraient pas.

Philippe, mal convaincu, hocha la tête. La renommée d'Albert devenait une carrière, et son travail une obligation. Et il regardait, presque irrité, ce front obstiné, à demi caché par des cheveux d'enfant, ces yeux noirs si paisibles, si doux, ces yeux qui reflétaient une conviction indéracinable.

Pour le convaincre, à son tour, elle résuma en une formule un débat si simple :

— J'ai rempli mes devoirs, et il a trahi les siens.

Ainsi posé, le conflit se simplifiait en effet. Mais l'avocat n'accepta pas de le poser ainsi :

— Écoutez, madame, c'est un ami, un ami sincère qui vous parle. J'ai plaidé bien des divorces et des séparations : je n'ai jamais vu, jamais, vous entendez bien, que les torts fussent d'un seul côté.

Il n'ajouta pas ce que son expérience lui avait dès longtemps démontré : la sécurité, l'accord, l'union d'un foyer dépendent de la femme plus que du mari ; elle fait ou défait la famille comme la fortune.

— Des torts ? Quels sont les miens ? demanda Mme Derize en souriant. Je serais curieuse de les connaître.

— Je ne les sais pas encore. Mais je suis sûr qu'ils existent.

Blessée de cette insistance, elle le défia :

— Vraiment ? Dites-les.

Il reprit son ton de persiflage :

— Un jour peut-être je vous les dirai.

Il était le premier qui ne la traitât pas en victime, qui ne la plaignît pas comme une petite martyre courageuse, et cette résistance, bien qu'elle la sentît amicale, la froissait. Pour couper court, elle déclara :

— Tout est fini entre nous. Je ne...

Elle s'arrêta, confuse de la confidence qui lui venait aux lèvres. Qu'allait-elle ajouter ? Pour le savoir il répéta d'un ton insinuant :

— Vous ne... ?

— Je ne l'aime plus.

— Alors c'est que vous ne l'aimiez pas.

— Comment ?

— Non. Aimer quand on vous aime, qu'on vous évite tout effort, toute peine, qu'on aplanit votre vie comme une grande route où rien ne heurte la marche, la belle affaire ! Par quoi prouve-t-on son amour ? Aimer quand on est délaissé, oublié, quand on vous laisse seul, aux prises avec toutes les difficultés, ou même quand on vous marche sur le cœur, cela, oui, c'est aimer.

— C'est s'avilir. J'ai ma fierté, ma dignité. Chacun les comprend à sa manière.

Et forte de son bon droit, elle demanda :

— Est-ce là cette démarche dont mon mari vous a chargé ?

Presque durement, comme s'il prenait quelque plaisir inconscient à la maltraiter, il répondit :

— Non, madame, Albert ne m'a chargé d'aucun essai de réconciliation.

— Ah !

— J'ai une autre mission à remplir, ajouta-t-il sans remarquer cette exclamation qui pouvait être du dépit.

— Vous avez beaucoup attendu.

Sur ces paroles, comme pour en souligner l'à-propos, Mme Molay-Norrois entra au salon. Elle avait encore son chapeau et son ombrelle. Apprenant la visite de M. Lagier, elle apportait sans retard son aide à sa fille qu'elle continuait de traiter en fillette et dont elle accaparait volontiers les relations. Dès lors la partie était compromise, mais il fallait la conduire jusqu'au bout puisqu'elle était engagée. Philippe, au moment d'exposer les désirs de son ami, comprit mieux l'audace, presque l'inconvenance de traiter ce sujet directement. Il se décida pourtant. Après tout, il n'était qu'un intermédiaire. Puis les circonstances imposaient cette solution qui était la plus raisonnable. Il expliqua à ces dames que la séparation soulevait le délicat problème de la garde des enfants.

— Albert ne me les prendra pas, dit résolument Élisabeth.

— Il ne vous les prendra certainement pas. Mais il les réclamera quelques mois chaque année.

— Quelques mois ?

— Oui. Et voyez la triste situation de ces enfants, partagés, tiraillés en deux sens.

— Non, non, je ne veux pas du partage. Il nous a oubliés. Qu'il nous laisse en repos désormais.

Elle n'avait pas besoin du concours de sa mère

pour défendre ses droits. Philippe Lagier crut le moment favorable pour énoncer la proposition de son ami :

— Malgré son chagrin, il renoncera à tous ses droits paternels, il se soumettra à toutes vos exigences, mais à une condition.

— Laquelle ? demandèrent ces dames.

— Vous savez que l'on peut obtenir, que l'on obtient couramment en justice un divorce ou une séparation sans en indiquer les motifs réels, en se contentant de montrer une lettre injurieuse écrite pour les besoins de la cause, ou d'invoquer un départ du domicile conjugal. Il suffit d'un accord entre les parties, toutes deux désireuses d'éviter un scandale, de ne pas fournir un aliment à la malignité.

— Quelle condition ? répéta Élisabeth qui ne devinait pas.

Il multiplia, sans se hâter, les précautions oratoires :

— C'est, en somme, le consentement mutuel que défend la loi, mais sur quoi la jurisprudence ferme les yeux. Et d'ailleurs, comment démêler la vérité ? Par ce moyen la procédure se trouve réduite, et le public se détourne d'une affaire devenue banale.

— Eh bien ? réclama la jeune femme qui n'envisageait que son cas particulier.

— Eh bien ! Albert accepte d'avance toutes les clauses qu'il vous conviendra de lui imposer... pourvu qu'aucun nom ne soit prononcé aux débats.

— Ah ! fit simplement Élisabeth.

Et ses yeux se remplirent de larmes. Deux secondes plus tard, les larmes étaient séchées et le

charmant visage avait repris son intacte fraîcheur, de sorte que Philippe put douter d'un embarras si fugitif.

Mais Mme Molay-Norrois laissa éclater son indignation :

— Le misérable ! Il pense à l'honneur de cette créature !

Et se tournant vers sa fille, elle l'encouragea au refus :

— Tu n'as pas à recevoir de conditions, seulement à en dicter. Les juges, édifiés sur la conduite de ton mari, ne manqueront pas de te confier tes enfants. Comment les confieraient-ils, fût-ce pour quelques jours, à l'homme qui les a abandonnés et qui sans remords ne se préoccupe encore aujourd'hui que de sa maîtresse ? Un mauvais mari fait un mauvais père.

— Les juges n'interdisent pas volontiers à un père de s'occuper de ses enfants.

— Il se l'est à lui-même interdit. Les a-t-il réclamés quand ma fille est partie ? Et ne se déclare-t-il pas prêt à renoncer à eux pour toujours, — pour toujours ! — si l'on sauve l'honneur compromis de cette femme ? N'est-ce pas monstrueux ?

— Vous dénaturez, madame, les sentiments d'Albert. Il est des obligations qui s'imposent, auxquelles un galant homme ne peut se dérober sans déchoir.

— Il n'est d'obligations que de son foyer.

Philippe, s'adressant à Mme Derize, interpréta un bref passage de l'une des deux lettres d'Albert.

— Et si c'était par souvenir de tendresse, par pieuse déférence qu'il répugnât à disputer ses en-

fants à leur mère ? S'il témoignait par là de son estime persistante, de sa confiance ?... Pour la pension qu'il entend leur servir, il vous prie d'en fixer vous-même la quotité.

A cette fin de phrase qui facilitait des arrangements matériels auxquels sa pensée ne s'était jamais arrêtée encore, la jeune femme eut un mouvement de révolte :

— Il ne s'agit pas de cela, dit-elle très résolue.

Un peu surpris de ce désintéressement qui lui paraissait contraire à de précédentes réponses, Philippe insista sur un autre argument :

— Quel avantage vous vaudra un scandale d'audience ? Quel bénéfice en retirerez-vous ? Ne vous suffit-il pas que la séparation soit prononcée en votre faveur et que les conséquences en soient réglées par vous-même ? Réfléchissez, si vous le désirez, quelques jours, madame, avant de prendre une décision qui peut être aussi grave.

Élisabeth regarda sa mère comme pour en implorer un conseil. Son front lisse était barré d'une petite ride verticale qui séparait les sourcils. Tout le visage, tout le corps se tendaient dans un effort de volonté anormal, exceptionnel, sans rapport avec la jolie puérilité de la physionomie et la nonchalance accoutumée des gestes. Elle n'attendit pas que Mme Molay-Norrois donnât son avis :

— C'est tout réfléchi, prononça-t-elle. Je refuse. Je ne mentirai pas. Je dirai toute la vérité : tant pis pour ceux qu'elle atteindra.

— Très bien, approuva sa mère, non sans un remords secret, car elle ne tenait aucun compte des remontrances de M. Molay-Norrois qui, dès le retour

de sa fille, avait détourné ces dames de tout éclat. Mais elle était de ces honnêtes femmes ardentes et droites que la vivacité de leurs sentiments dirige.

Philippe Lagier s'attendait à cette réponse. Le tour de décision et de franchise que lui donna la jeune femme ne lui déplut pas et lui parut chez elle une nouveauté digne d'attention. Elle repoussait tout accord, non par vengeance et rancune, mais parce qu'elle estimait les résultats de la rupture moins importants que la rupture elle-même. C'est une ligne de conduite très sûre que la vérité, mais combien difficile à suivre et plus encore à accepter ? N'étant ni compliquée ni réfléchie, Élisabeth jugeait plus simple de s'y tenir : du moins elle la choisissait spontanément, sans subir d'influence.

— D'ailleurs, ajouta Mme Molay, M. Salvage nous a promis que la séparation serait prononcée très vite, sans enquête.

— Cela va dépendre, objecta l'avocat, de la pièce qui est entre vos mains et que je ne connais pas.

— La pièce ?

— Oui, la lettre à laquelle il est fait allusion.

Élisabeth rougit comme si elle était prise en faute, et se mit en devoir de fournir une explication :

— C'est une lettre sous enveloppe pneumatique. Pendant les absences d'Albert, j'ouvrais sur sa prière les télégrammes et les cartes-télégrammes pour l'informer de leur contenu. Les lettres, jamais. Il m'avait demandé ce service les premiers temps de notre mariage. Il est vrai que dès longtemps j'avais cessé de le lui rendre. Ce jour-là, il attendait avec impatience des épreuves qui n'arrivaient pas. Il était sorti. Je devais lui téléphoner si elles arrivaient.

J'ai pensé qu'on les lui annonçait. C'est un hasard. Ainsi j'ai su...

Elle avait à cœur de démontrer qu'elle ne surveillait pas la correspondance de son mari et que tout espionnage eût été indigne d'elle. Plus encore que ses paroles, son expression de visage protestait contre la seule pensée d'un pareil rôle. Et dans cette attitude de loyauté sa jeunesse prenait un charme plus direct.

— Voulez-vous me montrer cette lettre ? demanda Philippe qui, par curiosité ou par sympathie, étendait un peu loin sa mission.

— Mais... pourquoi ?

— Je la lirai tôt ou tard. Si vous me la communiquez, je serai seul à en prendre connaissance avant les débats. Autrement, elle traînera dans les études d'avoués. Je suis venu ici en conciliateur, non en avocat. Je me souviens de nos bonnes relations. Et si les circonstances condamnent sans réserve Albert, je le prierai de choisir un autre défenseur.

— Non, répondit Élisabeth touchée, vous êtes son ami, il est juste que vous le défendiez. Vous avez déjà commencé tout à l'heure. Cette lettre, j'en préparais l'envoi quand vous êtes arrivé ; l'avoué me l'a déjà réclamée deux fois. Maintenant je n'ai plus de secrets, ma vie est livrée au public, tout m'est égal. Je vais vous la chercher.

Mais c'était la vie d'une autre qu'elle livrait. Pendant son absence, Mme Molay-Norrois confia à Philippe qu'elle avait hâte d'emmener à Uriage la jeune femme que la seule perspective de ce procès fatiguait, et les petits qui avaient besoin de la campagne. Il s'informa de la fillette et de son filleul, et

aussitôt la figure hostile se dérida, s'éclaira de l'un de ces bons sourires de grand'mères qui, à force de fréquenter l'enfance, lui reprennent un peu de confiante ingénuité.

— Voici, lisez vite, dit Élisabeth qui rentrait, en lui tendant une enveloppe que ses doigts tenaient à peine comme s'ils touchaient avec frayeur un tison enflammé.

— Il a réclamé les enfants, lui expliqua sa mère avec bienveillance. Où sont-ils ?

— Dans ma chambre. Allons les chercher, maman.

Philippe comprit qu'on ne voulait pas assister à sa lecture et lui-même préférait ce tête-à-tête avec son ancien flirt.

Anne de Sézery, Élisabeth Molay-Norrois, figures de sa jeunesse qui continuaient de l'émouvoir à travers la vie d'Albert Derize. Qu'était devenue la jeune fille de Saint-Ismier si déconcertante dans ses sautes d'humeur ? Comme elle était déjà venue le matin, elle accourut à l'appel de sa mémoire, les yeux allongés et dorés, la bouche aux coins tombants, avec sa double expression d'attente et de lassitude. Mais sur ce visage le temps avait dû passer. Il regarda l'écriture et la reconnut, bien qu'elle fût plus redressée, plus ferme, à de soudains fléchissements, à des caractères inachevés. Et il lut sans arrêt les huit pages de papier pelure qui grésillaient sous ses doigts comme des feuilles mortes sous la marche qui les casse :

« Paris, ce vendredi.

« Est-ce hier soir que vous m'avez quittée, mon ami, mon amant ? Il me semble qu'il y a longtemps

déjà, et vous voyez, je viens à vous la première. J'ai si peur maintenant de toutes les minutes qui s'en vont et qui, en s'ajoutant à mes années, doivent bientôt emporter ma jeunesse. Quand j'étais une jeune fille toute fière d'avoir sa petite cour et que vous veniez à Saint-Ismier, j'ai tâché parfois d'être un peu coquette afin de vous plaire. Ce n'est pas dans ma nature, et je m'y entends si mal que je n'ai pas réussi. Vous n'aviez donc pas deviné en ce temps-là ma tendresse ? Elle a distancé la vôtre de dix ans. De loin, et quand vous l'ignoriez, elle vous accompagnait. Ah ! s'il suffisait d'aimer pour abolir le temps ! Mais ne suffit-il pas d'être aimée pour supprimer les mauvais jours ? Depuis que j'ai dit adieu à ma vieille maison de Sézery qu'on vendait, à ma terre, à mes arbres, je n'ai guère connu que de ceux-là. Sur le pont du bateau qui m'emmenait en Angleterre, je me penchais pour regarder l'eau, et l'eau fuyait avec tous mes rêves. Il me semblait que je jetais mon cœur au fond. Que d'orgueil il m'a fallu pour l'humble vie que j'ai menée ! Et que d'efforts — j'ai peur maintenant qu'ils ne m'aient usée et ne vous détournent de moi — pour conquérir ce rang de travail qui m'a permis de vous rencontrer ! Que j'aime à évoquer cette rencontre. C'était il y a un an. Vous étiez venu à Londres pour ce congrès d'histoire. Vous rappelez-vous notre visite à la Tour ? Je vois encore l'emplacement où les reines Anne Boleyn, Catherine Howard furent décapitées. Vous ressuscitiez ces pauvres mortes, et moi, je sortais aussi du tombeau : je puis bien vous le confesser aujourd'hui. Aucun homme ne porte en lui à ce degré le pouvoir d'ani-

mer le passé, les pierres et aussi les cœurs qui ne vivent pas assez.

« Pourtant un mois plus tard, quand je me fixai à Paris pour recueillir le petit héritage de ma tante de Liéville qui m'a rendu l'indépendance, je n'ai pas cherché à vous revoir. Je craignais trop votre indifférence et mon souvenir. Puis l'été nous a séparés, et j'ai voulu me libérer du sentiment qui, plus fort qu'autrefois, m'envahissait. Mais à l'automne vous êtes revenu. C'est une saison si inquiète, si transitoire, que chaque jour s'en trouve lourd d'importance. On se sent alors une âme d'angoisse, une âme à la fois de déclin et d'attente. On se sent un peu mourir, avec l'espoir de renaître. Pour moi, je n'ai jamais pu être joyeuse en automne, maintenant surtout que j'y découvre sans cesse la fragilité, le précaire de la jeunesse qui s'en va.

« Comment aurais-je refusé quand vous m'avez offert de me montrer un Paris inconnu, le Paris historique qu'habitent encore des fantômes ? Toute petite, j'aimais à Sézery les portraits d'ancêtres et, pour le plaisir d'avoir peur, je m'imaginais la nuit qu'ils revenaient. O nos belles promenades le long des quais chauds de soleil, ou dans ces ruelles que vous connaissiez, où vous évoquiez des ombres considérables ! Et Saint-Germain, et la Malmaison, et ce Chantilly que nous avons visité à l'arrière-automne, quand la forêt n'a plus de feuilles et qu'on voit si loin en elle, jusqu'à son cœur aussi. Chacune de nos courses nous liait davantage. Sans doute elles donnaient à nos instincts de recherches, à nos fièvres intellectuelles un aliment. Souvent, vous souvenez-vous ? nous reprenions une à une ces mer-

veilleuses hypothèses qui satisfont notre désir d'éternité. Mais c'était d'amour que nous étions avides tous les deux. Et moi, je continue de trembler. Votre vie, m'avez-vous affirmé hier soir, ne peut plus se passer de la mienne. Mais la mienne est à vous pour le temps que vous voudrez. Qu'elle s'enroule à la vôtre doucement sans jamais lui nuire. Laissez-la vous servir sans la prendre. Si vous saviez ! Je n'ai plus la confiance : elle n'a jamais été bien vivace en moi, et ces dix dernières années l'ont tuée. Je ne crois plus au bonheur que je puis donner, et j'offrirais ma vie pour la vôtre. Ménagez ma faiblesse, mon amour : je me sens si vieille et si neuve à la fois, et je vous aime.

« ANNE. »

Un homme d'affaires est toujours un peu sceptique sur la sentimentalité des lettres d'amour. Il sait, par les faits qui s'y rattachent dans presque chaque dossier, avec quels euphémismes ou quel manque de perspective elles sont rédigées. Mais Philippe avait trop fréquenté jadis le château de Sézery pour ne pas reconnaître la franchise de la jeune fille à ce ton d'exaltation passionnée et de découragement anticipé. Il devinait seulement en elle plus de mélancolie, et comme une secrète langueur. Les yeux devaient être moins dorés, la bouche plus tombante, tout le corps plus maigre. En somme, elle avait dû perdre en partie son charme physique, ce qui expliquait sa crainte invincible de l'avenir, et il eut la cruauté de se réjouir de toutes ces images qui la rendaient moins désirable.

Mme Derize revint la première avec ses deux en-

fants. Elle bénéficia d'une invisible comparaison. Ainsi encadrée et dans tout l'éclat de la jeunesse, il l'estima singulièrement puissante.

— Vous avez lu ? demanda-t-elle après qu'il eut embrassé Marie-Louise et le petit Philippe son filleul.

— Oui, madame, mais d'après cette lettre elle n'était pas sa maîtresse.

Elle fut stupéfaite de cette interprétation :

— Ne vous jouez pas de moi : c'est mal.

Guidé par son habileté professionnelle, il avait découvert un argument qu'il expliqua non sans avoir protesté de ses intentions :

— Oh ! madame... Je cherche malgré vous, malgré Albert, un moyen d'éviter cette rupture. Il me semble que si vous l'aviez voulu, vous eussiez triomphé aisément de votre... de votre rivale. C'est là un amour de tête. Les scènes auxquelles on fait allusion ne sont que des vues de lieux historiques et la mise en commun d'une certaine exaltation cérébrale.

A son tour, Mme Molay-Norrois rentra, sans beaucoup d'à-propos. Certaines personnes ont ce privilège. Avec douceur Élisabeth la pria d'emmener les enfants. Marie-Louise, qui ressemblait à son père dont elle avait les yeux profonds, toujours en état de curiosité, et les traits un peu accentués, regardait et écoutait Philippe avec attention, et sa mère se défiait de la précocité de cette fillette qui, depuis le départ de Paris, posait souvent des questions gênantes. Quant au petit garçon, rond et blond, il tirait obstinément le gland d'un coussin qu'il se hâta d'arracher afin d'emporter quelque chose.

De nouveau seule avec l'avocat, la jeune femme replaça la lettre dans son enveloppe.

— Maintenant que vous l'avez lue, l'avoué n'en a plus besoin Je ne la montrerai plus qu'au dernier moment, n'est-ce pas ?

— Ce sera mieux.

Ainsi se trouvait dérangé le plan élaboré par les clercs de l'étude Tabourin qui, sans prendre l'avis de leur patron, avaient insisté à deux reprises et sur un ton officiel pour obtenir la pièce mentionnée par la requête, dans le seul dessein scientifique de se faire une conviction.

Puis Élisabeth s'excusa de n'être qu'une femme tout ordinaire, de n'avoir pas une *âme de déclin et d'attente, une âme d'automne,* et de ne rien comprendre aux subtilités psychologiques.

Peu familière avec l'ironie, elle ne tarda pas à la rejeter :

— D'ailleurs Albert n'a pas nié, lui.

— Ah ! comment s'est-il défendu ?

— Il ne s'est pas défendu : il m'a accusée.

— Vous ?

— Oui, il a eu cette audace. Il s'est plaint de je ne sais quels malheurs imaginaires qu'il cherchait en vain à énumérer. Et comme je lui demandais : « Que vous manquait-il donc ? » il m'a répondu : « A vous rien, à moi tout. » Ce sont là des paroles absurdes. Et quand je l'ai menacé de partir avec mes enfants, il n'a pas même tenté de me retenir. Comprenez-vous maintenant que tout est fini entre nous ? Aujourd'hui il vit avec cette femme que vous me demandiez d'épargner. Elle est presque vieille, presque laide : qu'il la garde. Moi, je ne veux plus

entendre parler de rien. C'est fini, pour toujours, oui pour toujours. Il faut me laisser.

Elle versa quelques larmes sincères, assez pour avoir davantage raison, pas assez pour ternir son teint. Mais cette juste mesure n'était pas calculée. L'amour-propre souffrait chez elle autant que l'amour. Il le devina et regarda avec plus d'intérêt le petit front lisse et mystérieux qu'ombrait la chevelure bien rangée, les beaux yeux émus, et toute l'abondante jeunesse que le chagrin ne pouvait pas altérer. Ses consolations en revêtirent plus de force persuasive, et quand il eut pris congé de Mme Derize et de Mme Molay-Norrois revenue sans retard auprès de sa fille comme un fidèle garde-du-corps, il ne s'adressa pas de compliments intérieurs sur la façon un peu trouble dont il avait rempli sa mission. Il ne lui restait plus qu'à attendre l'arrivée de son ami pour lui rendre compte de l'échec. Anne de Sézery serait mise sur la claie et exposée au public. Élisabeth Derize obtiendrait en justice une séparation qui, déjà, était définitive.

Comme il sortait, sur le quai de l'Isère il croisa le petit clerc Malaunay et ne le remarqua pas. Mais celui-ci, qui connaissait la maison et flânait volontiers dans ses alentours, profita de cette rencontre pour se féliciter lui-même de sa clairvoyance : il redressa la tête d'un air de triomphe, huma l'air du soir qui, à cette heure, fraîchissait, et se dit :

« Voilà qui est clair : il trahit son client. Ai-je eu raison de prendre le mari gagnant ? »

IV

LE DÉFENDEUR

La mère d'Albert Derize garda quelques instants, après l'avoir ouvert, le télégramme qui lui annonçait l'arrivée de son fils par l'express du soir. Elle était surprise et contente. Puis son premier soin fut de se rendre à la cuisine, car elle épargnait volontiers tout surcroît de peine à sa domestique qui était presque aussi âgée qu'elle-même et qui, n'ayant jamais changé de place, la servait depuis quarante ans.

— Fanchette, nous ne dînerons qu'à huit heures et demie.

Celle qui répondait à ce nom pimpant et jeunet tourna vers sa maîtresse une face labourée de larges crevasses et que la consternation allongeait :

— A huit heures et demie, madame !

Dans la monotonie de son existence réglée comme au cloître, un pareil retard était un événement, presque un scandale. Mais quand elle apprit que M. Albert en était la cause, sa bouche parut se fendre jusqu'aux oreilles dans une espèce de sourire, et sous les sourcils trop poussés ses petits yeux gris clignotèrent comme s'ils recevaient une lumière trop vive. Bien qu'il eût beaucoup grandi de toutes façons, M. Albert ne cessait pas de lui appartenir

puisqu'elle l'avait tenu à sa naissance. Et même elle continuait de l'imaginer tout petit, de l'accabler, quand il venait, de menus soins superflus, et de lui rappeler certaines circonstances anciennes et désobligeantes, comme de s'être brûlé le bas du dos en s'asseyant sur une chaufferette. On a beau ne fréquenter guère que ses casseroles : elle avait bien remarqué que Madame avait du souci depuis quelque temps, et n'avait-elle pas entendu raconter par de méchants voisins des choses qui la terrifiaient et qui faisaient allusion à quelqu'une de ces femmes sans vergogne dont la seule rencontre vaut qu'on se signe ? Aussitôt elle pensa bourrer l'enfant prodigue de viandes et de pâtisseries, et proposa tous les plats qu'il avait, dès les temps les plus reculés, honorés de quelque préférence, ce qu'elle n'oubliait pas plus qu'un soldat ses victoires. Il fallut limiter ce zèle à une soupe de ménage, une daube, des asperges et des crêpes à la confiture d'abricots.

— Nous l'installerons dans ma chambre, ajouta Mme Derize. Je sortirai les couvertures et les draps.

— Et Madame ?

— Je prendrai la petite pièce au midi.

— Le soleil y tape dur.

— Oui, mais il aura besoin de repos après une journée de wagon.

Et les deux vieilles femmes que le dévouement accordait se préparèrent activement à recevoir de leur mieux celui qui occupait leurs cœurs maternels. Mais tandis que Fanchette, la langue un peu tirée hors de la bouche, s'absorbait dans la surveillance de sa braisière, Mme Derize, en ouvrant ses armoires et combinant ses arrangements de chambres,

n'était pas sans inquiétude. Elle avait tout d'abord interprété favorablement le télégramme d'Albert : ce retour, c'était le prélude d'une réconciliation, l'éloignement de ce Paris qu'elle redoutait à distance, sans le connaître, comme une ville mauvaise où les notions de la vérité et de l'erreur s'altéraient, finissaient par se mêler. La pensée d'avoir son fils à elle, rien qu'à elle, contribuait aussi à la bien disposer. D'habitude il descendait avec sa femme et ses enfants chez les Molay-Norrois dont l'appartement était plus confortable et plus spacieux. Cette dérogation à un usage établi, qu'elle subissait sans récriminer, était pour elle une petite revanche. Comme elle le câlinerait et le dorloterait ! Pas trop cependant : d'abord il ne faut pas amollir les hommes, et puis il méritait d'être grondé. Pour la première fois depuis qu'il n'était plus un enfant, il lui causait un vrai chagrin. Elle n'admettait pas, ne comprenait pas sa conduite. Le mariage, à ses yeux, était une union indissoluble et sacrée que la mort seule pouvait rompre, que la mort même, pour elle, n'avait pas rompue en brisant sans pitié un bonheur de trop courte durée. Que deviendraient les enfants, si chacun des époux gardait la liberté de recommencer sa vie ? Ils n'avaient pas demandé à naître, et ne fallait-il pas, après leur avoir donné le jour, leur transmettre cette autre lumière qui est la tradition de famille ? A-t-on jamais rien réalisé sans but déterminé et acceptation définitive ? Cela, elle l'avait écrit dès qu'elle avait appris le départ d'Élisabeth et la trahison qui en était la cause. Elle avait même voulu partir, mais Albert lui avait annoncé son propre départ de Paris. A cinq reprises, de son

pas lent, ferme encore, elle s'était rendue, non sans mérite, chez sa belle-fille pour l'engager à la patience et au pardon, bravant les récriminations des Molay-Norrois et leur accueil refroidi, invoquant spécialement l'intérêt de Marie-Louise et de Philippe, victimes innocentes. Mais elle n'avait réussi ni à émouvoir, ni à convaincre Élisabeth et s'était heurtée à une décision formelle, obstinée. D'autre part, elle connaissait le caractère entier, impérieux, orgueilleux même, comme il est fréquent chez les natures supérieures, de son fils Albert : elle en avait souffert quelquefois, confiante dans son affection, dans sa noblesse d'âme et sa droiture. Ce que la mère supporte, il ne faut pas demander à d'autres de le supporter. Élisabeth, en se retirant après l'outrage, avait usé de son droit. C'était à lui de renoncer à sa passion, de renouer les liens défaits. Or elle sentait bien que difficilement il plierait. Et à mieux réfléchir, le faible espoir que le petit papier bleu avait suscité s'envolait, comme ces oiseaux entrés dans la chambre par le hasard de leur vol et avides de retrouver l'espace.

Par les fenêtres ouvertes, tandis qu'elle allait et venait, un peu de fraîcheur pénétrait après la chaleur du plein jour. Au mois de juin, la lumière se prolonge si tard, et ce n'était pas le soir encore, seulement cette heure intermédiaire où le soleil fatigué se prépare sans hâte à quitter l'horizon. Mme Derize constata avec un peu de regret cette menace d'une fin qui n'était pas immédiate et qui autorisait les projets. C'était l'heure qu'elle choisissait pour se rendre au cimetière prochain de Saint-Roch. Les morts peuvent toujours attendre. Elle

se contenta de remettre un peu d'eau dans un vase, sur la commode de sa chambre, devant une photographie dont le temps avait atténué les traits et qui n'avait jamais dû être très nette. Et même elle écarta un peu les fleurs afin que le portrait fût davantage en évidence.

« Là, pensa-t-elle, son père lui parlera. Ah ! s'il avait pu l'élever ! »

Elle habitait à l'est de la ville un quartier qui appartient presque à la campagne. Le boulevard des Adieux suit les anciens remparts qui sont plantés de grands arbres et dont les talus sont recouverts de gazon. La porte qui le traverse et qu'on appelle du même nom mélancolique donne sur la belle promenade de l'Ile-Verte qu'il faut couper pour atteindre le cimetière. Tous les convois funèbres doivent passer là. Le sentiment de la mort y est sans cesse présent. Aussi n'est-ce pas un endroit bien recherché des locataires, malgré la vue des feuilles, des pentes vertes, et, sur la gauche, entre les branches des mélèzes et des tilleuls, du mont Rachais et du Saint-Eynard dont les rochers, au couchant, prennent une couleur éclatante, rose et violette tour à tour.

Ce petit appartement de six pièces, au second étage, à l'angle du boulevard et de la rue Lesdiguières, Mme Derize ne l'occupait que depuis le mariage de son fils. Elle avait cru alors sa tâche terminée, et pris sa retraite dans le voisinage des tombeaux. Jusque-là, elle s'était logée, à cause des séjours d'Albert, dans les nouveaux quartiers qui avoisinent le cours Saint-André : il faut aux jeunes gens des spectacles de mouvement, d'activité, et non des rues taciturnes et des rappels de néant. Quand elle lui vit un nou-

veau foyer et le sentit, lors de ses passages à Grenoble, attiré et même un peu accaparé par la société des Molay-Norrois où l'on tirait vanité de sa réputation grandissante, elle se rapprocha tout naturellement de l'enclos qui contenait sa jeunesse et son bonheur. Là reposaient ses parents à qui elle devait cette force de résistance née d'une enfance heureuse, son mari qu'elle avait perdu après quatre années de mariage, et que son souvenir persistait à ranimer au bout de trente-six ans. Il lui semblait qu'elle n'avait pas eu jadis le loisir de le regretter assez, et qu'elle acquittait une dette : aux approches de la vieillesse, nous avons besoin de soleil et de chaleur, et nous les réclamons à nos meilleurs jours écoulés. Il était décédé en pleine puissance de production, d'un mal foudroyant et accidentel comme il achevait d'installer une de ces usines de force motrice qui font aujourd'hui la fortune du Dauphiné en utilisant ses torrents, sa *houille blanche.* Sans diplôme, il se trouvait être un précurseur. C'était le second essai d'élévation chez les Derize : déjà le père avait été frappé avant le succès. Ainsi les familles, souvent, donnent des ébauches incomplètes du descendant qui les ennoblira, ou sont arrêtées par le sort contraire dans leur développement normal et ne parviennent pas à fleurir.

On sait quelle période critique traverse presque toujours une industrie nouvelle au début de son exploitation. Si le chef manque, elle est tôt compromise. Plutôt que de courir un risque dangereux, la mère d'Albert, dépourvue elle-même de toute fortune, avait préféré liquider. Cette liquidation ne laissait à son enfant qu'une propriété sise à Saint-

Martin-d'Uriage, presque à la montagne, et composée de maison d'habitation, ferme, bois et prairies, dont le revenu dépassait de peu deux mille francs et qui n'était pas entièrement dégagée. Seule, elle s'y fût retirée : la proximité de l'église et la paix de la campagne l'appelaient. Albert n'avait que trois ans. Il était désormais son but. Elle voulut qu'il réalisât le destin manqué de son père et de son grand-père. Pour se créer des ressources et mieux l'instruire, elle commença par ouvrir une école enfantine, et quand il fut plus grand elle demanda et obtint dans le service postal de Grenoble une place d'abord modeste, bientôt plus en rapport avec ses aptitudes d'ordre, d'intelligence et de bonne administration. En lui permettant de se chercher, de se découvrir et de se réaliser, en devinant, la première, sa valeur, elle lui donna la vie une seconde fois. Il la récompensa par la rapide progresssion de sa carrière, de son talent, et plus encore par sa tendresse, une tendresse un peu ombrageuse, un peu changeante et bien renfermée dans les mauvaises périodes, mais qui savait être par moments si confiante, si délicate, si profonde que la vieille femme, en y pensant, se sentait les yeux mouillés et le cœur lourd. Dès ses premiers bénéfices, il avait exigé qu'elle renonçât à tout travail : n'y devait-il pas suppléer ? Lorsqu'il se maria, si l'immeuble de Saint-Martin, provenant de l'hoirie paternelle, et d'ailleurs débarrassé par lui-même de toute charge, fut inscrit dans son contrat et même lui permit de faire figure vis-à-vis des Molay-Norrois, il continua de lui en servir le produit auquel il ajoutait secrètement une petite rente, car il n'entendait mêler personne, pas même sa femme,

aux dernières péripéties de cette âpre lutte que sa mère et lui-même avaient livrée à la nécessité, afin que la mémoire de son père, mort trop tôt, n'en fût pas chargée.

Rien ne lie les âmes fortes comme les épreuves supportées en commun. Le seul partage de la fatigue physique crée déjà un esprit de camaraderie et de solidarité. Pendant ces années de combat, une intimité exceptionnelle avait uni M[me] Derize et son fils. Elle avait, pour le suivre dans ses études, complété son instruction. Avec quel art d'apprendre et quelle vénération il l'y avait aidée en sollicitant ses conseils pour demeurer son élève ! Et comme elle s'entendait à calmer ses désirs ambitieux, à lui communiquer cette vertu si difficile à acquérir, la plus contraire aux vigoureuses natures, et cependant si indispensable qu'aucune ardeur, aucune rapidité de travail n'y peuvent suppléer : la patience. Comme si elle l'estimait plus haut que lui-même, elle le détourna d'éparpiller ses forces, de se disséminer, de se détruire par le moyen du journalisme, de la conférence, de tous ces menus ouvrages dont un premier succès motive la demande, et dont l'acceptation habituelle devient vite dangereuse parce qu'elle satisfait un besoin d'activité tout en lui montrant d'agréables limites. D'instinct, et sans savoir l'expliquer, — ne souriait-elle pas en lui confiant le respect superstitieux que lui inspiraient les gros livres ? — elle comprenait que la concentration sur un seul objet, aidée de l'esprit de suite, permet seule de composer les œuvres durables. Ainsi elle l'encourageait aux longs efforts, et fut sans doute pour quelque chose dans la construction de son *Histoire de l'ou-*

vrier dans la société moderne, si utile aujourd'hui, et de cette *Histoire du paysan au dix-neuvième siècle* qui devait résumer la vie rustique et en montrer la noblesse éternelle.

Pourtant elle ne consentit jamais à le suivre à Paris, soit qu'elle craignît de se trouver dépaysée hors de son milieu accoutumé, soit que dans sa parfaite raison elle ne voulût pas prendre une place qui devait bientôt revenir à une autre femme. De loin, par sa correspondance régulière elle maintenait leur accord, et les vacances les réunissaient dans leur maison de campagne à Saint-Martin. Le mariage d'Albert apporta de grands changements dans ces vies si rapprochées. Elle s'y attendait, mais elle en souffrit : personne n'en reçut la confidence. Elle n'eut même pas la peine de restreindre de son plein gré son influence comme elle se l'était promis dès longtemps. Très épris d'Élisabeth hésitante, et dont les parents faisaient quelque peu attendre le consentement, comme si l'on voulait en souligner davantage la faveur, Albert, avec la fougue et l'oubli de la jeunesse, se tourna tout entier vers ses amours. Elle crut le perdre absolument. La nouvelle famille où il entrait, plus brillante, plus aimable, placée dans un cadre plus élégant, le flatta et le grisa. Il n'était pas né rassasié, comme ces jeunes blasés que rien n'étonne et que rien n'amuse ; il goûta avidement les plaisirs de société et de luxe. Il y a souvent ainsi, chez les écrivains et chez les artistes dont le talent exige l'observation et le contact avec la vie extérieure, quelque côté accessible aux plus vulgaires séductions du monde. Les relations des Molay-Norrois étaient fort étendues, leur hospitalité abon-

dante. Albert, en regardant sa jeune femme, voyait luire sur ses jours une lumière inconnue. Ce fut pendant cette période que sa mère s'installa au boulevard des Adieux et commença de se rapprocher du passé que recouvre déjà l'ombre de la mort, comme un voyageur qui de la montagne encore éclairée descend, le soir, dans la plaine. Plus tard, elle remarqua avec tristesse, avec regret, que sa belle-fille ne l'avait pas remplacée dans ce rôle efficace de conseillère qui exige une attention et un effort quotidiens. Elle redouta qu'avec son caractère d'une seule pièce Albert n'allât jusqu'au bout de la déconvenue qu'elle avait cru surprendre. Si elle intervint avec tact et douceur, ce ne fut pas pour essayer de reprendre dans la suite une place qu'elle avait abandonnée. Mais tout rentra dans l'ordre et s'apaisa comme ces lacs que l'orage menace, puis épargne. Il multipliait les travaux de rapport, doublait ses revenus, faisait face aisément à des dépenses nouvelles, et recherchait seulement une solitude plus jalouse pour composer son grand ouvrage qui avançait avec plus de lenteur, non pas avec moins de pénétration, d'élan ni de vigueur d'esprit. Élisabeth, elle, surveillait la santé physique de ses deux enfants, faisait des visites, portait bien la toilette, gardait son beau visage étonné et placide. Et ces apparences de bonheur dissimulaient un drame intime qui s'était brusquement révélé, et que la mère se reprochait de n'avoir pas su pressentir quand il eût été possible de conjurer le péril...

Ainsi Mme Derize attendait et redoutait l'arrivée de son fils. Elle l'accueillerait affectueusement, certes, — dans son isolement n'était-ce pas une fête ?

— mais elle ne lui dissimulerait pas sa désapprobation. Les enfants, surtout, ne lui permettaient pas la moindre réserve. De toute son autorité maternelle et même de tous ses sacrifices passés dont elle se souvenait si peu d'habitude, elle protesterait contre un abandon qui ne pouvait être définitif. Et en s'exaltant dans son devoir, la pauvre femme qui voyait le jour décroître et l'ombre monter se sentait de plus en plus envahie par la tristesse et la crainte, et se découvrait plus vieille à mesure que l'heure du retour approchait.

La chambre était prête, le dîner cuit à point. Fanchette commençait même à se lamenter sur le retard systématique des trains, lorsqu'on sonna à la porte.

— C'est lui, dit la servante en s'acheminant clopin-clopant vers l'entrée.

Au bout du corridor, sa robe noire à peine distincte dans l'obscurité grandissante, la mère retenait son souffle, plus émue que si elle retrouvait son enfant après une maladie. Tout de suite un : *bonjour Fanchette,* franc et net comme de coutume, lui restitua la sécurité. Le cher garçon n'avait pas dû tant changer.

— Albert, c'est toi ?

— Maman.

Il l'appelait *maman* au lieu de *mère* lorsqu'il désirait lui témoigner plus spécialement sa tendresse, lui restituer un pouvoir de protection comme au temps où il était petit. Du premier mot il lui réchauffait le cœur. Après l'escalier éclairé, il la distinguait mal dans l'ombre. Elle s'avança et il l'étreignit. Puis il l'entraîna dans le petit salon où il y avait de la lumière, et même il ôta l'abat-jour de la

lampe pour mieux la voir. A chaque visite il passait, d'un air joyeux, cette petite inspection et son regard pénétrant qui pesait sur les objets, jugeait si la santé et l'âge s'étaient bien comportés loin de lui. Elle en profita pour lire aussi sur son visage.

Ils se ressemblaient peu physiquement : lui, de haute taille et bien pris, avec de beaux traits un peu forts, un grand front que prolongeait un commencement de calvitie, des yeux bruns, petits, enfoncés, où le feu se concentrait, et cette aisance dans les mouvements qui donne tant de souple séduction à un homme encore jeune ; elle, mince, pâle, effacée, flétrie, n'ayant de personnel que ses yeux aussi, des yeux bleu clair dont l'expression profonde était à la fois de lucidité et de candeur, et comme l'indice d'une noblesse d'âme spontanée et irréductible unie à un jugement sûr. Comme ils reprenaient contact au moyen de quelques propos insignifiants, Fanchette apparut avec une mine suppliante et tragique à laquelle ils ne purent se méprendre : il fallut sans retard passer à la salle à manger. C'est un bon procédé pour se mieux comprendre et s'accorder, et pourtant, au bout de quelques phrases, ils retombèrent dans le silence et se sentirent de nouveau éloignés. Ils pensaient tous deux à ce qu'ils ne disaient pas. Après le potage, comme la vieille servante se retirait pour desservir, Mme Derize, étonnée elle-même du calme qui succédait en elle à l'agitation, aborda de front l'obstacle :

— Tu viens te réconcilier avec ta femme ?

Il releva la tête qu'il avait penchée sur la nappe et de son accent le plus autoritaire, le plus tranchant, il répondit :

— Non.

Elle se défiait toujours d'elle-même avant d'entreprendre une démarche, mais, une fois qu'elle l'avait entreprise, toutes ses peurs s'évanouissaient. Le brutal refus de son fils ne l'arrêta pas.

— Écoute, Albert, reprit-elle, un homme peut subir des entraînements, commettre des erreurs. Je le crois. Sans l'appui de Dieu nous sommes tous faibles, et tu l'as bien oublié. Mais quand on a un foyer, des enfants, on leur appartient. Rien au monde n'a le pouvoir de vous libérer.

Instantanément elle put lire le résultat de son exhortation sur les traits durcis de son fils. Il avait son expression la plus distante, la plus inaccessible : autour de lui se dressaient de hautes murailles. Protégé et puissant, il s'expliqua avec une entière liberté d'esprit :

— Je ne désirais pas traiter ce sujet avec vous, mère. A quoi bon ? Mais vous avez tort de me condamner. Un foyer, le nom même l'indique, vit, réchauffe, éclaire. Au mien, je respirais un poison qui peu à peu m'engourdissait. J'ai donné à Élisabeth l'existence qui lui convenait. Rien ne lui manquait, à elle. Et moi, j'étouffais. Je n'ai pas cherché notre séparation. C'est elle qui l'a voulue, injustement. En réalité, nous étions déjà séparés depuis des années, et par son unique faute.

— N'as-tu pas manqué de patience avec elle ? Et comment peux-tu comparer à ta faute ses torts, si elle en eut de légers ?

— Je ne me reconnais aucun tort.

— Ah !

— Vous, vous avez été heureuse.

Elle remarqua doucement :

— Il y a trente-six ans que je survis à mon bonheur.

— C'est vrai. Mais la mort frappe d'un coup. Elle peut laisser un souvenir fortifiant. Elle est moins déprimante que cet enlizement lent et continu dans la médiocrité, dans l'horrible ennui. Il y avait entre nous des cloisons étanches.

— Non, un homme comme toi est toujours un peu isolé. Qu'est-ce que ces divergences de sentiments, à côté des vraies douleurs, de la maladie, de la misère, de tant de tristesses réelles que traîne avec elle la destinée ? Il faut savoir accepter sa vie.

— Je ne suis pas un résigné.

— Accepter n'est pas se résigner.

Il fit un geste las, comme pour couper court :

— N'en parlons plus, vous ne pouvez pas me comprendre.

— C'est toi qui comprendras, mais trop tard.

Pendant cette discussion, Fanchette qui allait et venait manquait à tout instant de répandre un plat ou de casser une assiette, car elle s'épouvantait, à chaque service, de ne pas trouver ses maîtres d'accord. Personne ne prêtait attention à sa cuisine : Madame, passe encore, on l'eût nourrie avec du bœuf bouilli et des pommes de terre tous les jours, qu'elle ne s'en fût pas aperçue ; mais Monsieur qui, tout petit, était si gourmand et montrait un si noble appétit, Monsieur qui était digne d'apprécier une daube ! C'était donc vrai que là-bas, *par Paris*, on lui avait tourné la tête et rompu la cervelle !

Au dessert, Albert, le premier, brisa le long silence

qui avait suivi les dernières paroles de sa mère, et ce fut pour lui demander :

— Élisabeth est-elle venue vous voir ?

— Une seule fois.

— Et vous ?

— J'y suis allée cinq fois.

Comme pour s'excuser de n'avoir pas renouvelé plus souvent encore ses tentatives de réconciliation, elle ajouta :

— Je me sens si mal à l'aise chez eux.

Pour ce mot, venu spontanément aux lèvres de la pauvre femme, il l'eût embrassée :

— Moi aussi, maman, je me suis toujours senti mal à l'aise... chez moi.

Elle regretta sa réflexion, et de nouveau ils se turent sous le regard indigné de Fanchette qui regagna l'office en levant son unique bras disponible : *il* avait avalé ses crêpes comme une médecine, sans manifester le moindre agrément !

Au café, suprême espoir de l'infortunée cuisinière qui le servit bouillant selon la bonne méthode, Albert se décida enfin à prononcer la phrase que sa mère guettait depuis son arrivée et dont le seul retard l'avait déjà blessée au cœur :

— Et les enfants ?

— Ils vont bien, dit-elle, pendant que ses yeux se mouillaient.

— Vous les voyez ?

— Guère. Quelquefois je vais au Jardin public pour les rencontrer. Mais ils n'y sont pas toujours.

— Vous, vous pouvez les voir.

Ce fut dit avec une mélancolie sans fond, mais comme l'énoncé d'un fait inéluctable. Elle se leva de

sa chaise, vint à lui, et lui posa les deux mains sur les épaules :

— Albert, mon Albert, tu ne vas pas les abandonner ?

— Nous ne pouvons pas nous les arracher, murmura-t-il à voix basse, en se raidissant. Ce serait pire.

Mais il ajouta malgré lui :

— Croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas assez ?

Elle devina son trouble et se pencha davantage. Alors il la prit à pleins bras :

— Maman... On peut se tromper en amour, aimer plusieurs fois. Tandis qu'on n'a qu'une mère. Je ne dois pas les disputer à la leur.

— Marie-Louise, Philippe..., énuméra simplement Mme Derize qui comptait sur la puissance de ces deux noms.

A son tour il se leva pour se dégager de l'étreinte maternelle.

— Ah ! ne m'enlevez pas mon courage. J'en ai besoin, je vous assure.

— Il t'en faudrait moins pour nous revenir.

Elle insistait, elle mettait tant de chaleur dans la voix, elle avançait les bras comme pour prendre la victoire. Sur le pas de la porte, Fanchette, venue pour emporter son plateau, devant ces effusions demeurait en suspens, ne sachant ni avancer ni reculer. Il savait bien, lui, que tout assaut était inutile, et il n'eut qu'à prononcer, presque timidement, une phrase pour rendre cet échec évident.

— Vous ne *la* connaissez pas. Je l'aime.

Il n'avait pas encore été question d'*elle*. Il n'en serait sans doute pas question davantage. Car le seul

rappel de son existence les sépara. Mme Derize se retira un peu : que pouvait-elle répondre ? En nommant les enfants, elle avait espéré vaincre tout obstacle, et l'obstacle inconnu subsistait dans sa force.

— Tes bagages ? demanda-t-elle un peu plus tard, pour ne pas laisser se prolonger indéfiniment le lourd silence qui les oppressait.

Les détails matériels servent ainsi à arranger une situation. Elle expliqua :

— Ta chambre est là. C'est la mienne.

— Je repars tout à l'heure.

— Si vite ?

Mais cette protestation ne visait pas la joie qu'elle s'était faite à l'avance de le garder, de le retrouver peu à peu tel qu'autrefois. C'était une plainte désintéressée qui se traduisit presque aussitôt par cette crainte :

— Tu vas te fatiguer.

Fanchette, qui avait achevé de desservir la table et ramassait les miettes, appuya cette réflexion d'une mimique désolée. Albert ne broncha pas. Mécontent, il se renfermait en lui-même.

— Quand reviendras-tu ? reprit la mère, prête à se contenter de la moindre obole de temps. Cet été ?

— Je ne peux pas.

Se préparait-il donc à tout quitter, sa femme, ses enfants, sa mère, son pays ? Elle fut tentée de murmurer : « Alors, pourquoi es-tu venu ? » Son voyage devenait plus menaçant que son absence. A ce moment on sonna à la porte d'entrée. C'était inusité, à cette heure.

— Faut-il ouvrir ? demanda la vieille domestique ?

— C'est Philippe Lagier, dit Albert. Je l'ai prié de passer ici ce soir. Je reprends l'express de dix heures quarante.

Mme Derize précéda son fils au salon pour recevoir l'avocat. Philippe qui la vénérait s'inclina devant elle et lui baisa la main, ce qui étonnait toujours un peu la pauvre femme. Elle comprenait qu'Albert avait fait le voyage de Grenoble pour cette entrevue et qu'il repartirait sans voir ses enfants. La partie était bien perdue. Et puisque sa présence était inutile, elle laissa les deux hommes ensemble. L'avocat eut pitié d'elle et la retint une seconde avec ces paroles de regret :

— J'ai tâché de les réconcilier, madame, je vous le jure.

Ce désespoir qu'il comprenait et la confiance de son ami chassèrent le trouble que d'anciens souvenirs et la beauté d'Élisabeth avaient jeté dans sa pensée.

— Eh bien ? réclama impatiemment Albert dès qu'ils furent seuls.

— Eh bien ! elle refuse.

Il résuma brièvement sa journée, rapporta le texte à peu près exact de la requête au président du tribunal, et lorsqu'il en vint au récit de sa visite chez les Molay-Norrois, il s'efforça de mettre en relief le mobile auquel obéissait Élisabeth qui, subissant un sort injuste, entendait ne se servir que de la vérité.

Albert, qui avait écouté jusque-là en silence, bondit à ces derniers mots :

— La vérité ? c'est la vérité qu'elle exige ? Eh bien ! je la dirai, moi aussi. Nous ferons la pleine lumière sur notre vie intime.

Philippe s'étonna de cette colère subite :

— Qu'as-tu donc à lui reprocher ?

— Moi ? Rien et tout. Ne rencontre-t-on dans la vie que de graves événements faciles à délimiter et à définir ? Ce ne sont pas les plus grands maux qui sont les plus pénibles à supporter. Tiens, dans ma solitude, — c'est de mon foyer que je parle, — j'ai noté au jour le jour mes impressions de ces dernières années. A tout hasard j'ai apporté ces cahiers. Les voici, je te les livre. Tu y trouveras des arguments. Je les compléterai. Tu diras tout à l'audience puisqu'elle exige qu'on dise tout. Et je lui disputerai nos enfants.

— Je les ai vus tout à l'heure, fit l'avocat en recevant les cahiers. Ils vont bien.

D'un geste tranchant Albert arrêta son ami, comme pour affirmer que ce sujet n'appartenait qu'à lui seul.

— Je sais.

Philippe Lagier qui allait plaider leur cause devina l'inefficacité de toute intervention. Sur le front orageux, dans les yeux au dur regard, dans toute l'expression tourmentée et absorbée du visage, il déchiffrait avec curiosité l'empreinte de cette passion sur laquelle Albert se taisait. Et ce refus d'en parler impliquait une rare puissance de concentration sur le même objet. Toute confidence est une diminution : elle distrait une étincelle du feu sacré dont l'âme veut être dévorée. Anne de Sézery, invisible, était là, dans cette chambre, présente et dominatrice.

— C'est fini ? Tu ne te réconcilieras pas avec Élisabeth ?

— Jamais.

Élisabeth avait prononcé le même arrêt définitif. Il ne restait plus qu'à la justice le soin de le ratifier.

— Et je demanderai le divorce, reprit Albert. Et puisqu'on veut la compromettre, j'épouserai...

Il s'arrêta net, sans dire le nom. Dans ses livres, il avait souvent démontré l'importance du lien de famille et, comme son maître Auguste Comte, l'utilité du mariage indissoluble : quelle autorité aurait-il plus tard pour défendre de telles conclusions historiques ? Il continua :

— Voici, maintenant, la question des arrangements matériels. Naturellement ma femme reprendra l'administration de sa fortune. J'ai déjà prié notre notaire de la lui restituer. Et je donnerai pour mes enfants, jusqu'à ce que les tribunaux me les rendent, au moins une partie de l'année, une pension de mille francs par mois.

— Si tu te remaries, les tribunaux ne te les rendront pas.

Sans répondre, il alla rappeler sa mère qui, assise dans la chambre voisine, contemplait, immobile, découragée, tous les préparatifs de bon accueil, l'unique paire de beaux draps gardés soigneusement des temps de prospérité, les fleurs dans le vase, la photographie. Elle se leva et le suivit docilement, comme une condamnée.

— C'est l'heure. Philippe m'accompagne à la gare.

— Bien.

Au moment de partir, frappé de son insensibilité, il lui murmura de tout près en la pressant sur sa poitrine :

— Je vous ai fait beaucoup de peine, maman.

— Oui, beaucoup.

— Il ne faut pas m'abandonner, vous.

— Oh ! moi...

— Je vous confie Marie-Louise et Philippe. Vous veillerez sur eux, de loin, vous les verrez quelquefois. S'il vous faut supporter des ennuis à cause d'eux, vous les supporterez.

— Tu le sais bien.

— Au revoir, maman, je reviendrai.

— Que Dieu veille sur toi.

La porte se referma. Il avait oublié Fanchette qui attendait son retour et qui s'essuya les yeux avec son tablier. Mme Derize, d'un pas plus lent, retourna dans le petit salon désert. Elle gagna la fenêtre, pour apercevoir encore son fils à la sortie de la maison. Elle pensait :

« Il n'est venu ni pour moi, ni pour Élisabeth, ni pour les petits. Un jour pourtant, je le sens, j'en suis sûre, il reviendra pour eux, pour nous. Ce sera peut-être bien tard. Pourvu que le mal qu'il aura fait ne soit pas irréparable ! »

D'en bas, Albert, relevant la tête, aperçut le carré de la fenêtre éclairée où s'encadrait une forme noire. Mais il n'entendit pas sa mère qui, penchée, le rappelait d'une voix suppliante. Et, dans la voiture où il monta avec son ami pour se rendre à la gare, il ne prononça pas une parole.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'ENVERS DU MONDE

AU commencement de juillet, les tilleuls du Jardin de la ville, à Grenoble, répandaient encore, outre leur ombre, le lourd parfum de leurs fleurs qui se fanaient. On ne trouvait plus guère que là, contre les attaques du soleil, un peu de protection et de fraîcheur, là et sous les arbres de la promenade de l'Ile-Verte où personne ne va, de sorte que les bonnes ne consentent pas volontiers à y conduire les enfants.

Après avoir jeté du pain au cygne noir qui le happait de son bec rouge avec un grand bruit d'eau, Marie-Louise et Philippe Derize, sommés de rentrer, firent leurs adieux à leurs petites amies, Jeanne et Renée de Crozet, qui en profitèrent pour annoncer leur prochain départ avec solennité :

— Nous allons à Aix-les-Bains cette année.

— Et nous à Uriage, répliqua Marie-Louise qui ne demeurait jamais court.

— Saint-Martin, expliqua son gros frère. C'est dans les bois.

Mais la fillette rectifia sèchement :

— Non, Uriage. Il y a plus de monde.

Elle crut avoir écrasé Aix-les-Bains. Car elle aimait à primer. Au retour, Philippe réclama :

— C'est à Saint-Martin notre maison. C'est dans la montagne.

— Oui, mais nous allons à Uriage. Toi, le soir, tu dors comme une malle.

— Je dors pas comme une malle. Les malles dorment pas.

— C'est grand-père qui dit comme ça. Moi, j'écoute par la porte ouverte. Et j'ai su qu'on allait à Uriage, pas à Saint-Martin. Et grand'mère disait que papa était mort pour nous.

— Quoi c'est : mort ?

— C'est quand on est enterré.

— Je veux pas que papa soit enterré.

La petite lui jeta un regard de supériorité, et se mit à pérorer en cherchant à placer quelque terme rare qu'elle avait retenu :

— Justement il ne l'est pas. Voilà qui est bizarre : il n'est pas mort du tout et il est mort pour nous.

— On le reverra ?

— Pour sûr. Mais il ne faut pas le dire.

Elle tenait de son père, avec sa curiosité et son entrain, une certaine confiance dans l'avenir.

L'enfant ne se trompait pas sur les projets de villégiature maternels. Habituellement les Derize, fuyant Paris de juillet à novembre, passaient l'été et une partie de l'automne à Saint-Martin, qui est un village bâti sur le flanc de la montagne de Chamrousse, dans les sapins et les châtaigniers, au-dessus du château de Saint-Ferriol. Ils habitaient la vieille maison de famille dont Albert avait hérité non sans charges : c'était un vaste chalet à poutres incrustées dans la pierre, avec des galeries qui en faisaient le

tour et des volets verts de bois plein. Une avenue de platanes le reliait à l'église. Mme Derize mère y avait sa chambre : aussi le temps des vacances était-il pour elle le meilleur de l'année. Tout le jour dehors, les enfants prenaient des teints de campagnards : aux caresses du soleil, leurs joues rosissaient comme des pommes d'api. Albert travaillait à tête reposée à son *Histoire du paysan*, en écoutant de plus près les voix apaisantes de la nature, qui chantaient dans son livre. Mais quelquefois Élisabeth, quand les soirs tombaient plus vite, trouvait que cette existence rustique se prolongeait bien tard : du fond du val montaient des rumeurs de fête, l'animation d'une petite ville d'eaux assez plaisante ; surtout elle craignait la solitude qui oblige à chercher en soi-même la distraction et le bonheur.

Les Molay-Norrois, eux, louaient une villa à Uriage où ils rencontraient tout un petit monde de leurs connaissances. Lorsque les chaleurs rendirent Grenoble intolérable, ils décidèrent sans peine leur fille à les suivre :

— Pourquoi t'enfermer dans cette grande baraque isolée ? Et s'il prenait fantaisie à ton mari d'y rentrer ? Viens avec nous, tu seras plus tranquille.

Elle les avait écoutés. En l'absence de son mari, elle éprouvait à nouveau des sentiments oubliés, la peur, l'inquiétude. Et la maison de Saint-Martin, avec ses longs corridors, ses enfilades de chambres et le silence impressionnant de la campagne, ne lui inspirait aucune sympathie.

Uriage, à trois ou quatre lieues de Grenoble et à quatre cent cinquante mètres d'altitude, — par con-

séquent d'un accès facile, — et tout proche de la plaine, semble dérober à la haute montagne son aspect sévère et son air salubre. On y parvient par une gorge assez étroite et boisée, au fond de laquelle coule un ruisseau paisible dont le nom est usurpé, le Sonnant. La route se heurte après un tournant à un monticule que couronne le château de Saint-Ferriol d'un air assez belliqueux avec ses murs de défense dont on a fait des terrasses, ses vieilles tours et ses pignons. Après l'avoir contourné, on tombe enfin dans le vallon de Vaulnaveys, où la station balnéaire est bâtie. Ce val de Vaulnaveys, très limité, contenu entre la Croix-de-Chamrousse et le mont des Quatre-Seigneurs, a été comparé à un vaisseau dont le château de Saint-Ferriol serait la proue, et la poupe celui de Vizille, deux fois historique, puisqu'il fut reconstruit par Lesdiguières et occupé en 1789 par l'assemblée des États du Dauphiné. Il est comme une petite oasis de verdure fraîche entre des pentes de forêts et de prairies. A cause de l'abondance des eaux, l'herbe y est luisante comme dans la campagne anglaise. De-ci delà, on l'a tondue pour aménager un tennis, des promenades et même un champ de courses.

La villa des Mélèzes que louaient les Molay-Norrois pour la saison s'adosse au contrefort de Chamrousse le long du chemin en pente qui, d'Uriage, monte au château de Saint-Ferriol, de sorte qu'elle domine un peu le vallon. Des sapins derrière et des rosiers devant lui composent un entourage contradictoire, comme il est fréquent sur ce petit coin de terre comparable à ces visages dont la douceur naturelle se cache au premier abord sous un air grave.

Un après-midi de juillet, l'automobile de Mme Passerat déposa devant leur porte les hôtes des Mélèzes. Elle-même occupait une villa voisine où elle recevait le vieux conseiller Prémereux qu'on appelait sa duègne et les Vimelle, tandis que les Bonnard-Basson s'étaient installés un peu plus bas. Ces dames faisaient toutes sortes de projets, et sur la liste des étrangers, la dernière avait déjà relevé plusieurs noms de l'aristocratie avec lesquels elle brûlait d'entrer en relations. Marie-Louise déclara tout de suite que c'était beaucoup plus joli qu'à Saint-Martin ; mais le bon Philippe, un peu ahuri par la vitesse de la course, se réservait. Élisabeth voyait surtout l'avantage d'éviter l'isolement. Personne, dans cette combinaison, n'avait songé à la mère d'Albert qui était restée seule à Grenoble, malgré la chaleur, et qui serait privée de ses petits-enfants. Avec la meilleure volonté, on ne saurait satisfaire tout le monde.

A cause de sa situation particulière, Élisabeth s'était promis de vivre à part. Elle en avait averti sa mère qui l'approuvait. Les premiers temps, elle promena elle-même les deux petits, montra une attitude réservée vis-à-vis des personnes de sa connaissance, et ne descendit pas au salon les jours de visites. Un matin qu'elle traversait, accompagnée de Marie-Louise et de Philippe, la pelouse qui borde le casino, elle entendit, pendant qu'elle grondait sa fillette qui avait cueilli une fleur dans un massif, ce dialogue entre deux jeunes gens :

— C'est Mme Albert Derize.

— La femme de l'historien ?

— Oui.

— Elle est bien jolie.

Elle rougit de ce compliment lancé avec intention d'une voix trop haute, mais ne fut pas mécontente d'être remarquée pour autre chose que pour le nom qu'elle portait, et qui lui pesait. Son avocat lui avait promis qu'à la rentrée des tribunaux la séparation serait prononcée en sa faveur sans aucun retard, d'autant que la partie adverse, n'ayant pas encore conclu, ferait vraisemblablement défaut, langage qui, traduit, signifiait que son mari ne se défendrait pas. Alors il serait temps d'organiser sa vie nouvelle. Jusque-là, il n'y avait qu'à attendre, puisque rien ne lui manquait et qu'elle avait l'illusion d'un foyer.

Mais ce foyer s'animait de jour en jour. C'étaient constamment des parties d'automobile auxquelles on la conviait avec les enfants. Elle résista : ceux-ci protestèrent avec tant de véhémence ou de câlinerie tour à tour qu'elle finit par céder. Ainsi elle se trouva prise dans un engrenage. On les conduisit au château de Vizille qui dresse au-dessus de la glauque Romanche l'énorme masse de ses pierres grises, au vieux pont de Claix, dont l'arche est si haute qu'elle encadre tout un paysage, et, sur le plateau de la Matheysine, aux petits lacs de Laffrey dont les eaux bleu sombre protestent par leur grâce contre la rigidité des montagnes voisines. Petites excursions d'après-midi, que l'on transforma peu à peu en expéditions plus lointaines : la Grande-Chartreuse, le col du Lautaret au pied du Grand-Galibier, ou, dans le Vercors, le pittoresque Pont-en-Royans taillé dans le rocher, à pic sur l'eau, à l'ombre des ruines d'un château fort. La quarante

chevaux des Passerat entraînait la machine plus faible des Bonnard-Basson que conduisait avec une rare maîtrise qu'il était M. de Vimelle, aussi doué pour la vie physique qu'il était inapte aux efforts intellectuels. On emportait des provisions, et l'on déjeunait gaiement sur l'herbe, au bord d'un ruisseau, ou bien l'on envahissait quelque auberge dormante que l'on réveillait brusquement. Marie-Louise collectionnait les souvenirs pour éblouir Jeanne et Renée de Crozet qui, d'Aix-les-Bains, lui avaient adressé d'emphatiques cartes postales. Le soir, comment se séparer après des journées si cordiales ? Élisabeth prétextait le coucher des deux petits, dont le vent, à la longue, appesantissait les paupières. Mais de se retrouver elle-même, elle ne tirait aucun agrément. La vie intérieure qui ne l'avait jamais attirée lui était spécialement hostile. Elle aimait à s'abandonner au fil des jours, et cessa bientôt de défendre sa liberté.

Ses parents durent rendre les invitations qu'ils avaient reçues. Quand elle parut dans une robe vert d'eau qu'elle n'avait mise qu'une seule fois chez la duchesse de Béard, avant l'événement qui avait bouleversé sa vie, elle crut naïvement reconnaître, aux regards des femmes, qu'il n'y avait peut-être pas une sincérité absolue dans la sympathie si touchante qu'on lui témoignait en toute occasion. Les nouveaux venus dans leur société se montrèrent fort empressés auprès d'elle, avec cette aisance que développe l'absence du mari. Bien qu'elle fût la moins décolletée de ces dames, elle éprouva une gêne nouvelle, et qui lui rappela ses débuts de jeune fille, à sentir exposés à la vue ses épaules dont on

admirait en effet la blancheur nacrée, et le commencement de sa gorge où courait la ligne des veines bleues sous la chair pleine et lisse. Elle eut l'impression que ce n'était pas là sa place, et le succès ne dissipa cette impression qu'à demi.

Elle la retrouva, un jour qu'elle était montée à pied avec ses enfants jusqu'à Saint-Martin-d'Uriage. Le chalet fermé où elle avait passé tant d'étés paisibles, l'église proche, la douceur de ce hameau perdu dans les bois, agitèrent sa sensibilité, qui subissait l'influence des lieux comme celle des personnes. Elle ouvrit la porte de la chapelle, et dans sa prière, — très courte à cause de ses impatients compagnons, — elle eut le temps de se demander si ce perpétuel mouvement de fête constituait, dans sa condition, une existence normale, si de telles habitudes de locomotion, d'amusement, de plaisir ne risquaient pas de gâter pour plus tard l'imagination trop précocement excitée de Marie-Louise et de Philippe, tandis qu'à se rouler dans l'herbe et à fréquenter les petits paysans ils prenaient avec une bonne mine une robuste simplicité de cœur. A son grand étonnement, dès l'avenue de platanes, le petit garçon, sans nulle pudeur, réclama le retour, mais, se serrant contre elle, Marie-Louise lui demanda toute rouge et émue :

— Et papa ?

— Il est en voyage, répondit-elle évasivement.

La fillette, retrouvant d'un seul coup une importante fraction de son court passé, avait les nerfs secoués et la petite poitrine toute vibrante :

— Quand j'étais enfant, déclara-t-elle péremptoirement, j'habitais ici. Papa m'emmenait loin dans

la montagne. Il me portait sur son dos si j'étais fatiguée.

— Moi aussi, protesta au hasard Philippe qui ne voulait pas être en reste.

— Il riait tout le temps, se souvint encore Marie-Louise.

Leur mère se laissait gagner en silence à ces évocations. Elle longea la clôture qui défendait la propriété déserte, regarda les grappes fanées de la glycine, le jardin en désordre et les dégâts de l'abandon ; puis, alourdie de tristesse, elle entraîna ses enfants dans le sentier qui descend en nombreux lacets sur le château et sur les pelouses d'Uriage. Le soir, elle invoqua une migraine pour refuser au dernier moment une invitation qu'elle avait acceptée. Mais le lendemain, le surlendemain, de nouvelles occasions s'offrirent, et bientôt elle cessa de lutter contre un courant aussi rapide. Volontiers on lui choisissait comme voisins de table, non sans une arrière-pensée de consolation, les plus aimables convives, mais elle ne remarquait pas ces manœuvres. Après le 15 août, Philippe Lagier vint s'installer au principal hôtel, à proximité du casino. Sa présence n'avait rien d'anormal. Il profitait des vacances judiciaires pour se reposer dans ce vallon où l'on respire l'air de la montagne : chaque année le barreau et la magistrature de Grenoble y sont copieusement représentés. Il fut aussitôt circonvenu et accablé d'invitations : car il apportait un élément d'intérêt dans le petit cercle de Mme Passerat. Son esprit caustique, sa perpétuelle ironie, ses voyages et son goût des arts plastiques donnaient à sa conversation un tour varié qui le faisait rechercher

principalement des femmes : celles-ci se plaisent à la petite guerre suscitée dans la causerie par les paradoxes ingénieux ou les opinions inédites et hardiment défendues. Enfin, d'un concert unanime et sans aucun mot d'ordre, on s'entendit pour rapprocher d'Élisabeth l'avocat de son mari, et susciter ou favoriser un flirt aussi piquant.

Traversant un jour à toute allure Uriage pour battre un record, le petit clerc Malaunay, en maillot rouge et les mollets nus, penché sur sa bicyclette comme s'il en voulait mordre le guidon, distingua néanmoins la jeune femme et son compagnon qui regardaient la course, de sorte que l'étude Tabourin et par surcroît tout Grenoble surent à quoi s'en tenir sur leur intimité.

Philippe Lagier, en recherchant Élisabeth, s'acquittait simplement d'une mission qui lui plaisait de jour en jour davantage. Après les inutiles préliminaires de conciliation, l'assignation en séparation avait été lancée. Au nom d'Albert, il fallait y répondre. Or, Albert entendait réclamer le divorce et prendre à son tour l'offensive. Avant de rédiger des conclusions aussi embarrassantes, l'avocat s'était rendu au boulevard des Adieux pour y consulter la personne dont il respectait le plus les avis :

— Voici, avait-il expliqué à Mme Derize mère, ce que votre fils veut répliquer. Il ne se défend plus, il attaque. Il m'a remis le journal intime qu'il a tenu, d'une façon intermittente, après son mariage. Il prétend que j'y trouve les preuves d'une continuelle injure ; mais l'incompatibilité d'humeur n'est pas une cause de divorce. Et puis, dois-je m'en servir ?

La vieille femme avait demandé à lire ces ca-

hiers. Son fils l'y avait autorisée. Elle les avait restitués à Philippe avec ces mots :

— Albert se déshonorerait s'il se servait publiquement de pareils écrits. Les reproches qu'il adresse à sa femme ne relèvent pas des tribunaux. Mais peut-être frapperont-ils le cœur d'Élisabeth. C'est une honnête femme, malheureusement trop inattentive et indifférente comme tant d'honnêtes femmes. Ah ! si elle ouvrait les yeux ! Montrez-lui ce journal. Obtenez d'elle qu'elle le lise.

— Ce journal ? avait objecté l'avocat stupéfait. Y songez-vous ? Albert y raconte son amour.

— Dans l'état des choses, je ne vois plus que ce moyen à tenter. Qu'elle affronte l'interprétation de sa propre vie. Cet amour même que je déteste mais qui n'a rien de vil, elle verra qu'il ne lui est pas étranger, qu'il est né de son imprudente nonchalance. Si elle comprend, peut-être trouvera-t-elle le courage de pardonner, surtout la patience d'attendre. Si elle ne comprend pas, mieux vaut encore pour Albert perdre en justice ses enfants qu'il a déjà trop oubliés, que toucher ainsi à leur mère. Oui, je ne vois plus que ce moyen de rapprochement, si étrange et dangereux qu'il soit. Mon ami, montez à Uriage : je compte sur vous. De mon côté, j'obtiendrai d'Albert qu'il cesse de se défendre s'il doit invoquer de tels arguments.

— Mais il veut divorcer.

En chrétienne elle avait répondu :

— Les hommes n'ont pas le pouvoir de séparer ce que Dieu a uni. La vie, dans sa brièveté, nous donne encore le temps d'épuiser nos passions et de reconnaître, même tardivement, le droit chemin.

Le divorce, c'est l'irréparable. S'il divorce, je n'y survivrai pas. Je le lui dirai au besoin.

Philippe s'était incliné. Ce petit appartement délabré, c'était le seul endroit du monde où il laissait son scepticisme à la porte. Avant de livrer ses armes à sa belle ennemie, il voulut l'observer, l'étudier. Volontiers il agissait avec quelque lenteur. C'est assez l'habitude des intelligences compliquées. Un peu plus tôt, il eût risqué de relever dans ses regards, dans ses mouvements de retraite, quelque trace d'inquiétude. Mais lorsqu'il débarqua à Uriage, elle était rassérénée et se laissait distraire. La petite cour qu'on lui organisait sournoisement ne manqua pas d'agacer l'avocat. C'étaient d'insignifiants jeunes gens, comme il en pullule dans les villes d'eaux, et qu'attirait inévitablement une femme si jeune et délaissée. Comment ne pas s'imaginer qu'elle offrait une proie facile, à peine protégée par la surveillance relâchée de parents débonnaires et d'ailleurs accablés d'occupations mondaines ? Élisabeth les subissait sans ennui, mais sans agrément. Philippe leur distribua ses flèches : la galerie qui s'en amusa l'installa confortablement à la place de tous ces prétendants, et la jeune femme ne daigna pas remarquer leur absence.

Qu'attendait-il dès lors ? Sa stratégie et des complicités imprévues lui ménageaient les entrevues nécessaires. Il se décida à porter à Élisabeth les cahiers d'Albert. Elle le reçut au jardin où, devant un fond de pins et de mélèzes, fleurissaient quelques roses remontantes : on était déjà en septembre.

— Qu'est-ce que ce paquet ? lui demanda-t-elle en plaisantant.

Il employa ce ton de persiflage qui dissout toutes les convictions, et entraîne à la longue une perversion de l'esprit désaccoutumé de rien prendre au sérieux.

— Ce sont vos torts. Il y en a beaucoup.

— Mes torts ?

— Avez-vous oublié notre conversation de Grenoble ? Je vous disais qu'il ne m'était jamais arrivé dans ma carrière de rencontrer une instance en divorce où tous les torts fussent d'un seul côté. Vous m'aviez défié de citer les vôtres. Je vous les apporte.

— Eh bien ! j'écoute, fit-elle, incrédule.

— Non, non, vous les lirez.

— Vous avez pris la peine de les écrire ?

— Ce n'est pas moi.

— Qui donc ?

Mais déjà elle avait deviné et, prudente, songeait à se mettre en garde.

— C'est Albert. Prenez.

— Oh ! non, merci.

Il ne tint pas compte de ce refus :

— En deux heures, vous avez le temps de déchiffrer ces notes. Vous pouvez les lire ce soir et me les rendre demain.

— Ce soir, je dîne chez Mme Passerat.

— C'est vrai, je suis invité. Et demain ?

— Demain, nous allons en automobile au château de Sassenage, et notre soirée est prise aussi.

— Enfin vous trouverez un jour.

— Pourquoi voulez-vous que je lise ces cahiers ?

Déjà elle ne les repoussait plus avec autant d'intransigeance : cette lecture ne l'engageait à rien.

— Vous y verrez les griefs que je vais formuler contre vous dans mes conclusions.

Elle s'étonna et rougit, ce qui acheva de donner à sa figure un air de jeune fille qui débute dans le monde.

— Je croyais qu'Albert ne se défendrait pas.

Ce trouble visible excita Philippe Lagier qui mit quelque cruauté à lui répondre :

— Il se défendra si bien qu'il demandera le divorce, lui, non la séparation.

— Ah ! murmura-t-elle.

Et le sang qui avait afflué à ses joues s'en retira promptement.

Il regretta aussitôt de l'avoir tourmentée. La résolution d'Albert, peu étayée en droit, était-elle si définitive qu'il lui fût permis d'en utiliser la menace ? Et n'était-il pas lui-même décidé, acceptant de jouer un double rôle, à refuser son concours devant le tribunal ?

— Il veut l'épouser ? dit-elle faiblement.

— Je ne sais pas.

Mais elle eut honte de la question, et protesta en hâte de son indifférence :

— Oh ! cela m'est égal. Qu'il fasse ce qui lui plaît : il est mort pour moi.

Il est vrai qu'elle ajouta sans prendre garde à ses contradictions :

— C'est bien, laissez-moi ces cahiers. J'y jetterai un coup d'œil lorsque j'aurai une minute, et je vous les rendrai.

Le soir même, au dîner de Mme Passerat, Élisabeth, d'habitude si pondérée et sereine, se montra nerveuse, et il ne douta pas qu'elle ne se fût préci-

pitée sans retard sur le journal intime de son mari. Au dessert, il se pencha un peu vers elle et la questionna à mi-voix, ce dont Mme de Vimelle, placée à l'autre bout de la table, s'autorisa pour émettre une réflexion malveillante.

— Vous avez lu ?

— Quoi donc ?... Non, non, pas encore, je n'y ai pas songé.

Il crut qu'elle jouait l'étonnement, et la voyant si bonne comédienne, il lui retira un peu de cette protection impertinente qu'il accordait à sa prétendue ingénuité. Or il se trompait. Elle avait rangé avec soin les cahiers d'Albert et se réservait de les sortir à son heure de leur armoire. Le passé était le passé. On ne pouvait le modifier. Femme d'ordre et de logique, elle aimait les situations définies. Ce retour en arrière ne l'attirait pas. Qu'avait-elle à se reprocher ? De l'avis de tout le monde, rien, absolument rien. Alors, de quoi pouvait-on l'accuser, elle qu'on avait si abominablement trahie, et pour une femme moins jeune et moins agréable qu'elle-même ?

Une autre cause avait motivé son désarroi. Elle était venue la première, de trop bonne heure, chez Mme Passerat, et précisément pour fuir les tentations de sa curiosité éveillée. Le salon du rez-de-chaussée n'était pas éclairé. En traversant la pelouse qui précède la villa, comme elle marchait avec précaution à cause de la rosée, elle avait entendu quelques mots de conversation, dont les termes et le tutoiement étaient significatifs, et vu, ou plutôt deviné, par la fenêtre ouverte, à peine distinct dans l'ombre, un couple que le son de voix lui avait déjà

fait reconnaître. Sans raisonner elle se sauva, traversa en courant le court espace qui la séparait des Mélèzes, et gagna sa chambre comme pour cacher la honte que lui causait la découverte de cette liaison dont elle n'avait jamais eu le moindre soupçon dans son illusion filiale. Quand sa mère vint la chercher en la gourmandant sur son retard, elle comprit qu'elle devait absolument se dominer et garder le secret. Pourvu que la pauvre femme qu'elle accompagnait demeurât toujours dans son aveuglement ! Mme Passerat, lorsque ces dames entrèrent, les accueillit avec cette exagération dans les gestes qui est devenue un usage mondain, prit les deux mains de sa bonne amie Mme Molay-Norrois, et embrassa cette chère Élisabeth, qui supporta, inerte, son baiser, mais qui en demeura ébranlée pour tout le soir. Ainsi parut-elle agitée et émue aux yeux experts de Philippe Lagier.

Le surlendemain, ne l'ayant pas rencontrée dans l'intervalle, il la questionna de nouveau :

— Et notre cahier des charges ?

C'était le surnom qu'il donnait au journal intime de son ami. Elle demanda encore un délai, et de plusieurs jours il cessa de la rencontrer. Elle sortait peu en effet. N'avait-elle pas proposé à ses parents de les emmener à Saint-Martin pour y finir la saison ? Mais son père prit cette offre en riant, et sa mère ne le contrariait en rien.

Philippe attribuait sa réserve soudaine à l'impression qu'elle avait reçue de sa lecture. Il s'étonna, non sans quelque irritation inavouée, de l'empire qu'Albert continuait d'exercer sur elle à distance. Et comme pour ajouter à sa nervosité, son ami l'in-

forma, par une lettre timbrée d'Allemagne, qu'il renonçait à se défendre en justice et abandonnait son projet de divorce, soit qu'il eût écouté les conseils de sa mère, soit que son esprit ordonné eût de lui-même répugné aux conséquences publiques d'une rupture, soit qu'il se fût mis d'accord avec Anne de Sézery pour mépriser les lois.

Lorsque l'avocat réussit enfin à joindre Élisabeth, comme s'il ne désirait plus la rapprocher de son mari, il évita de lui révéler cette situation nouvelle, et même il ne lui réclama pas les cahiers. Mais il s'efforça de la distraire, de l'amuser en conversation.

On devinait à peine septembre à la venue plus rapide du soir dans le val, aux lignes de faîte plus vaporeuses, moins nettes sur l'horizon, à l'air plus vif. Les pelouses bien irriguées conservaient leur ton de velours uni, et quant aux bouquets de sapins, toujours verts, ils n'ont rien à redouter des menaces de l'automne. Élisabeth était descendue jusqu'au tennis, mais avait refusé de prendre part au jeu. Elle recherchait d'instinct les endroits où l'on s'agite, où l'on est sûr de ne pas entendre son cœur ou sa pensée. Une jeune fille brune, en robe de flanelle blanche tombant à plis droits, animait la partie de ses rires, de ses exclamations, de son adresse. En arrêt, guettant la balle, ou bien courant pour la recevoir, ou ramassée pour la renvoyer de toute sa force, chacun de ses mouvements mettait en valeur les lignes courbes et flexibles de son corps élancé. Elle dessinait ainsi une série de petites Tanagréennes, et c'était merveille de la suivre. Mais elle le savait, et de temps à autre jetait un coup d'œil du côté de

Philippe dont elle connaissait exactement l'âge, la fortune et la carrière, car la police est aujourd'hui perfectionnée. Élisabeth, que sa tristesse rendait plus perspicace, remarqua le petit manège :

— On vous regarde.

— Je ne suis plus à marier.

Et ce fut lui qui, dans son langage desséchant, souligna tous les flirts qui les entouraient. Justement M. de Vimelle, mince et bien dégagé, s'éloignait sous les arbres avec Mme Bonnard-Basson qui, trop sanglée, s'arrêtait souvent pour respirer. Comme les poignets et les chevilles de la jeune femme avaient dans tout le clan une réputation de solidité :

— Elle a fini tout de même, déclara Philippe, par se procurer des attaches aristocratiques.

Prévenante, Mme de Vimelle avait elle-même prêté son mari à son amie pour la promener avant l'heure du dîner.

— Je ne la comprends pas, répliqua Élisabeth aux sarcasmes de son partenaire.

— Bah ! M. de Vimelle, qui est ruiné, est, par surcroît, le plus sot animal de Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome. Elle l'utilise comme elle peut.

— Personne ne trouve grâce devant vous.

— J'ouvre les yeux.

— Mieux vaudrait les fermer.

Mlle Rivière, qui avait gagné la dernière manche comme toutes les autres, vint leur souhaiter le bonsoir. Son teint mat, échauffé par la course, se chargeait d'un vermillon qu'on devinait brûlant. Ses dents blanches luisaient. Ses yeux brillaient.

— C'est le grand jeu, expliqua, sur ses talons, Phi-

lippe dédaigneux des hommages intéressés qu'il recevait. Toute son âme est sur sa figure.

Depuis quelques jours, il familiarisait la jeune femme avec les scandales de leur monde, lui donnant à entendre leur peu de conséquence. Son pessimisme insolent et désolant rencontrait un terrain préparé. Élisabeth, après la surprise de son respect filial, se pouvait croire désabusée et blasée.

Après de nombreux échanges de poignées de main, on abandonnait peu à peu le tennis. Tandis que les montagnes recevaient encore obliquement les rayons du soleil, le vallon s'emplissait d'ombre. Une ligne droite, qui se déplaçait et montait, marquait la changeante séparation. Personne ne s'était joint à leur groupe. Ils restaient seuls en arrière, comme si l'on respectait leur tête-à-tête. Vaguement troublée par cet isolement, Élisabeth dirigea leurs pas vers les Mélèzes.

— Quand le soir vient ici, il semble que les montagnes se rapprochent, et que les sapins serrent les rangs pour nous étouffer.

Pour la rassurer, Philippe se rapprocha, et murmura d'un ton de confidence :

— Pourquoi êtes-vous triste ces jours-ci ?

— Je ne suis pas triste.

Sans tenir compte de cette dénégation, il continua, penché vers elle, de sa voix qui avait cessé d'être mordante et qui montrait dans les inflexions une aisance assouplie par l'art dont il tirait à la barre des effets si variés :

— Vous croyez votre vie finie, quand elle commence à peine. Et la vie peut être si belle !...

Elle ne trouva rien à répondre. Souvent elle se

prenait elle-même en compassion, et d'être frappée si jeune et sans raison la touchait comme un malheur qu'on vient d'apprendre. La devinant affaiblie par cette détresse intérieure, il lui montra les sommets des montagnes qui s'enorgueillissaient de recevoir encore la lumière, puis son geste descendit vers la plaine, vers les prairies et les bois qui, paisibles, se recueillaient. Deux ou trois couples assez éloignés d'eux — flirts connus, flirts favorisés de l'acquiescement général — rentraient vers les villas ou les hôtels.

— Nous sommes bien ici, n'est-ce pas ? Quand je suis arrivé à Uriage, vous étiez si recherchée, si désirée...

Elle ne donna pas à ce dernier mot son sens précis.

— Je n'ai pas remarqué.

— J'ai remarqué pour vous.

A mi-voix, comme s'il escamotait sa phrase, il ajouta :

— Si vous saviez comme cela m'irritait !...

— Pourquoi ? demanda-t-elle naïvement, comme ils traversaient un bosquet de sapins qui les dissimulaient à la vue.

Cependant elle hâtait le pas. Ce n'était pas encore le moment. La cour d'un homme de quarante ans est plus clairvoyante, plus adroite, moins pressée que celle d'un jeune homme. Il biaisa au lieu de se révéler :

— Quand vous étiez jeune fille, j'avais songé à vous demander en mariage.

— On me l'a dit.

— Ah !... Si vous aviez été heureuse, je ne m'en serais pas souvenu. Ou je ne vous l'aurais jamais

rappelé. Mais je ne puis supporter les peines qui passent sur votre visage. Vous êtes si jeune. Tant d'années s'offrent à vous pour réparer les erreurs du passé !

Elle s'arrêta, oppressée, frissonnante. Tant d'années... oui, jusqu'à la vieillesse de son père. Les erreurs du passé : l'âme d'automne, Anne de Sézery. C'était cela, la beauté de vivre.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi ? dit-elle d'une voix étranglée.

Il lut le trouble, la confusion dans les yeux effrayés qui le fixaient, et, trompé par cette inertie qu'elle montrait dès le commencement de ses allusions, il osa prendre avec tendresse les poignets de la jeune femme :

— Je vous plains tant ! Vous n'avez donc pas compris ?

Elle se dégagea, tâcha de retrouver son souffle perdu, puis cria sa révolte :

— Vous... Oh ! vous !... Allez-vous-en.

— Madame, supplia-t-il.

Déjà elle fuyait dans le sentier. Immobile, les pieds ankylosés, il suivit des yeux sa forme claire jusqu'à ce qu'un arbre la lui retirât brusquement. Alors, cherchant un appui, il se jeta sur l'herbe. Les émotions les plus profondes, chez lui, s'ordonnaient, se pliaient aux exigences du raisonnement. Il plaida pour lui-même les circonstances atténuantes de l'heure, de la saison, de la jeunesse qui s'en va. Voit-on impunément presque chaque jour une jeune femme de tant de fraîcheur, déjà mêlée à sa vie sentimentale et qui sans nul doute y prend son plaisir ? Il tenta sans réussir de s'attendrir sur sa

destinée solitaire, exaltée par un cerveau puissant, injurieusement arrêtée dans sa recherche du bonheur par l'hésitation, l'excès d'analyse, le désenchantement. Une seule pensée, qu'il essaya de repousser avec toute sa force, recouvrit toutes les autres, comme une vague plus haute et plus rapide submerge celles qui la précèdent : il avait trahi son ami. Après un dernier détour vers la haine d'Albert, il s'effondra dans le dégoût et, se couchant sur la terre, la figure cachée, humilié dans sa foi en lui-même, il versa des larmes désespérées. Cet instant qu'il n'était plus en son pouvoir d'abolir, désormais ses réflexions, toutes les fois qu'il descendrait au fond de lui-même, s'enrouleraient autour de lui, implacablement...

II

LA VEILLÉE

ÉLISABETH échoua dans sa chambre, comme un oiseau, battu par une pluie d'orage et les ailes trop lourdes, se jette dans un abri. La bouche un peu tournée, les lèvres sèches, les jambes rompues après le dernier effort de l'escalier, elle se laissa tomber dans un fauteuil où, repliée sur elle-même, elle put mieux supporter son état de fatigue et son inquiétude de cœur. Elle qui détestait les sensations violentes ou seulement imprévues, qui ne recherchait rien tant que la paix, l'ordre et la douce monotonie des jours, cette scène l'avait surprise et lui faisait horreur. L'obscurité, la bonne obscurité charitable, en l'enveloppant toute ainsi qu'un voile qui ne pèse pas aux épaules, modéra son indignation, mais l'apitoya davantage sur elle-même. Elle commençait de se confier véritablement à elle ainsi qu'à une amie, et y trouvait un soulagement, lorsque sa mère entra après avoir à peine effleuré la porte du bout de ses doigts comme s'il était à peu près inutile, en famille, de s'annoncer.

— Élisabeth, appela Mme Molay-Norrois.

Dans son nouvel ennui de ne pas avoir un coin sûr où se réfugier librement, elle qui en avait si peu besoin d'habitude, Élisabeth ne se pressa pas de répondre. Sa mère, qui l'avait découverte dans sa

retraite, se dépensa aussitôt en craintes et sollicitudes.

— Tu es fatiguée. Pourquoi n'as-tu pas sonné ?

— Je ne suis pas fatiguée, maman.

Comment arrêter le zèle maternel ? Déjà Mme Molay-Norrois allumait une lampe, fermait la fenêtre à cause des moustiques et aussi de la fraîcheur de septembre, et passait l'inspection du cher visage malhabile à dissimuler.

— Tu es rouge. Tu as pleuré. Et tu ne m'as rien dit !

— J'ai la migraine, simplement.

— La migraine ? Tu t'es promenée tout l'après-midi. Ce n'est pas la migraine. Tu as du chagrin et tu ne t'adresses pas à moi.

Pour la première fois la jeune femme comprit que, même auprès des siens, on est seul à certaines heures, et que toute présence, fût-elle la plus tendre, peut devenir importune. Pour la première fois aussi, elle distingua réellement le ton de voix qu'on employait avec elle, et qui était celui qui convient auprès des petites filles, afin de les encourager, de les apaiser ou de les contenir. Par quelle erreur inexplicable continuait-on, en lui parlant, de s'en servir ? Le malheur même l'avait mûrie, et on la traitait en enfant. Sa tristesse s'en irrita, comme une plaie qu'on envenime avec des soins maladroits.

— Je n'ai rien, affirma-t-elle pour se libérer.

Sa mère, déroutée, s'étonna, s'affligea, et finalement invoqua, pour sortir de peine, un motif plus puissant :

— Nous dînons ce soir chez les Vimelle, tu n'as que le temps de te préparer.

— Je n'irai pas.

— Comment ? Tu as accepté leur invitation. Il est trop tard pour refuser. Déjà, l'autre jour, tu t'es dérobée au dernier moment. Et tu viens de me dire que tu n'es pas malade. Non, non, il faut venir, c'est nécessaire.

— Pourtant je n'irai pas, répéta Élisabeth d'un accent inconnu d'autorité.

Pour Mme Mollay-Norrois, il n'y avait pas de petits et de grands événements. Elle mettait sur le même plan les devoirs de société et ceux qui naissent des circonstances graves de la vie. La résistance de sa fille la choquait dans son respect des lois du monde, autant qu'elle la froissait dans son affection qui se devinait inefficace. Elle tâcha de la réduire avec une douce insistance qui peu à peu s'énerva, et ce fut en vain.

Après son départ et un regret donné à ce malentendu, Élisabeth trouva quelque volupté à se replonger dans sa mélancolie. Elle en fut promptement tirée par son père qui ne frappa même pas, et entra sans façon, pimpant, luisant, souriant, l'œil vif, la barbe en éventail, un bouton de rose à la boutonnière de son smoking.

« Lui aussi ! » pensa-t-elle, agacée et maussade.

Il n'attacha aucune importance à cet air hostile. Avec le caractère accommodant et facile d'Élisabeth il n'avait pas à se gêner.

— Eh bien ! petite ? demanda-t-il en badinant. On a ses nerfs, on se met en grève, on fait pleurer sa mère. Car elle pleure, ta mère, ma parole ! Il est vrai qu'il lui faut peu de chose.

Recroquevillée dans son fauteuil, elle ne daigna

pas lui répondre, et même elle rentrait presque les lèvres pour que sa bouche fût mieux close, tant elle avait peur de parler. Ce qu'elle aurait dit, il ne s'en doutait pas, si gaillard malgré son poil blanc dans sa tenue de soirée, sans quoi il n'eût pas continué de la provoquer.

— Es-tu malade ?... Non ? D'ailleurs, les maux de femme... Allons, viens avec nous. Les Vimelle seraient froissés de ton absence. Philippe Lagier te distraira. Il a de l'esprit, de la verve. Il te fait un peu la cour, Philippe Lagier, eh ! eh !

— Personne ne me fait la cour.

Ce fut prononcé d'un ton si péremptoire, qu'il s'arrêta net dans sa raillerie. Décidément cette petite était de méchante humeur, et mieux valait en somme la laisser bouder à son aise. L'art de vivre s'en allait puisqu'on ne savait plus dissimuler ses ennuis, les supporter la bouche en cœur afin de ne pas importuner les voisins : bientôt, dans le monde même, on en arriverait à mettre en commun ses misères, à montrer sur son visage le désordre qu'on est convenu d'éviter dans ses habits. Et voilà où conduit fatalement une longue période démocratique ! Dès lors il ne songea plus qu'à couvrir sa retraite. Heureusement, il trouva quelque réconfort dans l'image, toujours jeune, que lui renvoya l'armoire à glace.

— Alors, repose-toi, petite, si tu es fatiguée.

Le blâme que renfermait cette conjonction suffit à sa dignité paternelle, et dans le corridor il se rasséréna.

Élisabeth, ainsi dérangée, cherchait péniblement le chemin perdu de ses réflexions, lorsque ses en-

fants, ayant appris son retour, envahirent la chambre. Ils revenaient de promenade et, avec leurs souliers à clous, ils menaient grand bruit. Ne la voyant pas en toilette de soirée, ils s'étonnèrent :

— Tu seras en retard, déclara Marie-Louise.

— Je dîne avec vous, mes chéris.

— Oh ! oh ! cria joyeusement Philippe qui agitait sa grosse voix comme une cloche.

Et la fillette appelait déjà dans l'escalier :

— Agathe, mettez trois couverts.

Rien ne lui plaisait tant que donner des ordres, hormis écouter des histoires ou taquiner son frère.

A table, elle fit les honneurs du dîner à sa maman tout comme si elle l'avait invitée. Celle-ci ne s'en amusa pas sans un peu d'amertume, y voyant la critique de ses sorties fréquentes. L'esprit surexcité, elle s'aperçut aussi davantage que, trop gâtés et trop abandonnés aux domestiques tour à tour, ses enfants avaient perdu beaucoup de leurs bonnes habitudes, l'une tirant vanité du luxe dont elle bénéficiait, et spécialement de la belle machine des Passerat, pour éblouir ses compagnes de jeux moins favorisées, l'autre s'emparant avec les doigts du contenu de son assiette et mêlant à ses discours un argot de cuisine. Peu disposée à les gronder, elle se promit de les surveiller de plus près, et, pour commencer, présida elle-même à leur petit coucher, ce dont le jeune Philippe profita pour cabrioler en chemise, afin de lui montrer les tours qu'il avait appris.

Dès qu'il fut au lit, replié en chien de fusil et les genoux presque à la hauteur de la figure, le petit homme s'endormit, et c'est vrai que, la position prise, il ne bougeait pas plus qu'une malle, ce dont

Marie-Louise le méprisait. Elle, au contraire, opposait au sommeil une résistance opiniâtre et ne lui cédait que lorsque les paupières n'avaient plus la force de se relever pour laisser passer la lumière de la veilleuse.

— Raconte-moi une histoire, demanda-t-elle une fois installée.

Élisabeth s'était assise à côté d'elle et pensait la calmer par sa présence :

— Je n'en sais point.

— Papa, lui, en savait toujours.

Elle parlait rarement de son père. Ce rappel étonna la jeune femme et ne lui fut pas agréable.

— Oui, reprit la fillette, celle de Jeanne d'Arc. Celle du Cyclope.

— Du Cyclope ?

— Oui, qui n'avait qu'un œil au milieu du front que la poutre a crevé, et qui a laissé passer les moutons.

Albert Derize, volontiers, émondait en bon bûcheron la forêt des épopées, l'*Iliade*, l'*Odyssée*, la *Chanson de Roland*, pour en tirer des jouets à l'usage de ses enfants.

— Dors, ma chérie, dors.

— Alors, c'est moi qui t'en dirai une, maman.

— Il faut dormir.

— Celle de la coupe du bonheur, veux-tu ? Il y avait un chevalier qui avait une femme triste dans son château. Et il s'est endormi à la chasse. Et puis alors, il a vu des fées qui dansaient. Est-ce qu'elles dansent, les fées ?

— Mais oui. Dors.

— Et puis alors, il y en avait une qui était la plus

belle, et qui avait à la main une coupe en or avec des diamants. C'était pas pour le champagne, c'était la coupe du bonheur...

Sa mère se pencha, la croyant en sommeil, mais la petite voix, plus fragile, continua après un instant :

— Alors le chevalier la lui a arrachée des mains. Et il est parti sur son cheval, et il s'est sauvé, et il en a fait cadeau.

— A qui ? interrogea machinalement Élisabeth.

— A la dame... qui était triste dans le château... Et il s'est endormi à la chasse...

L'histoire se renouait ainsi qu'un anneau, mais les paupières aux longs cils cessèrent de palpiter comme de petites ailes, et, après deux ou trois mouvements nerveux, l'enfant s'endormit sur son oreiller de boucles blondes.

Élisabeth demeura longtemps, immobile, à comparer le sommeil de Marie-Louise à celui de son frère. C'était une enfant d'une imagination plus ardente, d'une sensibilité plus rapide qu'il fallait calmer et affermir. Cette tâche incombait à la mère seule, maintenant qu'Albert n'était plus là. Albert ? Où était-il à cette heure ? Comment avait-il pu les abandonner ? Elle ne l'aimait plus ; mais du temps qu'il était là, elle sentait la maison plus solide, mieux construite contre les intempéries.

Pour échapper à ce souvenir qui, près des enfants, la tourmentait, elle se leva et gagna sa chambre qui était voisine. Elle tira sur elle la porte de communication sans la fermer tout à fait, de façon à entendre le moindre bruit tout en interceptant le passage de l'air. Ayant pris ces précautions, elle se hâta d'ouvrir la fenêtre, car elle étouffait.

La lune s'était levée, mais le toit la cachait, et l'on ne pouvait voir que sa clarté répandue en nappe sur la campagne. Les pelouses sans ombre se dépliaient au loin, unies, lisses et pâles, seulement coupées çà et là par des groupes d'arbres semblables à des conciliabules mystérieux dans la nuit. De rares étoiles tremblaient à l'extrémité de l'horizon, sans réussir à former des constellations bien distinctes. Et sur la villa voisine, celle des Passerat, un mélèze qui profilait ses branches recourbées dessinait sur le mur l'image d'une pagode.

Ce silence, cette paix qu'Élisabeth pensait respirer au balcon avec l'odeur des massifs de roses, furent brisés par le feu d'artifice qu'on tirait au Casino. Des fusées partirent avec un grand vacarme, se perdirent aisément dans l'air et retombèrent en pluie colorée dont le clair de lune détruisait à moitié l'effet. Et ce fut le signal de cris, d'applaudissements, de tout un brouhaha de fête, mêlé aux cuivres d'une fanfare.

Elle rentra dans sa chambre. Le bruit de son cœur lui suffisait. Rien ne pouvait atténuer l'impression de dégoût que l'aveu de Philippe Lagier, après sa découverte récente, lui avait laissée et qu'elle traînait partout après elle, de chambre en chambre. Elle but d'un trait un verre d'eau où elle avait versé quelques gouttes d'ammoniaque anisée pour chasser la saveur de cendres que ses lèvres gardaient. Mais ses lèvres se séchèrent aussitôt. Un souvenir oublié, inattendu, presque burlesque de son enfance, vint donner inopinément une image concrète à ses sensations. Petite fille encore, elle avait lu dans une mythologie qu'il y avait des hommes aux pieds de

bouc, et qu'on les appelait des faunes ; amusée de cette particularité, elle avait passé toute une journée à baisser les yeux dans la rue sur la marche des passants. « En as-tu rencontré ? » lui avait demandé le lendemain, d'un ton incrédule, sa meilleure amie et sa confidente, Blanche Servin. Pour ne pas donner à son livre un démenti brutal, elle avait répondu : « Avec les souliers, on ne peut pas savoir. » Nos dispositions d'esprit ont tant d'influence sur nos interprétations des choses que cette évocation ancienne de sa mémoire, au lieu de lui apporter une diversion, satisfit ses besoins de révolte et augmenta ses répugnances. Il fallait voir clair dans la vie : eh bien ! elle avait ouvert les yeux et ne rencontrait autour d'elle que l'ignominie et les plus bas calculs à peine dissimulés par des apparences de correction. Cette femme prenait un amant non par amour, mais par snobisme. Telle autre tirait profit de la liaison de son mari. Ce vieillard — son père ! — donnait sa maîtresse pour amie à sa femme et à sa fille. Et quant à cet honneur, dont les hommes prétendent qu'ils font une religion, même s'ils ont rejeté toute autre règle, elle savait ce qu'il fallait en penser, puisque l'avocat, le conseiller, l'ami intime d'Albert pensait lâchement à profiter de ses services mêmes pour s'offrir en consolateur. Il n'y avait donc pas de milieu entre l'aveuglement de sa mère, le sien avant sa séparation, et la vision de tant de vilenies qui la hantait comme un cauchemar. Voir clair, cela consistait à fuir le mensonge des visages, à regarder à terre, à découvrir les pieds de bouc. Pouah !

Un soupir, puis un cri à demi étouffé qu'elle entendit venir de la chambre voisine, la tirèrent du

dégoût où elle s'enlizait comme dans une ornière, la contraignirent à se lever de son fauteuil, à marcher avec une prudence toute maternelle. Le petit garçon n'avait pas bronché : il gardait sa même position incommode. C'était Marie-Louise qui s'agitait dans son sommeil. Élisabeth borda la couverture que l'enfant avait rejetée et s'assit entre les deux lits. A la lueur de la veilleuse, elle regarda longtemps à droite et à gauche tour à tour, conparant les traits immobiles des deux petites figures endormies, l'une tout à son affaire qui était le repos, l'autre remuante et expressive jusque dans ce demi-abandon de l'existence, comme si l'imagination, à l'abri des paupières closes, demeurait en éveil et continuait ses représentations les feux éteints et la scène obscure.

« Que sera-ce de ces chéris ? » pensa-t-elle détournée d'elle-même. Et la crainte de l'avenir l'étreignit brusquement. Plus tard, bientôt, ils feraient l'apprentissage de la vie, seuls, tout seuls. La vigilance d'une mère n'y pourrait rien. Ils recommenceraient l'éternelle expérience qui meurt avec chacun. Ils rencontreraient les mêmes tristesses, ressentiraient les mêmes rancœurs, connaîtraient les mêmes désespoirs. Car le monde ne changerait pas pour eux. Elle l'avait découvert tel qu'il était dans sa vérité. Ah ! du moins, si elle ne pouvait les avertir, les accompagner sur la route, ne devait-elle pas préparer, en les fortifiant, leur résistance aux désillusions, celle-ci surtout qui prenait les joies et les peines avec une ardeur excessive et ne démêlait pas toujours très bien, au cours de ses jeux, les transformations qu'elle opérait dans la

réalité jamais assez belle ni assez parée pour plaire à ses caprices ?

Dans la chambre, la veilleuse communiquait aux objets, par un léger mouvement de la lumière, une apparence animée, allongeait des ombres jusqu'au plafond. Élisabeth se sentait environnée de dangers, et il fallait qu'elle protégeât ses enfants menacés comme elle. Depuis son départ de Paris elle s'était abandonnée, sans réagir, à la vie nouvelle qui lui était faite et dont une distraction quotidienne lui dissimulait les difficultés. Or cette vie nouvelle, pour elle-même, pour Philippe et pour Marie-Louise, exigeait une attention, un zèle de tous les instants. Cette fois, elle la voyait face à face, et en avait peur. Les bras inertes le long du corps, elle se livrait au découragement à la minute même où elle mesurait l'importance du courage. Jamais, jamais, elle ne saurait s'adapter à l'existence qui l'attendait, elle qui n'était préparée, élevée et douée que pour un sort tout ordinaire.

— La coupe... du bonheur..., balbutia Marie-Louise dans son rêve.

La coupe du bonheur, quelle ironie ce soir ! N'était-ce pas trop injuste d'être ainsi frappée, sans raison, sans torts, en pleine jeunesse, avec tant de charges et si peu de secours ! De tout son désespoir elle détesta Albert qui l'avait si lâchement délaissée. Sans doute il n'était pas pire que les autres, comme les autres faible, soumis à ses désirs et d'un égoïsme cruel. Maintenant elle le savait. Mais c'était elle qu'il avait trahie.

« Que lui avais-je fait ? que lui ai-je donc fait ? » se répétait-elle intérieurement dans ses larmes.

Elle se souvint des cahiers que Philippe Lagier lui avait remis et qui devaient contenir la réponse, quelle réponse hypocrite ? à sa question. Lorsque la femme de chambre vint prendre sa place auprès des enfants, elle rentra chez elle et alluma sa lampe. Toute secouée de chagrin, abreuvée d'amertume, les nerfs douloureusement vibrants, elle entreprit une lecture qui devait la mener bien avant dans la nuit.

III

LE JOURNAL D'ALBERT

Les cahiers d'Albert Derize, que Philippe Lagier avait remis à Élisabeth, contenaient le journal de sa vie du mois de janvier 1902 au mois d'avril 1905, c'est-à-dire de la sixième année de son mariage à la scène de rupture. Dirigée par ses habitudes de régularité, elle ouvrit le premier à la première page. A vrai dire, c'était un singulier journal, et il était malaisé de s'y reconnaître. Au début, elle ne rencontra que des notes d'histoire, des observations prises sur la vie réelle, des projets d'articles, de conférences, de livres, hâtivement rédigés en quelques lignes, des récits écourtés de visites à quelque lieu historique, tout ce travail de préparation indispensable à un écrivain actif dont le cerveau demande à chaque jour de lui fournir un aliment. Tout de suite elle se rebuta, peu accoutumée à chercher par elle-même des solutions. De nouveau ce retour sur un passé mort lui parut inutile. Elle était prête à abandonner sa lecture quand une petite croix tracée au crayon bleu l'attira. La date, elle-même soulignée d'un trait de plume, acheva de retenir son regard : *25 mai 1903*. C'était l'anniversaire de leur mariage. Quatre lignes en retrait

devaient en fixer le souvenir. Elle déchiffra ces quatre vers avec surprise :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta lourde et rude tâche
Dans la vie où le sort a voulu t'appeler :
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Aucun commentaire n'accompagnait cette citation inquiétante, au moins étrange un jour d'anniversaire. Que signifiait-elle au juste ? De quelle plainte, de quelle douleur intime était-elle la traduction ? Et pourquoi cette croix bleue la désignait-elle ? Élisabeth eut un sursaut de tout le corps, comme le lièvre qui, tout à coup, dans la sécurité de son gîte, entend venir les chiens. Elle hésita à s'engager dans une voie qu'elle pressentait dangereuse. Puisque son opinion sur la trahison de son mari ne pouvait être modifiée, à quoi bon ce pénible voyage en arrière ? Elle tourna un feuillet : une nouvelle croix bleue indiquait un nouveau passage qui était placé entre guillemets :

« *O vous, images et visions de ma jeunesse, ô regards d'amour, moments divins, comme vous vous êtes vite évanouis ! Aujourd'hui je songe à vous ainsi qu'à mes morts.* »

Elle demanda aux guillemets de la rassurer. Albert se servait de ces cahiers comme d'un aide-mémoire où il transcrivait les pensées ou les images qui le frappaient dans les livres. Quelle importance, dès lors, attacher à un pessimisme de littérature sans lien avec la réalité ? Car la réalité, en mai 1903, ne lui représentait, à elle, que des jours

paisibles, sans événements, sans relief, des jours comme elle aimait à les vivre. Elle inspecta la suite, et vit les croix bleues se multiplier, peu à peu remplacées par des lignes brisées qui, dans la marge, bordaient la page entière. Philippe Lagier, sans doute, avait marqué les paragraphes dont il entendait tirer parti dans le procès et qui, partant, se rapportaient au drame conjugal dont il cherchait une origine bien lointaine. Elle le comprit, et qu'il voyait une allusion dans les deux citations qui l'avaient blessée. Elle n'avait donc qu'à suivre les jalons qui lui traçaient la route.

A la prochaine croix, elle ne put garder aucune illusion. Ses propres souvenirs l'y aidèrent. Au mois de juin 1903, Albert avait prononcé à Paris, au profit d'une œuvre sociale, une conférence sur le mariage, dont le succès avait été si retentissant qu'il avait dû la répéter en province et à l'étranger. Or, les idées maîtresses de cette conférence se trouvaient jetées sans ordre sur son cahier où Élisabeth put lire :

« *Sur l'éducation de la femme.* — Double écueil à éviter : celle qui la comprime trop, en fait une créature de faiblesse et de sentimentalité, bonne ménagère, compagne discrète et sûre, peu au courant des occupations de son mari, noyée dans les petits détails domestiques, inapte à former à son tour des hommes et des femmes ; celle qui tendrait à créer un émule de l'homme et supprimerait l'unité de la famille en la privant de son chef naturel. — Dans le premier cas, la femme considère le mariage comme un fait immuable, comme une solution

définitive. Elle ne comprend pas que le bonheur s'acquiert ou se perd chaque jour et réclame des soins constants, une attention permanente. Elle s'imagine naïvement que la propriété de son mari lui est assurée une fois pour toutes par acte authentique. Dès lors, il n'y a plus qu'à se laisser couler dans une existence sans effort. Que ne peut-on s'emparer du temps que perdent ces femmes-là à des choses de rien ! Du moins le ménage se traîne, et l'on y mange à l'heure. Mais intellectuellement, moralement, l'homme est seul. Une jeune fille qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur. — Dans le second cas, la femme prend le mariage comme un moyen d'affirmer sa personnalité. Elle devient immédiatement une rivale, et qui a tous les avantages. L'homme qui doit réaliser sa vie, — et la vie d'un homme, à l'opposé de celle de la femme, ne peut jamais avoir pour but exclusif l'amour, — a besoin, après son travail, de rencontrer chez lui le repos, la sécurité, la confiance. — C'est à la femme de comprendre, d'accepter, d'orner la vie de son mari. Sa prudence naturelle doit le retenir, non le rapetisser. *Socia rei humanæ et divinæ.* — On conclut le mariage sur des convenances matérielles ; bâclé, on le traite en habitude. Et un beau jour, on s'étonne de se découvrir étrangers l'un à l'autre. Union précaire, accrue encore par les différences de famille, d'autant plus que la femme est souvent plus attachée à la sienne et reste indifférente à la transmission du nom. La mollesse et l'irréflexion des femmes perdent plus de ménages que leur indépendance de caractère et

leur avidité d'aimer. Savoir demeurer en état de veille, c'est la moitié de l'art de vivre... »

Ce n'étaient là que des idées générales, un peu incohérentes encore, sur l'éducation, et une femme hésite toujours à remonter des théories aux faits qui les ont déterminées, à tirer d'elles une application directe.

Mais, plus bas, quelques lignes révélaient clairement l'intention du conférencier :

On écoutera tranquillement, passivement, on recevra à la sortie les félicitations des petites amies avec le plus gracieux sourire, et l'on ne comprendra pas.

Élisabeth, ainsi visée, releva la tête. Elle se rappelait ce discours prononcé d'un ton un peu dédaigneux qui n'avait pas choqué. Elle n'avait pris à l'entendre, en effet, que l'agrément d'être soi-même en vedette et fort entourée. Elle donnait si volontiers raison à tous les orateurs qu'elle entendait, par la paresse de réagir et de composer son opinion. Mais de quoi se serait-elle défiée, n'étant pas prévenue ? Et que signifiaient ces allusions, ces réticences ? Elle continuait de ne pas comprendre. Quelles étaient ses fautes ? Quels reproches lui adressait-on ? Ce n'était pas avec des citations et des généralisations qu'on la renseignerait. Pourquoi ne pas parler plus franchement ?

Elle reprit le cahier avec plus de nervosité, épiant, cette fois, le moindre indice, comme une sentinelle avertie guette l'ennemi dont elle a peur et qui est signalé.

La suite du journal était datée de Saint-Martin-d'Uriage. L'été venu, on avait quitté Paris. Albert,

occupé à son *Histoire du paysan*, n'éprouvait plus le besoin de noter d'autres sujets, et tout un long fragment se rapportait à sa vie intérieure. Soit qu'il s'habituât à nommer sa tristesse, soit que cette tristesse, augmentant, lui laissât moins de possession de lui-même, il perdait peu à peu, non sans hésitation, cette pudeur qui le retenait de fixer, même pour lui seul, ses intimités, et qui lui avait inspiré jusqu'alors de s'abriter derrière des réminiscences littéraires ou une plainte anonyme :

Août 1903. — « Maintenant encore le monde est libre pour les grandes âmes. Pour ceux qui sont solitaires ou à deux, bien des places sont encore libres, des places où souffle l'odeur des mers silencieuses. »

Solitaires ou à deux ? Où donc Nietzsche a-t-il puisé cette confiance dans l'amour ? Si l'on veut sentir la présence vivante de sa pensée, il faut la solitude. Car notre pensée est jalouse, inquiète et farouche. Nous sommes seuls dans nos émotions les plus hautes. L'art, la nature, la métaphysique, le passé qui nous appartient, pour être pénétrés, exigent que nous soyons seuls en face d'eux. Dans le mariage, il importe de réserver cette solitude intacte. On ne met pas dans le patrimoine commun sa force intellectuelle. L'habileté de la femme est peut-être de la respecter, en s'éloignant. Si elle ne s'éloigne pas, elle la déprime, l'affaiblit, la tue.

Alors, pourquoi ce rêve d'une intimité absolue, et pourquoi cette mélancolie, poignante à certaines heures, de ne l'avoir pas réalisé, quand nous devrions nous en réjouir ?

10 août. — Promené avec ma petite Marie-Louise dans les bois de châtaigniers, sur les flancs de Chamrousse. De ses petits pieds de chèvre à la pointe de ses cheveux, elle est tout agitée de vie. Lorsqu'elle commençait à peine de parler, on lui avait recommandé de saluer avec la main les personnes qui s'intéressaient à elle et lui prodiguaient les bonjours. Et quand le vent secouait les branches, persuadée que ces gestes la visaient, elle leur rendait poliment leur salut en tendant les bras.

Tout à l'heure elle courait en avant de moi. Ses boucles déjà longues rythmaient sa course. Elle s'arrêtait pour cueillir une fleur, de l'herbe, de la terre même, et portait le tout à son visage. On eût dit qu'elle voulait s'emparer à cinq ans de l'univers entier. Quand elle est revenue, elle m'a dit :

— Papa, j'aime le monde.

— Le monde ?

— Oui, j'aime tout.

Moi aussi, petite fille, j'ai tout aimé à travers l'amour qui donne à chacune de nos sensations au contact des choses sa plénitude. Maintenant c'est de suivre ton développement qui m'intéresse. Ma jeunesse est morte et j'ai trente-sept ans. Mais qu'est-ce que cela peut te faire ? Amuse-toi.

15 août. — J'ai accompagné à l'église, à cause de la fête, Élisabeth et Marie-Louise. Pour m'occuper pendant la messe, j'ai ouvert un paroissien oublié sur mon banc. Il m'aurait fallu des pincettes, tant il était sale et usé. Je suis tombé sur cette phrase de l'office divin : « *Veillez et priez, car l'esprit est prompt et la chair est faible* », et plus loin sur ce pas-

sage de l'Écriture : « *Le monde se perd parce qu'il ne réfléchit pas dans son cœur.* »

Il y a bien là de quoi méditer. Ce sont de sages conseils de vie. Au lieu de veiller, nous laissons l'habitude endormir, chloroformer nos sentiments, les diminuer, les dégrader. Réfléchir, c'est demeurer agissants dans notre vie intérieure qui trop souvent s'atrophie parmi les petites occupations quotidiennes. Nous nous engourdissons à plaisir au lieu de nous maintenir en état de sensibilité.

Je regarde autour de moi. Toutes ces bonnes femmes lisent leur office ou récitent des chapelets. La lettre leur suffit. Réfléchir, veiller, c'est aussi prier.

Et cette autre parole que je n'ai jamais pu relire sans être agité d'un frisson : *Ego sum resurrectio et vita...*

18 août. — Que de femmes, incapables de mettre chaque chose à son plan, éprouvent plus d'ennui d'un changement de servante que d'un chagrin véritable ! Si encore elles savaient s'en taire ! Mais la maison est livrée à leurs jérémiades. J'aimerais mieux faire mon lit et balayer ma chambre comme un moine que de supporter, dans le luxe, cette diminution de tout l'être que provoquent à la longue les conversations oiseuses et les tracas domestiques. Nous n'entretenons personne des détails de notre toilette. Ainsi l'on ne devrait pas s'apercevoir de l'organisation d'une maison, sinon à son aspect net et agréable comme un visage bien lavé. Quelque mystère convient à ce gouvernement intérieur. Encore vaut-il mieux tout de même qu'il soit exercé publiquement qu'abandonné.

19 août. — J'aime l'imprévu, mais Élisabeth le déteste. Philippe Lagier est monté d'Uriage nous voir ce matin. Naturellement je l'ai gardé à déjeuner. Il y avait longtemps que je n'avais pas causé avec tant de plaisir. Ensemble nous laissons courir nos imaginations comme des chevaux sur un champ libre. Il est adroit, fin, précis et d'une ironie qui excelle à découvrir l'envers des mots, des théories et des hommes. Seulement, il ne nous avait pas prévenu de sa visite, et la cuisinière nous a quittés. Nous avons mal mangé, paraît-il. Je ne m'en suis pas aperçu, ni Philippe. Et après son départ, j'ai dû subir des plaintes, comme si j'avais commis quelque méfait en retenant un ami. Ainsi, par excès de soin, on manque de naturel.

30 août. — Qu'il est difficile de sauvegarder sa liberté ! Voici dix jours que je n'ai pu écrire une ligne de mon *Paysan*. L'arrivée des Molay-Norrois à Uriage a bouleversé notre vie si calme, si favorable au recueillement qu'exige un ouvrage de longue haleine. Je ne puis refuser à Élisabeth de recevoir et de voir ses parents. L'existence que nous menons ici d'habitude est assez sérieuse pour sa jeunesse. Maintenant, ce sont constamment des invitations, des parties, des fêtes. Ses frères, tous deux en congé, sont infatigables et ne nous laissent pas de repos. Et je suis si faible, moi qui passe pour volontaire, que je me disperse et me perds sans déplaisir. Pour m'absorber dans mon travail, il me faut la vie aux champs, de petites courses en montagne ou dans les bois, et le soir un peu de conversation ou de musique. Le soir, c'est l'odieux casino, et, dans la

journée, notre ermitage est devenu un but de promenade pour les oisifs du vallon. Un avocat, un médecin, un notaire invoquent leurs devoirs professionnels. A moi, l'on m'objecte que je travaillerai demain. Ma maison n'est pas défendue contre les importuns, et même ils ont des intelligences dans la place.

Ma mère, pendant nos sorties, garde nos enfants à Saint-Martin. Hier soir, j'étais resté seul avec elle, ayant réussi à esquiver quelque banquet de snobs. Nous avons causé jusqu'au retour d'Élisabeth, que son frère Olivier a reconduite : une de ces bonnes causeries d'autrefois où l'on va des souvenirs à l'interrogation des choses inconnues, et que je n'ai pas retrouvées depuis mon mariage. Élisabeth a été surprise de nous voir ainsi animés à cette heure tardive. Après six ans elle ne connaît pas ma mère. Elle ne la connaîtra jamais. J'aurais le malheur de la perdre que je serais seul à la pleurer. Le jugement d'Élisabeth ne dépasse pas les apparences, et comment imaginerait-elle une femme supérieure sous une telle simplicité ? Ses parents, à elle, m'infligent leurs relations et leurs goûts. Je devrais perpétuellement leur manifester mon étonnement et ma gratitude d'avoir été agréé par eux. Mais pourquoi, d'autre part, suis-je encore sensible à leurs grâces et à leurs compliments ? Qu'ils exploitent ma réputation, s'ils le désirent, et cessent de m'exhiber en ayant l'air de me protéger !

Dieu ! que l'on demeure seul dans la vie à deux, et quelle ironie de prétendre exercer quelque influence sur son temps, quand, après six années, on n'en exerce chez soi aucune !

22 septembre. — Après quelques jours de pluie, mes beaux-parents ont regagné Grenoble, et avec eux toute leur société. Je vais reprendre, dans la paix, mon travail. Mais déjà Élisabeth s'ennuie. Je ne puis l'accuser ni de coquetterie, ni de sotte admiration de la mode, ni de goût exagéré du plaisir. Seulement, elle a besoin d'être constamment distraite par de petites choses de rien, et cette recherche m'est insupportable. Vainement je tente de l'intéresser à des lectures, à de la musique, aux changements de la lumière que la menace de l'automne accentue, à mon œuvre même. Elle écoute gentiment et pense ailleurs. L'intelligence ne lui fait pas défaut, mais elle a horreur de s'en servir. Il lui faut des limites qu'on touche de la main. Et quand je veux les abattre, elle en reconstruit d'autres immédiatement.

12 octobre. — Ma mère a voulu partir à son tour malgré mes prières. Elle a deviné, sans jamais en parler, la brisure de mon bonheur. Je m'en rends compte à ce départ anormal. Le soir, je causais plus volontiers avec elle qu'avec Élisabeth. Après le travail du jour, cette demi-activité de l'esprit dans la conversation me repose et me renouvelle. L'âge n'a pas diminué l'intérêt passionné qu'elle prend aux questions vitales. Et tous les sujets, elle les considère d'un point de vue élevé, de sorte que les discussions s'en ressentent. On demeurait à part, s'occupant à quelque broderie. Alors elle n'a pas voulu déranger notre intimité. Pauvre maman, elle n'a donc pas compris qu'elle me laisse à ma solitude.

25 octobre. — J'ai marché jusqu'à la nuit sur les contreforts de Chamrousse. Quand je traversais les bois de châtaigniers, je foulais une couche déjà épaisse de feuilles mortes. J'aime cette plainte aiguë sous mes pas. Et même, avant de rentrer, je me suis laissé entourer par les ombres qui montaient du vallon. Cet isolement de l'obscurité venait s'ajouter à mon autre isolement.

L'automne, en quelques jours, a transformé ce pays. Sur les deux coteaux opposés, c'est une gamme de couleurs qui va du vert décoloré au pourpre sombre. Bouquet magnifique qui a toute la mélancolie des fleurs qu'on dispose au cimetière un jour de Toussaint. J'étais dans la forêt quand le soleil s'est couché, et j'ai vu longtemps le crépuscule rouge entre les troncs des arbres. Car les bois dévêtus livrent plus d'horizon, comme nous voyons plus loin en nous avec l'âge.

De cette place, j'ai assisté à bien d'autres fêtes d'automne, sans m'émouvoir de tant de beauté condamnée. Au contraire, je goûtais un plaisir cruel à écraser ces amas de feuilles tombées, destinées à bientôt pourrir. J'étais plus jeune, et la jeunesse me cachait la mort, peut-être aussi l'amour.

J'ai senti ces menaces de fin comme une blessure. Je me retrouvais insatisfait et plein de désir. Il me semblait qu'à mon retour mon inquiétude se lirait sur mon visage. Mais ceux qui vivent près de nous ne s'aperçoivent jamais des drames intérieurs que nous traversons. Comment devinerait-elle ? Hier soir, je racontais la vieille aventure de Pygmalion à Marie-Louise qui réclame toujours des récits et qui m'oblige à piller la légende et la mythologie ; à

mesure que j'avançais, je me prenais moi-même à mon histoire. J'ai, moi aussi, demandé à l'amour d'animer Galatée, mais Galatée est restée insensible comme une déesse de pierre. N'en ai-je pas pris mon parti et n'est-elle pas l'ornement de ma maison ? N'ai-je pas résolu de chercher ailleurs ces émotions de vie qui sont nécessaires aux fortes âmes, et que nous offrent heureusement la nature, l'art, la pensée et tout le cours déjà déroulé du fleuve humain ? La passion, c'est de vivre violemment, et ce pouvoir n'appartient pas qu'à l'amour.

Et l'amour, dans la vie commune, ne peut pas durer. Ou bien il le faudrait cultiver comme un jardin au lieu de l'abandonner aux jours dont chacun en emporte une parcelle. Constater son déclin, sa lente diminution, l'altération de sa qualité, est pire peut-être que de le perdre. Le lien physique demeure le dernier, avec les lâchetés, les humiliations qu'il impose. Mais l'intelligence même reste longtemps asservie. Fatiguée, elle ne se défend plus. Refuserai-je de m'avouer à moi-même ces défaites, ces misères et ces faiblesses qui me font confier, après mon travail, mes projets, mes ambitions, ma pensée et ce travail même, quand je sais que je ne serai ni suivi, ni compris ? Parodie d'une intimité qui n'existe plus, et dont les apparences sont intactes. Ne devrais-je pas du moins employer ce qui me reste d'énergie à sauvegarder mon for intérieur ?...

Quand je suis rentré, étonnée de ce tardif retour, elle m'a demandé en riant :

— Voyez-vous clair la nuit comme les chats ?

Son rire était gentil et frais, un rire de jeune fille. Au fond elle était inquiète, et je le voyais bien. Ma

sécurité matérielle la préoccupe, et même plus que de raison. Que ne s'intéresse-t-elle davantage à notre accord, dont elle ne soupçonne pas la rupture, tant elle est aveuglée !

Dans la soirée, comme la conversation tombait, ce qui lui arrive fréquemment depuis le départ de ma mère, elle m'a posé cette question :

— Quand partons-nous pour Paris ?

— Quand vous voudrez, lui ai-je répondu.

D'habitude, j'essaie de prolonger plus avant dans la saison notre séjour dont la tranquillité est propice à mon œuvre. Mais à Paris, dans cette agitation qui donne l'illusion de l'activité, dans ce mouvement extérieur qui nous distrait et nous détourne de nous-mêmes, le divorce latent de nos deux vies sera moins sensible, et l'on n'y assiste pas à la descente de l'automne...

27 octobre. — Oui, cet isolement ne peut durer. Aucun lien de pensée ne subsiste entre nous. Ma tendresse refusait d'en convenir. Nos conversations insignifiantes me deviennent insupportables. En vain je tâche à les soulever de terre. Élisabeth, toujours, les laisse retomber. Elle m'écoute distraitement, ne s'intéresse pas, répond à peine, ou prend un autre sujet, un sujet de tout repos, un sujet personnel. Sa voix même, trop aiguë, ne se prête pas aux paroles de la vie profonde.

J'essaie de lui faire la lecture, elle m'interrompt par des riens. C'est un des enfants qui a appelé, c'est un bruit qui vient du dehors et qu'il faut expliquer. Et si je me fâche, elle s'étonne et je recueille tous les torts.

Lorsque je découvre dans l'histoire, ou même dans les journaux, — notre époque si vivante n'en est pas dépourvue, — un de ces traits de générosité ou de courage qui m'exaltent, je brûle de lui communiquer mon exaltation. Elle est de marbre pour ces choses qui ne la touchent pas de près.

Elle laisse couler le temps, comme si nous devions vivre toujours, la jeunesse, comme si elle était sans valeur, notre amour, comme si nous n'en avions pas la garde. Et sa beauté sans expression m'irrite comme un rappel de mon esclavage. Parfois, agité d'un malsain désir de destruction, je guette, je sollicite l'une de ces niaises ou sottes réflexions par quoi tant de femmes se dévoilent et nous autorisent à les mépriser. Mais elle n'est même pas inintelligente, ce qui me libérerait. Elle laisse en friche son esprit comme un beau domaine abandonné. Son père trop mondain, sa mère trop exclusivement occupée de son père, et combien vainement ! ne l'ont pas exercée de bonne heure à utiliser la vie. Je suis intervenu quand le pli était pris déjà. Cette apathie lui glace le cœur et le cerveau comme le froid une eau vive. Et vaincu, je ne me sens plus la force de casser cette glace. Quel coup du sort faudrait-il peut-être pour la briser ?...

28 octobre. — Nous partons demain. Dernière promenade avec mes deux gosses. Élisabeth a invoqué les malles à fermer pour ne pas nous accompagner. Elle a toujours quelque prétexte de refus lorsque je lui propose de sortir avec moi. L'activité physique ne lui est pas agréable. Elle n'aime à prendre l'air qu'en voiture ou en automobile, ou bien assise

au jardin tant que dure l'été. La fatigue lui est inconnue, la bonne fatigue qui nous fournit l'occasion de mesurer notre force de résistance, de prendre confiance en nous. Elle a supprimé de nos rapports cette camaraderie et cette gaieté physique qui naissent précisément des fatigues supportées ensemble.

J'ai raconté aux petits leur histoire préférée, une vieille légende d'Écosse, la *Coupe du bonheur*. La nôtre a une fêlure par où le liquide s'est tout répandu, mais on ne la découvre pas au premier coup d'œil. Suis-je donc obsédé que je revienne sans cesse à ce sujet inutile ? Cette beauté douloureuse de l'automne, que, du coteau, j'ai contemplée une dernière fois ce soir, me serre le cœur. Si je ne suis pas heureux, jamais encore je n'ai été si avide de l'être...

Le cahier finissait sur cette dernière soirée passée à Saint-Martin-d'Uriage. Élisabeth, avant de prendre le suivant, voulut respirer, s'arrêter, se reposer. Elle se sentait le souffle court et l'esprit en désordre. Ainsi accusée, elle voulut se disculper pour elle-même, et chercha dans ce chaos de pensées nouvelles l'erreur et la fausseté. Mais ce fut comme un poids trop lourd qu'elle ne put soulever, et, pour se dispenser d'un tel effort, elle préféra précipiter sa lecture, se réservant de répondre plus tard en bloc à ces reproches.

Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et les voix discrètes de ses parents. Aussitôt elle éteignit la lumière, afin que sa mère ne fût pas tentée de venir dans sa chambre en la sachant éveillée. Dans l'état de fièvre et de confusion cérébrale où elle se trouvait, elle n'aurait pu supporter aucune présence.

Et dans l'ombre, elle employa toute son attention surexcitée à guetter le silence qui peu à peu se fit dans la maison. Alors elle ralluma sa petite lampe dont le verre avait eu presque le temps de se refroidir. Il était onze heures. Dût-elle y passer la nuit, elle irait jusqu'au bout de ces confidences inattendues.

Au second cahier, Albert revenu à Paris semblait avoir laissé à la campagne sa tristesse. Les petites croix bleues manquaient et l'on ne rencontrait tout d'abord que des notes d'histoire, quelque bref croquis de tel homme célèbre, de telle séance de la Chambre, quelque récit de court voyage, ou quelque idée d'article. De loin en loin, les jalons reparaissaient. Élisabeth, se fiant à leur sûre indication, lia les uns aux autres les passages disséminés :

Décembre. — Entendu *Orphée.* Gluck m'exalte et me rassérène ensemble. L'émotion qu'il donne fortifie au lieu d'affaiblir. J'ai besoin d'entendre cette musique ou celle de Beethoven. Les premiers temps de mon mariage, je demandais à Élisabeth de me jouer, le soir, des sonates. Mais elle n'a que des doigts. Peu à peu nous avons abandonné, par un secret accord, cette occupation de nos soirées. De même, nous avons cessé nos visites aux musées, nos voyages : elle en éprouvait de grandes fatigues, et ses plaintes m'énervaient. Il nous arrive maintenant de sortir chacun de notre côté. Elle préfère aux audacieuses conversations de mes amis ses calmes relations de famille. Si sa beauté fait retourner les passants, si, dans le monde, elle est fort entourée, surtout lorsqu'elle entre, — car elle ne se dé-

pense ni en coquetterie ni en frais de conversation, il lui suffit de jouir paisiblement des lumières, des toilettes et de son succès, — j'ai confiance dans son indifférence et sa loyauté.

J'avais à côté de moi, au balcon, une femme blonde, plus très jeune, déjà fanée. Au repos, ses traits doux et sans originalité laissaient tomber le regard qui n'en retenait qu'une indication de lassitude et d'ennui. Par hasard, après un acte, je me tournai vers elle. Je la vis transformée. La mobilité de l'expression, le feu des yeux traduisaient l'émotion intérieure. Elle goûtait le moment présent de tout son corps tendu, de tout son esprit aiguisé. Comme le plaisir peut changer un visage, et comme sa qualité se devine ! Je l'ai montrée à Élisabeth.

— Comment la trouvez-vous ?

— Vieille et insignifiante.

Décembre. — Tirer de sa vie tout ce qu'en peut tirer un maximum d'efforts, c'est encore une sorte de bonheur, la seule qui dépende de nous tout à fait.

Février 1904. — Le premier volume de l'*Histoire du paysan* et la *Vie de Pascal* ont paru chez mes deux éditeurs à peu d'intervalle. Ce sont des livres austères et passionnés, peu destinés à plaire aux femmes. Aussi je ne sais pourquoi je reçois tant de lettres à leur occasion. La plupart n'offrent aucun intérêt. Quelques-unes témoignent d'une lecture singulièrement approfondie. Dans le tumulte de Paris, c'est méritoire.

Je ne crois pas qu'Élisabeth ait déjà coupé ses

exemplaires. Comme j'en ai lu, le soir, à Saint-Martin, quelques chapitres dont j'étais content, et comme elle a vu passer les épreuves, elle a toutes les raisons du monde d'éviter cette corvée. Au fond, elle n'aime pas la vie que le hasard, non son désir, lui a faite. A Grenoble, dans un milieu gris et terne, elle se fût trouvée plus heureuse. Sa destinée la dépasse. Paris réclame un continuel effort, et les Parisiens sont si résistants à cause de la sélection rapide qui s'opère au préjudice des faibles, bientôt écartés ou écrasés.

Les livres que je lui propose de lire, elle les parcourt ou ne les finit pas. Je l'ai vue s'arrêter un jour à l'avant-dernière page d'un roman italien qui m'avait passionné. Elle ne se pressait pas de connaître le dénouement. En revanche, elle adore le théâtre que je goûte peu : il n'y a qu'à s'asseoir dans un fauteuil et l'on vous apporte votre émotion toute servie.

Février. — Soirée chez Mme de B... Qu'ont-elles donc à me rechercher ? Est-ce parce que je ne leur fais pas d'avances ? Ma notoriété les attire. Curiosité bien naïve : comme si l'on n'avait pas le meilleur d'un écrivain dans ses œuvres ! Elles flairent mon isolement moral. L'une d'elles m'a dit : « Il y a dans votre *Pascal* un éloge de la solitude. On dirait que vous en ressentez l'ivresse et que vous méprisez les femmes. » Le désir revêt donc l'expression du dédain.

Mars. — Une ébauche d'intrigue avec Mme R... J'aime le contraste de ses cheveux noirs et de sa

nuque lumineuse, et toute la puissance vitale qui se dégage d'elle. Mais elle est un peu vulgaire, comme il arrive fréquemment à ces beaux êtres de joie.

J'ai vainement tâché de rendre Élisabeth jalouse. Pour elle, le monde se divise en deux catégories : les honnêtes gens et les autres, et nous appartenons à la première, qui est de tout repos. Elle n'admet aucun compromis, aucune nuance, aucun désir, aucune passion. Mais ma pensée est libre.

30 mars. — Le printemps est venu à son jour cette année, chose rare. Une lumière blonde flotte, brume légère, dans les rues et sur les places. Les arbres se couvrent de bourgeons et de minuscules feuilles. Quand on marche, un peu déshabitué par l'hiver, on éprouve une bonne lassitude, comme si l'on portait un poids d'allégresse.

Je regarde passer les femmes, plus souples sous les étoffes moins lourdes. L'une d'elles, c'est sûr, va entrer dans ma vie comme dans un jardin ouvert. Je cherche des yeux laquelle sans fixer mon choix sur aucune. Mirage inoffensif et qui me distrait.

Avril. — Laquelle ? Je suis, par moments, comme un chasseur à l'affût. Et puis, j'abandonne une poursuite aussi inutile.

Mon premier amour est l'image de ma vie sentimentale. J'avais quinze ans, et la jeune fille que j'aimais en avait dix-sept ou dix-huit. Je la regardais de loin, et je n'osais pas lui parler. La voir me donnait une joie que j'avais déjà peine à supporter. Comment aurais-je désiré davantage ? Elle me devina, et ce fut elle qui me fit l'offrande de son cœur.

Mais je la repoussai, l'assurant qu'elle se trompait en croyant m'aimer. Je ne pouvais pas admettre que mon amour cessât d'être une exaltante souffrance.

Quand Élisabeth passait dans les rues de Grenoble, je m'arrêtais, non pour la voir plus longtemps, mais parce que je ne pouvais plus avancer.

Je me retrouve dans cet état de langueur et d'attente, et sans objet. Ma pensée est toute tendue vers l'avenir. Élisabeth, Élisabeth, quand vous êtes venue, j'ai cru voir se lever le jour derrière vous. Pourquoi avez-vous laissé monter les ombres ? Notre foyer sent la mort et la nuit. Cet état intermédiaire qui n'est ni la douleur ni la joie, cette inertie où je m'enlize, je ne peux plus les supporter. Ne voyez-vous pas le danger ? Et si les sources de mon activité cérébrale, ainsi desséchées, venaient à se tarir ? Un cerveau d'homme, c'est un mécanisme délicat. Il suffit, pour le fausser, d'une main maladroite. Voici déjà que, par fatigue, je reviens aux conférences, aux articles, aux essais, à tous ces travaux rapides qui nous trompent nous-mêmes sur notre source de production. Mais vous n'étiez pas capable de me donner un autre amour, à moi ni à personne...

25 avril. — La semaine prochaine, congrès d'histoire à Londres. On me demande une conférence sur la condition du paysan en France avant la Révolution.

Le deuxième cahier d'Albert Derize se terminait sur ce renseignement.

IV

ANNE DE SÉZERY

IL ne restait plus qu'un cahier. Il portait à la première page laissée en blanc cette mention au crayon: *A détruire sans lire,* comme une précaution prise en cas d'accident.

Élisabeth, scrupuleuse, hésita à tourner le feuillet. Avait-elle le droit de passer outre ? Mais Philippe Lagier, qui se disait le mandataire d'Albert, n'avait fait aucune réserve en lui confiant le paquet. On s'attendait donc à ce qu'elle en prît connaissance sans restriction. Son scrupule, il est vrai, s'accordait avec une peur instinctive. Elle pressentait qu'il serait moins question d'elle et davantage d'une autre, et d'avance elle regrettait les accusations qu'elle avait rencontrées et que peut-être elle ne rencontrerait même plus. Enfin elle éprouvait une grande répugnance à entendre parler de cette femme qui allait paraître en scène, qu'elle voulait oublier et qu'elle méprisait.

Mais elle avait perdu son beau calme, sa paix intérieure, et après avoir essayé de se soustraire à l'obsession de sa curiosité éveillée, de son inquiétude, elle se rejeta dans sa lecture éperdument.

Il n'y avait plus de croix. Le cahier inachevé était

tout entier consacré à la vie intime, à la vie nouvelle d'Albert.

Londres, 3 mai 1904. — La salle de l'Imperial Institute, à Kensington, où j'ai prononcé ma conférence sur la *Condition du paysan avant la Révolution*, peut contenir un millier de personnes. Le gouvernement s'y était fait représenter. Le lord-maire, les shérifs de la Cité, l'ambassadeur de France, le Consul général, une délégation de la Royale Académie y assistaient. Pauvre petit paysan français que je promène ainsi à travers les capitales, comme j'envie quelquefois ton travail à l'air libre et la féconde sueur de ton front ! L'avocat, l'homme politique ont, en parlant, l'excitation de la lutte, tandis que j'éprouve si souvent, pendant mes discours, l'impression d'une vaine parade.

Après, on m'a présenté à tout ce monde officiel, et à un grand nombre de dames, naturellement. Ma connaissance imparfaite de l'anglais compliquait beaucoup la cérémonie. A la fin de ce défilé, assez semblable à ceux de nos sacristies pour un grand mariage, une jeune femme s'est approchée de moi et m'a dit en français :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Mademoiselle de Sézery.

— Oui. Je n'ai donc pas changé ?

— Guère, mademoiselle.

— C'est que vous m'avez rajeunie de dix ans tout à l'heure, en parlant du Dauphiné que je n'ai pas revu. Je vous remercie.

— Vous êtes fixée à Londres ?

— Oui. Ne viendrez-vous pas me voir ?

— Demain nous sommes reçus par la Société d'histoire, et le soir à l'ambassade de France.

— Je suis invitée à l'ambassade. Alors, à demain. Je vous laisse à vos admiratrices.

Elle s'est éloignée de cette démarche nonchalante et lasse qu'elle avait autrefois, même dans nos petites expéditions en montagne où je ne l'ai jamais vue fatiguée. Son chapeau à plume noire ne faisait pas assez d'ombre pour cacher l'ardente couleur de ses cheveux châtain clair.

4 mai. — Je n'ai pu la rejoindre qu'assez tard dans la soirée. Je ne m'appartiens guère. A table, je l'apercevais de loin qui flirtait avec son voisin dont le visage complètement rasé m'a paru insignifiant, malgré l'éclat d'un sang assez riche.

Elle portait une robe mauve, de ce mauve rosé qui rappelle les reflets dégradés de l'hortensia. Quand elle marchait, toutes les lignes de son corps semblaient jouir de leur liberté. Une bretelle qui passait sur l'épaule en laissait la courbe ronde à nu. Je l'aurais crue plus maigre. Avec le mauve pâle de sa toilette sa chair s'harmonisait, d'une carnation un peu dorée, comme si le soleil l'eût caressée.

Hier, bien que je l'aie reconnue sans hésitation, — elle est si personnelle ! — c'est par politesse que je lui ai supprimé dix ans. Ce soir elle est aussi jeune que du temps de mes visites au château de Saint-Ismier. Il est vrai qu'à Saint-Ismier je ne la remarquais guère. A quoi donc étais-je occupé ? Qu'il est intéressant de surprendre, après dix ans, sur un visage, les traces de la vie, et qu'il est consolant d'y relever la puissance de la jeunesse ! Elle

a changé pourtant. Là-bas, elle passait pour une jeune fille indépendante, hardie, prête aux audaces de sentiment et de pensée. Je lui trouve plus de réserve, une grâce féminine, et cette expression indéfinissable de ceux dont la vie a des profondeurs et dont il faudra mériter lentement la confiance. Car ses yeux allongés ont de longs cils pour protéger leur regard incertain, ses yeux où Philippe Lagier, qui en était fou, croyait voir des points d'or.

Autour de nous, il y avait de ces Anglaises dont le teint ne peut se comparer, lorsqu'on a habité un pays où le froid et la lumière s'unissent, qu'à la neige quand le couchant l'embrase. Elle n'était pas la plus belle, et même il s'en fallait de beaucoup, et c'est à peine si l'on peut affirmer qu'elle est belle. Je sais une autre femme qui soutiendrait mieux la comparaison, avec le contraste de ses yeux noirs et de ses cheveux d'enfant. Seulement, celle-là, on ne découvre tout son charme que peu à peu. Elle ressemble à ces eaux dont on commence par nier la limpidité, parce qu'on n'en voit pas le fond. Son visage, par exemple, qui est moins jeune que son corps, est d'une expression si mobile ! Au repos, il accuse les trente ans que, tout compte fait, elle doit avoir atteints. Alors, les coins tombants des lèvres, le cerne bleuâtre qui mélancolise le regard, de petites rides à la jonction des sourcils révèlent des années de luttes, de soucis, des années que je ne connais pas et que j'imagine. Dès qu'elle s'anime — elle me parlait de ma *Vie de Beethoven* — ces signes désespérés s'effacent et s'oublient. Le teint ambré se colore légèrement, et dans les yeux je découvre, moi aussi, des points d'or, petites lumières

qui ne naissent pas du reflet des lampes dans la prunelle, mais d'un feu intérieur. La voix enfin, la voix au timbre grave dont un léger accent anglais a rendu les inflexions plus chantantes, et qui se pose sur les mots français sans appuyer comme si, ne les ayant pas employés de longtemps, elle hésitait à les prendre, accompagne les paroles d'une musique qui leur laisse dans le souvenir plus d'importance.

Ces soirées officielles permettent de s'isoler dans le bruit de la foule comme dans le silence d'un bois.

Il vient un âge où dans notre sensibilité toutes les places sont prises. On ne peut plus accueillir un visage nouveau, fût-il de femme, sans un peu d'étonnement et la gêne d'un trouble inutile. Mais lorsque nous retrouvons, après des années, quelqu'un dont nous n'avions pas soupçonné la réelle valeur et qui nous fut simplement sympathique, la découverte que nous faisons de lui, jointe à l'attrait de la nouveauté, a l'avantage de se raccorder à notre passé de jeunesse et de s'incorporer naturellement en lui.

Il me semble que je découvre ainsi Mlle de Sézery.

Quand elle a voulu se retirer, je lui ai offert à tout hasard de la reconduire.

— Si vous voulez, m'a-t-elle répondu sans manifester son intention.

Sa figure avait repris son immobilité presque douloureuse.

Je mis plus de temps qu'elle à prendre congé, à cause de mon rôle quasi officiel. Quand je quittai

l'ambassade, je ne la trouvai plus. Elle était déjà installée dans un de ces cabriolets suspendus entre deux grandes roues qu'on appelle des *hansom*. Elle m'appela et je montai à côté d'elle. Au sortir d'Albert-Gate-House, nous traversâmes Hyde-Park dont la verdure humide brillait par endroits sous les lampes électriques qu'entourait, à cause d'un léger brouillard, un halo de lumière décomposée. Nous croisions de temps à autre une voiture rapide, mais le parc était presque désert. Il se faisait tard. Après notre conversation très animée, nous nous taisions. J'éprouvais, dans ce quartier inconnu d'une ville immense dont je parle mal le langage, une impression de solitude qui me rappelait invinciblement mes promenades d'automne dans les bois du Dauphiné. Au lieu de feuilles mortes, c'étaient des années que je foulais. Nous pensions ensemble, car elle rompit le silence avec ces paroles :

— J'hésitais à me dégager ce soir. J'aurais eu raison. Il me semble que je viens d'accomplir un pèlerinage à Saint-Ismier. C'était si loin, et de nouveau c'est si près.

Je la regardai. Comme une expression de douleur sur un visage dont les contours nous plaisent est forte sur nous ! Mais déjà elle refusait de livrer davantage sa pensée et demandait presque avec indifférence :

— Vous partez demain ?

— Non, après-demain. Je veux visiter la Tour de Londres et revoir la National Gallery.

Un peu tard j'ajoutai :

— Et vous rendre visite si vous m'y autorisez.

— Vous n'aurez pas le temps.

— Je le prendrai.

— Attendez. Je suis libre demain. J'irai, moi, vous prendre à votre hôtel. Hôtel... ?

— Northumberland. Northumberland avenue.

— A dix heures. La Tour n'est ouverte qu'à dix heures. Je vous servirai de guide. Voulez-vous ?

— Avec plaisir. Personne ici ne comprend mon anglais. Et vous luncherez avec moi.

— A une condition. Vous dînerez le soir à Bladen Lodge.

— Bladen Lodge ?

— Oui, Bolton Gardens. C'est chez moi. J'occupe un pavillon de l'hôtel. Avez-vous un crayon, une carte ? Vite, nous arrivons. Voici mon adresse.

La rue assez large que nous suivions, Bolton Gardens, était bordée d'hôtels particuliers précédés de jardinets. La voiture s'arrêta. Mlle de Sézery me dit au revoir, sauta avec une rare souplesse du haut marchepied et jeta en l'air au cabman que je ne voyais pas le nom de la Northumberland avenue. Elle montait une rampe d'escalier quand mes yeux la perdirent.

J'étais invité demain soir chez lady Barlett avec l'élite de la société anglaise. Cet oubli de mes intérêts et des convenances ressemble assez à un geste de collégien. Les *hansom* se multipliaient. Ils filaient entre les lumières des trottoirs, au trot allongé du cheval qui paraît courir librement, tant la voiture est légère. Presque dans chacun, je distinguais un homme et une femme en manteau de soirée. J'approchais du quartier des théâtres dont c'était la sortie. Dans cette circulation de Londres, je serrais contre moi une pensée nouvelle.

5 mai. — Je ne connais guère de lieu plus impressionnant pour un historien que la Tour de Londres. Le passé de sang et d'horreur de l'Angleterre y demeure le dernier prisonnier. Les douze tours qui gardent la cour intérieure et dont la brume du matin caressait les murailles ressemblent à une assemblée de ces pénitents noirs qui accompagnaient les cadavres. Elles abritèrent les crimes d'Édouard IV, de Richard III, de Henri VIII, de Marie Tudor. Elles n'ont rien à se reprocher : chacune a ses lugubres souvenirs.

J'avais l'autorisation spéciale de visiter Saint Peter ad Vincula, et le cimetière voisin dont Macaulay a dit qu'il n'existe pas au monde d'endroit plus saturé de tristesse, parce que la mort s'y aggrave du rappel d'infinies misères et d'effroyables destinées. Dans l'église, trop restaurée, sont inhumées Anne Boleyn et Catherine Howard, et cette Jane Grey qui fut décapitée à dix-sept ans, et dont la brève jeunesse ne cessa pas un instant de pressentir l'échafaud. On nous a montré l'emplacement exact où toutes trois furent exécutées.

Cette visite m'avait communiqué une sorte d'ivresse historique. J'expliquais avec un peu d'exaltation à ma compagne la succession sinistre des maisons d'York et des Tudors. Brusquement, craignant le ridicule, je m'interrompis :

— Mais je vous ennuie, sans doute.

Et je la regardai. Je la vois encore telle que je la vis : le visage levé vers moi, et comme diminué par sa contraction, les longs yeux peu ouverts, renforçant leur lumière en lui livrant peu d'espace, comme ces volets qui, demi-fermés, donnent une forme pré-

cise au rayon de soleil qui pénètre malgré leur obstacle. Elle attendit une seconde ou deux avant de me répondre en riant :

— J'aurais volontiers pleuré sur Jane Grey. C'est dommage : le charme est rompu.

Quand nous sortîmes de la Tour, au lieu de la Cité fourmillante que nous avions traversée lentement à l'aller, nous trouvâmes un désert. Le contraste était stupéfiant.

Elle me l'expliqua :

— C'est aujourd'hui samedi, et il est plus de midi. Toutes les banques, tous les établissements de commerce, toutes les bourses ferment à midi ce jour-là. Le repos hebdomadaire est de trente-six heures. L'Anglais se précipite sur les affaires, les dévore et gagne du repos.

— Vous aimez la vie anglaise ?

Avec quel fier accent elle me répondit :

— J'y suis libre.

Je n'osais pas la questionner. De bonne grâce, très amicalement elle me résuma en quelques mots comment elle avait conquis son indépendance, pendant que nous déjeunions dans le grand hall de l'hôtel. Une ancienne amie, — du temps de Saint-Ismier, — mariée à Londres, l'avait recommandée à miss Pearson.

— Miss Pearson ?

— Oui, miss Pearson est un personnage ici. Vous ne l'avez pas vue à l'ambassade ? Elle dirige une pension de jeunes filles. Mais ce n'est pas une pension à la mode de France. Elle ne reçoit que vingt-cinq élèves de choix dans ce bel hôtel où vous m'avez reconduite hier soir. C'est très cher : deux cent

quarante livres. Il n'y a que des jeunes filles de l'aristocratie. Les meilleurs professeurs de Londres y viennent donner des leçons. On y monte à cheval, on y va dans le monde. J'y apprenais la musique et la littérature française. Aimer un peu trop Beethoven et Chateaubriand, cela m'a servie, sauvée. Maintenant, je suis l'amie et l'associée de miss Pearson, qui est aussi bonne qu'intelligente. Ce soir, vous dînerez avec elle.

— Vous vivez ensemble ?

— Non, en Angleterre on comprend mieux la liberté. Elle m'a cédé un pavillon qui a son entrée spéciale. Mais nous nous invitons souvent.

Pour terminer ses brèves confidences, elle ajouta en riant, mais en rougissant aussi un peu :

— Je gagne beaucoup d'argent. Du moins pour une femme. M'en eussiez-vous crue capable quand vous veniez chez mon père déchiffrer nos vieilles chartes pour votre histoire du Dauphiné ? Vous vous moquiez alors de mon instruction qui était bien mêlée et comme étendue au hasard.

— Je ne me moquais pas.

— Oh ! que si. Je vous déplaisais beaucoup alors. Avouez-le.

— Vous vous trompez. En tout cas, vous vous trompez maintenant.

Il était bien inutile de modifier par un compliment les relations de camaraderie que nous avions nouées depuis la veille et qu'autorisent si volontiers les mœurs anglaises. Elle eut la prudence de ne pas y prendre garde et suivant sa propre pensée elle conclut :

— J'ai beaucoup travaillé.

Je lui demandai alors, mais sans y mettre aucune indiscrétion :

— Vous êtes partie bien brusquement, il y a huit, neuf ans déjà. Et vous êtes entrée de suite chez miss Pearson ?

— Non, pas tout de suite. Après trois ans.

Elle me regarda, puis baissa la tête sur le *custard pudding* qu'on lui avait servi. Mais au lieu de prendre avec sa cuiller la crème à la vanille, elle porta machinalement à sa bouche un morceau de pain. Je suivais ses gestes. Je revis ces signes de détresse qui m'avaient frappé la veille, et, je ne saurais expliquer pourquoi, je fus aussitôt certain, d'une certitude absolue, que, pendant ces trois années inconnues, elle n'avait pas toujours mangé à sa faim. Elle avait dû suivre en pensée le chemin même que j'avais parcouru.

— Nous ne devons plus rien là-bas, reprit-elle avec un petit air de victoire. Alors je puis y retourner si je veux.

Je ne relevai pas ces dernières paroles. Mieux qu'un autre je les comprenais. Moi aussi, j'ai connu la satisfaction de désintéresser avec le produit de mon travail le dernier créancier de mon père. Mais pour ces combats sans gloire je sais qu'on ne désire ni la louange ni la pitié, et je lui épargnai l'une et l'autre.

Il n'y avait qu'à traverser Trafalgar square pour arriver à la National Gallery. Ma visite devait se borner à quelques tableaux des maîtres anglais. J'ai tout un choix d'amitiés disséminées dans le monde. La Musidora de Gainsborough, ce poème de beauté limpide et voluptueuse tout ensemble, lady Hamil-

ton de Romney, bacchante câline à la chair dorée, blondes fluides et passionnées et comme mêlées à la clarté du jour, puis quelques marines de Turner, feux d'artifice tirés sur l'eau, dont l'excès de lumière provoque l'obscurité des formes, — pour les revoir, je ferais le voyage. Ma compagne respirait l'art comme son atmosphère naturelle. Une même exaltation nous unissait. Nous nous rejoignions dans nos interprétations. Rarement je goûtai dans un musée un tel plaisir, car il se renforçait de celui que je lui sentais éprouver.

— Il vous manque, me dit-elle, d'avoir vu la campagne anglaise. Vous comprendriez mieux encore nos peintres. Les pelouses, les arbres reçoivent du jour un éclat spécial à cause de l'humidité de l'air. Mes promenades à cheval me l'ont fait découvrir. C'est ma meilleure distraction. Seulement, je ne suis pas seule, et mon cheval n'est pas à moi.

Ma présence, à tout instant, lui évoquait des souvenirs d'autrefois. Son regard se ternissait, et cette humidité éclairée qu'elle me vantait, je la comparais à ces yeux qui, voilés, deviennent plus expressifs.

Il me fut pénible de la quitter, pour peu de temps, puisque j'allais la retrouver chez elle. Au bout de quelques heures, on se lasse généralement de la meilleure compagnie, et c'est un art de savoir partir à propos, afin de laisser de soi une bonne impression. Notre intimité, en se prolongeant, me découvrait des étendues nouvelles.

Je ne devais pas la revoir seule. Miss Pearson et M. Portal, professeur de français, étaient invités avec moi. Celui-ci est un très jeune homme, fort

distingué, et certainement amoureux de Mlle de Sézery. Quant à miss Pearson, je m'attendais à rencontrer une vieille institutrice : elle accuse à peine quarante ans, et sa toilette très élégante, quoique sombre, dénotait plutôt une femme du monde qu'une directrice de pension. Après le dîner, elle nous montra un programme qui portait cet en-tête : *Royal naval and military tournament*, et nous proposa de nous conduire à la salle de l'Olympia où se donnait ce carrousel :

— Pour vous, m'assura-t-elle, ce spectacle sera plus curieux à voir que tous nos théâtres. J'ai une loge.

Ainsi fut-il décidé. Par faveur, je montai dans le même *hansom* que miss Pearson, mais durant tout le parcours elle ne me parla que de Mlle de Sézery :

— C'est une jeune fille, comment dites-vous ? très captivante. Vous la connaissiez avant moi. Elle est fidèle et excessive. Quand on me l'a introduite, elle voulait partir pour les Indes, afin de se dévouer aux malades et aux enfants. Maintenant encore, de temps à autre, elle demande à partir. Je la retiens avec beaucoup de peine. Elle n'est pas organisée pour une vie ordinaire. Lord Howard, connaissez-vous ? non ; eh bien ! lord Howard, qui est honoré et millionnaire, lui a proposé de l'épouser. Elle eût été importante en Angleterre. Elle a refusé. Lord Howard est âgé. M. Portal est sans fortune et sans nom, mais jeune et aimable. Il l'adore depuis longtemps. Elle l'écoute et ne se décide pas.

— Elle l'écoute ?

— Oui, chez nous on écoute longtemps les jeunes

gens avant de se décider. Chez vous, il faut dire oui ou non tout de suite, quand on ne sait pas.

A l'effet désagréable de ces confidences, je dus reconnaître que Mlle de Sézery, à qui je n'avais peut-être pas accordé une pensée en neuf ans, n'avait pas eu besoin de deux jours pour cesser de m'être indifférente. Je fus content de retrouver l'autre couple à l'entrée de la salle, mais j'affectai de m'intéresser spécialement à la conversation de miss Pearson.

Ce carrousel — championnat de cavalerie, de batteries d'artillerie et enfin d'artillerie de marine — fut pour moi une illustration de l'impérialisme anglais. L'Olympia peut contenir dix mille spectateurs. Il regorgeait de monde. Des hourrahs accueillaient les vainqueurs. Les marins surtout soulevaient l'enthousiasme. Un immense orgueil redressait, agitait cette foule lorsque défilaient tour à tour les musiques militaires, garde royale aux habits rouges, aux prodigieux bonnets à poil, Écossais en jupes courtes et les jambes nues. Les cornemuses m'évoquaient des paysages et des légendes de mélancolie, mais les fifres perçants me secouaient les nerfs comme des contes de Rudyard Kipling. Ils dominaient le tumulte des tambours, bien que les baguettes, levées en l'air de toute la hauteur du bras, retombassent sur les peaux tendues avec une violence à les crever.

La reconstitution d'un tournoi au temps des Tudors nous mit en fuite et nous allâmes prendre le thé chez Mlle de Sézery. J'invitai ces dames à Paris. Elles me promirent de bonne grâce leur visite improbable, et ce furent nos adieux. M. Portal me

reconduisit et me proposa de me montrer le Piccadilly nocturne, mais j'avais hâte de me retrouver seul pour dresser le bilan de cette journée.

6 mai. — En mer, j'ai regardé du côté de Douvres, tant que je pus apercevoir ses dunes et ses forts.

Mai. — Je supporte mieux mon foyer. Je n'attends rien, mais ma pensée a trouvé une direction.

12 juin. — Aucune femme n'a sa démarche à la fois souple et lasse, ni ses yeux longs aux points dorés, ni les modulations hésitantes de sa voix. Quand je marche dans Paris, je ne puis la confondre avec nulle passante. Ce soir, je traversais le jardin du Luxembourg ; comme je suivais la terrasse qui domine la fontaine de Médicis, je fus surpris de la reconnaître, et même, je la laissais passer dans ma surprise, quand elle s'arrêta, rougit et me tendit la main :

— Je suis contente de vous rencontrer.

— Vous ici, mademoiselle ? Vous venez nous voir, peut-être ? La rue Bara est tout près.

Je remarquai qu'elle était en noir.

Trop franche pour me tromper sur son but, elle m'expliqua :

— Non, je rentre chez moi.

— Chez vous ?

— Oui, reprit-elle en souriant, rue Cassini, à côté de l'Observatoire. C'est le petit appartement de ma tante de Liéville, une tante à la mode de Bretagne. Elle m'a laissé son bail, avec quelques rentes, à la condition de renoncer à l'enseignement. Pauvre

chère femme, elle supportait avec peine ce qu'elle appelait ma déchéance. C'est la seule parente qui, dans la ruine, m'ait témoigné quelque sympathie. Elle m'avait proposé de me prendre chez elle, mais j'avais préféré mon indépendance.

— Vous voilà riche.

— Oh ! huit ou dix mille francs de rente. Si j'accepte.

— Comment n'accepteriez-vous pas ?

— Il me faut quitter Londres, recommencer une autre vie. C'est bien tard. A mon âge.

— Vous ne pensez pas épouser lord Howard... ou M. Portal ?

— Qui vous a dit ?

Son rire jeune contrastait avec ses vêtements de deuil, avec ce rappel de son âge. Cependant, elle ne me donna pas de réponse directe.

— Je n'avais jamais voulu revenir en France. Ce retour m'émeut plus que je n'aurais supposé. Il m'ôte mon courage et cette décision qui, là-bas, m'était naturelle. Comme nous pouvons être différents sous l'influence des lieux ! Ici, je me sens toute faible.

Je lui reprochai de ne pas m'avoir averti de son arrivée, je lui offris mes services, et je l'invitai à déjeuner pour le lendemain. Elle se fit beaucoup prier et céda. Gracieuse et ombrageuse tour à tour, elle est plus indécise, moins résolue qu'en Angleterre.

Tout en causant, nous nous étions arrêtés à la balustrade qui borde la terrasse. Entre deux vases de géraniums, nous apercevions, à nos pieds, la grande vasque centrale, les parterres de fleurs et,

comme fond, le feuillage des arbres qui ferment la perspective du jardin. Une poussière lumineuse jaillissait des tuyaux d'arrosage. Des enfants jouaient. Un vieillard infirme, que sa femme assistait, respirait avec avidité et comme pour la dernière fois l'air du soir. Des pigeons se poursuivaient au-dessus de nous, et l'un d'eux alla se poser sur la main levée d'une déesse de pierre. C'était l'heure délicieuse où les choses apparaissent plus dorées, où le cerveau de l'homme, après le travail, se défend mal contre la douceur de telles sensations.

Je la regardai s'éloigner vers l'avenue de l'Observatoire jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Pourtant je la préférais à Londres, luttant vaillamment et un peu asservie.

13 juin. — En l'invitant chez moi, je n'avais pas d'autre pensée que de resserrer des relations agréables, et même de donner à Élisabeth une amie d'une influence bienfaisante par son intelligence active et ce charme de vie que répand sa présence. Non, vraiment, je n'avais pas d'autre pensée. Si même elle m'inspirait un intérêt plus passionné, ce sentiment n'était pas destiné à sortir jamais de ce domaine intérieur où chacun garde sa liberté. J'en eusse mieux épuisé seul l'exaltation et l'amertume.

Or, après le départ d'Anne de Sézery, je demandai à Élisabeth son impression. Je lui avais résumé le matin cette existence qui, accablée par le sort, s'était redressée.

— Oui, je sais qu'elle a été jolie, m'a-t-elle répondu. Par exemple, peu de cheveux et une trop grande bouche.

Je ne m'en étais pas aperçu. Mais je connais ses yeux, son visage, sa taille. Pourquoi tant d'injustice ? Je ne réclamais pas un portrait physique. Quand tout nous a été facilité, quand nous n'avons rencontré ni l'effort, ni la gêne, comment nous montrer si misérablement dédaigneux ? Il y a des paroles si maladroites qu'elles se fixent dans la mémoire comme des bornes et nous servent à mesurer la distance qui nous sépare de ceux qui les ont prononcées.

25 juin. — Je n'ai pas cherché, après cet échec, à attirer davantage chez moi Anne de Sézery. Nous sommes presque voisins : je vais la voir rue Cassini. C'est une petite rue déserte dont les arbres de l'avenue de l'Observatoire dissimulent l'entrée. Personne n'y passe, et l'on peut s'y croire très loin de Paris. Tous deux nous allons partir, elle pour Londres où elle doit rompre avec sa vie passée, et moi pour la campagne. Chaque visite pourrait être la dernière. Mais, de jour en jour, nos départs sont différés. Le soir, après mon travail, je la retrouve qui rentre de ses courses, et nos deux lassitudes s'accommodent de quelques instants de causerie.

— En Angleterre, m'a-t-elle fait observer presque au début de cette amitié nouvelle, je pourrais vous recevoir souvent sans inconvénient. Ici, je ne sais pas...

Mais puisque nous allons partir ? Sans relations, elle était perdue dans Paris comme moi dans ma vie.

27 juin. — La petite Marie-Louise m'a demandé pourquoi, le soir, je ne la conduisais plus à la promenade.

29 juin. — Visité avec Anne de Sézery le musée Carnavalet. L'histoire de la Révolution est une source de pathétique où l'on peut s'abreuver sans fin.

Cet hiver, il est entendu que je lui montrerai tout un Paris inconnu, le Paris qui porte la trace des siècles et des grands hommes. Avec elle, les conversations n'ont pas de limites. Il y a toujours un peu de gêne entre nous quand j'arrive ; le premier sujet de discussion la dissipe. Elle m'assure que je la fais vivre d'une vie intellectuelle que l'on ne connaît pas à Londres.

30 juin. — L'adieu.

— Vous vous marierez en Angleterre.

— Je ne pense pas.

— Pourtant, vous vous marierez.

— J'ai trente ans. J'ai peur de ne plus pouvoir me décider. Quand j'étais toute jeune, j'exigeais tant de la vie, et de l'amour !

— Et maintenant ?

— Maintenant j'exige davantage...

— Ne viendrez-vous pas en Dauphiné ?

— A quoi bon ? Allez un jour, pour moi, à Saint-Ismier. Vous me direz au retour si le château n'est pas restauré, si les arbres du parc n'ont pas été émondés ou abattus, si mon paysage d'autrefois n'est pas défiguré. Je désire qu'il le soit.

Je lui ai si mal dit adieu ! La sensation de nous séparer me brisait les mots sur les lèvres. Mais elle ? Les mœurs anglaises lui ont donné l'habitude de ces camaraderies, de ces amitiés plus rares et plus difficiles chez nous. La nôtre, par ma réflexion

et par sa franchise naturelle, pourra, je l'espère, se prolonger longtemps.

Saint-Martin-d'Uriage. — *Juillet.* — Une lettre de Londres, confiante et calme, trop calme, calme comme ces jours d'été que je déteste, où pas une feuille ne remue dans l'atmosphère sèche.

Août. — Maintenant ses lettres me viennent avec régularité de l'autre côté du détroit. On s'est accoutumé à la vue des timbres anglais. N'est-il pas naturel que mon dernier voyage m'ait laissé des relations ?

Septembre. — De semaine en semaine, cette étrange amitié se noue plus étroite, malgré la distance. Et je m'accommode de ce qu'elle contiendra forcément d'irréalisé, d'incomplet, pour l'intérêt qu'elle donne à ma vie. Dans ces jours de septembre dont la pureté altérée est déjà une annonce de déclin, il m'arrive de lui être infidèle, de l'oublier pour la chute lente des premières feuilles qui se détachent sans cause apparente, ou pour la paix angoissante du soir. A moins que ce ne soit elle qui à mon insu communique à ces impressions un intérêt nouveau ? Notre amour s'élargit au point de se vouloir mêler à tout ce qui, de notre pensée, s'éparpille aux quatre horizons et à tout ce qui, de la nature, par un mouvement incessant, revient frapper nos sens ; et puis, il rassemble sur un point unique tout notre pouvoir de sentir. Ai-je bien écrit : notre amour ?

28 septembre. — Sa lettre est datée de Paris. Elle a quitté définitivement l'Angleterre. — « C'est dix

années que je laisse en arrière, me dit-elle, les plus belles années pour tout le monde et qui me font à moi l'effet d'années de mon âge mûr. Suis-je une vieille fille ou une débutante ? Je ne sais plus. Je vois ma jeunesse en arrière et je n'en ai pas profité. J'ai tant vécu et si peu ! Je me sens allégée, insouciante, et faible aussi. De ce côté-ci de l'eau, je perds toute confiance en moi, et je me découvre incertaine. Je regrette la vie anglaise. En France, vous ne connaissez pas assez la joie du grand air, de l'indépendance, de la droiture des relations. Ainsi nous nous sommes donné notre amitié : savez-vous que cela nous engage beaucoup et que c'est, entre nous, un pacte sérieux ? Je crains que vous ne le sachiez pas assez, et avant de nous revoir je vous le rappelle... »

Le ton de mes dernières lettres était-il involontairement trop passionné ? Mes pensées vont à elle comme des flèches, et ne visent-elles pas son cœur ?

Paris, 15 octobre. — Je suis revenu à Paris pour des recherches d'histoire, sans quoi mon livre n'avançait plus. J'ai laissé ma femme et mes enfants à Grenoble : ils me rejoindront au commencement de novembre.

Non, je suis revenu pour la revoir, et je la revois chaque jour, librement, à la même heure le soir.

18 octobre. — Nous avons eu notre première discussion. Elle avait appris dans la journée le remariage d'une amie d'Angleterre qui avait divorcé.

— A-t-elle des enfants ? ai-je demandé.

— Oui. Pourquoi ?

— Parce que les enfants, pour moi, rendent le mariage indissoluble.

Surprise, elle m'a interrogé :

— Est-ce une conviction religieuse ?

— Je n'ai pas de religion. Le catholicisme, d'ailleurs, n'admet le divorce en aucun cas. Il a d'autres raisons.

Je lui développai les miennes, inspirées de l'intérêt social et de l'importance primordiale de la famille. Elle m'objecta les droits de l'individu, naturellement.

— Il faut avant tout être sincère. Un foyer ne peut durer sans la vérité.

En Dauphiné, déjà elle rompait en visière à ces principes d'immuabilité qu'on ne peut affirmer aujourd'hui sans audace. La vie l'a confirmée dans ses velléités de révolte.

— Nos sentiments peuvent changer, lui dis-je. Les faits qui en ont été le résultat ne changent pas. Ces faits ont pu engendrer une responsabilité, créer des obligations.

— Ils n'entraînent pas la perte de la liberté.

— Mais il n'y a pas d'hommes libres.

— Il n'y a pas de vérité non plus, alors ?

Je défendis ce pauvre mensonge si bafoué qui assure la paix des hommes dans toute société, parce que tout le monde n'est pas capable d'entendre la vérité. Une minute elle me détesta. Je ne pus le supporter, et je quittai ce ton d'ironie qui nous permet trop aisément de traiter avec légèreté des sujets sérieux.

— Nous n'avons de liberté que dans le domaine

intérieur. Le but principal du mariage n'est pas le bonheur des époux.

Elle sursauta.

— Mais non. C'est la fondation d'une famille, c'est l'enfant. Lui seul donne au mariage un caractère définitif. Après sa naissance, l'existence humaine cesse d'être une suite d'essais. Il clôt cette ère d'inquiétude sentimentale dont la nature n'a point souci. Et s'il ne la supprime pas, il maintient du moins une direction droite dont nous ne saurions plus nous écarter sans dommage.

Comme elle m'écoutait sans répondre, je pris sur sa table un volume de Byron qu'elle traduisait :

— Prenez garde à ces romantiques. Leurs bouquets sont empoisonnés. Ils font de l'univers un reflet de notre esprit. Dès lors, pour nous *réaliser*, nous avons tous les droits. Notre personnalité crée à leurs yeux la valeur du monde. Plus elle est débridée, plus elle leur apparaît puissante. A la faiblesse de leurs cœurs ils ajoutent celle de leurs cerveaux.

Par habitude intellectuelle, je m'étais exalté dans cette défense d'un ordre social à quoi j'ai consacré tant de pensées et d'efforts. De ses yeux dorés qui peuvent s'immobiliser dans une expression nostalgique et fuyante et ressemblent alors à ceux des bêtes fauves dans leur cage, elle me regardait sans mot dire, et son regard me gênait.

— Alors, dit-elle enfin, l'amour, s'il vient trop tard, ne mérite aucun sacrifice ?

Je n'avais pas prévu ce qu'il faut toujours prévoir avec une femme si intelligente soit-elle : l'ap-

plication immédiate de nos idées générales à la vie courante.

— Oui, reprit-elle de sa voix chantante, le foyer brûle longtemps à petit feu. Et l'on peut toujours briser son cœur. N'est-ce pas ?

Ces paroles furent prononcées avec un tel détachement que toute allusion personnelle s'en trouvait exclue. Je n'y devais pas découvrir un aveu que j'étais tremblant d'y surprendre. Interdit, je gardai le silence. En m'aventurant dans cette discussion, je ne m'attendais pas à être frappé avec mes propres armes.

Par la fenêtre ouverte l'ombre venait, bien que les arbres rapprochés de l'avenue, à demi défeuillés, ne précipitent déjà plus la tombée du soir. Et j'emportai de chez elle une incertitude, une détresse indicibles.

20 octobre. — Personne ne me sait rentré à Paris. Cependant j'ai rendu visite aujourd'hui, après avoir trouvé close la porte de Mlle de Sézery, à mon vieil ami le docteur Heaume, que des excès trop continus d'effort cérébral ont conduit à une irrémédiable usure. Je l'ai trouvé assis ou plutôt attelé à sa table de travail dont il n'a plus la force de se lever. Les yeux seuls sont vivants et douloureux. On sent à distance que ses joues sont déjà glacées. Il achève, par une suprême énergie, son traité des maladies nerveuses. Après, il achèvera de mourir.

— Si je cesse de travailler, m'a-t-il dit, mon mal est intolérable.

Son mal, c'est un mauvais mariage qui jour à jour l'a ruiné. A cause de ses enfants, il a tout en-

duré sans une plainte. Je l'admirais hier : aujourd'hui, je le plains.

22 octobre. — Le manque de vie extérieure altérait la santé d'Anne. Nous sortons maintenant tous les après-midi ensemble. Au retour, nous prenons le thé et elle chante pour moi du Grieg ou du Schumann ou des fragments, inédits pour moi, des nouveaux musiciens russes, Moussorgsky ou Rimsky Korsakof. Sa mémoire musicale lui permet de n'allumer les lampes que lorsque la nuit est tout à fait venue. Entre chien et loup on est bien. Mais, dans son salon obscur, sa voix puissante est à l'étroit, comme son âme dans sa vie.

Paris est doux aux sentiments intimes. On s'y sent perdu et libre comme dans un désert.

A propos de quelque personnage d'histoire ou de roman, nous parlons souvent de l'amour. J'ai fini par lui poser le plus sérieusement du monde cette question qui me tourmentait :

— Vous avez aimé déjà ?

— Oh ! déjà, m'a-t-elle répliqué en riant. A trente ans, mon ami.

— Ce n'est pas répondre.

— Eh bien ! oui. Cela vous intéresse ?

— Beaucoup. Plusieurs fois ?

— Non, une seule. Et d'autres fois un peu.

— Racontez.

Mais elle devint sérieuse tout à coup :

— Raconter son amour, c'est en perdre une parcelle.

— Vous aimez encore ?

— Laissez-moi mes secrets.

Cette scène se passait au jardin du Luxembourg, au jour tombant. La jeune fille avait détourné la tête. En face d'elle, derrière les arbres élagués par le vent d'automne, il y avait des lueurs dans le ciel. Un roulement de tambour nous avertissait de partir. Je regardais ce corps gracieux et flexible qui a déjà été caressé. Comment en avais-je pu douter ? Son charme de femme est si complet. Je verrai toujours cet endroit où j'ai été jaloux, horriblement.

23 octobre. — Je ne suis plus maître de ma sensibilité. Au milieu même de mes travaux, je dois laisser courir mes pensées : elles ne reviennent que blessées ou lasses. Et je me regarde couler à la dérive.

Je ne cherchais pas un bonheur compliqué. Celle dont j'ai tâché d'élargir la vision d'existence ne saura jamais combien elle a failli à mon espoir. Je ne lui demandais pas l'impossible. Il lui suffisait d'accepter son sort. Mais si souvent on ignore le sens de ce mot : *accepter.*

Suis-je bien certain de ne pas chercher des excuses à la passion qui m'absorbe ? Élisabeth s'est tenue à l'écart de ma vie essentielle. Ne l'eût-elle pas fait, serais-je plus sûr de mon cœur ? Il subsiste toujours en nous une part inconnue que les circonstances nous révèlent et nous nous découvrons avec surprise, aux confins de la jeunesse, plus riches de désirs et la volonté plus fragile.

J'assiste à ce flux et à ce reflux de sentiments contradictoires. Chacun d'eux ne correspond-il pas à une portion de mon *moi ?* Heureux ceux qui parviennent à réaliser en eux-mêmes l'unité et qui con-

naissent leurs limites ! J'ai laissé d'anciens travaux en cours pour entreprendre une œuvre nouvelle. Je m'y élance avec ardeur, et je m'arrête brusquement, épuisé. Tour à tour je me sens plus puissant et plus faible. L'exaltation n'est qu'un état transitoire, et hors d'elle je ne suis plus rien.

25 octobre. — Chaque jour qui passe m'annonce la séparation, l'absence. La restriction de notre liberté me sera pénible. Et la saison précaire ajoute son inquiétude à celle qui grandit en moi.

Ce soir, il faisait si beau que nous sommes allés au Bois en voiture découverte. Il nous faut choisir longuement les chevaux quand nous sortons ensemble : elle ne tolère pas que le cocher les frappe.

— Où sont les attelages anglais ? regrette-t-elle.

Nous avons marché un peu côte à côte dans l'allée de Mortemart, du côté d'Auteuil. C'est un chemin peu fréquenté, et l'on n'avait pas ôté les feuilles mortes. Elles s'assemblaient en tas sur les bords. Au vent qui se levait elles se sont mises à tourner en rond, et puis se sont recouchées. Celles qui restaient aux branches frissonnaient avec un bruit aigu. Nous nous attendions à les voir tomber. Quand nous sommes repartis, Anne me les a montrées :

— Il semble que nous abandonnons des êtres sans défense.

Et justement l'une d'elles s'est détachée, a hésité un instant, puis est venue se poser sur mes genoux, comme un papillon frappé de mort. C'était une feuille de hêtre toute dorée. Je regardai Anne et je remarquai sa pâleur :

— Vous avez froid ?

— Un peu.

Le soleil avait fui sans que nous nous en doutions. De la terre montait une mauvaise humidité ; la pluie du matin n'avait pas eu le temps de sécher. Sous les arbres cette buée traînait. L'air que nous respirions devait être chargé de miasmes. Faute de mieux, je demandai au cocher une couverture, et j'en enveloppai les épaules de mon amie. Elle ne se défendit pas et me sourit pour me remercier. Ainsi accoutrée, elle ne me parut jamais d'un charme plus délicat. A la Porte Dauphine nous trouvâmes une voiture fermée.

28 octobre. — Pourquoi ai-je parlé ?

Elle avait accepté de passer la journée à Chantilly. Demain, nous ne le pourrions plus. Demain ma maison ne sera plus vide. Nous avions déjeuné chez le garde, à côté du château de la Reine Blanche. Le temps était si doux que nous avions pu rester dehors, et nous commandions du regard l'étang régulier de Comelle que prolonge la Thève et les pentes de la forêt aux incertaines lignes. Nous voyions même, au cœur du bois, les fûts noirs des arbres se détacher, de plus en plus sveltes, le sol étant jonché de tout un amas de leurs frondaisons. Ils gardaient pourtant assez de feuilles pour nous offrir de loin, comme un bouquet, leurs tons d'or et de cuivre rouge.

Je lui proposai d'aller à pied, par un chemin non sablé, jusqu'au carrefour de la Table. Derrière son chapeau, sur la nuque, flottaient ces voiles blancs que les femmes portent aujourd'hui, et qui semblent accompagner un visage dans l'espace comme

des mouettes une barque sur l'eau. De temps à autre je la regardais marcher. Elle appuyait si peu sur les feuilles mortes, que celles-ci bruissaient à peine. Je suivais la morbidesse de ses mouvements. Dans ses longs yeux fauves couraient des étincelles de plaisir. Le soleil pénétrait de biais déjà — les jours sont devenus si courts ! — dans la forêt dont il nous désignait les perspectives. Douce forêt dont l'étendue n'est pas angoissante comme les forêts germaniques, dont l'ordonnance repose et rassure au lieu d'étouffer, et qui invite aux chasses, aux fêtes, aux promenades sentimentales. Un cerf qui traversait une avenue nous regarda sans frayeur. Au carrefour de la Table, nous vîmes les douze routes vides, pareilles sous leurs arceaux légers à douze minces rayons.

Notre retour fut plus lent. Je la sentais si près de moi. Je n'aurais eu qu'à me pencher un peu pour la prendre dans mes bras. Mais l'expression de ses yeux demeure souvent pour moi un peu lointaine. Je ralentis encore le pas et je lui dis :

— Pourquoi sentons-nous si fort la vie quand nous sommes ensemble ?

— Parce que nous sommes amis.

— Nous ne sommes pas amis.

Elle comprit immédiatement où je voulais en venir. Son visage est trop parlant pour que je n'y lise pas ses impressions. Il était bouleversé. Elle tenta de m'arrêter.

— Ne disons plus rien, supplia-t-elle.

Il était trop tard. Elle connut, comme si elle ne pouvait pas encore le savoir, la place qu'elle tenait dans mon cœur. Les dents serrées, toute frémissante

et contractée, surprise comme une eau qui se glace, elle écouta mon amour. Me suis-je donc trompé en la voyant ensuite se dilater, s'épanouir ? Elle ne me cacha pas son trouble, son plaisir même :

— J'aurais dû vous interrompre, je n'ai pas eu ce courage. Pardonnez-moi. Je n'ai pas été heureuse, et c'est une si grande flatterie pour une femme d'entendre un homme tel que vous lui dire ces choses, ces choses qui sont entrées en moi, tenez, comme le soleil dans la forêt. Je n'ai pas su y résister. Soyez indulgent. Pourquoi êtes-vous venu si tard dans ma vie ?

— Trop tard ?

— Oui.

— J'avais oublié : vous aimez encore ?

Elle chassa mon émotion avec un sourire :

— Oui, peut-être.

— Rentrons, dis-je un peu brusquement. Le train de Paris est à cinq heures.

— Nous prendrons le suivant.

— Non, Anne, maintenant il vaut mieux rentrer.

Et je lui exposai tranquillement, comme un arrangement nécessaire, qu'il était préférable de cesser de nous voir, au moins de quelque temps. J'étais étonné du calme qui suivait en moi l'exaltation. Elle protesta avec énergie, presque avec violence :

— Non, non, je ne veux pas vous perdre. Vous êtes devenu indispensable à ma vie morale. Depuis que je vous ai rencontré, mes jours ternes se sont colorés. Je ne veux pas retomber dans mon ancien état d'indifférence.

Cet éclat inattendu m'étonna :

— Mais moi ?

— Un homme ne peut-il aimer avec désintéressement ? Je vous aiderai.

— A vous oublier ?

— Oui. Vous n'aurez pas de peine. En me voyant souvent, vous ne manquerez pas de vous apercevoir que je ne suis plus belle. Ce n'est pas impossible, une amitié sincère. Ne voulez-vous pas essayer ? Je vous en prie.

Elle mettait dans sa prière une insistance déconcertante. Par quel singulier revirement était-ce elle qui me suppliait ? Je finis par dire :

— Ne décidons rien, Anne. Les circonstances décideront.

— Non, pas les circonstances. Nous. Je vous assure que nous le pouvons.

Pendant cette discussion, l'ombre montait. Entre les branches, s'allongeaient des lueurs rouges. Il fallait se hâter pour éviter la fraîcheur. Dans la voiture, nous regardions sans parler. Lentement la lumière qui servait de toile de fond aux troncs des arbres s'atténua, et la forêt nous étreignit, plus mystérieuse. Les roues ne faisaient aucun bruit ; on n'entendait que les sabots des chevaux qui s'enfonçaient dans l'épaisse couche de sable de l'avenue que nous suivions. C'était un bruit sourd et régulier. Rien ne nous distrayait de sentir. Je pris sa main qui était restée dégantée et je la portai à mes lèvres. Elle était glacée ; pourtant son contact me fut comme une brûlure.

— Amis, n'est-ce pas ? me dit-elle plus tard en me quittant.

Elle souriait. J'avais peur d'être dupe et je ne

promis rien. Les impressions de nature, d'art, que je ressentais seul depuis de longues années déjà, que j'aimais à ressentir seul pour les mieux presser, j'aime maintenant les partager avec elle. Elle a augmenté la quantité d'air respirable dans le domaine de ma vie intérieure...

Novembre. — Je ne suis guère sorti de chez moi ces quinze derniers jours. Je tâchais de m'absorber dans mon travail. A l'heure où je l'allais voir d'habitude, c'était comme un accès de fièvre qui me prenait. N'y tenant plus, je le lui ai dit hier soir :

— Pourquoi ne venez-vous pas ? m'a-t-elle répondu en riant. Je vous donnerai de la quinine.

Décembre. — Chaque fois que je rentre de la rue Cassini, il me semble, quand je passe mon seuil, que je mets un masque, ou que je cache un objet volé. C'est une sensation de cruelle gêne. Mais l'accueil que je reçois me l'ôte sans retard. Il n'y a pas d'analogie entre la surexcitation intellectuelle que me procurent mes causeries sans limites avec Anne, et le calme plat qui m'attend à domicile. J'ai besoin maintenant de cette inquiétude, de cet échauffement pour me sentir vivre. Et je m'accoutume à cette existence en partie double.

Comment une femme peut-elle accepter aussi aveuglément la pire des séparations, la séparation morale ? Après plus de sept ans de mariage, je m'en étonne encore. Elle est sans curiosité comme sans méfiance. Le trantran journalier la contente. Je la regardais sous la lampe tout à l'heure. Elle porte à peine vingt ans, et son visage inaltéré ne reflète

aucun doute du cœur, aucune pensée personnelle. Elle ne lirait en moi ni la joie étrangère, ni le désespoir. Elle m'a regardé jadis une fois pour toutes, et je ne sais aujourd'hui par quoi j'ai pu lui plaire. Je ne crois plus à son amour. Pourtant, je suis si faible ou si complexe que sa jeunesse me touche encore, et que mon désir de l'animer, si inutile, n'est pas entièrement aboli. Je l'ai trop aimée pour que jamais son bonheur ou sa peine me deviennent indifférents, et je m'abandonne avec volupté au danger qui nous menace. Plus nous sommes jeunes, moins nous distinguons dans sa réalité l'objet de nos sentiments. Nous le modifions, nous le recréons, et plus tard, quand nous nous apercevons de notre erreur, nous accusons cet objet au lieu d'accuser notre faculté d'illusion. Il nous resterait à utiliser la vérité qui, différente, peut avoir encore ses attraits. Mais nous ne lui pardonnons pas de nous avoir trompés.

Ce qui me passionne n'intéresse même pas Élisabeth. Elle ignore ou méprise la richesse de la vie. Par nonchalance ou indifférence elle renonce à en tirer parti et la resserre quand je tente de l'élargir. Nous vivons côte à côte : elle ne sait rien de moi, et n'en saura jamais rien. Il n'y a entre nous ni difficulté, ni intimité. C'est la paix du ménage, de tant de ménages divisés en secret sans même le savoir quelquefois. Les enfants et le mouvement de Paris jettent assez heureusement sur ce divorce inconnu des apparences de concorde.

28 décembre. — Marie-Louise et Philippe sont invités à deux matinées d'enfants le même jour. Phi-

lippe prendrait son parti de les manquer toutes deux, mais sa sœur n'entend renoncer à aucune. On lui offre de choisir : elle passe de l'une à l'autre, et dès qu'on veut emporter sa décision, elle la retire. Son appétit de joie ne s'acccommode pas de l'unité de lieu.

Comme je la comprends, et que la vie est insuffisante à nous contenter !

1er janvier 1905. — Que nous réserve cette année nouvelle ?

Ces jours de fêtes de famille, Anne est si triste et veut me le cacher.

— On ne peut pas, me disait-elle avec un sourire que les coins tombants de sa bouche démentaient, ne pas regretter le Christmas.

Deux ou trois amies anglaises, de passage, sont venues l'embrasser avec effusion. Après leur départ, j'ai réclamé :

— Tout le monde s'embrasse aujourd'hui. N'est-ce pas mon tour ?

Elle s'est mise à rire.

— Il n'y a pas de gui, mon ami. Ah ! s'il y avait un gui !

— Vous passeriez dessous avec moi ?

— A Paris, vos salons sont si petits.

Mon exaltation de l'automne s'est apaisée, ou plutôt s'est fixée en moi, comme ces feuilles rousses sur les parois d'un vase de Gallé que je lui ai offert en souvenir. Ce que j'avais cru impossible se réalise peu à peu. Un lien durable, mal défini, un peu incertain, se crée entre nous. Je préfère son regard à ses yeux, sa voix à ses lèvres, son amitié à mon désir.

2 janvier. — Le docteur Heaume est mort hier, sans souci d'une date aussi intempestive. Je l'ai vu sur son lit. Il avait repris sa taille. Son visage avait un calme imposant, cette sérénité qui étonne sur des traits qu'on n'a jamais vus que tourmentés et douloureux, — qui étonne et qui attire.

Au fond, il adorait la vie. C'était son unique croyance. Au lieu de terminer son traité des maladies nerveuses, il avait commencé une étude sur le mécanisme des passions. Il multipliait les raisons qu'il avait de prolonger ses jours, et pour cela, il ne craignit pas de trahir sa grande œuvre, comme tout au monde l'avait trahi lui-même.

A côté de lui, sa femme se lamentait, comme si elle avait jamais eu conscience de la force rare de cet esprit maintenant anéanti.

Obsédé par la sensation de tant de puissance perdue, c'est chez Anne que je suis allé porter mes réflexions. Nos silences mêmes sont la répercussion de nos pensées. Chez moi, les miennes n'ont pas d'écho.

Janvier. — Visité ensemble la Conciergerie. Un de ses ancêtres a été tué dans cette cour, le premier jour des massacres de Septembre.

— Il m'est apparu une fois, m'assure-t-elle.

Dans nos conversations, il y a toujours au début un peu de flottement. Ses airs détachés me mettent trop en garde ; puis, je retrouve sa franchise, son âme profonde. Il faut toujours le temps de s'accorder.

Elle ne cherche pas à me persuader. Je demande à tout hasard :

— Où et quand ?

— Vous voulez savoir ? C'était dans une étude de notaire.

— Singulier local pour une apparition.

— Oui, on me conseillait d'abandonner la succession de mon père. Il m'a regardée sévèrement en me montrant sa blessure. Les morts nous engagent toujours à accepter. Ils n'en ont pas l'ennui. En ce temps-là, je croyais qu'il n'y avait pas de sacrifices inutiles.

— Et maintenant ?

— Tous les sacrifices sont inutiles.

Ses yeux dorés me fixaient hardiment comme si elle me défiait. Je me souvins de son mouvement d'orgueil, à Londres, lorsqu'elle m'avoua qu'elle avait acquitté sa dernière dette de famille.

Le long du quai, derrière Notre-Dame, voici qu'elle me parle de son enfance, de sa première jeunesse en Dauphiné. C'est un sujet qu'elle aborde rarement. Sa mémoire est plus précise que la mienne sur nos rencontres. Elle me rappelle des circonstances oubliées. J'étais alors timide, sauvage et fier.

— Un peu ridicule, n'est-ce pas ?

Elle me répond gravement :

— J'avais deviné votre supériorité.

— Quelle supériorité ?

Elle cherche une définition, ce qui est toujours embarrassant.

— La passion de voir clair, mais Philippe Lagier l'avait aussi ; surtout la force de ne jamais connaître l'état d'indifférence, l'instinct merveilleux de toutes les ressources innombrables de la vie.

— Merci, dis-je en riant. Vous me comblez.

Mais elle garda son expression sérieuse.

25 janvier. — Finies, nos promenades dans Paris, nos libres causeries au coin du feu, du moins de quelque temps. Elle part ce soir pour Londres où miss Pearson l'invite à passer six semaines.

Quelque chose de plus que l'absence attriste nos adieux. Cette amitié un peu mélangée dont nous avons tiré des joies rares, la retrouverons-nous intacte à son retour ? Je lui fais part de mon doute.

— Je suis à demi Anglaise, me répond-elle. C'est un pays si attachant par l'habitude qu'il donne de se gouverner soi-même, par les garanties de droiture que l'on y trouve dans les relations. Ne lui devez-vous pas cette amitié dont vous parlez ? Une Française ne vous l'eût pas demandée.

— Est-elle unique, Anne, cette amitié ? Je ne connais pas votre vie là-bas. Seulement, je suis inquiet. Inquiet et jaloux.

— N'avez-vous pas confiance en moi ? L'essentiel, vous l'avez.

— Et le reste ?

— Le reste n'en vaut pas la peine.

Ce sont là de ces mots qui laissent une incertitude mélancolique. Avant de la quitter je regardai au plafond :

— Toujours pas de gui ?

Elle a ri avec toute sa jeunesse :

— Toujours pas de gui.

— J'en apporterai un pour votre retour.

— Pour le prochain Christmas seulement...

26 mars. — Quand je l'ai revue après deux mois, j'ai vérifié mon intuition du départ. Quelque chose d'inexplicable ou d'inexpliqué a modifié nos rap-

ports. Anne se montre plus réservée, presque farouche par moments. Le temps suffira-t-il pour nous rendre l'harmonieuse entente d'autrefois ?

Ses lettres, bien que longues et fréquentes, chargées du détail de ses jours, me le laissaient prévoir. Un autre sentiment l'absorbe, ou, par amour de l'indépendance, elle redoute de s'engager.

2 avril. — Peu à peu, un même goût passionné de la conversation nous rapproche. Elle s'exalte, et je la retrouve, et tout à coup sa figure se glace, comme si elle regrettait de s'être livrée. Il se passe en elle un drame que j'ignore.

5 avril. — Je sais maintenant. Et après le choc de ma découverte, je demeure dans cet heureux état de langueur où l'on prolonge et approfondit une sensation qu'on veut maintenir dans le présent au lieu de l'abandonner au passé.

Ce matin, j'avais reçu une lettre de miss Pearson me priant d'user de mon influence sur Anne en faveur d'un mariage avec ce lord Howard qui depuis longtemps la sollicite. De M. Portal on ne parle plus. En Angleterre, les questions de fortune, de situation, de relations sont prépondérantes. Miss Pearson m'énumérait avec abondance les avantages d'une telle union qui placerait notre amie à son rang. Elle invoquait avec autorité la confiance que Mlle de Sézery a mise en moi.

Singulière mission qui m'a bouleversé ! Cependant, je me suis rendu chez Anne à mon heure habituelle et je lui ai tendu sans commentaire la lettre. Je vois encore la flamme qui jaillit de ses yeux.

— Miss Pearson est odieuse, me dit-elle avec colère. Elle n'avait pas le droit. Pourquoi m'a-t-elle empêchée de partir pour les Indes ?

— Vous vouliez partir ?

— Oui, le mois dernier.

— Sans m'avertir ? Pourquoi ?

— Je fais ce qui me plaît.

Cette brutale suppression de notre amitié m'indigna. Je me levai pour sortir :

— Alors, vous saurez vous décider sans moi.

Elle se précipita pour me retenir. Jamais encore je ne l'avais vue si exaltée, ni si pâle. Ses longs yeux d'or se voilèrent. Contre leur expression douloureuse je suis sans forces.

— Non, non, me dit-elle. C'est vous qui choisirez pour moi.

Gagné par cette fièvre, je fis un geste désespéré :

— Oh ! moi...

— Parlez.

— Quelle vie aurai-je sans vous ?

Instantanément la flamme reparut dans son regard et illumina tout le visage qui, dans ses changements, livre ses pensées. Je ne pouvais pas ne pas m'en apercevoir.

— Alors, qu'on ne me parle plus jamais de ce mariage.

Je m'étais ressaisi et je plaidai une autre cause.

— Il ne s'agit pas de moi, Anne. Ce mariage vous apporterait sinon la joie de la jeunesse, du moins la paix et cette distraction que l'on rencontre aisément dans un milieu approprié à ses goûts, à sa valeur personnelle.

— Vous ne m'aimez donc plus ?

— Mon amour n'est pas en cause.

— Vous le sacrifieriez ? Moi, je ne suis plus capable d'un sacrifice. La vie m'en a trop demandé.

— Vous ?

— Vous n'avez donc pas compris ?... Depuis dix ans...

Elle était tout près de moi. Je n'eus qu'à tendre les bras pour qu'elle vînt s'appuyer à ma poitrine et poser la tête sur mon épaule.

— Anne.

— Ne disons plus rien. Je suis si honteuse de moi.

Je la sentais qui frissonnait toute. Combien de temps restâmes-nous ainsi ? Ces minutes confondues avaient un poids plus lourd, un poids d'années. Dans la chambre, la soirée d'avril prolongeait sa lumière, son invitation de printemps. Notre amour nous faisait trembler ensemble. Quand elle se ressaisit, elle releva un peu son visage penché et me montra un sourire de petite fille câline :

— Vous n'avez pas apporté le gui ?

J'effleurai sa joue qui était brûlante. J'aurais voulu atteindre ses lèvres, prendre sur elles la voix qui avait trahi son secret. Elle ne me le permit pas. D'un mouvement rapide elle s'éloigna de moi.

— Non, non, murmura-t-elle, effrayée, notre tendresse doit nous suffire.

Elle ajouta :

— C'est mon premier baiser.

Surpris, je répétai :

— Le premier ?

Elle rougit adorablement :

— Oui, à mon âge. Maintenant je voudrais mourir. Ce serait le dernier.

— Anne !

Ainsi notre bonheur se teinta de mélancolie. Comment relierons-nous maintenant l'avenir au passé ? Ne voyons pas si loin. Contentons-nous ce soir d'épuiser la force de notre émotion. Demain nous prendrons les résolutions durables.

6 avril. — Onze heures du soir. — Mon foyer est brisé. Jamais je ne l'eusse brisé moi-même, et Anne le savait. Cette scène, je ne puis l'écrire. Je suis anéanti. Marie-Louise, Philippe, devrai-je ne plus les voir ? Me les laisserai-je arracher ? Élisabeth a méconnu, rapetissé, avili notre amour : alors j'ai résisté. Elle m'a reproché mes mensonges, et elle était incapable de comprendre ou d'entendre sur notre vie la vérité. Elle l'a voulu : je suis libre. Et cette pensée m'obsède : comment Anne ne se donnerait-elle pas, maintenant qu'il ne me reste plus que mon amour ?...

V

L'ÉVEIL D'ÉLISABETH

Le cahier ne contenait plus que des pages blanches. Albert avait abandonné son journal à cette date, et ce silence subit, après une si longue confession, avait encore son éloquence. Élisabeth tourna les feuillets jusqu'au dernier, à la poursuite d'un excès de douleur qui l'eût dispensée de réfléchir. Au dernier, elle perdit tout prétexte physique de fuir sa pensée. Elle regarda la pendule : il était trois heures du matin. Le corps en fièvre, elle se traîna machinalement jusqu'à la croisée qu'elle ouvrit. Défaillante, elle cherchait un secours, elle voulait appeler à l'aide. La paix nocturne l'empêcha de se plaindre tout haut. Au lieu du clair de lune qu'elle avait laissé, elle trouva en face d'elle l'obscurité et revint en arrière pour éteindre sa lampe. Puis, elle s'accouda.

Elle ne pouvait distinguer que la pente vague des prés et, de l'autre côté du vallon, la sombre masse de la montagne. Mais, sur la voûte noire et tendue comme un velours, les étoiles se détachaient, innombrables. Des nuits pareilles, chaque fois qu'elle rentrait de soirée, elle avait eu l'occasion d'en voir. Celle-là, pourtant, était unique, était nouvelle. Elle en aspirait avec avidité la douce haleine. L'air que les rosiers du jardin et les sapins du parc char-

geaient d'une bonne odeur salubre, la caressait comme une main amie. Sur sa joue trop chaude elle sentait un contact froid et délicieux et elle s'appuyait, se penchait pour en mieux recevoir le soulagement. Et toutes ces étoiles, dont la multitude anonyme ne l'avait jamais intéressée qu'en totalité, elle remarquait, dans sa gratitude, leurs feux différents, leur palpitation contenue. Une surtout, qui se rapprochait de la cime des Quatre-Seigneurs, changeait de lumière avec rapidité, verte et rose tour à tour comme une opale. Ainsi la nuit, dont sa négligence faisait jusqu'alors un inerte chaos, se mouvait, la prenait en pitié, la secourait comme un être vivant, comme le seul être vivant capable d'alléger son désespoir.

Mais cette même nuit, dont elle invoquait, seule et suppliante, le calme pur, le calme immense, enveloppait de sa fraîcheur d'été finissant l'amour d'Albert et d'Anne. Par un revirement soudain, elle la détesta et appela le jour qui, moins favorable aux amants, lui serait à elle-même moins funeste. Après avoir supporté cinq mois avec résignation et tranquillité son abandon, voici qu'elle se révoltait et se tordait les bras en accusant les ténèbres. L'ignorance, le sentiment de sa dignité offensée, le mépris ne la protégeaient plus contre la fureur jalouse qui la possédait. *Ils* étaient ensemble à cette heure, chair contre chair, et tardivement elle comprenait la force de cette passion qui les avait précipités l'un vers l'autre et qu'elle-même, par son départ, avait déchaînée. Cette Anne de Sézery, qu'elle avait reçue chez elle sans prendre garde à son ardente vie, qu'elle n'avait regardée que pour relever ses défauts, à qui

elle ne pensait jusqu'alors que pour lui attribuer les plus bas calculs, elle imaginait maintenant ses yeux dorés, son visage levé vers l'émotion, l'intelligente volupté qui émanait d'elle. Elle la haïssait en lui rendant justice : dans la violence de nos sentiments, nos petitesses disparaissent. Elle s'excitait à souffrir, comme si elle venait d'être trahie.

Un cri d'appel qui retentit à quelque distance l'ébranla toute. C'était un de ces appels que les bergers se lancent d'une colline à l'autre : une note prolongée et langoureuse, suivie d'un trille aigu qui semble se moquer d'elle. Il se renouvela une fois, puis une autre, de plus en plus éloigné et affaibli. Le silence le mettait en valeur, accentuait sa double expression d'ironie et de douleur. Était-ce un signal amoureux ou le départ d'un pâtre ? Élisabeth, bouleversée, en guettait la répétition. Les retours sur elle-même la fatiguaient tant qu'elle désirait se reposer sur quelque manifestation extérieure, sur quelque musique déchirante, du soin d'exprimer sa peine. Mais le silence la rendit à la solitude de l'amour. Cet amour, l'avait-elle ressenti auparavant, ou l'éprouvait-elle, ainsi atteinte, pour la première fois ? Il écartait d'un geste de conquête, d'un geste si brutal et si sûr, tous les dégoûts qu'elle avait accumulés en quelques semaines, à mesure qu'elle découvrait les secrètes vilenies commises autour d'elle en son nom. A Philippe Lagier même elle pardonnait son impudent aveu, en faveur de l'avertissement qu'il lui avait donné à Grenoble et qui lui revenait à la mémoire comme une prédiction réalisée.

— Aimer si l'on vous aime, avait-il dit, si l'on vous épargne toute difficulté, tout effort, le beau mérite !

Aimer quand on est délaissé, trahi, oublié, quand on vous marche sur le cœur, cela, oui, c'est aimer.

Pourquoi s'était-elle révoltée alors contre de si justes paroles ? Albert, toute la nuit, lui avait marché sur le cœur : l'avait-elle jamais aimé comme à cette heure où elle ouvrait tout grands les yeux sur l'obscurité de sa vie ? Le matin où, pour la première fois, il avait prononcé à son oreille les paroles que toute jeune fille attend et dont elle n'est pas étonnée, l'après-midi où son fiancé, timidement, lui avait effleuré la joue des lèvres, à Saint-Martin-d'Uriage, le soir où elle était devenue femme, sans même savoir composer de sa douleur une offrande de tendresse, rien de cela ne lui apportait de souvenirs comparables en intensité à cette sensation de détresse qui la brisait. Fallait-il perdre son bonheur pour en savoir le prix ? Et même elle l'avait perdu sans le comprendre encore. Pour que son humiliation fût complète, elle devait l'apprendre d'un autre amour qui passait en elle comme un mal contagieux et qui de son feu la dévorait.

La fraîcheur croissante des dernières heures de la nuit ne parvenait pas à calmer sa fièvre. Dès qu'il avait touché son visage, le vent tiédissait. Elle serrait à pleines mains le rebord de la fenêtre pour se soutenir. Tant de pensées, et de si lourdes, en une seule fois, l'écrasaient. Des murmures, puis de petits sanglots étouffés, qui partaient de la chambre des enfants, la redressèrent, attentive, mais ne réussirent pas à la détacher de son poste. Contrairement à ses habitudes, elle ne s'approcha pas de la porte de communication et laissa Marie-Louise, dont elle avait distingué la voix, se débattre sans secours contre le

cauchemar. Elle s'enfermait farouchement dans son désespoir, et la dernière phrase du journal d'Albert, si cruelle dans son égoïsme, lui devint elle-même intelligible. Déjà la fillette s'était rendormie quand elle fut en état de la rejoindre.

« La coupe... du bonheur », songea-t-elle en se reportant aux derniers mots qu'avait dits l'enfant.

Elle l'avait tenue dans ses mains, la divine coupe. Elle l'avait reçue comme un trésor auquel elle avait droit, et, la regardant à peine, elle l'avait goûtée distraitement, puis l'avait laissé prendre.

Comment ne pas même avoir soupçonné ce que pouvait contenir l'existence ? Elle ne se défendait plus contre les imputations d'Albert. Se défendre, c'était augmenter l'influence de sa rivale. Elle préférait être elle-même la coupable. Oui, à son foyer, on respirait une odeur de mort, et non l'enchantement de la vie. Au lieu d'une chaude clarté, on trouvait en entrant la nuit et le froid.

« Pourquoi, suppliait-elle en condamnant son passé, pourquoi ne m'a-t-il pas avertie ? J'étais si jeune, si naïve et ignorante ! Ne me serais-je pas formée ? Les jeunes filles ne savent pas. On ne leur dit pas que chacun a sa maison à construire, son feu à garder. Elles assemblent les pierres au hasard et le premier vent disperse leurs cendres. Il est méchant de ne pas les aider. »

Mais sa réponse, sa mémoire, sans hésiter, la lui fournit. Elle se rappela toutes les circonstances, fréquentes surtout au début de leur mariage, où Albert avait tenté de secouer son apathie, de lui communiquer un peu d'énergie vitale. En voyage, au coin du feu, l'hiver, à Paris, sur la terrasse de Saint-Martin,

l'été, il animait pour elle le passé, la nature, l'art, les livres, le moment qui va s'enfuir. Que de temps et d'efforts il avait employés pour l'intéresser, pour la passionner, pour augmenter la valeur de ses jours ! Elle y cherchait avec attendrissement, elle y trouvait des témoignages de tendresse.

« Il m'a aimée. Il m'a aimée avant elle. Quand il me parlait avec enthousiasme, avec émotion, de ses œuvres préférées ou des choses d'autrefois, c'était d'amour qu'il m'entretenait. Pour comprendre la vie, il faut l'aimer, il faut aimer. Je le vois maintenant... »

Elle lui avait opposé cette muraille contre laquelle échouent tous les assauts : la force d'inertie. Sa résistance avait été de tous les instants. Vivre, pour elle, c'était se laisser vivre. N'accomplissait-elle pas chaque jour ses menues obligations de maîtresse de maison et ses devoirs maternels encore si faciles ? Qu'exiger davantage ? L'amertume que son mari montrait quelquefois, qu'il surmontait rapidement, mais qui souvent paraissait sur ses traits lorsqu'il rentrait, elle s'en offusquait alors comme d'une injustice. Maintenant, elle se l'expliquait. Il manquait au foyer une âme vivante, et même joyeuse, donnant aux plus humbles soins, aux plus chétives besognes leur sens, répandant autour d'elle cette harmonie, cette détente, cette sérénité qui permettent à l'homme de pensée de suivre jusqu'au bout le cours de ses méditations, de les recueillir et de les propager ensuite, non en phrases troublantes, mais avec une calme autorité, capable d'apaiser, de réconforter les autres hommes, et d'arrêter pour eux, afin de leur en traduire le sens,

le temps qui fuit. Ainsi, par une intuition exaltée, confuse et pathétique, elle pénétrait le rôle que la destinée attendait d'elle, et auquel elle avait failli.

Ses enfants mêmes avaient mieux apprécié leur père. Quand ils l'accueillaient de leurs rires, de leurs exclamations de joie, et qu'ils lui réclamaient sans cesse de nouvelles inventions de jeux ou d'histoires, ils lui rendaient hommage instinctivement. Ils attribuaient à sa présence, à son activité jamais lasse, le pouvoir de doubler leur plaisir de vivre. Et lui-même ne rencontrait qu'indolence ou indifférence, comme si jamais il ne devait, malgré sa force, éprouver à son tour la nécessité de se reposer et de se renouveler. D'année en année, il s'était senti plus seul et inapaisé. Et d'autres femmes, flairant cet isolement, le guettaient, le tentaient, reconnaissant par là même sa supériorité. Elle n'avait pas deviné cette menace qui pesait sur elle. Elle n'avait pas prévu Anne de Sézery, si facile à prévoir. Incontestablement elle était elle-même l'origine et la cause de son malheur.

Brusquement, elle recula de la fenêtre, voyant devant elle, comme une apparition, un passage du Journal, le plus cruel, et qui descendait si loin dans un cœur d'homme, celui qui avait trait au mystère, à la fatalité de l'amour, celui qui osait dire que, dans le bonheur même, on ne peut jamais être sûr de son désir. Elle tendit les bras en avant afin de l'écarter. Non, non, il lui aurait suffi de veiller pour triompher de son ennemie. Elle avait été surprise en sommeil et sans armes. Mais sa défaite était bien irréparable. L'autre avait trop bien compris ce qu'elle même avait négligé. Parvenue à cette dernière étape de la

course affolée que sa pensée suivait sans direction, elle se laissa tomber dans le désespoir. Pourquoi n'avait-elle pas été blessée aussi cruellement, lorsqu'elle avait appris la trahison de son mari ? La douleur était donc, comme l'amour, un abîme dont on n'a jamais exploré toute la profondeur. Cette méditation qu'elle subissait et ne gouvernait pas, qui était comparable à quelque veillée funèbre auprès d'un parent mort, transformait, momentanément, sa connaissance et non pas son courage. Elle voyait clair en elle, mais elle mesurait mieux sa faiblesse et s'y abandonnait. A quoi bon découvrir son erreur si tard, et quand tout est perdu ?

La nuit, à pas de loup, s'éloignait. Sur la bordure des montagnes, les premières lueurs du matin commençaient d'apparaître, dorées sur un ciel vert, un ciel d'une couleur si fraîche, si neuve et pure. Les étoiles se désagrégeaient, se fondaient dans l'éther, comme la neige à la chaleur. Sur son visage inondé de larmes, Élisabeth sentit tout à coup le soleil. Troublée dans sa peine, elle frissonna et porta les mains à ses yeux comme pour les soustraire à cet audacieux contact. A travers les doigts, la lumière la pénétra. Autour d'elle, le jardin, la prairie, les bois, la nature entière ressuscitait. Les arbres, tout à l'heure mêlés, se séparaient, se profilaient sur la clarté d'or qui montait, qui envahissait l'espace. Dans les massifs, les oiseaux chantèrent à plein gosier le retour du jour. C'était la vie qui sans hésitation, d'un geste sûr, reprenait son domaine. Alors elle fut prise d'un fou désir de vivre.

Vivre ? elle ne savait pas, elle essaierait. Sa maladresse, son ignorance, son apathie, elle les combat-

trait. Pour elle-même ? Il était trop tard. Pour ses enfants qui ne lui ressembleraient pas. Mais n'était-ce pas bien dur de songer, déjà, à d'autres bonheurs qu'au sien ? Timidement, elle s'approcha de son miroir et, couronnée d'aurore comme de fleurs, elle se vit si nouvelle, quoique pâle et les yeux rougis, que l'espoir lui perça le cœur comme une flèche de soleil.

« Je suis si jeune ! Elle est moins jeune. »

Elle essaya de se sourire, mais n'y réussit pas. Le jour éclatant la baignait de sa magnificence. Pourtant, elle tremblait de froid :

« Le jour. La vie. Ils ne me réchauffent pas. »

Détournée du miroir, elle concentra sa pensée, sa pauvre pensée fatiguée, sur un point unique qui devenait l'axe de ses actions, comme l'astre était celui du monde :

« Maintenant, oui maintenant, je sais que je l'aime. Et je n'attends rien de lui que de la douleur... »

Et cette exaltation de souffrance, elle comprenait confusément que c'était déjà une vie différente qui se levait sur elle.

TROISIÈME PARTIE

I

LA PREMIÈRE ÉTAPE

UNE légende allemande, destinée à nous montrer que le temps est de pure convention, rapporte l'aventure miraculeuse d'un jeune moine qui, doutant de l'éternité, fut attiré dans un bois proche de son ermitage par le chant d'un oiseau. C'était un chant si délicieux qu'on ne se lassait pas de l'entendre. Quand le moine regagna son couvent, il n'y reconnut plus personne, et l'on calcula sur ses souvenirs que trois cents ans avaient dû se passer depuis son départ. Il les avait pris pour quelques minutes.

Élisabeth, après sa nuit de veille, se trouva si fatiguée qu'elle crut, au contraire, porter le poids de longues années. Elle n'était pas préparée à pénétrer si avant dans la forêt de la vie. Elle avait tant cherché son chemin qu'elle était lasse à mourir. Sa santé en fut altérée, et elle dut garder le lit plusieurs jours. On expliqua sa maladie par la traîtrise des premières soirées de septembre qui simulent la douceur de l'été et sont déjà froides. Ce repos forcé lui permit de mûrir ses résolutions qui étaient de changer d'existence. Elle se sentait hors d'état de subir les visites qui déjà menaçaient sa convales-

cence, et de recommencer une parade mondaine dont ses nouvelles pensées lui représentaient la vanité. Aussitôt rétablie, elle annonça son intention de s'installer à Saint-Martin-d'Uriage.

— C'est insensé, lui objecta son père, on n'habite pas la montagne en automne, surtout quand on relève d'une bonne fièvre. Et que diront nos amis ?

Tranquillement, mais fermement, elle donna ses raisons :

— D'abord, ce n'est pas la montagne. L'air qui est plus vif achèvera de me rendre la santé, et fortifiera les enfants. Enfin, je désire voir moins de monde. Dans ma situation, cela vaut mieux. Et vous monterez souvent chez nous.

— Chez Albert, rectifia sèchement M. Molay-Norrois, qui s'étonnait de rencontrer au lieu de la malléable indifférence de sa fille une volonté aussi arrêtée.

Blessée, elle répliqua :

— C'est vrai, mais il n'y viendra pas.

— Et si tu te trompais ?

— Vous me recevriez, père.

Satisfait d'avoir prouvé d'un mot l'importance de son rôle, il n'insista pas davantage.

On rouvrit la maison rustique de Saint-Martin. Les enfants retrouvèrent avec de joyeuses démonstrations ses galeries de bois qui faisaient le tour des murs. Un grand jardin, clos d'une simple barrière, la séparait du chemin rural. C'était plutôt un verger abandonné où poussaient au hasard des arbres fruitiers, des plantes sauvages et des fleurs. Du côté de la ferme, des bouquets de sapins, une charmille, un ruisseau lui donnaient un petit air de parc. En

face de la grille d'entrée, une allée de platanes aboutissait à l'église, dont le bâtiment neuf s'adosse à un vieux clocher roman au toit de pierre, dernier vestige d'une ancienne chapelle.

Le village de Saint-Martin est bâti sur une saillie des pentes de Chamrousse. De la montagne, une mer de verdures, prairies et sapinières, semble se précipiter sur ses hameaux disséminés pour les submerger. En bas, c'est, au premier plan, le château de Saint-Ferriol, campé avec une jolie crânerie sur un promontoire boisé, et qui joue à la forteresse avec ses tourelles, ses pignons, ses terrasses superposées. A deux cents mètres au-dessous s'étale le frais vallon d'Uriage. De ce belvédère qu'isolent les arbres, on domine un horizon étendu que ferment, au loin, les montagnes du Drac et de la Chartreuse. Quand la cloche toute voisine tinta le dernier angélus, Élisabeth, qui achevait de ranger sa chambre, vit de sa fenêtre les troupeaux qui rentraient et le soir qui montait de la plaine. La paix de la campagne était si complète qu'elle la reçut dans son cœur.

Les feux du casino et des hôtels s'allumaient. Elle fut contente d'en être éloignée. Là, elle se ressaisirait mieux. Une impression qui datait des premiers temps de son mariage lui revint, comme naturellement, à la mémoire. Albert, devant un soir pareil, lui avait pris la main pour la porter à ses lèvres :

— Regarde, lui avait-il dit, nous sommes séparés du monde. Avec mon travail et toi, je ne désire rien.

Elle n'avait pas compris la plénitude de bonheur qu'il attendait d'elle, et que ce bonheur si simple devait être jalousement gardé.

La nuit commença de la décevoir. Cette vieille bâtisse aux longs couloirs, aux vastes chambres, quand il fallut y dormir, elle s'en effraya, comme si chaque recoin pouvait recéler quelque péril inconnu. Elle n'osait ni inspecter les lieux, ni se livrer au sommeil. Longtemps elle entendit sonner les heures à une vieille horloge placée dans le corridor qui paraissait se déclancher à chaque coup et annoncer des fantômes. Du temps d'Albert, elle n'avait jamais eu peur. Tout un apprentissage lui était désormais nécessaire pour raffermir son courage, corriger sa faiblesse.

Marie-Louise et Philippe eurent bientôt épuisé les avantages du changement. La camaraderie des petits fermiers, le rappel de la volaille pour la distribution des grains, le mystère des granges et des instruments aratoires, la bonne chaleur des écuries, le plaisir d'aller aux champs derrière les vaches, sous la surveillance de leur gouvernante effarouchée, ne leur firent oublier que quelques jours les promenades en automobile, et les bals d'enfants au casino. Ils réclamèrent impérieusement ces distractions plus raffinées. Leur mère tenta de les promener, du côté de Prémol ou de la cascade de l'Oursière, dans les bois de châtaigniers. Mais elle ne savait pas distinguer les bons champignons des vénéneux, et les enfants infatigables voulaient l'entraîner trop loin : mal rompue à la marche, elle sentait la fatigue avant eux. Cette double infériorité lui nuisit dans leur estime. Elle acheva de se perdre en essayant de leur lire des histoires. La bibliothèque de Saint-Martin, rassemblée au petit bonheur sur des planches de sapin blanc, contenait toutes

sortes de vieux livres hétéroclites, romans de chevalerie, recueils de légendes populaires, ballades de France ou d'ailleurs. Élisabeth avait vu son mari y jeter un coup d'œil rapide et s'emparer d'un volume qu'elle croyait choisi au hasard et d'où s'échappaient de fantastiques héros. Quand elle voulut en faire autant, elle s'aperçut de son ignorance.

— Tu ne sais pas, toi, expliqua Marie-Louise condescendante. Papa savait. Et puis, il ne lisait pas, il racontait. C'est plus agréable.

Et l'impertinente fillette osait conclure :

— C'est moi qui te raconterai la *Coupe du bonheur*.

Comme il était difficile de tenir une résolution ! Après l'exaltation douloureuse de sa nuit de veille, qui l'avait entraînée si haut dans son désir de transformation et de sacrifice, voici qu'elle se heurtait aux petits obstacles quotidiens, et que déjà elle butait contre eux. Jamais elle n'atteindrait la fin qu'elle s'était fixée. A quoi bon la poursuivre ? Albert n'en saurait rien. L'irréparable les séparait. Il appartenait à un autre amour. Ainsi désemparée, elle cessait toute résistance et s'abandonnait. Ou bien elle augmentait son chagrin en le tourmentant comme on irrite une plaie avec d'inutiles sondages. Et, le soir, la vue des lumières l'attirait. Déjà elle songeait à redescendre pour mieux renoncer à la décision prise dans une mortelle insomnie. L'amour-propre seul la retenait encore : elle imaginait les regards ironiques de Mme Passerat ou de Mme de Vimelle.

Un jour qu'elle suivait mélancoliquement l'allée des platanes dont les lourdes feuilles sont les pre-

mières à se décolorer dès l'annonce de l'automne, elle céda à l'invitation de la chapelle dont la porte était grande ouverte. En dehors de la messe du dimanche où elle conduisait les enfants, elle n'y pénétrait jamais. Elle chercha à prier, mais aucune invocation ne lui vint, seulement des plaintes et des récriminations contre sa destinée. Elle se rappela une réflexion d'Albert : incroyant, il reconnaissait la force agissante de la foi religieuse, mais niait l'existence de cette foi chez tous ceux dont la vie n'en était pas, au moins dans les circonstances graves, le témoignage. Et il ajoutait qu'il n'avait guère rencontré que chez sa mère cette incessante élévation de la pensée dans les plus humbles actes qui se trouvaient transfigurés par l'expression d'une joie intérieure. Ce fut pour elle l'occasion d'un remords. Elle était sans nouvelles de Mme Derize depuis son départ de Grenoble. Chaque année, celle-ci passait l'été à Saint-Martin : comment avait-elle supporté les chaleurs ? Pourquoi l'avoir ainsi privée de l'air de la campagne et de la présence de ses petits-enfants ? Pourquoi la frapper, la punir d'une faute qui lui demeurait étrangère et qu'elle avait si fermement blâmée ? Élisabeth eut honte de son oubli, et se promit de le réparer dès le lendemain, pendant que la chaleur et la lumière d'un clair mois de septembre le permettaient encore. Ce fut sa prière.

Le lendemain, elle fit habiller de bonne heure les enfants, ravis d'aller à Grenoble. Mais au moment de partir, Marie-Louise jeta un regard sévère sur le chemin vide :

— Je ne vois pas l'automobile.

— Nous descendons à pied jusqu'à Uriage où nous prendrons le tramway.

— Le tramway ? répétèrent les gamins avec amertume.

Gâtés par la machine des Passerat, ils goûtaient peu ce mode de transport. Néanmoins ils se résignèrent. Au boulevard des Adieux, lorsqu'ils durent s'engager dans un escalier obscur, ils se rebiffèrent à nouveau.

— Ce n'est pas joli, joli, constata la fillette insolemment.

— C'est tout noir, renchérit le gros Philippe.

Les enfants ne se rangent pas volontiers du côté des vaincus : c'est la vie qui les pousse. Élisabeth les fit taire à grand'peine. Déjà elle s'inquiétait de l'accueil de sa belle-mère et ne tenait pas à lui amener deux enfants terribles. La vieille Fanchette qui leur ouvrit la porte montra à la jeune femme une figure revêche ; mais, quand elle la vit ainsi accompagnée, elle se dérida. Mme Derize les reçut de son humeur égale et douce, comme si elle n'avait pas remarqué l'abandon où elle avait été laissée. De cette manière elle supprimait les excuses et la gêne. Elle admira les joues roses des deux bambins qui se réservaient, partagés entre l'instinctif éloignement de l'âge et la sympathie qu'elle leur inspirait.

— Déjà de retour à Grenoble ? demanda-t-elle à Élisabeth.

— De passage seulement. Nous venons déjeuner chez vous, ma mère.

Fanchette, qui écoutait, murmura entre ses dents :

— Il faut encore les nourrir, les pique-assiette !

— Vous mangerez bien mal, avait déjà répondu Mme Derize de sa voix tranquille, mais tant pis pour vous.

— J'ai apporté un pâté, et des petites fraises des bois de Chamrousse que vous aimiez.

— Ah ! vous me gâtez.

— Comme si on n'avait pas de quoi leur donner à dîner ! bougonna encore la servante qui ne se réclamait d'aucune logique.

Ce ravitaillement n'était pas inutile. Pendant le repas, à ces détails que seules les femmes savent remarquer ou deviner, Élisabeth reconnut une diminution d'aisance. Elle regarda plus attentivement la mère d'Albert, et constata sur son visage des changements, une altération qu'elle n'avait pas aperçus à l'arrivée. Elle en accusa les chaleurs d'un été lourd, supporté sans sortir de la ville qu'un cirque de montagnes entoure comme pour rassembler sur cette plaine les rayons du soleil. Combien elle avait eu tort de ne pas lui proposer de monter à Saint-Martin où, chaque année, elle se reposait au bon air ! Tout de suite après déjeuner, elle formula cette offre qui lui tenait à cœur.

— Ma mère, nous vous emmenons à Uriage.

— Il est bien tard, objecta Mme Derize qui rougit aussitôt, craignant que cette parole ne fût interprétée comme une plainte.

Mais ce léger afflux de sang ne colora pas longtemps ses pommettes. Elle ajouta :

— Je veux dire que la saison est déjà bien avancée.

— Il nous reste une partie de septembre et

octobre. L'automne est souvent prodigue de beaux jours. L'église est à deux pas de la maison. Vous aurez les enfants. Venez, je vous en prie.

Fanchette, en desservant, continuait d'être la proie de sentiments contraires et malmenait la vaisselle. On aurait pu inviter Madame plus tôt, mais un séjour à la montagne lui serait encore profitable.

Mme Derize, un peu étonnée de tant d'insistance, considérait sa belle-fille avec bonté. Elle se demandait à quoi elle devait cette manifestation inattendue. Avait-elle eu raison de confier les cahiers d'Albert à Philippe Lagier pour les remettre à la jeune femme ? Elle s'était beaucoup reproché sa hardiesse. Souvent elle en avait des remords, et un peu de frayeur. Pouvait-elle se rassurer, et même entrevoir dans l'obscur avenir une lueur ?

— Je serai contente de vous rejoindre, accepta-t-elle enfin.

— Non, non. C'est un enlèvement. Vous partirez ce soir avec nous.

Comme les faibles et les timides, Élisabeth montrait une obstination nerveuse. Avec une volonté incertaine on ne poursuit que des résultats immédiats.

— Eh bien ! faisons nos paquets, répondit presque gaiement la vieille femme qui pressentait cet état d'esprit.

A Uriage, quand on apprit l'arrivée de Mme Derize mère, la société des Molay-Norrois blâma unanimement la conduite d'Élisabeth. C'était une absurde concession sentimentale. Mieux eût valu demeurer dans l'intransigeance. Saint-Martin fut

peu fréquenté. Personne ne se souciait de rencontrer une vieille femme d'origine quasi populaire. M. Passerat, qui, jadis, avait eu l'occasion de l'entendre causer, prit sa défense, mais s'y montra par habitude pusillanime.

— Elle a des lettres, je vous assure.

Mme de Vimelle le cloua d'un affreux jeu de mots :

— Une ancienne receveuse des postes.

Philippe Lagier, parti pour Florence au lendemain de son lamentable échec, n'était plus là pour imposer le respect de sa vieille amie. Pourtant, Mme Molay-Norrois multipliait ses visites à sa fille, et même faisait des avances à la mère d'Albert. Élisabeth, absorbée par son idée fixe, se montra injuste en ne remarquant pas des efforts aussi méritoires. Un autre drame se dénouait à côté d'elle, qu'elle ne soupçonnait pas.

On ne parlait jamais de l'absent à Saint-Martin, mais sa pensée habitait la maison. Elle obsédait sans relâche les deux femmes dont l'une, la jeune, se taisait par fierté, tandis que l'autre s'imposait le silence par délicatesse, se gênant même vis-à-vis des enfants, afin de ne pas enfreindre une consigne qu'elle comprenait tout en la déplorant. Mme Derize ne comparait pas les torts de sa belle-fille à ceux de son fils. Elle eût simplement désiré d'incliner Élisabeth à l'indulgence. Ordonnée dans sa vie intérieure et peu crédule à la durée des passions illégitimes, elle ne désespérait pas du retour d'Albert.

Quinze jours la situation se prolongea, ainsi tendue. C'était surtout le soir, après le coucher de Marie-Louise et de Philippe, qu'elle était presque intolérable. Sous la même lampe, les deux femmes

travaillaient : l'une, avec des lunettes et penchée, à un gros tricot de laine destiné à réchauffer, l'hiver, le mioche d'un voisin sans ressources ; l'autre, droite, en se guidant de loin, à un ouvrage de tapisserie qu'elle continuait mollement et sans plaisir. Elles échangeaient des propos indifférents, puis la conversation retombait. L'immobilité de la campagne nocturne les environnait, les pénétrait, les figeait.

« Pourquoi ne me parle-t-elle pas ? songeait Élisabeth en élargissant sa blessure. Albert la prétendait si intelligente, si supérieure à la sotte que je suis. Elle ne se met pas en frais pour moi. Je n'en vaux pas la peine. Alors, pourquoi a-t-elle accepté de venir ? »

Elle ne se doutait pas que la vieille femme s'adressait les mêmes reproches.

« Elle souffre, se disait celle-ci. Elle souffrirait moins, si elle confiait son secret que je devine avec la crainte de me tromper. Je devrais m'approcher d'elle, l'attirer, l'apaiser et je n'ose. Je sens un poids sur ma poitrine, qui m'oppresse, qui m'étouffe. Mes lèvres vont s'ouvrir, elles s'ouvrent, et je reste muette. Pourquoi, mon Dieu, ai-je si peu de courage ? »

Élisabeth, vaincue, se décida la première, dans l'allée des platanes où déjà le pas léger des deux femmes écrasait quelques feuilles mortes :

— Ma mère, savez-vous où *il* est maintenant ?

Tout agitée d'émotion, la mère d'Albert répondit très vite :

— Il ne m'écrit pas souvent, et pas longuement. Il voyage.

— Dans quel pays ?

— Sa dernière lettre était datée d'Irun, en Espagne.

Elle ajouta, comme Élisabeth, déjà, ne demandait plus rien :

— C'est de l'autre côté des Pyrénées, mais tout près de la frontière.

Cette pauvre phrase tomba comme une de ces lourdes feuilles de platane dont le moindre vent brise l'attache. Et ce fut tout. L'occasion qu'elles avaient tant attendue était passée.

Le soir, Élisabeth ne se coucha que très tard. Elle revint au salon après que sa belle-mère se fut retirée, et, pour tromper sa fièvre, tenta de prendre un livre. Pour mieux fixer son attention, elle posa les mains de chaque côté du visage. Une demi-heure s'était écoulée qu'elle n'avait pas encore tourné le feuillet. Elle lisait toujours les mêmes mots :

« En voyage. Il est en voyage. »

Elle se souvenait des rares voyages où elle avait accompagné son mari, en Allemagne, à Munich et à Nuremberg, en Touraine, aux châteaux des bords de la Loire. Le départ communiquait à Albert une joie exubérante, « une joie de conquête », disait-il : il allait s'emparer de pays nouveaux. Dans les musées, devant un paysage orné d'histoire, il s'exaltait, il expliquait, il commentait, il opérait des rapprochements qu'elle n'essayait même pas de comprendre. Peu à peu, cette bonne humeur s'altérait. Il devenait distrait, s'absorbait en lui-même, cessait de communiquer ses impressions. Et le retour était silencieux et déçu. Pourquoi ?

Pourquoi ? Elle ne se l'était jamais demandé. En-

gourdie et passive, elle se posait si peu de questions, et ne cherchait pas à vivre de sa vie propre, pas même de celle d'Albert. Quelle compagnie lui donnait-elle ? A peine se fut-elle ainsi interrogée, qu'une quantité de menus détails oubliés lui revinrent à la mémoire. Que de bagages il lui fallait emporter ! Et quelle importance prenaient à chaque instant les mille incommodités qu'aucun voyageur n'évite ! Elle avait besoin de tant de choses, elle se plaignait de toutes choses, comme si Albert avait eu le pouvoir d'empêcher les trains de fumer, la pluie de tomber, le soleil de chauffer, la cuisine d'hôtel d'empoisonner, les marchands de voler, les femmes de porter au théâtre de grands chapeaux, et la fatigue de venir. Le pire était qu'elle n'avait pas de curiosité. La curiosité est un excitant qui supprime les ennuis de la route pour les émotions qui nous attendent au bout. « Rien ne vous intéresse », avait-il constaté un jour avec un rire forcé. Elle comprenait maintenant l'erreur qu'elle avait commise en situant au même plan les petites nécessités de l'existence et ce qu'elle comporte de grave, d'essentiel ou de nouveau. Mais cette erreur, la plupart des femmes la commettent, et c'était une excuse. Que valait l'excuse avec un mari comme Albert qui avait offert si souvent de la guider ?

Elle se leva, lentement, pour chercher dans un dictionnaire, puis dans un atlas, ce mystérieux Irun. Elle le découvrit sur le versant espagnol des Pyrénées, au cœur du pays basque. Ce voyage, il en avait le projet dès longtemps. C'était un voyage indispensable à la composition de l'un de ses volumes sur le paysan. Là, disait-il, à l'abri des montagnes

s'étaient conservées dans leur pureté primitive les traditions de la famille. Il lui avait proposé jadis de l'y accompagner, mais avec si peu d'insistance, et en la prévenant que les auberges y étaient totalement dépourvues de confortable. Elle trouva dans un Baedeker de l'Espagne dont il s'était muni par avance un éloge des paysages que baigne la Bidassoa, et une notice sur les coutumes spéciales à la province de Guipuzcoa. Ces syllabes étrangères, dont jadis elle se fût amusée, la laissèrent songeuse. Elle qui n'avait, pour ainsi dire, jamais exercé son imagination, elle vit distinctement, sur une route que des buissons défeuillés séparaient d'un fleuve, par un soir plus coloré et plus chaud que les soirs du Dauphiné, une carriole de paysan qui rentrait à Irun et dans cette carriole, sur la banquette d'arrière, serrés l'un contre l'autre, Anne de Sézery et Albert qui enveloppait les épaules de sa compagne d'une mauvaise couverture de cheval. « Ainsi accoutrée, elle ne me parut jamais d'un charme plus délicat », petite phrase du Journal qui s'était fixée dans son cœur. Celle-là ne devait montrer en voyage aucune exigence, et jeter avec précipitation sur le changeant décor le regard de ses yeux dorés si vantés.

Élisabeth s'endormit sur ces images douloureuses. Le lendemain, elle bouda la vieille femme qu'elle accusait de ses cauchemars. Aux heures du facteur, elle se surprit à guetter le courrier pour y découvrir la suscription d'une lettre d'Albert à sa mère. Un jour, il en vint une qui portait le timbre de Paris. Elle en fut un peu soulagée, comme si l'intimité qui la torturait devait être diminuée par le retour.

La gêne qui déjà s'était glissée entre elle et sa

belle-mère s'épaissit comme une brume opaque, où chacune ne distinguait plus ses vrais sentiments. Quel appui pouvait-elle attendre de cette présence ? Tout ce qui lui rappelait Albert l'irritait, l'énervait, et tout le lui rappelait. Mme Derize se rendit-elle compte de l'inefficacité de son intervention ? Elle manifesta le désir de retourner à Grenoble. Octobre annonçait le froid. Le matin du départ, parvenant à vaincre sa timidité, elle dit enfin à Élisabeth ce qu'elle avait préparé dès le lendemain de son arrivée :

— Mon enfant ayez confiance et soyez patiente. Votre heure viendra. Elle ne peut pas manquer de venir. Seulement, il ne faut pas vous complaire ainsi dans votre chagrin.

Mais la jeune femme montra un visage fermé :

— Je ne vous comprends pas, ma mère. Je n'ai pas de chagrin, je n'y pense jamais.

Mme Derize essaya de sourire :

— Vous êtes venue me chercher pour avoir de ses nouvelles.

— Vous vous trompez. Il n'était pas juste que vous fussiez privée par sa faute de la compagnie de vos petits-enfants.

Déjà la mère d'Albert qui avait épuisé son audace battait tristement en retraite, quand Élisabeth ne put contenir ses larmes.

— Ma chère petite, pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne sais pas. C'est nerveux.

— Je le sais et je vous en aime davantage. Je serai toujours avec vous. Mais votre mal, pourquoi l'augmenter encore ? Attendez avec persévérance, mais avec calme. Occupez-vous beaucoup de Marie-

Louise et de Philippe. Ils sont votre raison d'espérer, et vous êtes tout pour eux en ce moment. Soyez active, très active. Fatiguez vos jours. Et priez.

— Je ne sais plus.

— Rentrez bientôt à Grenoble. Je vous apprendrai. Adieu, mon enfant. Que Dieu vous garde.

Les deux femmes s'embrassèrent. Élisabeth suivit des yeux le char à bancs qui emmenait Mme Derize à Uriage, jusqu'au détour qu'un châtaignier fermait.

« Pourquoi est-elle partie ? » soupira-t-elle quand elle ne vit plus rien.

Après ce départ, ce fut celui de ses parents qui fuyaient Uriage désertée. Isolée et préparée par la douleur, elle rechercha ces sensations de mélancolie qui, l'automne venu, se lèvent de terre à chaque pas dans la campagne et qu'elle se représentait autrefois comme des inventions de poètes. Elle comprit aux mêmes lieux ce qu'Albert avait éprouvé deux ans auparavant, le malaise d'une vie incomplète ou méconnue, si puissant pour animer la nature. L'allée de platanes, encombrée de feuilles épaisses et résistantes, ne cachait plus la chapelle dont l'invitation devenait plus évidente ; mais ce n'était pas là sa promenade. Elle lui préférait les chemins qui vont se perdre au cœur des bois de châtaigniers, et d'où l'on aperçoit, par intervalles, les montagnes sauvages. Mais elle ne s'aventurait pas loin, à cause de la peur. Ses enfants s'étonnaient de son humeur changée. Elle s'inquiétait moins d'eux que de son propre souci. Le soir, quand les bœufs rentraient et s'assemblaient autour de l'a-

breuvoir trop étroit, elle détestait cette paix que les bêtes et leurs bouviers respiraient. Octobre l'enveloppait d'une angoisse où elle trouvait du charme. Elle se faisait du mal avec volupté.

Toute sa maison se ressentait de cet état de faiblesse. Un jour, enfin, elle reçut, de Grenoble, un avertissement. Mme Derize, inquiète de ne pas la voir revenir, lui écrivait une lettre pressante dont la fin lui rendit un peu de clairvoyance : « Ma chère Élisabeth, disait la vieille femme, cette saison et l'isolement ne vous valent rien. Et vous ne pensez pas à Marie-Louise et à Philippe. Il est grand temps de vous occuper de leurs études, de leur donner des compagnons de travail et de jeux. Vous-même, avez besoin d'un peu de distraction et de société. Rentrez à Grenoble, je vous en prie. Nous nous verrons souvent, n'est-ce pas ? Si vous ne venez pas cette semaine, je monterai moi-même vous chercher. Car je suis en peine de vous, mon enfant... »

Désemparée, elle était accessible à la première influence. Elle hâta ses préparatifs, parmi les cris de joie des deux bambins rassasiés des plaisirs champêtres.

— Tout de même, constata Marie-Louise, Grenoble, ce n'est pas Paris.

— Ce n'est pas Saint-Martin non plus, répliqua philosophiquement Philippe.

Quand ce fut le moment de prendre la voiture, Élisabeth n'avait déjà plus envie de s'en aller. En ville, elle retrouverait la vie ordinaire, la maison de ses parents où elle n'était pas chez elle, et la procédure de séparation au sujet de laquelle elle avait reçu plusieurs réclamations de son avoué de-

meurées sans réponse. Elle perdrait cette liberté de souffrir qui lui était devenue chère. Elle devrait s'occuper de ses enfants, utiliser ses journées, tandis qu'elle s'était accommodée de son chagrin.

Quand elle perdit de vue le château de Saint-Ferriol qui commande le vallon d'Uriage, et qu'elle se fut engagée dans la gorge de Gière dont les parois étaient recouvertes de hardis buissons dorés, il lui sembla que son existence, aussi, se rétrécissait, et qu'elle s'éloignait de son amour qu'elle confondait avec sa douleur. Les enfants riaient, et ces rires la blessaient. Elle rentrait dans la vie réelle où les actions comptent plus que les désirs et les regrets.

II

LA JOURNÉE D'ÉLISABETH

LES quatre clercs de Me Tabourin, sachant que leur patron déjeunait en ville, dans une bonne maison, commencèrent l'après-midi par une partie de cartes. Le mépris du public qui distingue en France le petit employé, qu'il soit au service d'un particulier ou de l'État, les empêcha de s'interrompre ou de dissimuler leur passe-temps lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez, prononça d'une voix indistincte Vitrolle qui, mécontent, n'avait pas d'atouts.

Mais, au scandale de ses collègues, le saute-ruisseau Malaunay quitta la table de jeu pour se précipiter au-devant de l'importun qu'il salua respectueusement. Ils comprirent son geste en reconnaissant la jeune Mme Derize dont le soleil d'hiver, entrant à flots par les fenêtres, opposait la fourrure fauve au blond soyeux et pâle des cheveux. Malgré le poids du manteau, elle paraissait allongée. L'air froid du dehors avait rosi ses joues. Un chapeau noir, relevé sur le côté, décoré d'une seule plume, achevait de lui donner un air de portrait anglais. En apprenant l'absence de Me Tabourin, elle parut interloquée.

— Il m'avait priée de passer aujourd'hui.

— Mais il va rentrer, madame.

— Alors j'attendrai.

On la conduisit dans le cabinet attenant à l'étude. Et la partie continua. Quand elle fut terminée, Lestaque et Dauras qui avaient gagné en proposèrent une autre. Le premier clerc refusa par prudence, et chacun prit sans enthousiasme un dossier. Faute de mieux, on causa, sans se préoccuper d'une attente qui se prolongeait. Un client qui fait antichambre, si sympathique qu'il puisse être, quoi de plus naturel !

— Et notre pari ? questionna Malaunay.

— Quel pari ?

— Le procès Derize. J'ai pris tout seul le mari gagnant.

— Vous avez eu tort.

— Eh ! eh ! nous verrons.

— C'est tout vu.

Lestaque et Dauras, qui pensaient peu, mais ensemble, intervinrent :

— Où en sommes-nous de la procédure ?

— Voici, expliqua le premier clerc d'un ton important. Après la requête au président, procès-verbal de non-conciliation a été dressé. M. Derize n'a pas comparu, et sa femme a obtenu la garde provisoire des enfants ainsi qu'une pension. Nous avons lancé l'assignation en octobre dernier. M. Derize n'a pas conclu et nous sommes en janvier. Les délais pour conclure sont expirés, l'affaire est inscrite au rôle pour venir par défaut. Nous avons une pièce qui constitue une preuve écrite. La séparation sera prononcée *de plano*.

— L'a-t-on vue, cette pièce ? demanda le saute-ruisseau.

— Non. C'est Mme Derize qui la détient. Elle ne

répond pas à nos lettres, et le retard de l'affaire est imputable à son silence. Je suppose qu'elle nous l'apporte. Il est grand temps.

Dauras quêta ce renseignement que Lestaque allait réclamer :

— Et l'avocat de M. Derize, Me Lagier, que fait-il donc ?

— Ce qu'il fait ? répliqua Malaunay en exprimant, sur sa figure mobile, la convoitise et l'admiration. Il flirte avec sa belle ennemie. A Uriage, ils ne se quittaient pas.

— Oui, mais à Grenoble, ils ne se voient plus.

— Ils cachent leur jeu. Et vous avouerez que Mme Derize ne paraît pas très pressée d'obtenir sa séparation.

— Après ?

— Eh bien ! elle se console. Consolée, elle se réconciliera avec son mari. Ce sera un ménage à quatre. A Paris, c'est l'usage.

Car le petit clerc, que Paris éblouissait, en estimait les mœurs libertines. Toujours dans l'attente d'un événement nouveau et l'œil volontiers fixé sur la porte, il n'eut que le temps de jeter à mi-voix un : *Attention !* Le patron entrait. M. Tabourin avait bien déjeuné, trop bien même. Il montrait une face teintée de vermillon sous des cheveux plats qu'il avait dû beaucoup mouiller pour triompher de leur rébellion naturelle. Au lieu d'adopter les modes nouvelles qui dissimulent commodément le linge par le moyen des gilets fermés, il étalait un plastron qu'il avait maculé par endroits, tant ses gestes étaient vifs et imprudents. Il affectait, sous le regard indifférent de Malaunay qui le photographiait, une

indifférence d'homme du monde en achevant son cigare, mais le premier mot du maître clerc le rendit à lui-même :

— Mme Albert Derize vous attend dans votre cabinet.

Aussitôt il ne pensa qu'à la clientèle.

— Ah ! ah ! elle se décide enfin. Il est temps de prendre jugement par défaut.

Une dernière bouffée hâtive, et il disparut. Quelques instants plus tard, on frappait à l'étude.

— Maître Lagier, annonça le saute-ruisseau en plaisantant.

C'était lui. On aurait voulu rire, mais le nouveau venu savait exiger le respect. Force fut aux clercs de dissimuler leur plaisir.

— M. Tabourin est là ?

— Oui, monsieur l'avocat, répondit Vitrolle. Il est dans son cabinet avec Mme Derize. Je vais vous annoncer.

Précipitamment, Philippe l'arrêta :

— Inutile. Je reviendrai.

Il ne tenait donc pas à rencontrer Mme Derize ? Dérangés dans leurs combinaisons, les clercs s'étonnaient, quand le patron reparut opportunément avec sa cliente. Il avait son air des mauvaises audiences qu'accentuaient encore ses cheveux collés. Philippe Lagier, surpris dans son départ, esquissa un mouvement de retraite et de gêne qui ne put échapper à un observateur aussi perspicace que Malaunay ; mais déjà la jeune femme, après une imperceptible hésitation, s'avançait vers lui :

— Monsieur, dit-elle, j'ai précisément à vous parler. Voulez-vous m'accompagner quelques pas ?

Interdit, il balbutia avec effort :

— Volontiers, madame.

Qu'était devenue cette maîtrise de soi-même qu'on n'avait jamais vue lui manquer ? Pourquoi cette émotion dans une circonstance tout ordinaire ? Il retrouva son assurance pour saluer l'avoué et ses clercs avant de sortir derrière la belle Mme Derize. Me Tabourin avait d'autres préoccupations en tête que la remarque de ces nuances. A peine la porte refermée, il annonça tragiquement à ses collaborateurs :

— Il n'y a plus d'affaire Derize.

— Comment ? Pourquoi ? interrogèrent les clercs.

— Mme Derize retire son assignation.

Vitrolle, Lestaque et Dauras se composèrent une figure de circonstance, longue et consternée. Mais le saute-ruisseau osa manifester une joie inconvenante et proclama :

— J'ai gagné.

Il fut toisé par le patron qui, ne comprenant pas, répéta machinalement :

— Gagné ?

— Parfaitement, expliqua le clerc avec insolence. Nous avions ouvert un pari sur l'affaire.

— Un pari ?

— Dans toutes les études ça se fait. Quel intérêt prendrions-nous aux procès sans un enjeu ? Mme Derize demandait la séparation. Son mari, lui, ne demandait rien. J'ai parié sur lui. Rien ne se passe : donc, j'ai gagné.

Et laissant M. Tabourin perplexe, il se tourna vers ses camarades :

— Chacun de vous me doit un dîner au restaurant de mon choix. Trois dîners, quelle veine !

Les autres protestèrent. L'avoué, scandalisé, mais gourmand, hésita une seconde entre le désir d'une invitation et la gravité de son état. Celle-ci l'emporta, et il se livra à la colère :

— Prenez garde, monsieur. Vous ne traitez pas les affaires sérieusement, et j'ai déjà remarqué chez vous un penchant dangereux au plaisir. N'avez-vous pas gagné récemment, au café du Commerce, un autre pari sur le temps le plus long que l'on peut mettre à fumer un cigare ? Le plus long ! A votre âge, j'aurais compris le plus court. Vous y avez employé plus d'une heure. C'était de quoi, sachez-le, vous faire renvoyer d'ici. Les intérêts d'une maison doivent être sacrés à ses employés, et je n'admets pas que mes clercs spéculent sur la perte de mes procès.

Et sur ce discours, où il exhalait son mécontentement, et qui était d'ailleurs hygiénique, — il avait besoin d'un exercice mitigé pour faciliter ses digestions, — il distribua sans ménagement la besogne à ses auditeurs attristés.

La place Saint-André est à deux pas du quai de la République où les Molay-Norrois habitaient. Au lieu de se rapprocher de l'Isère, Élisabeth se dirigea vers le Jardin de la ville. Philippe Lagier, qui marchait à côté d'elle sans prononcer une parole, s'étonna :

— Où allons-nous, madame ?

— Chez moi.

— Vous avez donc quitté vos parents ?

— Ne le saviez-vous pas ? J'ai pris un appartement rue Haxo, presque en face du jardin des Plantes.

— Ah ! dit-il, sans donner d'appréciation.

— On m'en a beaucoup blâmée. Pourtant, c'est mieux ainsi. Je vois mes parents presque chaque jour, mais pour élever ses enfants, il faut à une mère un peu de liberté.

Le Jardin de la ville était comme engourdi par le froid. Au-dessus des maisons, sur le délicat ciel d'hiver, d'un bleu si clair, si pâle, les ormeaux et les platanes en fusées découpaient leurs branches légères, leurs brindilles. L'eau de la mare était gelée, et l'on avait dû casser la glace sur un petit espace pour permettre au cygne noir de nager : mais le pauvre oiseau, se sentant prisonnier, osait à peine remuer les pattes. A côté d'Élisabeth, Philippe se souvenait de ce jour du dernier été où, dans ce même jardin, il avait plaidé devant le conseiller Prémereux la cause de la passion contre le parti nombreux des Molay-Norrois.

Ils parlèrent à peine le long des rues plus populeuses qui, de là, conduisent à la place de la Constitution d'où part la rue Haxo. Cette place symétrique et compassée, entourée de bâtiments officiels, était presque déserte, et la rue Haxo plus abandonnée encore.

— C'est là, dit-elle, comme ils arrivaient devant une haute maison, d'une apparence modeste, rapprochée du boulevard des Alpes, que bordent les talus gazonnés des anciens remparts.

Ils montèrent quatre étages. Elle le précéda à l'intérieur de l'appartement.

— Il n'y a pas de feu au salon. Excusez-moi, monsieur, de vous recevoir dans cette pièce. C'est notre salle d'études.

C'était un cabinet de travail simplement meublé, obstrué d'une grande table tachée d'encre, et dont la fenêtre donnait sur les arbres du Jardin des Plantes.

— Mes enfants écrivent ici leurs devoirs. Marie-Louise du moins, car votre filleul ne sait encore que s'amuser.

Elle paraissait contrainte, gênée par ce qu'elle aurait voulu dire et ne disait pas. Philippe Lagier s'en rendait compte et ne pouvait lui venir en aide. Lui-même, se rappelant le sentier d'Uriage où il avait connu l'humiliation et la honte, ne comprenait pas qu'il se retrouvât en face d'elle. Elle avait essayé de sourire en prononçant ce *votre filleul* qui les rapprochait. Ce fut un tel sourire de détresse qu'il se décida enfin à intervenir pour rendre à cette conversation le but qu'elle manquait.

— J'ai reçu, madame, une lettre de votre mari, d'Albert. Elle motivait précisément ma visite chez votre avoué, quand je vous ai rencontrée. Son notaire de Grenoble, Me Randon, l'avertit chaque mois que vous refusez de recevoir la pension qu'il envoie régulièrement.

— C'est vrai.

— Il m'en demande avec étonnement la raison, et il me prie d'insister ou de faire insister auprès de vous, pour obtenir votre acceptation, dans votre intérêt, et, si vous le négligez, dans celui de Marie-Louise et de Philippe qui s'impose à vous.

Après avoir fourni cette explication avec une autorité que l'embarras transformait en raideur, il regarda la jeune femme dont il constata la confusion, soit qu'en passant de l'air extérieur à l'air chaud de

la chambre le sang lui fût monté au visage, soit que cette rougeur fût occasionnée par le trouble où la mettait par avance sa réponse. Ainsi empourprée et les yeux embués de larmes, elle reprit son souffle comme si elle étouffait et répliqua au prix d'un grand effort :

— Mon mari a détruit lui-même son foyer. Il nous a privés de son appui moral. Dès lors, je suis décidée à me passer de son appui matériel.

— Et vos enfants ?

— Je les élèverai seule. Plus tard ils agiront selon leur volonté.

— C'est le dixième mois. Le notaire a déjà reçu dix mille francs en caisse à votre nom. Il ne veut pas les garder.

— Qu'il les renvoie à M. Derize.

— Albert ne les recevra pas. Vous le connaissez bien. Il a son orgueil... comme vous.

D'un geste d'indifférence, elle témoigna qu'elle se détachait du sort de cet argent. Cependant, la réponse de Philippe Lagier, cette allusion au caractère désintéressé d'Albert, lui était secrètement agréable. Elle achevait d'abolir les mauvais souvenirs que la présence de l'avocat risquait de réveiller. Celui-ci reprit, avec un peu moins d'assurance :

— Voulez-vous me permettre une question ? Cette pension, qui est légitime, que vous pouvez, que vous devez recevoir, ne vous est-elle pas indispensable ?

Elle expliqua sa situation avec simplicité. Elle avait reçu en dot deux cent mille francs dont le revenu lui suffirait. Elle n'ajouta pas que ses parents ne lui en avaient pas encore versé le dernier quart, et qu'elle se trouvait réduite à six mille francs de

rente. Philippe, en réalité, le savait, mais il se contenta de conclure :

— Ce n'est plus votre état d'autrefois.

L'appartement qu'elle habitait ne ressemblait en effet ni à celui de la rue Bara à Paris, ni à celui des Molay-Norrois au bord de l'Isère.

— Je m'y habituerai, dit-elle en souriant. Ce n'est rien. Je n'ai pas besoin de porter des manteaux de martre.

Celui qu'elle portait lui seyait si bien, favorisait d'un éclat si riche le teint de son visage, qu'il eut envie de protester. Il en avait perdu le droit, et il s'abstint.

— L'éducation de mes enfants, continua-t-elle, ne souffrira en rien de cette diminution. Je me le suis promis à moi-même, et je me tiendrai parole. Voyez : j'ai déjà commencé. Je corrige les devoirs de Marie-Louise, et je lui apprends ses leçons.

— Vous vous donnez beaucoup de peine.

— Cela m'occupe. Il faut bien s'occuper des autres quand sa propre vie n'a plus aucun but.

Elle s'était levée. Il crut qu'elle l'invitait au départ. Mais elle avait ouvert le tiroir d'un secrétaire, et déjà revenait vers lui pour lui remettre un paquet soigneusement plié qu'il reconnut :

— Je vous ai prié de m'accompagner pour vous rendre les cahiers de M. Derize. Je vous remercie de me les avoir communiqués. Je les ai gardés bien longtemps, mais vous ne me les aviez pas réclamés.

Il s'inclina sans un mot.

— Et voici, ajouta-t-elle, la lettre qui lui avait été adressée et que je détenais sans droit. Vous la lui restituerez.

Philippe, stupéfait, refusa l'enveloppe qu'elle lui tendait :

— Ce télégramme vous appartient. Il est votre arme. Vous ne pouvez vous en dessaisir.

— Je n'en ai plus besoin.

— Mais, madame...

— Je renonce à ma demande en séparation. Albert agira à sa guise.

Pour la première fois dans cette conversation, elle employait le prénom de son mari. C'était l'unique marque de son émotion.

— Ah ! murmura Philippe qui ne s'attendait pas à cette nouvelle. Albert le sait-il ?

Je viens d'en informer mon avoué. Le sien l'en informera à son tour.

— Vous m'autorisez à le lui dire ?

— Sans doute.

Dès lors, il n'avait plus qu'à prendre congé. Debout devant elle, il ne savait comment lui témoigner son respect. Au cours de cette entrevue improvisée il avait constamment cherché l'occasion d'obtenir son pardon. A l'humiliation de ses souvenirs, il joignait celle de son infériorité dans la circonstance où il eût désiré le plus vivement d'utiliser les ressources de son esprit. Mais il n'avait pas épuisé la surprise. Élisabeth lui offrit la main, et avec un tremblement dans la voix, commenta son geste :

— Je voulais aussi, monsieur, vous dire que j'ai oublié vos dernières paroles d'Uriage. Donnez-moi la main. Vous m'aviez mal jugée : c'était ma faute. Une femme seule doit être si prudente. Restez l'ami d'Albert, et soyez un peu le mien. Nous nous rencontrerons rarement. Je ne me rappelle que les

vérités qui me sont venues de vous un jour, et qui m'ont fait réfléchir, sur la part que l'on a soi-même dans son malheur...

Philippe, penché, lui baisait les doigts qu'elle retira doucement.

— Madame, répétait-il, madame...

Et quand il put dominer son trouble :

— Je serai digne de votre pardon. Là-bas, si vous saviez, j'ai ressenti un tel dégoût ! Maintenant, je me retrouve plus jeune, plus léger. Ah ! c'est lourd à porter, le mépris de soi-même.

— Chut ! dit-elle un doigt sur la bouche, pour l'inviter à ne pas prolonger un pareil sujet, à ne jamais y revenir.

Il s'inclina :

— Adieu, madame. Vous n'aurez pas d'ami plus dévoué.

Quand il fut parti, Élisabeth quitta son chapeau et sa fourrure. Ses joues étaient brûlantes et ses mains glacées. Les enfants, que leur bonne avait conduits à la promenade de l'Ile-Verte, allaient rentrer : tout à l'heure, elle reprendrait avec eux ses occupations journalières qui parfois la rendaient si lasse. Elle s'assit près du feu, s'appuya au dossier de son fauteuil et s'immobilisa dans cette pose, comme on se détend après un excès de fatigue. Elle éprouvait, avant le recommencement, un immense besoin de se reposer, de ne plus penser, de ne plus agir. L'ombre montait, mais elle n'alluma pas la lampe. En face d'elle, par la fenêtre, elle voyait, au delà des arbres du jardin, la neige de Belledonne que le couchant embrasait, et qui prenait des teintes de fleurs de printemps. Sous ces caresses de soleil, les glaciers

vivaient, et pourtant, de loin même, dans le soir trop clair, on en devinait le froid. Sous tant d'efforts méritoires qui semblaient animer sa pauvre existence abandonnée, elle sentait ainsi la mort.

Que de courage elle avait montré pour triompher peu à peu de sa mollesse naturelle, pour mener à bien tant de décisions dont la générosité ne la soutenait plus après leur accomplissement ! Aucune compensation, aucun espoir ne lui seraient accordés. Loin d'elle, l'un près de l'autre, Albert et sa maîtresse jouissaient librement de leur amour. Cependant, ils connaîtraient sa grandeur d'âme, sa fierté, sa vie nouvelle et difficile. Elle les contraindrait au souvenir. Dans cette journée, n'avait-elle pas donné sa mesure, elle aussi ? La biographie d'Anne qu'on lui avait ressassée avec tant d'admiration, contenait-elle une page mieux remplie ? Cette comparaison avec sa rivale, en excitant sa jalousie, en envenimant sa blessure, lui rendit un peu d'énergie. Ses enfants, qui vinrent l'embrasser dans la demi-obscurité où elle s'enlisait, achevèrent de dissiper sa torpeur. Elle songea que la mère d'Albert l'approuverait, la remercierait, et, dans cette activité inaccoutumée qui avait exigé de sa nonchalante jeunesse un déploiement de forces dont elle éprouvait après coup l'usure, elle trouva, malgré tant de motifs de se désespérer, cette paix dans la fatigue que donne au corps un exercice salubre. Et cette sensation inéprouvée lui fut ensemble un étonnement et un soulagement.

III

MADAME MOLAY-NORROIS

APRÈS le retour à Grenoble, Élisabeth avait invoqué son installation nouvelle pour ne pas recevoir. Mais, sur les conseils de ses parents, confirmés à sa grande surprise par sa belle-mère, elle s'était décidée à prendre un jour. A Paris, elle mettait peu de bonne volonté à entretenir les relations utiles ou agréables à son mari, leur préférant ses propres relations de famille. Albert, petit à petit, l'avait laissée libre et s'était détaché de la société. Comme elle pensait bénéficier de son nouvel état, convenable à son apathie naturelle, de toutes parts on la circonvenait. Pour les Molay-Norrois, la vie mondaine avait ses exigences sacrées, et Mme Derize l'engageait à fuir l'isolement.

— J'ai confiance, lui avait dit celle-ci, que l'avenir s'éclairera pour vous. Mais il faut vous organiser une existence normale. Il n'est pas bon de demeurer toujours en face de son souvenir.

— Mais vous-même ?

— Oh ! moi, je suis toute vieille, et le passé peut me suffire. Marie-Louise et Philippe auront des amis dont vous connaîtrez les parents. Vous m'avez causé une grande joie en renonçant à la séparation.

— Personne ne le sait encore.

— Puisque vous portez le nom d'Albert, il est juste que les sympathies, que l'estime publique aillent à vous. Si Dieu permet qu'un jour vous repreniez la vie commune...

— Je ne reprendrai jamais la vie commune avec Albert. Il m'a fait trop de mal.

Après cette protestation, elle s'était rangée, moins par opinion personnelle que par faiblesse et besoin de distraction, à l'avis de Mme Derize. Elle en fut récompensée par la première visite qu'elle reçut. Une de ses amies de pension, — Blanche Servin qui avait épousé un petit employé sans lustre, M. Vernier, et qu'elle avait perdue de vue, — la sachant malheureuse, s'enhardit à la venir voir, ce qu'elle n'eût osé auparavant à cause de la différence de leurs situations. C'était une de ces femmes insignifiantes au premier abord, et qui ont le temps de se dévouer à beaucoup de bonnes œuvres parce qu'elles ne pensent jamais à elles-mêmes. Élisabeth fut étonnée de son tact, de sa bonté rayonnante, de la douce gaieté qu'elle montrait, malgré toute sorte de difficultés et d'embarras rencontrés dans une existence qui était précaire et chargée d'enfants. Quel parti celle-là avait su tirer d'un sort médiocre ! Elle se promit de la revoir, et de conduire chez elle Philippe et Marie-Louise.

Puis ce fut, à peu d'intervalle, la compagnie des Molay-Norrois. Mme Passerat, toujours agissante et pressée, arriva la première, accompagnée du vieux conseiller Prémereux, sigisbée fourbu qu'elle menait à la cravache, depuis que M. Molay-Norrois, victime d'une crise d'arthritisme, se trouvait contraint à garder la chambre. Avec sa grâce abondante, elle

inspecta les lieux et courut à la fenêtre pour apprécier la vue.

— Des arbres, des arbres de toutes essences. Et Belledonne à l'horizon. C'est merveilleux. Mais comme vous êtes jolie, ma petite ! Vous avez raison de vous faire toujours habiller à Paris.

— C'est une robe de l'hiver dernier, expliqua Élisabeth dont la toilette contrastait avec le mesquin mobilier. On me l'a retouchée ici.

Mme Passerat éclata de rire :

— Quelle innocente ! on ne raconte pas ces choses-là.

La jeune femme, décidée à opposer de la froideur à toutes les démonstrations, dut pourtant reconnaître l'aisance et le charme de sa visiteuse. Mais celle-ci, ayant épuisé ses sujets ordinaires pour capter une confiance qui se dérobait, donna à entendre, d'un air condescendant, qu'elle était informée du retrait de l'assignation. Décidément l'étude Tabourin n'avait de secrets pour personne.

— Oui, ajouta-t-elle, votre installation ici n'est que provisoire. Vous pensez retourner bientôt à Paris.

— Je ne crois pas, madame, répondit Élisabeth qui s'était redressée devant cette intrusion dans sa vie intime.

— Mais si, mais si ! Votre père sera enchanté. Il a tant de jugement, votre père, une si haute expérience. Voyez-vous, mon enfant, il faut aux passions, pour qu'elles durent, un décor brillant, le mouvement et l'éclat d'un salon. Les hommes sont si vaniteux. Votre mari s'est précipité hors du monde : c'est une équipée qui ne durera pas.

— Vous savez mieux que moi si elles durent, madame. Mais vous me permettrez d'être seule juge dans mon cas.

Elle-même fut étonnée d'avoir prononcé cette phrase à double entente qui se terminait par une demi-menace. Mme Passerat, déconcertée, hésitant devant l'allusion, se méfia et songea : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. »

Mmes de Vimelle et Bonnard-Basson, étroitement unies par l'alliance de leurs maris dans les affaires, partagèrent la même voiture pour gagner la lointaine rue Haxo. Moins grandes dames que Mme Passerat, et, partant, plus accessibles aux petites rivalités de province, elles constatèrent avec satisfaction silencieuse l'état de la maison et le nombre des étages. A peine entrées, elles dressèrent, tout en parlant, l'inventaire des meubles, mais évaluèrent désagréablement la toilette d'Élisabeth qui portait la marque de son origine parisienne et ressortait davantage dans un cadre modeste, contraste qu'elles estimèrent de mauvais goût. Après les compliments d'usage, Mme de Vimelle minauda, tandis que son amie achevait de reprendre le souffle qu'elle avait perdu dans l'escalier :

— Nous avons appris, madame, votre décision nouvelle. C'est parfait. Vous déjouez les manœuvres de l'adversaire.

— Quelles manœuvres ? quelle décision ? questionna Élisabeth interloquée.

— Grenoble est une petite ville où tout se sait.

— Tout, s'empressa d'appuyer Mme Bonnard-Basson pour bien indiquer qu'elle n'avait rien à cacher.

— Mais quoi ?

— Eh bien ! trois ans après le jugement, votre mari transformait la séparation en divorce et il épousait sa complice. Vous lui coupez l'herbe sous le pied en renonçant à votre procès.

— Je n'ai jamais pensé à cela.

Et, indignée, Élisabeth se demanda de quel droit on pénétrait si insolemment dans les inquiétudes et les incertitudes de son cœur. Elle le donna à entendre, non sans fermeté. Mme de Vimelle se chargea de lui répondre :

— Mon Dieu, madame, un divorce, c'est comme un livre ou comme un crime : ça appartient à l'opinion.

Après le départ de ces dames, Élisabeth, qui s'en était fait des ennemies, les compara à la peu brillante Blanche Vernier qui ne lui avait pas soufflé mot de sa fausse situation, mais qui lui avait offert si spontanément une amitié sûre, loyale et active. Sous la pression des jours, elle voyait peu à peu s'écrouler les façades et apparaître la vérité qui exige, pour être comprise, un lent ou cruel apprentissage.

Elle n'attendait plus personne. Mme de Crozet, dont elle avait invité les enfants, compagnons de Marie-Louise et de Philippe, s'était excusée d'un mot sec où il était facile de déchiffrer un refus d'entrer en relations avec une femme séparée de son mari. Ce premier affront lui fut très sensible. En présageait-il d'autres ?

Il était déjà tard lorsqu'elle reçut la visite de sa mère. Elle ne l'avait pas consultée sur l'abandon de ses droits, et en eut des remords. C'est un cas assez fréquent dans l'histoire des familles : la femme,

après son mariage, continue de se placer sous la tutelle de ses parents, et en particulier de sa mère, même s'ils ne recherchent pas cette influence. Elle réclame à tout propos leur intervention. Puis, un beau matin, elle s'en affranchit sans se préoccuper de provoquer un changement aussi radical. Élisabeth, après son désespoir d'Uriage, s'était dégagée tardivement. Se sentant mal comprise, se découvrant mal conseillée dans le passé, elle avait sans égards repris sa liberté. Rendue égoïste par le chagrin comme il arrive aux natures faibles, elle ne discernait pas celui des autres. Mme Molay-Norrois avait souffert de la réserve de sa fille que les circonstances lui rendaient spécialement pénible, mais n'avait su que l'accabler d'obsessions maladroites. Et l'abîme, entre elles, s'était creusé jour à jour. Elles n'échangeaient plus que des propos insignifiants comme des appels écourtés qu'il faut crier de chaque bord d'un ravin.

Élisabeth s'informa de la santé de son père.

— Il s'ennuie au lit, expliqua sa mère. Il est très impatient. Je lui fais la lecture. Il a tant besoin d'être distrait, il est si peu habitué à souffrir !

— Je vous aiderai à le soigner.

Qu'allaient-elles se dire après cette unique rencontre de leurs préoccupations ? Mme Molay-Norrois hésita, puis, timidement, elle murmura en regardant le tapis afin d'atténuer son audace :

— Alors... tu te résignes... aussi ?

Élisabeth, à ce dernier mot qui pouvait être irréfléchi, s'appliquer sans désignation précise à des cas analogues, avoir été prononcé machinalement à cause du silence, fut tout ébranlée et regarda atten-

tivement sa mère. D'un coup, elle releva sur le visage encore jeune et, avant l'automne, doux et souriant, les traces d'affliction qu'elle aurait pu constater depuis quelques mois. Elle ne douta pas, elle ne put pas douter de sa découverte.

— Maman ! soupira-t-elle avec tendresse, et elle se jeta dans ses bras.

Les deux femmes se tinrent longtemps embrassées. Le malheur leur restituait l'intimité d'autrefois, du temps où l'une d'elles n'était qu'une petite fille. Sans s'être rien dit, elles s'étaient devinées. Par pudeur filiale, Élisabeth, qui se souvenait de sa rancœur d'Uriage, n'osait interroger sa mère, et se demandait depuis combien de temps celle-ci vivait avec cet horrible secret. Comme nous demeurons étrangers les uns aux autres ! Que nous savons peu deviner les pires détresses des êtres qui nous sont le plus chers, et comme il est difficile de voir et de comprendre avec exactitude ! Remplir un devoir est plus aisé que de le connaître, et nul ne dirige ou ne perfectionne en lui-même cet art délicat et complexe de la connaissance. La première, Mme Molay-Norrois éprouva la nécessité d'une explication :

— Ma chérie, je te retrouve. Je croyais t'avoir perdue.

— Oh ! maman.

— Je ne savais pas pourquoi tu t'éloignais de moi. Mais je m'adressais des reproches.

— Des reproches ?

— Oui. Lorsque tu nous es revenue de Paris après la... trahison d'Albert, je n'ai pas admis un instant que votre séparation ne fût inévitable. Je t'ai excitée contre lui au lieu de te calmer. J'avais encore,

à mon âge, tant d'illusions sur la vie, sur le bonheur ! Maintenant je n'en ai plus, tu comprends. J'avais si peu réfléchi à ces choses ! Pardonne-moi mon erreur.

Élisabeth couvrit de baisers les pauvres yeux qui pleuraient. A voix basse elle demanda :

— Il y a longtemps que... vous savez ?

— Le dernier jour d'Uriage. Et toi, tu savais donc aussi ?

— Oui.

— Tu ne m'as pas avertie, tu t'es retirée de moi.

— Pas de vous, maman, de père. Comment aurais-je parlé ?

— C'est juste.

Elle hésita un instant, puis voulut se défendre quand elle n'était pas accusée :

— Il est trop tard. Après trente-trois ans de mariage. A cause de toi, de tes frères, de leur carrière, j'ai les bras liés. Qu'aurais-je fait ? Je n'ai rien dit. Il ne s'en est pas aperçu. Il est un peu égoïste. Pourtant, j'ai bien souffert. Et puis, c'est tout un passé qui est empoisonné. Je n'ai plus de souvenirs.

— Chère maman, ne parlez plus. Appuyez-vous sur moi. Restez là comme si j'étais, moi, votre maman.

— Non. Écoute encore. Il faut que tu saches. Il n'a pas tous les torts. Quand il était dans l'armée et qu'on l'a changé de garnison, j'ai insisté pour qu'il donnât sa démission. Il était inoccupé et si séduisant ! Moi, je me laissais vivre. J'ai mal agi. Il y a souvent un peu de notre faute dans les malheurs qui nous frappent.

— Oh ! vous n'aviez pas mérité cette peine.

— Maintenant, il est malade et la vieillesse est là. C'est triste à penser, mais la vieillesse et la maladie travaillent pour moi. *Elle* vient moins volontiers. Il préfère mes soins. C'est déjà quelque chose.

Elle essaya de sourire sans y réussir tout à fait. Élisabeth continuait de lui tenir les mains, ne se lassait pas de surprendre sur le pauvre visage flétri les signes de détresse qui étaient pour elle de vivants reproches. Malgré son affection, elle avait jugé si défavorablement, depuis quelques mois, sa mère, et celle-ci lui donnait une leçon d'endurance, de silence, d'abnégation, de résignation. Mais, précisément, elle ne voulait pas se résigner. Quand on lui demanda ce qu'elle pensait faire, elle répondit :

— Je ne sais pas.

— Tu restes sa femme. S'il te revenait, le recevrais-tu ?

— Je ne le crois pas.

— Alors, qu'attends-tu ?

Élisabeth laissa tomber les bras :

— Je ne fais plus de projets. Un jour j'espère, un autre je me révolte, ou je me laisse aller. Je n'ai pas encore choisi ma route.

— Chère petite, pour nous, il n'y en a qu'une. Je le vois bien maintenant. Et je t'en ai détournée.

— Oh ! ce n'est pas vous, maman. Mais il y en a une autre qui est celle d'une nouvelle vie sans liens avec le passé. Je n'en veux pas. Pour les femmes comme nous, elle est impraticable.

— Alors ?

— Il doit y en avoir une troisième.

— Laquelle ?

— Je la cherche.

L'hiver se passa pour Élisabeth en des alternatives d'énergie et d'abandon. Sa faiblesse était encore la force d'autres êtres qui se trouvaient dépendre d'elle. Ne devait-elle pas distraire son père, réconforter sa mère, refréner sans la réduire la nature riche et exubérante de Marie-Louise, développer celle, moins active, du petit Philippe ? Tous ces soins l'occupaient, remplissaient ses journées, l'empêchaient de trop sentir sa solitude, mais ne la satisfaisaient pas, et parfois l'accablaient. Il lui arrivait le soir de se coucher dans le désespoir, de se livrer à la douleur plus entièrement que jadis à l'amour, et de retrouver ce désespoir à son réveil. Une visite à Mme Derize qui l'accueillait avec tendresse, qui lui donnait des conseils virils et pratiques et s'efforçait de la tourner vers Dieu, lui rendait un peu de patience. La vieille femme avait découvert un moyen de lui parler d'Albert avantageusement : c'était d'Albert enfant qu'elle lui racontait toute sorte d'épisodes oubliés, afin d'entretenir en elle un souvenir moins amer que ceux qu'elle gardait de lui. Tourmentée quelque après-midi à la promenade par Marie-Louise qui réclamait toujours des récits, Élisabeth se laissa arracher une de ces histoires enfantines, et bientôt elle fut entraînée, presque malgré elle-même, à parler de leur père à ses enfants.

Un jour, comme elle traversait avec sa fillette la place de la Constitution, elle lui proposa d'entrer au musée.

— Quoi c'est, un musée ?

— Des tableaux qui représentent des figures, ou bien des paysages.

— Oh ! oui, entrons.

Dans la première salle, Marie-Louise alla se poster tout droit devant l'éclatant portrait de Mlle de Barral, que Largillière a peinte riante et fardée, en une opulente toilette rouge aguichante comme une enseigne.

— Regarde, maman, cette jolie dame.

Instantanément, Élisabeth se rappela ses propres réflexions en présence d'Albert comme il lui choisissait, dans ce même musée, les tableaux susceptibles de former son goût. Elle chercha le vieillard de Fragonard qui devait se trouver à côté du Largillière, et le regarda avec attention. Elle n'eut pas de peine à s'intéresser à ce visage crevassé qui résume toute une biographie de paysan laborieux, songeur et vaguement ivrogne. Comme ces œuvres d'art, dont on prétend réserver l'admiration à une élite, étaient, au contraire, facilement accessibles ! Il suffisait de les rapprocher de la vie, de les considérer comme une transposition plus précise, mieux encadrée, de cette vie trop vaste et toujours un peu fuyante. C'étaient là des expressions d'Albert qui soulignaient sa vision. Elle entraîna Marie-Louise vers le vieux portrait :

— Laisse cette figure immobile. Regarde celle-ci. Comme elle est plus parlante ! A Saint-Martin, nous avions un voisin qui lui ressemblait. Il est mort dans un ruisseau, un soir de foire, mais à l'église personne ne chantait mieux que lui. Ce n'était pas un mauvais homme. Il buvait trop. Il a été bien puni.

— Maman, dit la fillette, j'aime quand tu racontes...

Une autre fois, s'étant remise à ses études de piano qui avaient été poussées assez loin, mais d'une

façon plutôt mécanique, elle reprenait la sonate de Beethoven qu'on a appelée si justement *l'appassionata* et la vivait si intensément qu'elle en oubliait sa peine, ou plutôt lui donnait son expression pathétique. Après l'allegro tourmenté, mais éclairé par les retours d'une phrase d'amour ardente et triste, et l'andante qui s'élève au-dessus des tempêtes humaines jusqu'à la sérénité, elle commençait la troisième partie qui est coupée d'appels désespérés, quand elle entendit pleurer Marie-Louise dont elle avait oublié la présence.

— Qu'as-tu, ma chérie ?

— Je ne sais pas. Tu joues si triste !

— Je n'aurais pas dû te jouer ça.

— Oh ! si, j'aime quand c'est triste.

Elle avait donc su transmettre son émotion et favoriser chez sa fille le développement de cette sensibilité profonde que l'enfant tenait de son père et qui, affermie, lui pourrait être une source de nobles joies et de dignité. Albert, plus tard, s'il la rencontrait, serait obligé de reconnaître que, loin de lui, ses enfants n'avaient pas été diminués. Ce serait la revanche de la femme abandonnée.

Au printemps, Élisabeth, qui surveillait de temps à autre les vitrines des libraires, vit afficher un nouveau livre de son mari, le tome troisième de l'*Histoire du paysan*. C'était le premier qu'il publiait depuis leur séparation. Jamais elle n'avait désiré si ardemment de lire un livre. Elle passa et repassa devant la boutique, attirée et n'osant pas l'acheter. A Grenoble, elle était trop connue pour que cette acquisition ne fût pas remarquée et ne devînt pas la fable de la ville. Que faire ? Sa curiosité était si

aiguë qu'elle ne lui laissait pas de répit. Elle découvrit dans le voisinage de sa maison, rue de Strasbourg, un petit libraire, à la devanture minable, qui, certainement, devait ignorer son nom. Elle se glissa dans le magasin à la tombée de la nuit :

— Le dernier volume de l'*Histoire du paysan* par Albert Derize, s'il vous plaît.

— Albert Derize ? connais pas.

Elle qui avait prononcé avec effort ces syllabes s'irrita de les entendre dédaigner. Elle sortit sans remercier, et gagna directement la principale librairie de la ville, sur la place Victor-Hugo, où elle acheta sans dissimulation le volume qu'elle convoitait. Comme elle emportait sa proie d'un pas hâtif, elle croisa le conseiller Prémereux qui, toujours galant auprès des dames, l'aborda. Après les compliments d'usage, il désigna le paquet :

— Je gage que c'est un roman.

— Oui, c'est un roman.

— Mais non, ce n'est pas le format.

Elle rougit et, ne trouvant aucun mensonge, elle détourna la conversation. Dès qu'elle put se libérer, elle courut chez elle se cacher. Jamais elle n'apporta tant d'avidité à une lecture. Dérangée par les questions de ses enfants, elle attendit la veillée pour s'y livrer toute.

C'était, comme les précédents, un livre très documenté, mais si bien construit qu'il s'étayait et montait comme un monument à mesure qu'on tournait les pages, et, de plus, chaud de lumière et chargé d'expérience, semblable à ces pierres du passé dont la patine, caressée de tant de soleils et éprouvée par tant d'orages, porte le témoignage d'un élan hu-

main. Cette couleur et cette clarté, par quoi se manifestait habituellement la personnalité d'Albert, pour les avoir reconnues dans sa fièvre avec une sensibilité nouvelle, Élisabeth s'imagina qu'elles ornaient spécialement ce dernier ouvrage. Elle en voulut faire hommage à une inspiratrice abhorrée et se jeta ainsi dans la pire détresse. Haletante, oppressée, torturée par sa lecture et incapable de s'en détacher, elle parvint, au milieu de la nuit, à la dernière partie qui se rapportait aux mœurs du pays basque et les citait comme la plus forte consolidation d'une race par le maintien du domaine rural et de l'esprit de famille. L'auteur notait ses propres observations sur la puissance de l'héritage, sur la force active de la tradition. Après Le Play, après Cheysson, il reprenait l'histoire de la famille Melouga, et passant en Espagne, il citait d'autres exemples du respect de la terre uni au respect du chef de famille. Le livre s'achevait dans une sorte d'hymne en l'honneur de la race et du sol.

Sans doute de telles conclusions ne manquaient pas d'ironie. Celui qui les transcrivait avec tant d'ampleur et sur un rythme grave, précis, éloquent, par quoi était-il qualifié pour les imposer ? Il montrait l'importance de la cohésion dans la famille, de la fixité dans l'héritage, de l'indissolubilité dans le mariage, et lui-même, volontairement en marge de la société, avait quitté sa femme et ses enfants et visitait les pays basques, pour y cueillir cette gerbe de réflexions, en compagnie de sa maîtresse. Pour un lecteur informé, le spectacle devait être divertissant. Tant de réguliers, il est vrai, écrivent des livres anarchistes, qu'il faut bien, par contraste,

s'attendre à recevoir des leçons d'ordre de la part de ces irréguliers dont la faiblesse dans la vie privée n'a atteint que le cœur ou les sens sans corrompre le cerveau. Il est si aisé, si tentant, si flatteur d'ériger ses passions en dogmes, de transformer ses infortunes particulières en calamités publiques, de généraliser ses erreurs, que la résistance à sa propre expérience, dont on demeure assez clairvoyant pour distinguer le manque de solidité, implique à elle seule une rare force de la pensée.

Élisabeth, lorsqu'elle ferma le volume, n'avait même pas été effleurée par l'ironie de ce contraste. Mais, à constater qu'Albert n'avait pas varié dans ses analyses sociales et restait inébranlablement fidèle, avec plus de chaleur, mais aussi une trépidation plus fébrile qu'elle ne distingua pas, au plan primitif dont elle se souvenait de l'avoir entendu indiquer les bases, il lui sembla qu'à défaut du cœur perdu, un lien cérébral le rattachait encore aux abondonnés, et qu'elle était un peu moins trahie.

IV

LA VIE NOUVELLE

A LA fin de mai, Élisabeth quitta Grenoble pour s'installer dans la vieille maison de Saint-Martin. La santé de sa fille, un peu anémiée et nerveuse, nécessitait un changement d'air, et le médecin conseillait la montagne. Elle proposa à ses parents, non sans une arrière-pensée secrète, d'accepter son hospitalité. M. Molay-Norrois résista à ses sollicitations.

— Nous irons à Uriage pendant les grandes chaleurs, c'est entendu. Mais en plein hiver !

— En plein hiver, père ? C'est le printemps, et demain ce sera l'été.

— Enfin, ne compte pas sur moi.

Comme il n'appréciait la campagne qu'en y transportant les mœurs de la ville, et avec beaucoup de société, il attendrait que les hôtels de la petite station balnéaire fussent remplis. Après cet échec, Élisabeth pria Mme Derize de l'accompagner.

— C'est vous, lui dit-elle, qui nous recevrez. J'avais résolu de ne plus rien accepter d'Albert, et la propriété de Saint-Martin lui appartient. La maladie de Marie-Louise m'oblige à moins d'intransigeance. Quand vous serez là-haut avec nous, je n'aurai pas ces scrupules.

— Pourquoi les avoir ? Albert n'a qu'un foyer, le vôtre. Il vous doit son assistance.

— Je la refuse. Ne me comprenez-vous pas ?

— Non, un père a la charge de ses enfants. Cette séparation me cause tant de mal ! Autant qu'à vous. Il ne le sait peut-être pas assez.

— Ne lui parlez jamais de moi.

— De quoi lui parlerais-je, sinon de son devoir ? Jusqu'à ma mort, s'il s'obstine dans sa mauvaise passion, il entendra ma plainte.

— Et que vous répond-il ?

— Jamais rien sur ce sujet.

— Vous voyez bien.

— Nous ne connaissons pas sa pensée. Les orgueilleux ne la livrent pas volontiers, et sa faute doit élargir son orgueil. Quand nous sommes hors de la vérité, notre esprit de révolte s'alimente naturellement de notre erreur. Mais rassurez-vous, Élisabeth. Quand il est question, dans mes lettres, de vous et des enfants, je sais ménager votre fierté. Je désire seulement entretenir son souvenir, son remords.

— Oh ! son remords ?

— Il dort peut-être, mais il s'éveillera. Chacun de nous a son heure, et surtout quand nous ajoutons aux maux de la vie, déjà bien suffisants, ceux que nous créons nous-mêmes.

Elle ajouta, plus mélancoliquement :

— Je sens l'âge. Tous les jours je demande à Dieu la grâce de vous voir réconciliés avant de mourir.

Et comme si elle suivait pour elle seule le fil de ses réflexions :

— Cela les rapprocherait peut-être.

— Quoi donc, ma mère ? interrogea Élisabeth.

Mme Derize la regarda comme si elle revenait de loin et, après un silence, dit en souriant :

— Oh ! rien, ma chère fille. On a quelquefois des idées étranges...

A Saint-Martin-d'Uriage, l'existence de ces dames fut toute simple et monotone. Le soin des enfants, quelques lectures, des promenades, et le soir, un peu de musique ou de longues conversations occupaient leurs journées qui commençaient de bonne heure et ne se prolongeaient pas bien tard. Souvent Mme Derize suivait l'allée des platanes qui aboutissait à la chapelle. Comme Élisabeth ne l'y accompagnait pas, elle choisissait de préférence le temps que celle-ci employait à conduire au grand air Marie-Louise et Philippe dans les bois ou les prés des environs. Ses jambes rencontraient vite la fatigue que son esprit, resté actif et même ardent jusque dans la vieillesse, ne connaissait pas.

Élisabeth, se rappelant que dans ses cahiers Albert vantait les bénéfices de la fatigue physique, s'imposait chaque jour une marche plus longue. Au commencement, elle encourut les sarcasmes de Marie-Louise qui détalait comme un lièvre par les chemins et reprochait à sa mère et à Philippe leur lenteur. Peu à peu, mieux entraînée, elle couvrit des distances estimables, et se trouva prendre un plaisir nouveau à cet exercice que jadis elle avait dédaigné. Sur les pentes de Chamrousse, — aussi loin de la maison que le lui permettaient les petites jambes de son fils, — elle regarda avec surprise, comme si elle les découvrait, les hautes voûtes que forment les sapins aux fûts droits, pareils à des colonnes de

cathédrale. Elle en fut impressionnée religieusement. La nature cessait d'être pour elle, comme à l'automne précédent, une compagne de douleur.

Presque chaque soir, du balcon de la route, elle s'intéressait à la dégradation de la lumière. Les troupeaux et leurs pâtres qui se pressaient autour de l'abreuvoir lui communiquaient ce sentiment de paix que la campagne répand à la chute du jour comme un parfum.

Marie-Louise finit par convenir que sa maman marchait presque aussi bien qu'elle.

— Mais courir, tu ne saurais pas.

— Essayons.

La jeune femme ramassa ses jupes, et essaya. Ses enfants qui ne l'avaient jamais vue ainsi lancée en poussèrent des cris de joie et en oublièrent de concourir. Cette nouvelle supériorité conquit leur enthousiasme.

— Décidément, conclut la fillette, il ne te reste plus que le ravin.

— Quel ravin ?

— Le ravin de papa.

C'était un endroit mystérieux et sauvage qu'elle-même n'aurait pas su retrouver, où son père l'avait conduite une fois et d'où ils avaient eu de la peine à sortir à cause des branches enchevêtrées, des épines et des cailloux. Elle en gardait un souvenir héroïque dont elle se servait pour éblouir son entourage dans les occasions exceptionnelles.

La mère d'Albert, mise au courant de ces exploits, raconta les prouesses de son fils qui, dans sa première jeunesse, avait aimé la montagne pour la qualité de son air, pour ses spectacles de domina-

tion, et surtout pour ses dangers. Élisabeth, après l'enfance, apprenait peu à peu l'adolescence de son mari dont elle n'avait jamais été curieuse. Elle dut, en outre, faire droit aux petits qui réclamaient des récits d'aventures. Et la voilà explorant, de nouveau, mais avec plus de méthode et de volonté de réussir, tantôt agenouillée sur le plancher, tantôt hissée sur une échelle, les rayons de bibliothèque qui garnissaient du haut en bas toute une pièce de la maison où, jadis, elle ne pénétrait guère. Elle en tira, après bien des recherches, un volume de contes du Dauphiné et commença par trébucher dans ses récits ; puis, avec l'expérience, elle apprit à ménager, à suspendre ses effets, et à modifier les dénouements d'une façon optimiste pour ne pas contrister Marie-Louise trop attachée aux personnages de ses fictions, tandis que Philippe prenait plus philosophiquement son parti des catastrophes. Le diable qui construisit un mur d'enceinte autour du parc de Vizille et qui fut la dupe du maréchal de Lesdiguières, la fée Mélusine dont les grottes de Sassenage sont le domaine et dont la fille, de sirène qu'elle était, devint femme par amour, captivèrent spécialement l'imagination des enfants, parce qu'ils avaient, l'année précédente, visité les lieux mêmes de ces enchantements dans l'automobile des Passerat, ce qui, pour eux, suffisait à donner à la légende un air de réalité.

— A Sassenage, maman, expliqua Marie-Louise, nous n'avons pas vu Mélusine.

— Elle n'y est plus maintenant.

— Où est-elle ?

— Très loin dans la mer.

La fillette demeura songeuse, puis conclut :

— On aurait pu me raconter son histoire pendant qu'on était dans la grotte. C'est bête de se promener dans une grotte sans rien dire de la fée.

Élisabeth reporta naturellement sa pensée vers Albert que cette réflexion eût amusé. C'était la critique ingénue, combien flatteuse pour un historien, de tant de voyageurs qui parcourent la terre sans rien voir que des apparences, sans rien connaître que des formes plus ou moins pittoresques. Quant à Philippe, il préférait le diable qui bâtit des murailles en une nuit et qu'on paie en monnaie de singe.

Une fois la bibliothèque rouverte, la jeune femme prit l'habitude d'y pratiquer des fouilles. Après avoir servi ses enfants, elle s'occupa d'elle-même. Elle relut certains ouvrages de son mari qu'elle avait parcourus hâtivement autrefois, par devoir, et y trouva son plaisir. Puis elle s'attacha de préférence aux biographies, aux mémoires qui, par leur contact immédiat avec la vie, convenaient davantage à sa nature plus réaliste qu'imaginative. Peu à peu, sans même se rendre compte du lent travail qui s'accomplissait en elle, elle comprenait mieux quelle empreinte humaine portent nos pays de vieille civilisation, et l'importance du passé, des grands hommes, des monuments et des œuvres d'art. Par un étrange retour, elle se trouvait prendre les goûts de son mari quand elle était séparée de lui, pour toujours sans doute. L'influence d'activité intellectuelle qu'il n'avait pas exercée sur elle en huit années de mariage, il l'exerçait à distance et n'en saurait jamais rien.

Mieux armée pour la conversation, ayant pratiqué pour sa pensée intérieure de nouvelles ouvertures sur le monde, il lui arriva le soir de laisser passer l'heure habituelle de son coucher en causant avec sa belle-mère dont elle connut enfin l'esprit élevé, sur des sujets qui, jadis, ne l'auraient pas retenue un seul instant. Puis, en regardant l'horloge, l'une d'elles remarquait :

— Comme il est tard !

Et Élisabeth, fatiguée, s'endormait très vite, au lieu de poursuivre plus librement et plus douloureusement sa peine dans l'obscurité de la nuit, comme elle en avait contracté longtemps la dangereuse habitude.

Parmi les éléments d'instruction que toutes deux, s'aidant l'une l'autre, donnaient aux enfants, elle s'était réservé la musique dont elle s'efforçait de leur inspirer le goût en leur chantant des airs populaires, faciles à retenir, qu'elle leur faisait répéter. La maison, certains jours, était pleine de chansons et les enfants du village s'arrêtaient devant la grille pour écouter. Le petit Philippe lançait à travers les notes sa grosse voix de carillon comme une boule dans un jeu de quilles, et les notes tombaient avec un grand fracas. Sa sœur se fâchait, et les disputes finissaient pas des rires.

Cette gaieté parut une indication à un vieux paysan, Claude Terraz, qui passait avec son char sur le chemin et qui, apercevant, de l'autre côté de la palissade de fer, Mme Derize mère occupée au jardin, s'autorisa d'anciennes relations de voisinage pour lui demander :

— Eh bien ! dame, M. Albert est revenu ?

Elle répondit bravement :

— Pas encore, Claude.

— Mais il va revenir ?

— Bientôt, mon ami. Nous l'attendons.

— Ah ! tant mieux. Il faut un homme dans une maison. Un homme pour la bêche, une femme pour la soupe, et tous deux pour nourrir les mioches.

Et sur cette constatation il poussa son attelage de bœufs et reprit sa route.

Ces jours-là, c'étaient les bons jours. Il y en avait aussi de mauvais. Élisabeth, plus affinée et sensible, était devenue aisément susceptible, irritable, et de petites causes tirait de profonds chagrins, ou bien elle retombait dans son ancienne mollesse. Elle connaissait les révoltes qui nous brisent en nous heurtant vainement contre l'indifférence du sort, et ces désespoirs où l'on jette son cœur à l'abîme. A ces heures-là, elle eût souhaité d'apprendre la mort d'Albert, pour ne plus tant souffrir de jalousie. Avec un tact discret, sans paroles, sans allusions, semblable à ces gardes-malades qu'on n'entend pas dans une chambre et qui pourtant ne chôment jamais, Mme Derize pansait ses blessures.

Les chaleurs de juillet restituèrent à la petite station d'Uriage son mouvement mondain. Mais les Molay-Norrois cessèrent de lui imprimer une direction. Tandis qu'ils se réinstallaient aux Mélèzes, sur la pente qui conduit au château de Saint-Ferriol, les Passerat changeaient de villa et en louaient une dans le bas du vallon, du côté de Vaulnaveys. On continuait de se voir, de se recevoir, mais un peu moins fréquemment. Par les Vimelle, les Passerat nouaient des relations aristocratiques. M. Molay-Norrois, as-

treint à un régime sévère depuis son dernier accès de goutte, était forcé de convenir qu'il ne se portait bien que chez lui, et en savait gré à sa femme. Le souci de la santé avait remplacé dans son cœur toute autre préoccupation. Il se soignait avec la sollicitude et l'art raffiné que, jadis, il employait à plaire, et il s'offrait à lui-même des consultations et des drogues comme autrefois de secrets plaisirs amoureux. Sans doute il n'avait pas renoncé au monde, mais il le subordonnait à son état et n'en usait qu'avec modération. Lui qui passait des heures à sa toilette et lançait des modes, trouvait un charme de petite débauche intime à se mettre en pantoufles et à fumer une pipe après dîner, en constatant avec satisfaction que la digestion s'opérait sans difficulté. Mme Molay-Norrois, tout en surveillant elle-même, nouveau travail, ses potages et ses purées, se reprenait à l'espérance et ne souhaitait pas une guérison trop prompte, ni trop radicale. Leurs deux fils, Olivier et Victor, venus successivement en congé, témoignaient à Élisabeth une affection protectrice qui lui pesait un peu. Mais ils ne lui sacrifiaient aucun plaisir, et ni l'un ni l'autre n'avait songé à restreindre son train de vie, ce qui eût peut-être permis à leurs parents d'achever un règlement dotal que la jeune femme, réduite volontairement à ses seules ressources, n'avait pourtant jamais réclamé.

Les parties d'automobiles recommencèrent. On y convia les Derize. Élisabeth, ne voulant pas donner à ses enfants des habitudes de luxe, refusa d'y prendre part, en invoquant les recommandations du médecin qui préconisait la marche à pied. Comme elle descendait assez souvent de Saint-Martin pour

rendre visite à son père et à sa mère, elle rencontra un jour, sur le chemin ombragé de châtaigniers, les deux jeunes gens qui, l'année précédente, l'ayant reconnue, l'avaient louée entre eux ostensiblement. Vêtue d'une robe de flanelle blanche, qui, de son tissu lâche, flattait sa jeunesse, elle tenait Philippe par la main, et Marie-Louise qui avait aperçu des airelles dans la mousse avait gravi le talus à quelques pas en arrière. Ils la dévisagèrent avec ce sang-gêne où nos mœurs ont cessé de voir une preuve de mauvaise éducation. Contre son gré, le sang lui monta au visage. Elle voulut se hâter et maladroitement se retourna pour appeler sa fille. Ils s'étaient retournés aussi et ralentissaient le pas. Marie-Louise la rejoignit au grand trot, et ce fut pour lui annoncer :

— Tu sais, maman, tu es plus belle que l'an dernier.

— Petite sotte, au lieu de raconter des bêtises, tu ferais mieux, une autre fois, de ne pas me quitter.

Mais l'enfant avait son idée qu'elle prétendait suivre :

— Ce n'est pas une bêtise. Puisque c'est ces messieurs là-bas qui le disaient.

— Pourquoi les as-tu écoutés ?

— Parce qu'ils parlaient de toi.

— Ce n'est pas une raison.

La petite ne se laissa pas arrêter :

— Il y en avait un noir et un jaune. Le noir a dit comme ça : « Elle a perdu ; elle est plus maigre. » Qu'est-ce que tu as perdu ? Et le jaune a répondu : « Elle est plus belle. »

— Tais-toi, je n'aime pas les enfants qui écoutent les conversations des passants.

Il y avait plus de seize mois qu'elle vivait séparée

de son mari. Elle avait en effet beaucoup changé, et ne s'en rendait pas compte elle-même, sauf aux modifications qu'avaient dû subir les anciennes toilettes dont elle avait voulu tirer parti encore, par mesure d'économie. Amincie, amaigrie, elle paraissait étirée comme ces tiges qui, par leur élancement, donnent plus de grâce à la fleur. Les jambes, un peu longues par rapport au buste, avaient pris, avec l'habitude de la marche, une aisance plus libre, une allure moins automatique. Le cou allongé et très blanc, qu'elle laissait ordinairement dégagé, portait mieux la tête. On eût dit qu'elle avait laissé tomber comme un vêtement ce léger embonpoint qui alourdissait et amollissait son corps. Les amis des Molay-Norrois, pour la plupart, le regrettaient, estimant qu'elle dépérissait et que c'était bien fâcheux pour une aussi jolie femme. Le grand air et sa santé naturelle la défendaient heureusement contre le lent travail de la peine morale qui la minait. Mais ils n'avaient pu empêcher celle-ci de ciseler son visage en pleine jeunesse. De chaque côté de la petite bouche, deux plis s'étaient creusés. L'ovale s'était amenuisé. Entre les sourcils se marquait une petit ride. Les yeux noirs, surtout, agrandis par le cerne bleuâtre qui les entourait, reflétaient une vie plus profonde. Tantôt langoureuse, tantôt ardente, leur expression, pour qui savait regarder, livrait toujours un peu d'effroi et de nostalgie, comme ce regard tendre des biches apprivoisées qui, en vous mangeant dans la main, ont peur d'être maltraitées et se souviennent des libres forêts natales. Les jeux du sang sur sa joue étaient aussi plus rapides : il affluait et se retirait presque dans le même instant. Enfin,

la voix même avait pris des inflexions plus graves, s'était comme abaissée d'un ton. Ainsi transformée, avec ses robes lâches et ses grands chapeaux d'été, elle ressemblait de plus en plus à ces portraits anglais qui donnent aux femmes tant de charme et de dignité ensemble. Mais c'eût été un de ces portraits à qui l'on revient rendre visite, parce qu'on n'est pas assuré d'avoir épuisé en une fois le sens de leur beauté.

La paix nouvelle qu'elle trouvait aux Mélèzes la réjouissait pour sa mère. Mais elle entendait sans plaisir l'écho des potins qui circulaient dans Uriage comme dans toutes les villes d'eaux. Que lui importait d'apprendre que Mme de Vimelle ne pouvait plus sérieusement ignorer la liaison de son mari, ou que Mme Passerat avait promu le conseiller Prémereux au grade d'intendant de ses cuisines ? Un jour on lui annonça le futur mariage de Philippe Lagier installé depuis peu à l'hôtel du Parc.

— Avec qui ? s'informa-t-elle, intéressée.

— Avec Mlle Berthe Rivière.

Elle se souvint de la jeune fille qui jouait au tennis avec des mouvements dont elle dédiait aux spectateurs l'harmonie. Avant de remonter à Saint-Martin, elle fit un crochet pour aller jusqu'au jeu. Mlle Rivière lançait la balle en se gargarisant de rires qui chantaient le plaisir de vivre, tandis que son partenaire, Philippe Lagier, travesti en cavalier servant, la dévorait des yeux sans respect.

— A vous ! lui cria-t-on.

Mais il manqua la balle. Et la jeune fille, assurée de son pouvoir, consentit sans murmurer à perdre la partie.

« Déjà ! » pensait Élisabeth en suivant le chemin de châtaigniers qui la ramenait à sa solitude.

Comme on était vite oubliée ! Quel mensonge, les aveux d'amour ! Il suffisait d'un sourire découvrant des dents luisantes, d'une peau fraîche, d'un mouvement de hanche pour substituer un désir nouveau au sentiment le plus exalté. Mais peut-être n'était-elle pas de celles qui inspirent les passions durables. Peut-être ne laissait-elle qu'une impression passagère, bientôt disparue, comme elle l'avait entendu dire quelquefois de certaines femmes aux purs traits immobiles. Elle ajouta cette petite blessure d'amour-propre à celle dont elle souffrait et qui ne se refermait pas.

A quelques jours de là, priée à dîner aux Mélèzes avec quelques personnes, elle se trouva placée, à l'une des extrémités de la table arrondie, à côté de Philippe Lagier qui lui-même avait pour voisine Mlle Rivière. Fit-elle quelques frais ? L'avocat se tourna vers elle, et déploya, pour retenir son attention, toutes les ressources d'un esprit qui était dressé à plaire. Il s'entendait merveilleusement à ces agréments de conversation qui jettent sur tous les sujets de la couleur et du pittoresque, et qui semblent sous-entendre une flatteuse sympathie. L'éclat des lumières, des toilettes claires, les épaules nues, l'air chaud, salubre pourtant, qui entrait par la baie ouverte, composaient un de ces ensembles où la vie se dilate dans une atmosphère de joie. Elle écoutait Philippe dont les traits intelligents ne manquaient de séduction qu'au repos. Elle ne songeait plus, auprès de lui, à la scène qui les avait séparés. Bercée, oubliant sa peine, heureuse, elle goûtait son succès.

Tout à coup, relevant la tête, elle surprit, fixé sur elle, le regard de Mlle Rivière qu'elle pouvait apercevoir à cause de la forme de la table. C'était un regard de détresse, chargé, non pas de haine, mais de désespoir et d'admiration. Il signifiait si clairement : « Vous êtes trop belle, je sais bien que je ne puis pas lutter contre vous, ayez pitié ! » qu'elle en fut bouleversée, à cause du retour qu'elle fit sur elle-même. Ainsi, pendant quelques moments, elle avait pleinement joui de son pouvoir sur un homme dont elle avait cherché, par amour-propre, à renouveler la passion éteinte, ou décroissante, et, en même temps, elle s'était sentie asservie à la conversation de cet homme dont elle pouvait encore redouter la signification indirecte. Par surcroît, elle avait risqué sans scrupules de briser un autre cœur. Elle eut honte de sa vanité, et surtout peur de sa faiblesse qu'elle se reprochait comme une trahison. Se détournant de Philippe, elle l'abandonna à Mlle Rivière, mais il avait perdu sa verve. A la fin de la soirée, elle refusa son offre de la reconduire à Saint-Martin. Sur le chemin, quand elle passa de nuit près de l'emplacement où l'année précédente elle s'était révoltée si violemment, sa nouvelle conduite lui parut incompréhensible, et l'humiliation qu'elle subit dans sa propre estime lui communiqua tout à la fois plus d'indulgence pour les fautes des autres et la résolution d'une surveillance plus attentive.

V

UN REVENANT

Les premières pluies d'automne dispersèrent les baigneurs d'Uriage. M. Molay-Norrois n'avait pas attendu la fin de septembre pour plier bagages et décamper.

— Ne sentez-vous pas l'humidité, mon amie? disait-il vingt fois par jour à sa femme, même quand le temps était sec, quoique moins chaud. Elle s'entasse dans ce vallon étroit. Regagnons la ville où nous pourrons nous calfeutrer.

Après quelque résistance, Mme Molay-Norrois céda. Sans doute elle tenait au voisinage de sa fille et de ses petits-enfants, mais plus encore au contentement de son malade. Bientôt Élisabeth, à Saint-Martin, retrouva l'isolement où elle s'était complu l'année précédente. Mme Derize mère, un peu rhumatisante et ne voulant pas risquer de devenir une charge pour sa belle-fille dans ce village sans ressources, était redescendue à Grenoble au début d'octobre.

— Rejoignez-moi vite, avait-elle recommandé en partant. La solitude, à votre âge, n'est pas bonne conseillère.

Mais les bambins se portaient à merveille, et Élisabeth se laissait aller à cet engourdissement que

les derniers soleils d'automne et la traîtresse douceur de la nature lui apportaient. Cette saison, la vue des bois plus profonds, un sentiment plus passionné que son cœur éprouvait la remplissaient d'une amertume qui la contentait. Elle eut conscience de sa faiblesse, s'en effraya et s'efforça de la combattre. Pour ne pas reprendre si tôt le servage de la ville, elle invita Blanche Vernier à passer une semaine ou deux à Saint-Martin-d'Uriage avec ses enfants. Ceux-ci, qui étaient au nombre de quatre, se mirent sans retard sous le joug de Marie-Louise et de Philippe qui les dépassaient en finesse et en ingéniosité. Élisabeth se divertit quelques jours de la joie simple qu'éprouvait son amie à suivre les travaux des champs dont elle était fort ignorante, et à fouler les sentiers perdus, à quoi son habitude presque exclusive des villes lui faisait découvrir un charme exagéré. Puis elle se lassa de ses exclamations, de ses exubérances, de sa gentillesse même qui était un peu vulgaire. Elle s'en lassa, parce que, désemparée et délaissée, elle était plus sensible et plus susceptible dans cette saison qui alourdit les détresses. De plus en plus, il lui arriva de laisser Blanche emmener la ribambelle des enfants, et de demeurer seule à transposer sa tristesse dans la musique qu'elle interprétait, à commencer sans les achever des livres dont elle savait la contagieuse mélancolie, et plus inutilement encore à songer sans but, sans espoir, sans limites, rien que pour le plaisir de se faire le plus de mal possible. En sortant de cet état de langueur, elle s'avouait à elle-même qu'il ne fallait plus s'éterniser à la campagne.

Un jour qu'elle avait ainsi gardé la maison, elle

compris, à la rentrée des enfants et à la figure de Blanche Vernier, qu'il s'était passé quelque chose pendant la promenade. Marie-Louise, un peu troublée, affichait un air mystérieux et circonspect qui ne pouvait échapper à personne, tandis que le gros Philippe se gonflait de son importance jusqu'à en éclater. Les autres voulurent expliquer qu'on avait rencontré un monsieur, — phénomène remarquable à Saint-Martin-d'Uriage, en cette saison ; mais la fillette les interrompit brusquement, d'une voix autoritaire :

— D'abord, taisez-vous.

Au-dessus des têtes rassemblées des mioches, Blanche se livrait à d'actifs signaux dont on ne pouvait rien augurer.

— Allez goûter à la salle à manger, commanda Élisabeth impatientée.

Et le salon évacué, elle interrogea son amie :

— Que s'est-il passé ? Rien de grave ?

— Voici. Nous descendions vers le château de Saint-Ferriol, quand nous avons croisé sur le chemin un monsieur...

— Qui ?

— Attends... un monsieur que je ne connaissais pas.

Élisabeth, nerveuse, précipitait les questions :

— Comment était-il ?

— Tu sais, moi, les hommes, je ne les distingue pas très bien les uns des autres. Il m'a paru qu'il était grand, plutôt maigre, mais les traits accentués, un air militaire. Est-ce ça ?

— Continue.

— Il nous a dévisagés au passage, puis brusque-

ment, après que nous nous étions éloignés de quelques pas, il s'est retourné et il a appelé : « Marie-Louise. » Ta fille a levé la tête, puis elle a couru à lui.

— Il ne fallait pas la laisser parler à un inconnu.

— Tu as bien compris que ce n'était pas un inconnu. Moi, je ne l'avais pas compris, naturellement, et j'ai crié et je me suis arrêtée. Mais la petite ne prêtait pas d'attention à mes discours. Elle faisait signe à son frère de la rejoindre. Alors je me suis avancée, non sans mérite, car tu sais ma timidité, pour intervenir plus directement. « Ces enfants sont confiés à ma garde, monsieur. — Je vous les rends, madame, m'a-t-il répondu en me saluant avec beaucoup de politesse. Je suis de leur parenté et je me suis permis de les accoster. » Il était très ému. Il tenait Marie-Louise et Philippe par les mains. Je crois même qu'il avait des larmes dans les yeux.

— Tu n'es pas sûre ?

— Je suis un peu myope, et j'ai toujours peur d'être indiscrète en regardant. Alors il a embrassé les petits passionnément, presque avec fureur. J'avais pitié, j'aurais pleuré aussi, je pleure si vite. « Venez avec nous, lui a dit Marie-Louise. — Je ne puis pas. — Maman ne vous a pas vu, elle. — Je suis obligé de partir. — Déjà ? Ce n'est pas une visite. Vous reviendrez ? — Oui. » Il s'est écarté rapidement. Je le croyais disparu derrière les châtaigniers, mais en me retournant, je l'ai vu qui nous suivait des yeux.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Je t'avais confié mes enfants. Tu n'aurais pas dû les abandonner.

— Les abandonner ?

— Oui, ne fût-ce qu'une minute.

Le reproche était manifestement injuste. A défaut de clairvoyance, Blanche Vernier possédait cet instinct du cœur qui pénètre la cause obscure de nos actes ou de nos sentiments. Devinant l'émotion de son amie, elle supporta sans se défendre cette accusation absurde. Élisabeth, à la pensée qu'elle aurait pu rencontrer son mari, tremblait de tous ses membres, ne sachant plus dans son désarroi si elle regrettait ou redoutait cette rencontre.

— Écoute, dit-elle sur un ton plus adouci. Va rejoindre les enfants et envoie-moi Marie-Louise.

Quelques instants plus tard, la petite entrait, non pas le nez en l'air et le visage lumineux, avec ce pas de danse qu'elle adoptait volontiers dans la maison et qui secouait ses boucles blondes, mais la démarche contrainte et les yeux baissés. Trop jalousement sa mère l'attira vers elle et lui tint les bras :

— Regarde-moi.

Comme l'enfant hésitait, gênée, tout de suite Élisabeth énervée se fâcha :

— Mais regarde-moi donc. Qui as-tu rencontré sur la route ?

Marie-Louise, qui ne savait guère mentir, répliqua pourtant :

— Personne.

— Personne ? Comment peux-tu tromper ta mère ? C'est mal. C'est bien mal.

La petite, qui tenait bravement son rôle contre un ton de menace, l'abandonna devant cette explosion de tristesse.

Et puis, c'était une grande nouvelle à annoncer :

— Eh bien ! oui, nous avons rencontré papa.

— A ton retour, pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Je ne sais pas, maman.

— Est-ce qu'il t'avait recommandé le silence ?

— Oh ! non.

— On ne doit pas avoir de secrets pour sa mère.

L'enfant se mit à pleurer et il fallut la consoler. Ce silence qu'elle avait gardé, qu'elle ne pouvait pas expliquer, c'était la mystérieuse intuition du divorce de ses parents qu'elle devait aimer séparément, en cachette l'un de l'autre, par crainte de les peiner. Avoir ensemble un père et une mère, comme c'était l'habitude de ses petits camarades, il n'y fallait pas songer. Et tous les deux, pourtant, vivaient. Les doutes qu'elle avait conçus quelquefois sur l'existence de ce père qu'elle ne voyait jamais, et dont elle avait même entendu raconter qu'il était mort pour elle, la rencontre de l'après-midi les avait dissipés. Mais ces complications la mettaient dans un état d'inquiétude qui fatiguait son âge. Élisabeth, plus tendrement cette fois, continua son interrogatoire :

— Tu l'as reconnu tout de suite ?

— Je ne l'avais pas regardé quand il a passé à côté de nous. Mais après, il m'a appelée...

— Il t'a appelée ?

— Oui. Alors je l'ai bien reconnu.

— Raconte-moi, ma chérie.

— Il a appelé : « Marie-Louise. » J'ai levé la tête, et j'ai couru. Quand j'ai été tout près de lui, j'ai crié : « Papa ! » Il m'a embrassée, tellement fort que

ça m'étouffait. Et il me mouillait les joues parce qu'il pleurait. Pourquoi, maman ?

— Il était ému de te revoir après si longtemps.

Marie-Louise parut réfléchir :

— Pourquoi n'est-il pas revenu plus tôt ? Il m'a demandé : « Et Philippe ? » Alors j'ai crié : « Philippe ! » Philippe est arrivé, mais il a dit : « Qui est-ce ? » J'ai dit : « C'est papa. » Alors Mme Blanche est arrivée aussi. Ils se sont disputés.

— Disputés ?

— Pas disputés, non, mais enfin ils se sont regardés de travers. Alors papa est parti.

Élisabeth surmonta ses hésitations et demanda encore :

— Il ne t'a chargée d'aucune parole pour moi ?

— Je lui ai dit : « Venez voir maman. »

— Ah ! et qu'a-t-il répondu ?

— Il n'a pas répondu, il a dit : « Je reviendrai. »

— C'est tout ?

— Oui. Pourquoi pleures-tu, maman ?

— Je ne pleure pas.

Elle serra passionnément sa fille sur son cœur et couvrit de baisers ce visage qu'Albert avait embrassé. Dans un impérieux désir d'affection, elle murmura à l'oreille de l'enfant :

— M'aimes-tu ?

— Oh ! maman chérie.

— Et ton père ?

— Papa aussi, mais pas autant que toi.

— Pourquoi ?

— Il n'est jamais là. Tu sais, il a l'air triste.

— Vraiment, il a l'air triste ? Tu es bien sûre ?

— Oui, ça te fait plaisir ?

— Oh ! mignonne.

— Il a promis qu'il reviendrait. Tu veux bien qu'il revienne ?

— A cause de toi, à cause de Philippe, oui, peut-être. Un jour, dans longtemps.

— Non, tout de suite.

Peu à peu raffermie, Élisabeth envoya Marie-Louise, déjà trop impressionnable, rejoindre ses compagnons de jeux. Elle-même, ne pouvant retrouver entièrement le calme, allait et venait dans la maison. Enfin elle se glissa sur le pas de la porte. De là, droite, immobile, prête à rentrer, elle inspecta le chemin et jusqu'aux arbres. Albert errait peut-être encore dans les environs, ne se décidait pas à fuir ces lieux qui devaient lui rappeler son enfance et tant de souvenirs. Tant de souvenirs ? Non, il avait vu ses enfants ; rien d'autre ne le pouvait intéresser. Il était reparti, sans doute. Pourtant, il semblait triste, Marie-Louise l'avait remarqué. S'il surgissait tout à coup sur la route, là, devant elle, à ce détour, que ferait-elle ? Elle ne savait pas, elle ne décidait rien, et le temps passait.

Le soir venait, un soir d'automne, brusque et presque glacial. Elle chercha un châle pour s'en couvrir les épaules, et continua de regarder éperdument, comme si elle appelait, avant la fin du jour, le danger qu'elle redoutait. L'ombre qui remplissait déjà le vallon gravissait la montagne, courait rejoindre la forêt des noirs sapins pressés qui devançait la nuit. Au couchant, des lueurs rouges striaient le ciel horizontalement. Au-dessus des Quatre-Seigneurs, la première étoile se montra.

Élisabeth ne se décidait pas à rentrer. Le déplace-

ment de la lumière communiquait une apparence de mouvement aux buissons, aux arbres du chemin. A tout instant, elle voyait quelqu'un venir et, tremblante, restait les pieds fixés au seuil. Après bien des erreurs, elle dut reconnaître sur la route une forme humaine qui s'avançait. La peur lui plia les genoux. Non, ce n'était pas lui ; c'était une femme courbée, mince, lente. C'était la mère d'Albert. Elle se traînait péniblement, le souffle court, les jambes molles, brisée de fatigue. Élisabeth, rassurée, se dégagea au prix d'un grand effort, courut à elle, s'aperçut qu'elle était épuisée, lui donna le bras, la fit entrer, l'installa au coin du feu :

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenue, ma mère ? J'aurais envoyé le fermier vous prendre au tramway avec son char à bancs. Il n'y a plus de voiture à Uriage et vous avez dû monter à pied.

Mme Derize eut un sourire qui signifiait : « Si souvent je me suis passée de voitures ! » Mais elle n'avait calculé ni son âge, ni ses forces, et parvenait difficilement à reprendre sa respiration. Marie-Louise, Philippe et les petits Vernier qui l'entouraient la regardaient avec cette surprise des enfants devant la vieillesse et la maladie. Élisabeth pria son amie Blanche de les emmener. Demeurée seule auprès de sa belle-mère, à qui elle préparait une tasse de thé bouillant avec un peu de rhum, elle la vit peu à peu se ranimer, se redresser, montrer sur le visage les signes de ce calme si sûr, si noble, quoiqu'un peu teinté de tristesse, avec quoi elle acceptait toutes les circonstances de la vie. Alors, elle se demanda la raison de ce départ de Grenoble, et si cette visite inattendue ne se rattachait pas à la venue d'Albert.

Mme Derize ne lui fit pas attendre une explication qu'elle était elle-même pressée de donner :

— Élisabeth, mon fils a passé trois jours chez moi. Il a bien changé. Il est tourmenté, inquiet, nerveux. Il n'est pas heureux.

Attentive, anxieuse, Élisabeth se taisait.

— Il est reparti ce matin, reprit la vieille femme.

— Il était ici tout à l'heure.

— Ici ? Vous l'avez vu ?

Et la mère d'Albert se pencha vers sa belle-fille, les pommettes brusquement colorées d'un afflux de sang qui contrastait avec la pâleur des joues, les yeux fixes et brillants de fièvre, dans un état d'exaltation inaccoutumé et, chez elle, étrange.

— Moi, non. Mais les enfants.

Élisabeth raconta la brève entrevue de Marie-Louise et de Philippe avec leur père. Mme Derize, appuyée à son fauteuil, perdit, en l'écoutant, son anormale surexcitation.

— Tout à l'heure, dit-elle, j'ai pensé qu'*il* était là, que vous vous étiez réconciliés, qu'il n'avait pas pu repartir. J'étais heureuse, si heureuse !

— Oh ! ma mère, pouvez-vous espérer cela ?

— Je l'espère toujours. Vous aussi, n'est-ce pas ?

— Je ne sais plus. Je suis si lasse de souffrir ! Et puis, comment lui pardonner, comment oublier ? Il est allé *la* rejoindre.

La vieille femme prit la main d'Élisabeth et la garda :

— Mon enfant, si vous priiez Dieu comme moi, votre espoir serait fortifié. Les passions illégitimes ne peuvent pas apporter le bonheur. Le bonheur, c'est la paix du cœur. Elles sont incapables de la procurer.

— Elles donnent une vie plus ardente. Je ne sais pas, moi. Cela suffit pour qu'elles durent, pour qu'on les envie, pour qu'on en meure.

— Si vous aviez pu le regarder, l'entendre, vous ne parleriez pas ainsi. Ce n'est pas pour moi qu'il était venu à Grenoble. Il pensait y rencontrer les petits. Il ne soupçonnait pas que vous restiez si tard à la montagne. Et, ce matin, au lieu de partir pour l'Italie, dans son désir de revoir ses enfants, il monte ici sans réfléchir davantage. Il n'a rien oublié.

— Oh ! ma mère, et moi ?

— Vous, Élisabeth ? Mais, s'il n'a jamais jusqu'ici réclamé ses enfants, vous n'avez donc pas compris que c'est à cause de vous ?

— Il n'a jamais demandé à les voir. S'il l'avait demandé, je n'aurais pas refusé. Il ne pouvait pourtant pas les recevoir à Paris.

— Écoutez, Élisabeth. Tous ces jours-ci, il m'accablait de questions sur eux. Il était obsédé de leur souvenir.

— Et il ne leur a pas donné signe de vie.

— Parce qu'il ne voulait pas troubler votre existence, vous imposer des obligations pénibles, vous rappeler un lien qu'il croit vous être douloureux.

Elle ajouta sur un ton de prière, comme pour protéger son fils :

— Du moins c'est ainsi que je l'explique, surtout depuis sa promesse.

— Quelle promesse ?

— Hier, je lui ai demandé de ne rien mettre de définitif entre vous et lui.

— De définitif ?

— Oui, de ne pas divorcer.

Plus bas, elle ajouta :

— Je n'y aurais pas survécu.

— Qu'a-t-il répondu ? demanda, anxieuse, Élisabeth.

— Il a répondu, après une courte hésitation : « Je vous le promets. Seulement, c'est le droit d'Élisabeth. » Élisabeth, je crois qu'il revient à nous. Ne l'aiderez-vous pas ?

La jeune femme se détourna, prit cette expression effrayée qui lui était rarement étrangère :

— Que voulez-vous que je fasse, ma mère ? Je ne puis pas le disputer à cette femme. Je ne saurais pas.

— Non, mais promettez-moi, vous, que, s'il revient un jour, vous le recevrez, vous l'accueillerez malgré le passé.

— Il ne reviendra pas.

— Si j'allais le chercher ?

Élisabeth répéta avec désespoir :

— Il ne reviendrait pas.

— Et si...

— Ma mère, qu'avez-vous ?

— Si je tombais malade ? Il faudrait bien qu'il revînt, qu'il vous revît.

Mme Derize était si pâle, si diaphane, que cette hypothèse paraissait une réalité. Élisabeth inquiète, voyant le malaise augmenter, la fit coucher, la veilla. Dans la soirée, la vieille femme qui avait la fièvre posa la main sur la tête penchée de sa compagne.

— Je lui ai bien dit...

— Quoi, ma mère ?

— Que vous étiez ma fille.

VI

MADAME DERIZE

Après dix-huit mois, Élisabeth attendait son mari. L'événement douloureux qui les réunissait avait pris son origine le soir où la mère d'Albert était montée trop vite à Saint-Martin. Après une angoissante nuit, la jeune femme, pressentant le danger, et prenant d'instinct la plus sage décision, avait télégraphié à ses parents et à son médecin de Grenoble. Elle demandait un secours immédiat et, prévoyant qu'il faudrait sans retard quitter, pendant qu'on le pouvait encore, un village aussi éloigné de toutes ressources, réclamait les moyens de transport les plus confortables. M. Molay-Norrois — et sa femme n'y fit aucune objection — avertit aussitôt Mme Passerat de l'utilité, en pareil cas, de son automobile, et celle-ci, avec ce talent d'organisation et cette rapidité d'exécution dont elle avait si souvent donné la preuve dans les fêtes mondaines, fréta sa quarante chevaux qu'elle transforma en voiture d'ambulance, y plaça d'office le médecin, une pharmacie de prévoyance, et expédia le tout sur la montagne d'Uriage.

— C'est la première fois que je voyagerai dans ces machines, murmura en souriant la malade quand on la porta sur le lit aménagé à l'intérieur.

Dans l'après-midi, on la déposait chez elle au boulevard des Adieux, et sa belle-fille s'installait à son chevet. Le lendemain, Blanche Vernier descendait à son tour, avec les enfants qu'elle s'offrait à garder. On diagnostiqua une congestion pulmonaire qui, jusqu'au cinquième jour, ne s'aggrava pas. Élisabeth, dès son arrivée à Grenoble, avait prié Philippe Lagier de télégraphier à l'adresse d'Albert à Paris. Aucune réponse n'étant parvenue, elle envoya de nouveaux télégrammes qui lui revinrent avec la mention : *Absent.* La malade interrogée ne pouvait pas donner d'indications précises. Son fils, en la quittant, lui avait parlé d'un voyage rapide en Piémont avec retour à Paris par le Simplon.

— Je vous écrirai en cours de route, avait-il ajouté.

Une carte postale arriva, qui portait le nom d'un village inconnu d'Italie. On le découvrit sur une carte détaillée, dans le voisinage d'Ivrée. Suivant sa méthode, le voyageur parcourait les campagnes pour y chercher des renseignements pour son livre. Une nouvelle dépêche, adressée là à tout hasard, ne l'atteignit pas. Enfin, il écrivit d'Aoste, et sa lettre annonçait qu'il y passerait une semaine. Prévenu aussitôt il télégraphia qu'il arrivait en toute hâte. C'était le huitième jour, et sa mère était morte la veille. On le lui faisait prévoir sans le lui dire.

Elle aurait sans doute résisté à une maladie dont les symptômes n'inspiraient pas au début de telles alarmes, sans l'âge et surtout sans cette usure que produisent à la longue les inquiétudes matérielles, les tristesses et les soucis moraux. Après le décès de son mari, elle avait connu les ennuis de la ruine, la

nécessité du travail et toutes les exigences de la plus noble ambition maternelle. Ce fils dont la pensée avait redressé sa vie brisée, dont elle avait préparé le développement et suivi le succès avec tant de joie et de confiance, voici qu'il l'avait tourmentée à son tour en abandonnant le devoir qu'elle considérait comme le plus sacré, la tâche qui, dans sa conscience innée de la race, lui apparaissait comme la plus importante, celle de continuer, de consolider la tradition de famille. Elle s'était reproché amèrement l'excès de délicatesse qui l'avait empêchée de servir d'intermédiaire entre Albert et cette Élisabeth dont elle aurait dû, se disait-elle pendant les derniers temps, pressentir la vertu cachée que la crise avait peu à peu révélée. Cette séparation, lentement, l'avait minée et affaiblie. Elle s'était épuisée en prières et, dans sa croyance à l'utilité des sacrifices, offerte même en holocauste pour obtenir de Dieu le retour de celui qu'elle appelait tout bas l'enfant prodigue. Avec quelle hâte elle était allée à Saint-Martin, après la dernière visite de son fils, pour ranimer l'espoir défaillant d'Élisabeth ! Sur le chemin, elle avait bravé la fatigue qui lui coupait les jambes, s'arrêtant fréquemment pour reprendre haleine, soutenue par l'idée qu'elle portait à la délaissée un peu de réconfort. Un moment elle avait cru qu'Albert l'avait devancée. Il était venu, mais n'était pas resté. Alors elle avait eu cette pensée d'exaltation étrange que sa mort accomplirait peut-être ce que sa vie n'avait pu réaliser.

Sinon dès le premier moment, au moins dès le second jour, elle comprit, seule, que c'était la fin, et s'y prépara. La maladie l'enveloppait sans l'étrein-

dre, la prenait sans cette violence qui supprime la réflexion et annihile les facultés intellectuelles dans le dernier combat que livre un corps inerte. Elle s'en allait, le cerveau intact et le cœur plein. Son calme était surprenant, presque effrayant pour son entourage. Elle demanda les secours de la religion, et les reçut avec une piété qui était comme la respiration naturelle de son âme.

— Jean, disait-elle quelquefois.

C'était le nom de son mari que personne, depuis longtemps, ne lui avait entendu prononcer. Elle avait la pudeur de ses sentiments intimes. Ce nom, invoqué paisiblement, témoignait de la persistance d'un amour immatériel que l'éternité satisferait. Ou bien elle demandait :

— Arrive-t-il ?

Celui-là, c'était son fils. Et cette question, qu'elle posait souvent, avait seule le pouvoir de ternir ses yeux si limpides, ses traits déjà immobiles et comme fixés dans une sérénité qui devançait la mort. Elle commença, le troisième jour, malgré des pronostics rassurants, de donner quelques indications pour ce qui se passerait après elle. A la vieille Fanchette qui protestait, elle indiqua posément où prendre les draps et la dernière toilette. Elle exigea une classe modeste, sans fleurs ni couronnes. Elle vit, en s'efforçant de leur sourire, Marie-Louise et Philippe, et pria qu'on ne les lui ramenât plus.

Élisabeth, secondée avec la meilleure bonne volonté par Mme Molay-Norrois, ne la quittait ni de jour ni de nuit, trouvait pour la soigner, la veiller, cette force presque inexplicable des femmes au chevet des malades. Quand elle s'approchait d'elle, elle

éprouvait une sorte de peur en la voyant si tranquille, et comme détendue. Une fois, ne pouvant entendre des recommandations qui lui étaient faites d'un ton détaché, elle éclata en sanglots :

— Ne m'abandonnez pas, ma mère, supplia-t-elle. Que ferai-je sans vous ? Vous, c'est encore Albert.

— Je ne vous abandonnerai pas, dit la mourante avec certitude.

Et, avec une tendresse infinie, elle ajouta faiblement :

— Ma fille. J'avais regretté autrefois de n'avoir pas de fille. Comme on se presse de se plaindre !

Puis elle parut reprendre un peu de force, et même de force contagieuse, pour demander :

— Élisabeth, il reviendra un jour, j'en suis certaine. Ce jour-là, me promettez-vous de lui pardonner, de lui pardonner sans restriction ?

Comment Élisabeth aurait-elle refusé ?

— Je vous le promets, dit-elle gravement.

— Bien, reprit Mme Derize. S'il était là, j'aurais tenté de joindre vos mains. Ce n'est pas le moment sans doute. Ce n'est pas encore.

Le cinquième jour, elle parut renoncer au retour de son fils. C'était son dernier détachement. Elle voulut recevoir Philippe Lagier qui, chaque jour, venait prendre de ses nouvelles. Leur entrevue qui n'eut pas de témoins fut très courte, parce que déjà la parole la fatiguait. Elle le chargea d'informer son ami du dévouement d'Élisabeth et du changement qui s'était opéré en elle. N'était-il pas désigné pour cette mission, et comment se serait-elle doutée, dans la pureté de son cœur, du trouble qu'il avait ressenti et qu'il avait jugé, récemment encore, incompatible

avec des fiançailles ? Elle ajouta enfin, au prix de grands efforts et de fréquentes pauses, cette singulière confidence qui révélait à quel point elle avait cherché toutes les possibilités d'une réconciliation :

— Au dernier voyage d'Albert, il y a si peu de jours, j'ai compris qu'il n'était pas heureux. Je m'y attendais. Le bonheur n'est pas durable hors de la vérité. Alors j'avais pensé que j'irais à Paris, que j'irais la voir.

— La voir ? répéta Philippe qui croyait ne pas comprendre.

— Oui, elle. J'ai beaucoup réfléchi. Albert n'a pu rompre tant de liens pour un amour misérable. Je le sais incapable d'une vilenie, mais passionné et orgueilleux. Maintenant, ce projet ne sera plus réalisé.

— Quand vous serez guérie...

— Je ne guérirai pas. Approchez-vous. Je voudrais que vous entendiez ce que je lui aurais dit, à elle, à elle seule. De lui-même, Albert ne la quittera pas. Je le devine : il a remplacé le devoir qu'il a déserté par un autre dont il a forgé lui-même les chaînes de plus en plus lourdes. On a beau faire, on n'échappe jamais dans la vie à des devoirs. J'aurais dit à cette femme : « Quel que soit votre amour, il ne peut pas le rendre heureux. Vous vous en êtes aperçue avant moi. Vous avez été coupable en l'aimant quand il n'était pas libre. Si votre amour est ce que je crois, il doit aller jusqu'au sacrifice, jusqu'au sacrifice secret. Ayez cette générosité. Je vous bénirai et... »

Un étouffement l'arrêta et elle ne put achever cette communication épuisante qui impliquait tant d'ingénuité et une telle foi dans l'héroïsme. Philippe

revint un peu plus tard, mais l'état de la malade avait empiré. Elle tenta, une fois encore, de lui expliquer quelque chose qu'il ne put saisir, car déjà elle prononçait indistinctement bien des mots. Voulait-elle le charger de remplir à sa place cette étrange mission ? Le lendemain, qui devait être le jour de sa mort, elle parut transfigurée, comme indifférente à ce qui se passait autour d'elle. D'avance elle reposait en paix. Ses lèvres qui remuaient encore, révélaient qu'elle priait. Elle ne prêta pas d'attention à la lettre d'Albert que lut Élisabeth. Pourtant elle tourna les yeux vers celle-ci, dont la douleur faisait mal à voir, essaya de mettre la main sur sa tête inclinée, mais la main retomba dans un geste incertain. On récita, comme elle ne remuait plus, les prières des agonisants. Et son dernier soupir suivit le dernier verset.

Élisabeth, rendue de fatigue et vaincue par ses nerfs, l'appela à grands cris, comme si, en la perdant, elle perdait une seconde fois son amour, désormais sans protection. Ses parents, qui déjà l'avaient trouvée exagérée dans un dévouement filial dont leur gendre avait fait bon marché selon les racontars de la ville, insistèrent pour l'emmener.

— Maintenant, lui dit Mme Molay-Norrois, alarmée de son état et désireuse de calmer sa surexcitation ; maintenant, reste avec nous. Tu as rempli ton devoir, et plus que ton devoir. Il faut ménager ta santé pour tes enfants, pour toi.

Mais qui serait là quand Albert arriverait, le désespoir au cœur ? Qui le recevrait, lui expliquerait la maladie, lui résumerait les derniers instants de la morte, lui donnerait ses dernières pensées et cette

sorte de consolation, due aux âmes vigoureuses, qui consiste à épuiser tous les détails de la douleur ? Non, non, elle n'avait pas terminé son rôle. De droit, sinon de fait, elle était la femme d'Albert. Elle serait là, pour atténuer le premier choc, pour restituer fidèlement au fils le dépôt de paroles et de recommandations qu'elle avait reçu de la mère. On l'accuserait de manquer de dignité : qu'importe ? Mme Derize serait contente d'elle.

Elle avait calculé qu'il arriverait par un train du matin, à huit heures. Avant huit heures, elle alla au boulevard des Adieux. Tout de même, son cœur battait, elle tremblait, elle avait peur, mais resta. Philippe, qui s'était rendu à la gare, ramena Albert qu'il avait prévenu de la fatale nouvelle. Le long du chemin, en voiture, presque seul il avait parlé. A leur coup de sonnette, Fanchette, traînant le pas, vint ouvrir la porte.

— Ma pauvre Fanchette, dit Albert en l'étreignant.

Ce fut sa première parole d'émotion.

Elle essuya ses larmes et montra le salon :

— Madame est là.

Il crut qu'il s'agissait de sa mère et entra. Il se trouva en face d'Élisabeth qui était debout et qui marcha à sa rencontre, et il fit un mouvement involontaire de surprise, comme s'il ne la reconnaissait pas. Il ne retrouvait pas cette Élisabeth qu'il avait quittée dix-huit mois auparavant, sa beauté un peu lourde et nonchalante, son visage plein et sans expression, mais une Élisabeth nouvelle, amincie, élancée, allongée encore par sa robe noire, le teint fatigué pas les insomnies, les yeux cernés et

les traits creusés, toute chargée d'une vie pathétique qui compensait les désavantages de la douleur. Philippe Lagier qui le suivait n'avait pas prévu qu'elle aurait le courage d'être là. Et plus libre de ses regards, quoique pareillement troublé, il observa qu'elle portait un corsage qui favorisait sa taille. Au coup de sonnette, elle avait tremblé si fort qu'elle avait dû s'appuyer à un meuble. Puis, brusquement, tout lui parut se simplifier. L'obligation qui s'imposait à elle ne pouvait atteindre sa dignité. Elle la remplirait, et rentrerait dans l'ombre. On imagine à l'avance des difficultés qui s'aplanissent d'elles-mêmes. En revoyant son mari en de telles circonstances, elle se sentit, dès qu'il fut là, un grand calme intérieur. De sa voix, changée elle aussi, devenue plus sourde, elle dit tout de suite, sans prononcer de nom :

— Elle vous attendait. Puisque j'ai eu le privilège de l'assister à votre place, je vous parlerai d'elle, de ses derniers jours, si vous le voulez bien.

Comme Philippe, après l'avoir saluée, manifestait l'intention de se retirer, elle le retint une seconde, implorant presque sa protection :

— Vous reviendrez tout à l'heure, n'est-ce pas ? Dans une heure.

— Oui, madame.

Ils demeurèrent seuls, en face l'un de l'autre, lui interdit, immobile, ne trouvant pas de mots, elle supportant avec une aisance surprenante cette entrevue qui l'avait tant effrayée.

— J'avais télégraphié à Paris, expliqua-t-elle. Nous ne savions pas où vous joindre. Enfin votre lettre d'Aoste est venue.

Les lèvres sèches, la figure contractée par la douleur à laquelle il ne voulait pas s'abandonner, il murmura :

— Je l'avais laissée si bien portante il y a peu de jours ! Je n'avais aucun pressentiment. Je pensais la garder longtemps encore.

— Oui, ceux que nous aimons, nous ne pensons pas qu'ils puissent nous quitter... Vous devez être fatigué. Vous n'avez pas dormi, pas mangé. Voulez-vous prendre quelque chose ? Après, nous parlerons d'elle.

— Je veux la voir.

— Elle est là. Venez.

Elle le conduisit dans la chambre de la morte, s'agenouilla au pied du lit un instant, et sortit en faisant signe de la suivre à la religieuse qui veillait le corps. Elle avait deviné le désir d'Albert. Lorsqu'il se fut assuré qu'il était seul, sa douleur l'emporta comme un fleuve son barrage. Celle qui était là, les yeux clos, émaciée et blanche, les mains jointes sur un crucifix, — et quelles mains fanées ! — celle dont il embrassait vainement le front et les joues qui lui glaçaient la bouche comme un marbre froid mais sans dureté, celle-là qui ne l'entendrait plus, ne le verrait plus, ne lui parlerait plus, l'avait mis deux fois au monde. Après lui avoir donné la vie, sans secours, sans ressources, elle l'avait nourri, développé, fortifié. Il lui devait sa force intellectuelle, la santé morale de son jugement, le courage d'entreprendre ces œuvres au long cours qui exigent un esprit de suite dont si peu sont capables. Dans quelle intimité ils avaient passé tant d'années, les plus laborieuses, les plus heureuses ! Il se les remé-

morait avec un attendrissement qu'un unique mot pouvait traduire et qui, dans le silence, résonna comme une plainte :

— Maman.

De loin, il se sentait protégé par elle. Elle témoignait en sa faveur. Maintenant, ce témoin lui manquait, et des parties de sa vie quittaient leur signification, leur importance. Avec elle il ensevelirait son enfance et sa jeunesse, toute une période de jours limpides comme son regard de vivante, toute une période de jours lumineux qu'il n'avait pas retrouvés, qu'il ne retrouverait jamais plus. Et ce n'était pas lui qui lui avait fermé les yeux.

Ne valait-il pas mieux que ce ne fût pas lui ? Entre eux un abîme s'était creusé. Elle avait cessé dès longtemps de lui adresser des reproches. Mais la direction de sa pensée lui était contraire, et leurs conversations, jadis si intimes, si profondes, et qui, pour lui, contenaient une vertu agissante, avaient perdu, pour une grande part, de leur puissance d'intérêt et d'excitation. Maintenant, bien des détails oubliés lui revenaient à la mémoire, des expressions de tristesse, des paroles indirectement suppliantes. Oui, il avait alourdi ses derniers mois d'un chagrin dont elle portait le poids sans se plaindre, mais qui l'avait accablée à la longue. Il ne la pouvait pleurer sans un remords secret. Jadis, quand il n'était qu'un tout jeune homme, il lui était arrivé, cédant à une violence naturelle qu'il avait eu grand'peine à réprimer, de lui parler avec rudesse. Quelle honte il en ressentait ! Mais elle, soucieuse de ne pas le blesser dans son orgueil, venait à lui dès qu'il était apaisé, afin de lui épargner la première démarche.

Alors il devenait libre de détester ses torts. Et voici qu'ils étaient à jamais séparés sans réconciliation véritable.

Il atteignait la limite de son désespoir et se sentait brisé quand Élisabeth vint doucement le rejoindre. Elle le fit asseoir et, docilement, trop las pour résister, il obéit. Leurs pensées, si longtemps désunies, se mêlaient dans la même peine. C'était une de ces peines sans mesure où la seule ressource est de pleurer ensemble, et ils ne pouvaient confondre leurs larmes. Frappés du même deuil, l'étreinte qui les eût soulagés, que de simples amis échangent, leur était interdite. Albert eut mieux ainsi la sensation de son isolement.

« Personne, se disait-il pour s'exalter dans sa tristesse, ne saura ce que j'ai perdu. La volonté qui dressait ce corps, si menu sous le drap, la flamme qui animait ces yeux fermés, moi seul en emporterait d'ici l'intelligence et le souvenir. Anne ne pouvait pas m'accompagner. A distance, elle me plaint, mais elle ne la connaissait pas. Elle ne savait d'elle que son hostilité et sa droiture rigide. Notre amour est désarmé devant cette morte qui n'appartient qu'à moi. Et celle qui est là n'est plus pour moi qu'une étrangère. »

L'étrangère, protégée par la présence amie de la morte, commença de lui raconter à mi-voix le début du mal et ses phases successives. Elle dit le sang-froid de la malade, son calme, sa préparation, son désir de revoir son fils, l'adieu qu'elle lui avait adressé. Elle omit tout ce qui avait trait à leur séparation et son propre dévouement. Elle parlait avec tant de tact, avec une telle piété filiale qu'Albert,

à l'écouter, recevait ce soulagement qui, dans la douleur, ne peut nous venir que d'approfondir cette douleur même. Vaincu dans son injustice, il murmura :

— Vous m'avez remplacé. Je sais que vous avez été une fille pour elle. Dans toutes ses lettres elle me le disait. Maintenant je le crois. Je vous remercie.

A cette première parole moins indifférente, et que la gratitude et les convenances inspiraient, Élisabeth crut qu'elle ne pourrait continuer à tenir son rôle. Les larmes et sa faiblesse l'annihilaient, mais elle regarda machinalement, sur l'oreiller, le visage d'une si pure sérénité, et en reçut un subit apaisement.

— Je lui ai causé beaucoup de peine, ajouta Albert incliné à l'aveu par ce qu'il venait d'entendre, et presque malgré lui et pour lui-même.

Élisabeth eut la force de répondre :

— Elle avait confiance en vous.

Que voulait-elle signifier par là ? Comme il cherchait à l'interpréter, elle ajouta, comprenant que ce tête-à-tête ne pouvait se prolonger :

— Venez avec moi.

Il la suivit hors de la chambre. Elle le conduisit à la salle à manger où Fanchette avait préparé un couvert.

— Il vous faut déjeuner, vous réchauffer. Il fait déjà froid. Moi, je vais rejoindre les enfants. Mon amie Blanche Vernier les a pris chez elle. Je n'ose les conduire ici. Ils sont si petits !

— Marie-Louise, Philippe, prononça-t-il lentement, avec une tendresse qui la secoua toute.

— Mais vous pouvez les voir où ils sont, ou chez

mes parents, ou chez Philippe Lagier, comme vous voudrez.

— Chez Philippe.

— Bien. Il va revenir. Vous vous entendrez avec lui.

Elle seule parlait, la bouche tirée, le visage tendu par l'effort. Il ne faisait que lui répondre. Philippe Lagier, fidèle à sa promesse, les vint sortir d'embarras. Dès qu'il fut arrivé, tandis qu'il tâchait de se rendre compte, non sans un mélancolique retour, de leurs sentiments réciproques, et qu'Albert, souffrant de la faim, ne se décidait pas à manger, Élisabeth s'habilla pour partir.

— Notre ami, dit-elle en se tournant vers son mari, a bien voulu se charger de toutes les démarches. Après-demain, ce sera la cérémonie. Je serai là. Au revoir.

Les deux hommes la regardèrent s'éloigner, mais ils n'échangèrent, sur l'instant, aucune parole à son sujet. Elle rentra, avant de quitter l'appartement, dans la chambre de la morte. Là sa force l'abandonna.

— Ma mère, supplia-t-elle à genoux.

Cette imploration contenait tout l'émoi qu'elle avait éprouvé à revoir son mari et qu'elle avait dissimulé, tout le déchirement d'un amour que renouvelait la présence réelle. Une seconde fois, le calme de la mort pacifia son cœur.

L'après-midi, Albert vit ses enfants chez Philippe Lagier. Au commencement de l'entrevue, il trouva à les embrasser, à les comparer au passé, — sur le chemin de Saint-Martin-d'Uriage, il les avait à peine serrés dans ses bras un instant, — une joie

attendrissante qui, dans son état douloureux, agissait jusqu'à l'excès sur sa sensibilité et lui communiquait une sorte de fièvre. On l'étonna en lui racontant l'aventure de la fée Mélusine et celle de Lesdiguières.

— De qui tenez-vous ces histoires ?

— De maman.

Il s'attendait à constater dans l'éducation des deux enfants un laisser-aller, une mollesse toute féminine, et il découvrait un développement inattendu, une vivacité d'intelligence et de corps dans laquelle il n'était pour rien. Sa désertion n'avait entraîné aucun résultat fâcheux. Au lieu d'en rendre hommage à Élisabeth, il s'en irrita : car il nous est cruel de vérifier le peu d'effet de notre abstention. Le petit garçon se lassa le premier de ces effusions, et posa des questions qui se rapportaient à des événements obscurs de sa vie et qui étaient insolubles pour qui n'y était pas directement mêlé. Marie-Louise elle-même se relâcha peu à peu de sa gentillesse et de sa fantaisie pour expliquer à son frère que papa ne pouvait savoir, que papa, en somme, n'était qu'un père amateur, ignorant et lointain, peu au courant de leurs faits et gestes. C'était le sens de ses commentaires qu'elle débitait avec sa petite voix autoritaire et pointue. Maman, elle, ne les quittait jamais, excepté pour soigner grand'mère.

« C'est moi qui suis l'étranger ici », pensa Albert ainsi maltraité avec franchise.

La conquête des enfants, même des siens, ne peut s'entreprendre en une heure. Il quitta Marie-Louise et Philippe, le cœur gros de sa désillusion, les nerfs

tordus. Dès qu'il eut cessé de voir leurs têtes chéries, il fut pris du désir immédiat de les reprendre, de les garder contre lui sans plus rien dire qui les séparât. Et, quand il rentra dans la maison de sa mère, il y apportait un regret de plus, une mélancolie sans fond que l'amour d'Anne ne pourrait pas plus éteindre que sa douleur filiale. Jusqu'au soir, il demeura dans la chambre mortuaire à se saturer de désespoir en se détachant de tous les sentiments qui tour à tour avaient exalté sa vie. La journée du lendemain, pareillement employée, lui fut plus cruelle. On lui remit une lettre et un télégramme d'Anne qui l'attendait à Lyon. Il les lut distraitement et dans un esprit d'injustice : que pouvait-elle savoir de ses pensées ?

Quand il revit, le matin des obsèques, Élisabeth qui venait faire les honneurs de la maison, il souhaita de s'être trompé l'avant-veille en la trouvant changée de visage, plus vivante et portant, seule, une douleur comparable à la sienne. Elle s'informa sans insister de son état, mais elle le plaignait du regard, de toute l'attitude inquiète, amicale et effrayée ensemble. Les Molay-Norrois arrivèrent à leur tour et se montrèrent parfaits de sympathie discrète vis-à-vis de leur gendre. Puis ce furent d'autres parents, des amis. Il était ressaisi par les solidarités de la famille, des relations, par le milieu social avec lequel il avait cru tous les liens rompus. Et il le supportait amèrement dans son orgueil.

Le bruit courait à Grenoble que le décès de Mme Derize avait réconcilié les époux séparés. Chacun, dans le nombreux cortège, se promettait d'en recueillir les indications : nous mêlons à nos meil-

leurs sentiments de pitié tant de curiosité et une si soudaine indifférence. De Mme Passerat qui, pour avoir prêté son automobile à la malade, se targuait d'un rôle personnel, au petit clerc Malaunay, intéressé par un pari, le convoi funèbre était l'objet d'une surveillance attentive. Élisabeth y voulut prendre place avec les parents qui menaient le deuil, derrière son mari et son père qui suivaient le char. Par sa présence, elle affirmait, outre son attachement à la morte, sa fidélité inéluctable à son nom.

Le cimetière est à peu de distance de la cathédrale, qui est l'église paroissiale du boulevard des Adieux. Il n'y avait qu'à franchir une porte des vieux remparts, et la promenade de l'Ile-Verte tout encombrée de feuilles mortes que les sabots des chevaux et les pas du cortège écrasaient. Le moment où l'on descend le cercueil en terre est l'un des plus poignants qu'un cœur aimant puisse supporter. Albert leva d'instinct la main sur ses yeux. Une image s'interposa entre sa douleur et lui-même, celle d'Élisabeth bouleversée. Se souvint-il de cette phrase de son journal : « Elle ne connaît pas ma mère, elle ne la connaîtra jamais. J'aurais le malheur de la perdre que je serais seul à la pleurer ?... »

Au retour, quoique brisée, elle supporta à sa place le défilé des invités qui apportaient leurs condoléances, puis elle monta l'escalier pour donner ses instructions à la vieille servante. Sur ses pas, Albert rentra, accompagné de Philippe Lagier. Ayant terminé sans faiblesse la tâche qu'elle s'était imposée, elle salua Philippe d'un : « Au revoir », et, se tournant vers son mari :

— Maintenant, adieu, dit-elle. Bon courage.

Ne comprenant pas que c'était fini, mais inquiet, il s'informa :

— Vous partez ?

— Oui.

— Où allez-vous ?

— Je rentre chez moi. Dois-je vous envoyer les enfants ?

Il hésita, puis, d'une voix sourde, il répondit :

— Non.

Elle s'inclina. La porte se referma sur elle. Ils ne se reverraient plus.

Albert, dès qu'elle se fut éloignée, fit quelques pas en avant pour la rappeler. Que lui aurait-il dit ? Agité, il se promena de long en large dans la pièce sans parler. En quelques heures, que de sensations, toutes douloureuses, il avait épuisées ! Son ami, immobile et muet, reconstituait aisément la série de ses pensées, mais, par une pente naturelle, s'apitoyait davantage sur la femme.

Fanchette vint annoncer le déjeuner. Albert la regarda, parut réfléchir, et, sa décision prise, il déclara de sa voix nette :

— Je vous emmène à Paris.

Elle en reçut un choc qui l'ébranla comme un vieux meuble dont le bois craque. Volontiers elle se fût signée à l'idée de partir pour cette ville perdue et de servir sans doute une femme de mauvaise vie, et, remuant la tête de droite à gauche, elle balbutia :

— Non, non, monsieur Albert.

— Pourquoi n'acceptez-vous pas ? Où irez-vous ?

— Chez Mme Élisabeth.

Il fronça les sourcils :

— Vous m'abandonnez ?

— Oh ! non, monsieur Albert. Seulement, il y a les petits, et puis, Mme Élisabeth a été si bonne ! Vous ne savez pas comme elle a soigné Madame. Le jour, la nuit, toujours là.

Il coupa court à cet éloge :

— Je sais.

Le déjeuner fut rapide et silencieux. Au salon, où les deux hommes retournèrent ensuite, Albert, de plus en plus absorbé et amer, laissant enfin déborder le torrent de ses impressions, avoua comme pour lui-même :

— Oui, elle a beaucoup changé.

Il ajouta :

— Elle refuse toujours la pension que je fais déposer chaque mois chez mon notaire ?

— Oui.

— J'aurais dû exiger d'elle une promesse d'acceptation. Elle me prive sans droits de contribuer à l'entretien de mes enfants. C'est injuste.

Philippe, dont la passion s'était épurée à suivre l'effort courageux d'Élisabeth et qui était encore sous le coup des suprêmes recommandations de Mme Derize, voulut tenter avec générosité un rapprochement, et reprit l'éloge que Fanchette avait dû laisser en route. Il dit la vie des deux femmes à Grenoble et à Saint-Martin, leur intimité, le pieux dévouement de la plus jeune qui avait transformé la dernière année de la morte. En vain était-il interrompu par de coupants : *je sais, je sais.*

— Non, tu ne peux pas savoir, finit-il par répondre, impatienté.

Albert, qui avait recommencé sa promenade,

s'arrêta brusquement. Il avait cette expression de visage qu'il prenait dans la colère, quand sa violence d'autrefois le ressaisissait devant une contradiction insupportable. Pourtant il parut se dominer, et ne mit qu'une insolence blessante dans cette insinuation :

— Ce qu'on m'a écrit de Grenoble était donc vrai ?

— Et quoi donc ?

— Que tu étais amoureux de ma femme.

Philippe brava son regard qui était dur et impérieux :

— Oui, dit-il tranquillement, j'ai pour Élisabeth un culte d'admiration. Appelle-le du nom que tu voudras.

— Prends garde. Je saurai la défendre.

— Contre quoi, et de quel droit ?

Et, touché de son propre désintéressement actuel qui l'inclinait à la grandeur d'âme, désireux aussi d'expier son ancienne trahison, il se leva et vint tendre la main à son ami qui ne résista pas :

— Voyons, Albert, comment pouvons-nous, ici, nous traiter de la sorte ?

Albert lui rendit son étreinte, avec cette gratitude que nous éprouvons pour ceux qui nous ont sauvé d'une mauvaise action :

— Je suis injuste. C'étaient d'infâmes lettres anonymes que j'ai à peine lues. Et puis, cette mort m'a restitué tant de souvenirs que je croyais plus lointains, plus apaisés. Des cendres éteintes de mon foyer, un peu de flamme a jailli encore.

— Ne peux-tu le reconstruire.

— Non. Mais je n'ai pu revoir ma mère sur ce lit,

ma femme, mes enfants sans la nostalgie de cette vie droite qui aurait pu être la mienne. Comprends-tu ? Élisabeth a fermé les yeux de ma mère ; c'est elle qui élève, seule, Marie-Louise et le petit Philippe. Hier, elle m'a parlé avec tant d'émotion, de délicatesse ! Je n'étais pas seul dans ma douleur. Elle a beaucoup changé. Elle est plus belle. Et par un retour étrange, les qualités que je souhaitais pour elle jadis, il semble qu'elle les ait toutes conquises ou reçues maintenant que nous ne pouvons plus être qu'étrangers l'un à l'autre.

— Étrangers ? Ce n'est pas définitifs. Il n'y a rien de définitif.

— Si, la mort. Hier, je t'assure que j'enviais ma mère. Son visage était si paisible, si calme, si pur. On ne souffre plus. Surtout, on ne fait plus souffrir. Oui, c'est une solution. J'y ai pensé.

— Albert !

— Avant-hier, hier, ce matin encore. C'est une pensée qui me reviendra. Élisabeth serait délivrée. Elle mérite d'être libre, d'être heureuse. Je n'y puis rien maintenant, et ne souhaite même pas qu'elle le soit, tant je suis égoïste et illogique.

— Tu es jaloux d'elle : tu l'aimes encore.

— Je l'ai aimée. Ici le passé m'opprime ; je le respire par tous les pores.

La conversation tomba. Philippe cherchait le moyen de la relever :

— Quand pars-tu ? demanda-t-il pour prendre du champ.

— Ce soir.

— Si vite. Pour Paris ?

— Non, Anne m'attend à Lyon.

— Ah ! Quand reviendras-tu ?

— Je ne sais pas. Jamais peut-être. Comme la plupart des hommes, je n'ai pas dirigé ma vie. Je n'y puis rien changer, et quand je franchis ce seuil, je me produis à moi-même l'effet d'un misérable. C'est odieux !

Il s'était exalté sur ces derniers mots.

— Et tes enfants ? observa Philippe.

— Leur mère ne m'est pas assez indifférente pour que j'ose les lui disputer. Ils sont devenus son but. Comment les lui arracherais-je ?

Et tourmenté par cette question qui devait se poser sans cesse à son esprit, il y revint encore :

— Je suis en marge de ma propre famille. Comment achever de briser ma femme en lui réclamant ce partage ? Et puis, ses torts ne sont plus rien auprès des miens.

Pour la première fois, il se condamnait.

— Veux-tu me répondre ? interrogea Philippe brusquement. Es-tu heureux ?

Albert le regarda avec une amère ironie :

— J'ai perdu ma mère sans la revoir. J'ai perdu mes enfants, mon foyer, ma paix. Tout à l'heure, je parlais de mourir. Et tu me demandes si je suis heureux !

— Ce n'est pas injurieux, Albert. Il y a dans l'amour une telle puissance de domination qu'il brûle de se subordonner nos plus grands malheurs ou qu'il nous permet de les supporter. Cet amour-là, tu ne l'as pas éprouvé, ou tu ne l'éprouves plus.

— Tu te trompes : je le ressens encore. Mais l'amour n'a jamais comblé toute la vie d'un homme.

— Un dernier mot. Si tu renonçais à... cet amour...

— Inutile d'achever. Je n'y renoncerai qu'avec la vie. Tout à l'heure, quand je parlais de mourir, c'était avec elle. Elle me suivrait n'importe où, et jusque-là.

— Je comprends. Tu es tout pour elle, mais le contraire n'est pas vrai. Comme vous allez souffrir, tous sans exception !

Albert prit le bras de son ami :

— Écoute, je ne suis pas lâche. Le choix de ma vie ne m'est pas entièrement imputable. Les circonstances ont voulu que je sois tout pour Anne, en effet. Je ne l'abandonnerai pas, quoi qu'il arrive.

— Tu préfères lui sacrifier tes enfants.

— Ils ont leur mère.

— Et leur mère ?

Aucune réponse ne suivant la question, Philippe ajouta :

— La reverras-tu avant ton départ ?

— Non. Que lui dirai-je ? Qu'elle brise nos liens légaux, qu'elle tâche à refaire son propre bonheur, — elle est si jeune, si belle, si séduisante, — et que je ne dois plus lui être de rien.

— Et que tu n'es pas heureux ?

— Qu'importe !

Et ce mot tomba comme une pierre dans un puits perdu...

— Tout l'après-midi, Élisabeth, terrée chez elle, attendit l'événement incertain qui la remettrait en présence de son mari. Elle ne pouvait croire qu'il repartirait sans l'avoir revue. N'avait-elle pas assisté

sa mère, communié avec lui le matin même dans la douleur ? Comment serait-il assez cruel pour s'en aller ainsi ?

Le soir tomba sur cette attente qui la maintenait, ardente et immobile, sur le même fauteuil, l'oreille tendue au moindre bruit, les yeux vainement fixés vers la porte. Elle savait qu'il devait prendre l'express de dix heures quarante. Elle pressentait le voisinage d'Anne de Sézery. Quand ce fut l'heure, elle entra dans la chambre de ses enfants, constata leur sommeil, les confia à leur bonne, et, prenant en hâte son chapeau et son manteau, elle s'élança vers la gare.

— Si j'allais le chercher ? avait dit un jour Mme Derize.

Sans orgueil, humiliée, vaincue, voici qu'elle courait offrir à l'ingrat, à l'infidèle, le cœur qu'il avait brisé. Dans le hall d'entrée, elle ne le trouva pas. N'osant pas traverser la salle pour gagner le quai de départ, déjà glacée dans son élan, elle se rejeta dans l'ombre, dehors, et guetta l'arrivée des voitures. Enfin elle vit descendre Albert et Philippe, et se recula davantage pour ne pas être aperçue. A la lumière de la lanterne, elle distingua plus nettement le visage fermé d'Albert qui soldait le cocher. Honteuse de sa faiblesse, dès qu'ils eurent passé, elle s'enfuit.

Un individu, assez élégamment vêtu, — un de ces riches gantiers de Grenoble qui font venir de Lyon ou de Paris leurs bonnes fortunes et qui, par là même, ont acquis fort cher le droit de traiter les femmes avec familiarité, — après avoir observé son manège inquiet et sa taille, la suivit et, dans la rue

Lesdiguières moins éclairée, osa l'aborder. Il n'appartenait pas au monde qu'elle fréquentait et il ne la connaissait pas.

— Eh bien ! madame, il faut se faire une raison. Le roi est mort, vive le roi !

Il riait, il la dévisageait avec insolence, un peu gêné par le genre de beauté qu'il lui découvrait et qui lui imposait malgré lui. Interdite, elle avait dû s'arrêter, et sa bouche se tordait sans trouver aucun son. Enfin elle se ressaisit et cria :

— Allez-vous-en !

Sa figure de terreur, ses yeux d'effroi, plus que des paroles, mirent en fuite le goujat. Elle se traîna jusqu'à son escalier ; ses jambes se dérobaient sous elle. Cette dernière injure achevait son humiliation. Elle retomba dans le pire désespoir. A son tour, elle envia la morte.

« C'est fini, se disait-elle, fini pour toujours. »

Parvenue à sa chambre comme une bête forcée à son gîte, accablée par tant de nuits de veille et de fatigue, par l'inutilité de tant d'efforts, révoltée de l'oubli de Dieu, elle glissa sur le tapis au pied de son lit, et là, écroulée, pelotonnée sur elle-même, elle répétait machinalement dans ses sanglots les mots qui la protégeaient contre ses désirs de mort, qui la rattachaient malgré elle à la vie :

— Marie-Louise, Philippe... mes petits...

QUATRIÈME PARTIE

I

LES RAMEAUX

A LA fin de mars, dans les pays de montagnes, l'hiver règne encore. Pourtant, le jour des Rameaux, sous un timide soleil qui donnait au ciel pâle la teinte de la perle à la lumière, Grenoble renaissait dans son horizon de neige. Devant le portail de la cathédrale, des marchands venus de loin, et même d'au delà des Alpes, en avant-garde du printemps, montraient et offraient aux fidèles qui se rendaient à la messe leurs amas de branches vertes, petite forêt morte qui se dispersait avec les passants pour se reconstituer à l'intérieur où toutes ces palmes se replantaient de main en main. Par anticipation ils criaient :

— A deux sous le buis bénit.

N'était-ce pas une bénédiction déjà, que la vue de cette verdure fraîche quand les arbres ne portaient pas de bourgeons ?

Élisabeth qui conduisait à l'église Marie-Louise et Philippe — ce dernier avait promis d'être sage pendant l'office — s'arrêta devant un de ces étalages improvisés pour choisir trois rameaux. Distraite, elle donna plus de sous qu'une brune fillette déguenillée ne lui en demandait.

— Voilà, madame. Ce n'est pas si cher.

— Garde-les. D'où es-tu ?

— De Bardonèche en Italie.

— Comment t'appelles-tu ?

— Luisa.

— Et tes parents ?

— Ils sont bien par là.

Marie-Louise, qui serrait dans sa main gauche une pièce de monnaie destinée à la quête, la tendit à l'étrangère qui la reçut sans y prendre garde, tant elle regardait, bouche bée et les yeux écarquillés, la jeune femme.

— Et moi ? tu ne me dis pas merci ? réclama, vexée, l'enfant dont la munificence ne voulait pas demeurer secrète.

Luisa éclata de rire. Avec ses yeux neufs elle était fort délurée, et revenant dans son enthousiasme au langage natal, elle désigna du doigt l'objet de son admiration :

— *E bella come la Madonna !*

Les joues d'Élisabeth s'empourprèrent. Le compliment la frappait, comme ces fleurs qu'on jette au visage dans les vegliones et qui flattent et font mal ensemble. Elle pressa ses enfants :

— Nous serons en retard. Entrons.

Philippe Lagier, qui stationnait sur la place et qui avait suivi la scène, l'aborda, mais sans une allusion à ce qu'il venait d'entendre, afin de ne pas l'effaroucher. Ils étaient au bas du parvis. Elle posa le pied sur la première marche.

— Vous ne venez pas ?

— Si... Cela vous surprend ? J'aime les fêtes catholiques. Elles sont d'une incomparable poésie. Aujourd'hui j'entrerai pour trouver le printemps.

— N'y cherchez-vous pas autre chose ?

Elle souriait de ce sourire mélancolique et inachevé qui s'harmonisait avec son expression effrayée. Mais elle-même, avait-elle confiance en Dieu ? Elle continuait de gravir le perron quand il l'arrêta, non sans un peu d'émotion, mais avec tant de respect :

— Écoutez, madame, je vous trouve changée...

Elle voulut plaisanter :

— Changée ? Il paraît que c'est en bien. On vient de me le dire.

— Oui, les Italiens ont le privilège de crier ce que nous nous contentons de penser. Il ne s'agit pas de cela. L'hiver a ébranlé un peu votre santé : c'est visible. Il faut consulter...

— Non, non, je vais très bien, je vous assure.

Elle disparut dans le tambour. Un moment décontenancé, il se décida à la suivre, et se plaça quelques rangs derrière elle pendant la messe, afin qu'elle ne se doutât pas de sa présence. Tandis que l'habillement de ses enfants était fort soigné, elle portait une modeste robe noire qui avait dû faire un long usage et commençait d'être lustrée. Comme elle avait ramené en avant, par-dessus l'épaule, son voile de deuil, il distinguait ses cheveux blonds, de ce blond d'enfant si délicat, si soyeux, et un coin de la nuque blanche. Quand elle se levait ou s'agenouillait selon les rites de l'office, il remarquait la flexibilité de ses mouvements, et cette grâce suave des jeunes filles que l'on n'ose accompagner d'impurs désirs. Par intervalles, il apercevait son profil perdu, son profil lumineux, entre le chapeau et la toilette sombres. Qu'elle ressemblait peu à la femme

épanouie mais indifférente et sans mobilité d'Albert Derize ? Le chagrin, le souci de disposer elle-même de ses jours, avaient ciselé ses traits et jusqu'aux lignes de sa démarche. Svelte, son corps se tendait comme la longue tige d'une fleur. Dans sa maigreur, qui commençait à devenir inquiétante, elle gardait cet air de jeunesse qui, jadis, lui venait de l'absence de toute préoccupation, et qui maintenant s'inspirait d'une sorte de recul devant les mauvaises révélations de la vie.

« Elle sera brisée, songeait Philippe, elle en mourra. Que faire pour la sauver ? »

Rien d'égoïste ne l'agitait plus. Dans son cœur sans foi et avide, elle était sa piété, — la *madone* à qui l'avait comparée la petite Italienne.

L'hiver qui avait suivi le décès de Mme Derize — un de ces longs hivers qu'est exposée à connaître la région des Alpes — n'avait pas été clément à Élisabeth. Elle avait perdu son plus ferme appui, la contagion de courage qui émane du calme dans l'épreuve, et aussi le dernier lien effectif qui la rattachât à son mari. Ainsi elle avait continué sa route plus difficile. Comme cette plaine de Grenoble, environnée de montagnes, paraît plus froide dans son cercle de glace, elle sentait autour d'elle, pareille à de hautes murailles, la désolation et la solitude. Mme Molay-Norrois, il est vrai, devinant ce dangereux état d'esprit, lui avait témoigné plus abondamment sa tendresse maternelle, mais d'une manière conforme à sa nature passive, et plus en lamentations qu'en actes. N'était-elle pas, l'excellente femme, accaparée par son mari que la maladie aigrissait et qui prenait sans résignation la vieil-

lesse ? De tout temps il avait exercé chez lui le despotisme de son plaisir. Mais on préférait son mauvais caractère à ses trahisons. Il eût encore supporté les atteintes de l'âge s'il avait pu les faire partager à Mme Passerat, au lieu qu'il enrageait d'assister aux victoires de celle-ci qui utilisait sa maigreur pour rajeunir ses toilettes et qui, par une manœuvre hardie, venait de ravir à l'opulente Mme Bonnard-Basson les soins et attentions de M. de Vimelle. Un dieu la protégeait dans ses entreprises. Cette dernière conquête communiquait à M. Molay-Norrois une exaspération qui précipitait le cours du mauvais sang et la sortie des humeurs malignes. Quel réconfort puiser dans un intérieur déjà si éprouvé ?

Sans doute Élisabeth n'avait pas interrompu la tâche qu'elle s'était imposée de donner à ses enfants les premiers éléments d'instruction. Marie-Louise marchait sur ses neuf ans, et Philippe en comptait six. Il importait de préparer un avenir qui subît aisément l'influence des débuts dans la vie. Elle leur voulait une enfance vive et occupée, se souvenant des repos amollissants qu'elle avait rencontrés dans la sienne, et pensait les accoutumer à trouver leurs joies en des circonstances tout ordinaires. Mais son humeur, même avec eux, était plus changeante. Elle passait brusquement de l'abattement à une hâte fébrile de se distraire, de s'occuper. Ne faut-il pas vivre tous les jours ? Elle pleurait, elle riait nerveusement pour des riens. Consumée de fièvre, elle dépensait en une fois des énergies excessives, puis retombait dans un état de langueur. Elle suivait bien la ligne de direction qu'elle s'était tracée, mais en y

avançant par saccades, tantôt avec lenteur, tantôt en courant.

Enfermée dans son deuil et sa tristesse, elle ne tenait à recevoir personne, excepté son amie Blanche Vernier dont l'attachement discret était reposant mais sans influence, et dont les quatre enfants composaient à eux seuls toute une compagnie de jeux et d'études. Elle avait même dû écarter les assiduités de M. de Vimelle qui s'était mis subitement à la prendre sous sa protection. Lassé de la vulgarité de sa maîtresse et du rôle ingrat qu'il jouait auprès d'elle, il avait pensé prendre une revanche honorable en courtisant une femme que personne ne défendait. Sa vanité naturelle l'illusionnait sur son propre compte. Évincé, il se rabattit sur la mûre et agitée Mme Passerat, de rapports plus accommodants, et dont la conquête serait d'une meilleure publicité. Il se vengea de son échec en incriminant, dans le monde, les visites, pourtant espacées, que rendait Philippe Lagier rue Haxo. Mme Molay-Norrois, informée par son mari, prévint sa fille.

Élisabeth fut indignée. Après un retour sur elle-même, elle ne se découvrit pas sans reproches. Oui, ces visites de Philippe lui étaient plus agréables qu'elle ne se l'avouait. Il entrait timidement, avec la crainte de n'être pas reçu, et préludait par des banalités. La timidité chez un homme de sa valeur et qui se possède, est déjà un hommage. Puis il changeait de ton, et donnait de tout son esprit qui était aigu et rapide, et qui, sous l'action d'un sentiment nouveau, s'élargissait, acquérait plus d'ampleur. Ce qu'il disait, outre l'étan durable que sa

parole communiquait et qui est si utile à une femme pour sortir du cadre étroit de sa vie, recouvrait une adoration qui jamais plus ne s'exprimerait directement. Dans cette sorte d'exaltation mystique que produit la tendresse lorsqu'elle est refrénée dans le domaine humain, il s'ingéniait à maintenir en elle un espoir que toute raison et son cœur condamnaient. Il s'était imposé d'écrire régulièrement à son ami. Tout d'abord, Albert n'avait adressé que de sommaires réponses ; peu à peu il avait pris l'habitude de se confier, et ses lettres âpres et tendues ne respiraient pas le bonheur ; maintenant c'était lui qui réclamait des nouvelles de ses enfants. Ainsi le lien brisé par la mort de Mme Derize, l'adroite amitié de Philippe Lagier le renouait. Élisabeth ne s'était pas rendu compte que dans l'égoïsme de son amour elle se servait de cette amitié. L'avertissement de sa mère, après une révolte, l'éclaira. Elle ne devait pas prêter aux commentaires de la ville, dans une situation qui exigeait une prudence de tous les instants. A côté de l'honnêteté véritable, il y a une honnêteté d'apparence dont les femmes aujourd'hui font volontiers peu de cas. Surtout elle n'avait pas le droit de tirer parti du sentiment qui, si respectueux fût-il, était la base même d'un dévouement aussi généreux, et dont elle s'enorgueillissait malgré tout dans cet état d'abandon si blessant pour une femme dans sa fleur.

Philippe, délicatement averti, n'apparut désormais rue Haxo que de loin en loin. Ce fut, pour lui, une déception cruelle. Là il avait réellement vécu de fortes heures, connu l'ivresse du sacrifice, la plus grisante. Ainsi, n'ayant pas revu Élisabeth depuis

un mois ou presque, il était excusable de s'être arrêté sur la place de la cathédrale à l'heure de la grand'messe, dans la pensée de la rencontrer, et il avait pu, mieux qu'un familier, constater son amaigrissement et tous les signes de consomption qu'elle montrait.

Pendant la durée de l'office, il chercha quel secours lui apporter. Un changement d'air, un séjour en Provence, dans quelqu'une de ces stations où il suffit d'ouvrir les yeux pour recevoir la joie de la lumière et du clair espace ? Oui, mais elle s'était obstinée à refuser le concours d'Albert, et ses ressources limitées la contraignaient à une vie modeste, sans superflu. Peut-être déciderait-il les Molay-Norrois à l'emmener. Comment ceux-ci ne remarquaient-ils pas qu'elle dépérissait ? Mais comment Albert avait-il pu repartir après avoir été si frappé de sa séduction nouvelle, de sa fragilité ? Ainsi apitoyé, il la regardait. Ses prières s'arrêtaient à elle. Elle était le tabernacle qui contenait, comme une hostie, le pur désir d'immolation dont il lui était redevable.

Élisabeth tâchait, non moins vainement, de suivre l'office. Un souvenir et une crainte l'arrêtèrent successivement dans ses oraisons. Le souvenir la ramenait dix ans en arrière, au temps de ses fiançailles, un pareil jour des Rameaux. C'était par un soleil d'avril. Mais elle ne sentait pas le plaisir d'avoir moins de vingt ans et d'aimer. Albert l'avait accompagnée, avec ses parents, à cette même église. Les marchands offraient aussi leurs branches vertes. Irréfléchie, elle demeurait au bord du sentiment auquel une autre, mieux avertie ou plus clairvoyante,

se fût abandonnée avec délices. Elle comprenait — après dix années — quelle occasion d'exalter leurs cœurs elle avait perdue en accueillant avec indifférence cette coïncidence heureuse du renouveau de la nature, symbolisé par la fête religieuse, et de l'éclosion de leur tendresse.

— Voyez, lui disait-il, toutes ces branches de buis qui sont à terre, pour vous. Il semble que vous marchez dans le printemps.

— Oui, c'est le jour des Rameaux, avait-elle répondu.

L'explication, toute simple, écartait la surprise. L'amour n'était-il pas chose due aux petites filles, et qui ne comporte aucune peine ? Son fiancé avait admiré cette tranquillité qui continuait en germe leur séparation. Pourquoi avait-elle attendu d'être trahie avant de comprendre la garde que nous devons monter autour de notre bonheur ? Pourquoi n'avait-on pas combattu en elle, alors qu'il en était encore temps, cette mollesse qui nous enlise dans l'ornière des grand'routes et ne nous permet pas les ascensions au bout desquelles c'est la lumière et c'est la libre étendue ? Elle saurait du moins préserver de son erreur ses enfants. Eux n'auraient pas besoin du désespoir pour ouvrir sur la vie des yeux avertis. Elle préserverait leur force de sentir, leur nouveauté, mais ils seraient comme de jeunes guerriers en armes, et non pas nonchalants et engourdis.

Aurait-elle ce pouvoir ? Le matin même, en s'habillant, elle avait constaté sa pâleur, sa maigreur, et, pour se coiffer, elle avait dû se reprendre à plusieurs fois, les bras lourds et frappés d'une faiblesse inexplicable. Philippe Lagier l'avait bien remarqué. La

réflexion d'un observateur aussi perspicace, en lui revenant à la mémoire, lui communiqua de l'effroi. Elle était menacée peut-être. Mais que lui importait une vie plus ou moins prolongée ? La dernière image qu'elle conservait d'Albert était celle d'un voyageur qui s'en va sans regarder en arrière, sans même se douter de l'amour humilié qui sanglotait dans l'ombre à deux pas. Alors, pourquoi désirait-elle tant de vivre ? Marie-Louise et Philippe, son bien, sa chair, sa pensée nouvelle, après elle, Albert les recueillerait. C'était son droit. Après elle, il épouserait cette femme. Et cette femme deviendrait la mère de ses enfants. Ah ! non, non, elle ne pouvait imaginer cela sans un frisson d'horreur. Il fallait bien qu'elle vécût, qu'elle vécût à tout prix.

— Maman, qu'as-tu ? demanda Marie-Louise penchée.

Tandis que les fidèles s'étaient levés pour recevoir la bénédiction du prêtre, Élisabeth restait agenouillée, la tête cachée, les épaules secouées. L'enfant répéta sa question, et glissa doucement sa main entre les bras de sa mère pour lui caresser la joue.

— Pourquoi pleures-tu ? Philippe est sage. Et moi, je t'aime bien.

A cause de l'enfant, Élisabeth se calma tout de suite. Elle rabattit la voilette pour dissimuler ses yeux mouillés et, se redressant, elle sourit :

— Je n'ai rien.

Cet effort la restitua à la prière. Ce fut une supplication éperdue et exigeante qu'elle adressa à Dieu comme une sommation :

« Vous ne permettrez pas cela. Vous ne permettrez pas cela. »

Peu à peu rassérénée, elle se promit de consulter un médecin, de se soigner, de mieux résister au mal. Philippe, qui avait remarqué son émotion, n'osa pas l'aborder à la sortie. Le regard qu'il lui jeta en la saluant était empreint de tant de respect et de compassion qu'elle fut reprise d'inquiétude. Au bas du parvis, la petite Luisa agitait sa gerbe de verdure en criant :

— A deux sous le buis bénit !

Quand elle reconnut la jeune femme, elle s'arrêta net et oublia sa vente.

— *Primavera*, dit-elle.

Élisabeth, touchée et réconfortée par cette admiration spontanée, lui donna une petite pièce blanche. Mais elle hocha la tête. Pour elle, il n'y avait plus de printemps.

II

LE MYSTÉRIEUX VOYAGE DE PHILIPPE LAGIER

DEUX ou trois jours après ce dimanche des Rameaux, Philippe Lagier, dans une visite aux Molay-Norrois, apprit que le médecin avait ordonné à Élisabeth le repos absolu et, l'estimant, sinon en danger, du moins dans un état de dépérissement qu'il fallait à tout prix enrayer, l'avait mise en observation. Il hésita sur la conduite à tenir, puis se décida à prévenir Albert. Au lieu de recevoir la réponse qu'il attendait, il vit arriver chez lui son ami. C'était le signe d'une inquiétude bien impérieuse. Il n'avait donc pas eu tort de maintenir l'espoir de la jeune femme, et quel désintéressement exigeait l'amitié !

Albert, par son entremise, sollicita, en invoquant l'intérêt de ses enfants, une entrevue qu'elle refusa. Sa maladie, en la déprimant, la rendait moins accessible à une tentative de retour. « Est-il libre ? » avait-elle demandé. Et comme on ne pouvait lui répondre affirmativement, à quoi bon cette rencontre qui ne pouvait être que douloureuse, et qui ne modifierait en rien leur situation respective ? L'éloignement, n'était-ce pas la sagesse ? Ainsi écarté, il la fit supplier d'accepter son aide : un changement d'air lui serait profitable, serait profi-

table à Marie-Louise et à son frère. Lorsque Philippe lui apporta un nouveau refus, il entra dans une colère dont son ami fut effrayé et qu'il chercha vainement à contenir. Ne parlait-il pas de reprendre le procès, de revendiquer ses droits paternels, de réclamer à nouveau le divorce ?

La journée du lendemain, il n'en confia l'emploi à personne. Elle fut, pour lui, cruelle et salutaire. Il se rendit au cimetière de Saint-Roch où reposaient, côte à côte, ses parents que la mort n'avait pas séparés, au Jardin de la ville où il erra de longues heures, à guetter les enfants qui jouaient, ignorant que les siens étaient invités chez Blanche Vernier, et dans la rue Haxo, à contempler des fenêtres closes. Repoussé de partout par la défaveur du hasard, il erra dans Grenoble comme un étranger qui en a épuisé les curiosités et ne sait plus que devenir. Avant de partir, il s'excusa auprès de Philippe :

— J'ai eu tort hier. Il faut me comprendre. Je ne sème autour de moi que la souffrance et le mal. Et c'est inéluctable : je n'y puis rien. Mieux vaut pour moi ne jamais revenir. Tu viendras, toi, me voir à Paris.

— J'irai, dit Philippe. Mais qu'as-tu décidé ?

— Rien.

— Vous resterez ainsi sans une séparation officielle ?

— Oui. J'ai promis à ma mère de ne jamais divorcer contre le gré d'Élisabeth, et Anne méprise nos lois.

Le dernier volume de l'*Histoire du paysan* avait paru le mois précédent, et ramenant l'attention sur l'ouvrage entier, il provoquait, dans la presse, des

études nombreuses et même d'ardentes polémiques. A la Chambre, il avait inspiré un projet de loi sur le bien de famille insaisissable. Le décès d'un ancien homme d'État, qu'une vieillesse trop prolongée avait précipité dans l'oubli, ayant causé une vacance à l'Académie, les journaux, orientés par un succès aussi retentissant, avaient annoncé avec sympathie, et sans qu'il eût été consulté, la candidature d'Albert Derize. Aux questions de Philippe, il s'était contenté de répondre :

— Dans les conditions où je me trouve, c'est impossible. Et que m'importent les honneurs !

Il laissa à son ami un exemplaire de son livre destiné à Marie-Louise et orné d'une dédicace. A travers l'enfant il visait Élisabeth. La malade, en effet, se jeta sur cette lecture. Elle y découvrit un ton plus âpre, plus amer, une autorité qui s'imposait sans ménagement, presque avec insolence. Les conclusions sur le rôle du patrimoine, de la famille, sur la liberté de tester, sur le rapport du domaine rural et de la tradition, gardaient toute la fermeté des premiers volumes, peut-être avec moins de force persuasive, mais une énergie plus tendue et, par endroits, une humeur irritée que revêtait une éloquence fière et désabusée.

La santé d'Élisabeth triompha de cette crise qui était la suite d'un excès de fatigue morale, mais elle demeura sujette à des troubles nerveux, anémiée et soumise à toutes les influences pernicieuses. Son médecin, qui la connaissait depuis son enfance et analysait son cas en psychologue, ne se montrait pas rassuré :

— Cet état d'incertitude entraîne une irrégularité

de toutes les fonctions vitales. Une situation tranchée, la séparation définitive, le divorce, serait préférable. Après le choc, elle reprendrait une existence normale. Elle est si jeune.

Mais elle ne voulait entendre parler de rien. Elle s'userait sans profit, tant qu'il lui resterait des forces. Philippe, autorisé à lui rendre visite, aperçut l'*Histoire du paysan* sur un guéridon à côté de la chaise longue.

— Vous avez lu ? interrogea-t-il.

— Oui.

— Eh bien ?

— C'est très beau.

Elle ajouta, comme s'il s'agissait d'un autre :

— Les hommes peuvent changer de sentiment sans changer de pensée. Les femmes, non.

C'était elle, maintenant, qui parlait par considérations générales. Il parut se recueillir, peser un cas difficile, et au bout de ses réflexions il constata simplement :

— Moi, je crois qu'il vous aime encore.

— Laissez cela.

— J'en suis sûr. Et je sais un moyen de vous le rendre.

A demi étendue sur les coussins, elle se redressa, les pommettes rouges, les yeux brillants de fièvre :

— Je vous en prie, laissez cela. Il a brisé son foyer, c'était à lui de le reconstruire. Et maintenant...

— Maintenant ?

Elle se laissa retomber en arrière :

— Il est trop tard.

Philippe, trop avide de la servir, fut péniblement

affecté de ce désenchantement, et détourna une conversation qui la blessait :

— Quels sont vos projets ? Irez-vous en Provence, au soleil ?

— Non, le printemps est là. Dès que la chaleur sera venue, nous partirons pour Saint-Martin-d'Uriage.

— C'est la montagne et vous risquez d'y trouver un retour de froid. Vous vous soignez bien mal.

Elle esquissa un geste d'indifférence que son bras trop lourd n'acheva pas et, comme si l'avenir même ne l'intéressait plus, elle expliqua avec ce sourire des malades conscients qui leur permet d'atténuer la gravité de leurs recommandations :

— Je me remettrai vite, vous verrez. Ma santé est solide... Dans tous les cas j'ai écrit mon testament.

— C'est absurde. Pourquoi ces idées noires ?

— Je confie mes enfants à ma mère. Vous comprenez : je ne veux pas que ce soit cette femme... Vous aiderez maman à écarter les obstacles, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame.

— Me le promettez-vous ? Albert est votre ami. Il vous écoutera.

Philippe se leva, ne dominant plus son émotion, mêlant à sa pitié la mélancolie de son impossible amour :

— Non, non, madame, cela ne sera pas.

Le lendemain, utilisant la fin des vacances judiciaires de Pâques, il prenait le train de Paris sans prévenir personne de son voyage. Cette absence, qui ne pouvait guère être remarquée, dura quelques jours. A Grenoble personne ne s'en douta. L'avocat

n'avait jamais été bien confiant, et ses allées et venues gardaient volontiers leur mystère. Dès son retour il regagna la rue Haxo. Lentement Élisabeth recommençait son existence habituelle, mais plus languissamment et d'un pas plus traînant. A la fin de sa visite qu'il écourta, il lui posa cette question :

— *S'ils* se séparaient, que feriez-vous ?

Elle évita de donner une réponse.

— Je ne sais pas, dit-elle.

— S'il était libre, s'il vous revenait ?

Elle le fixa de ses yeux que la maladie avait agrandis, et qu'une flamme sombre éclairait :

— Je n'y crois plus.

A peine ces paroles prononcées, elle eut l'impression d'un reniement. Son désespoir abrogeait donc le serment qu'elle avait prêté au lit de mort de Mme Derize ? Elle avait promis de pardonner, de pardonner sans restriction. Et déjà elle se ressaisissait, elle prononçait le *trop tard* qui est l'excuse des faibles. Philippe sorti, elle se le reprocha, mais elle était si lasse. N'avait-elle pas trop supporté, trop attendu ? N'avait-elle pas été suffisamment humiliée par la vie ? Quand on avait commencé d'entrer dans la voie de l'abnégation et du sacrifice, devait-on ne plus s'arrêter jamais, et gravir sans fin un calvaire ? Fuir, revenir en arrière, courir ailleurs les chances d'un bonheur personnel, elle ne le pouvait plus, mais, comme une bête trop chargée qui regimbe à la montée, elle ne se sentait plus de forces ni de courage pour avancer. Elle ne savait pas que l'on marche bien plus longtemps fatigué qu'avant de connaître la fatigue. C'est toujours à la fin qu'une ascension exige le plus grand effort.

Après une ébauche de printemps, le vent et la pluie s'étaient emparés de Grenoble. On distinguait à peine les montagnes voisines sous un ciel bas. L'installation à Saint-Martin se trouvait ainsi retardée, bien qu'Élisabeth eût hâte de s'éloigner et fût avide de grand air. Les premiers jours de mai, encouragée par le changement de temps, elle commença ses préparatifs. Une lette qu'elle reçut le 8, et qui était adressée à *Madame Albert Derize, née Molay-Norrois, boulevard des Adieux,* d'où elle lui revint, devait modifier ses projets. C'était une lettre timbrée d'Angleterre, dont la suscription n'était pas d'une écriture entièrement inconnue, et qui tout de suite l'inquiéta. Elle la tint dans sa main avec défiance avant de l'ouvrir, et ne se décida pas sans un mauvais pressentiment à rompre le cachet. Elle ne s'était pas trompée : ce papier pelure, ces caractères redressés puis tombants, pour les avoir déjà rencontrés sa vie avait été brisée. Elle tourna les feuillets qui étaient nombreux et lut la signature : *Anne de Sézery.* Alors elle laissa tomber la lettre. Comment avait-*on* l'audace de lui écrire ? De quel droit lui infliger cette injure ? Oppressée, elle s'assit, mais invinciblement elle regardait à terre. Elle finit par se pencher et ramassa le papier qui gisait. Quelques mois plus tôt, elle ne se fût pas décidée à le lire. Mais elle n'avait plus rien à espérer ni à craindre. Dans certains excès de chagrin nous perdons le sens étroit de notre dignité que nous réservons pour notre seule vie intime. Avec défiance, avec dégoût, elle commença cette étrange lecture, prête à l'interrompre et à ne pas l'achever au moindre mot plus irritant. Elle alla jusqu'au bout sans défaillance.

« Londres, le 6 mai 1907.

« Madame,

« Quand vous recevrez cette lettre, je serai partie pour une destination lointaine où personne ne pourra me rejoindre et d'où je ne reviendrai jamais. C'est mon excuse de vous l'adresser, et c'est, croyez-moi, votre obligation de la lire tout entière.

« A force de vivre en Angleterre, j'en ai pris les habitudes de franchise. Aussi n'ai-je pas voulu d'intermédiaire entre nous, au risque de blesser votre délicatesse. Les circonstances où nous sommes dépassent les petits buts de délicatesse, et réclament surtout du courage. Il m'en faut plus à moi qu'à vous. Si je vous dis certaines choses du passé, c'est qu'elles pourront servir votre avenir. Si vous devez prendre une décision, il faut que vous soyez renseignée.

« Je ne peux plus rien, moi, pour *son* bonheur, et vous, vous pouvez beaucoup. Toute la vérité est là, et de la vérité nous devons nous inspirer. Je l'ai aimé avant vous, et plus qu'aucune femme n'aima jamais. C'est l'orgueil que j'emporte au bout du monde. Il a été mon unique pensée. Quand je l'ai rencontré après dix ans d'absence, de ce premier amour inconnu j'ai pensé faire une amitié loyale. Mais vous m'avez mal accueillie, et lui-même ne m'a pas aidée. Ces choses du cœur, c'est si difficile à démêler, à gouverner, et surtout en France. Après votre départ de Paris, j'ai attendu votre retour. Vous n'êtes pas revenue, et je vous ai crus définitivement séparés. Il était si malheureux, et à cause de moi. Que pouvais-je faire, quand je l'aimais ? En

Angleterre nous pesons longuement nos résolutions, et puis c'est définitif. Chez vous, l'incertitude peut durer toute la vie.

« J'avais accepté d'être rejetée hors de la société. Ses convictions sociales, vos enfants, mes traditions de famille à défaut d'une foi religieuse que j'ai perdue, se coalisaient pour nous détourner d'une union légale. Devant ma conscience j'étais sa femme, la vraie compagne de son esprit et de son cœur : peu m'importait de demeurer dans son ombre. L'automne dernier, j'ai compris que ce bonheur même était menacé. C'était quelques jours avant la mort de sa mère : il avait rencontré ses enfants sur un sentier du pays de sa propre enfance. Les enfants, je ne savais pas la puissance de ce lien qui ne se brise pas. Comment l'aurais-je su ? Je n'ai pas connu ma mère, et mon père ne s'est pas soucié de mon affection.

« La mort de Mme Derize a contribué plus encore à disjoindre nos pensées. Il portait, seul, son deuil, et je ne pouvais pas lui parler d'elle sans l'irriter. Cela est très douloureux pour une femme de rester étrangère à toute une part de la vie de son... j'allais dire de son mari. Il s'efforçait bien d'atténuer le mal qu'il me faisait. Sa douleur était entre nous comme un mur, et il ne doit pas y avoir de murs quand on s'aime. Enfin, cet hiver, je suis tombée malade. Les privations, les efforts de mes premières années de Londres n'avaient pas laissé de traces visibles sur moi, seulement un peu d'usure intérieure et une moins grande résistance. J'ai cru que l'amour me restituerait la jeunesse. A la première maladie, aux premières atteintes de ma confiance, j'ai relevé sur mon visage les empreintes de ces mauvaises années.

Et comme si je m'acharnais à me détruire, je les lui signalais une à une. Je ne suis plus une jeune femme comme vous, et les jours comptent pour moi. Vous jugerez à cet aveu si je me suis promis d'être sincère.

« Notre existence n'était pas changée apparemment. Pendant ses silences je suivais la route de ses réflexions... Les morts et les vivants, le passé et l'avenir le tiraient en Dauphiné. En voyage seulement nous nous retrouvions d'accord. Il faudrait toujours voyager lorsqu'on est en marge de la vie ordinaire, mais on ne peut pas toujours voyager. A certains lambeaux de phrases, à des préoccupations, à son dernier départ pour Grenoble, j'ai pressenti qu'il avait découvert en vous une femme nouvelle. Par un retour imprévu, c'était vous qui deveniez pour moi une rivale. Je n'avais pas imaginé que vous seriez ainsi fidèle, courageuse, décidée à l'attente et capable d'utiliser le malheur. Le souvenir physique que je gardais de vous avait suffi bien souvent à m'inspirer de la peur. Puisque vous me contraigniez de loin à vous admirer, je vous détestai jusqu'au jour où je sentis — si douloureusement — que vous pouviez encore ce que je ne pouvais plus et qu'il me reste à vous dire.

« Son dernier livre a achevé de m'ouvrir les yeux. J'y ai cherché vainement cette faiblesse délicieuse de la pitié, ce fléchissement de la volonté que j'avais relevés chez tous les écrivains que les fatalités ou leurs propres goûts ont dirigé hors de l'ordre. Il n'y était question que de la famille, du domaine, de la hiérarchie, de la durée, de la tradition et des morts. C'est sa pensée la plus profonde qu'il dépose dans ses ouvrages. Il n'a mis la nôtre que dans un *Schu-*

mann qui est déchirant. Enfin, les journaux parlaient de sa candidature à l'Académie. Je craignis d'en recevoir la confirmation, quand il reçut un jour la visite de deux amis qu'il y compte. Il ne me dit rien de leur entrevue dont le sens était trop clair. Je dus m'informer auprès de lui, et il m'écarta au premier mot. Sans doute votre séparation, le contraste entre ses convictions et les livres lui rendaient toute démarche difficile. A son air hostile, je le devinai ambitieux ou lassé.

« Ainsi tout se liguait contre moi. Il se croyait des devoirs, comme s'il y en avait dans l'amour. Un jour il me proposa de mourir ensemble, quand le moindre bonheur suffit à nous retenir. Dès lors je songeai à disparaître. Qu'aurais-je fait, sinon partir ? Je dois aussi à la vie anglaise un jugement pratique. Puisqu'il ne peut vous oublier, ni vous ni ses enfants, puisque mon amour ne lui suffit plus, mon départ le rendra à sa destinée naturelle, et j'ai accoutumé de m'en aller seule sur les chemins. En d'autres temps il eût remarqué mes préparatifs que je prolongeais, attendant toujours un hasard plus favorable. Hier, par un matin de pluie, lui absent pour la journée entière, j'ai pris le train de Londres, et ce soir je m'embarque à Liverpool. Il ne saura jamais où je vais : j'ai pris toutes les mesures pour que ce soit un mystère.

« Il m'a semblé que ces explications pourraient fixer exactement notre situation respective, et qu'un avertissement éclairerait mieux pour vous la conduite à tenir. Le mal que je vous ai fait je ne l'ai pas voulu, et vous me le rendez sans le vouloir davantage. Oubliez-le, oubliez-moi : on ne pense pas à

la mort quand on tient la vie à pleins bras et qu'on attend l'amour. Que le vôtre, madame, vous inspire comme le mien m'a inspirée !

« Anne DE SÉZERY. »

Malgré sa désespérance et son esprit d'immolation, cette lettre impliquait encore ce jugement apologétique dont nous avons tant de peine à dépouiller nos actes, même les plus nobles et les plus désintéressés. Anne n'avait pas eu d'elle-même cette pensée de fuite. Une autre intervention lui avait désigné cette voie douloureuse. Mais qu'est-ce qu'une pensée auprès de sa réalisation ? Elle négligeait aussi de révéler que la maladie à laquelle elle faisait allusion lui avait laissé une humeur noire bien défavorable à l'amour et que, si la tendresse d'Albert avait pu en être atteinte, il avait fallu toute la susceptibilité d'une passion sans confiance pour la reconnaître à travers une bonté de tous les instants. Aucune découverte n'est plus navrante que celle de la bonté quand nous attendions un autre sentiment.

Élisabeth ne mit rien en doute de ce qu'elle venait de lire. La sincérité de l'accent et cette générosité la prenaient jusqu'au cœur si le ton de protection la blessait. Elle tremblait de tous ses membres. Oubliant sa répugnance à tout contact avec la femme qui lui avait volé son mari, elle voulut relire la lettre de Mlle de Sézery. Au lieu de son ancienne révolte, cette seconde lecture lui communiqua une jalousie dont ses nerfs furent secoués, non pas cette jalousie physique qui est moins tyrannique chez la femme que chez l'homme, et que pourtant elle avait tardivement connue, mais une sorte de mystique envie,

de colère sacrée contre cette rivale qui prétendait la dépasser en amour, une fièvre de sacrifice.

La disparition d'Anne, pour elle, n'était pas le dénouement. Libre, Albert pouvait, devait rebâtir son foyer, revenir. Elle consentirait à lui pardonner ; oui, elle pardonnerait sans réserve. Mais qu'était ce pardon auprès de l'immolation de l'autre ? Mme Derize lui avait dit un jour qu'elle irait chercher son fils. Eh bien ! elle ne serait pas en reste de générosité. Elle n'attendrait pas le retour d'Albert, elle ne parlerait pas de pardon, elle irait elle-même reprendre sa place. Et quelle humiliation d'aller solliciter cette place encore chaude ! Pourrait-elle vraiment s'y soumettre ? Il faut plus de courage pour les circonstances ordinaires de la vie commune, que pour les grands départs et les gestes héroïques. Eh bien ! elle aurait ce courage. Aucun sacrifice ne serait comparable au sien.

Une maîtresse peut prouver son amour en se retirant volontairement d'une vie qu'elle entrave et dont le bonheur ne dépend plus d'elle. La femme, elle, doit montrer le sien par son obstination dans un attachement qui est indissoluble. Ainsi Élisabeth, meurtrie et exaltée, s'excitait à sortir de l'inaction.

III

ÉLISABETH A PARIS

Avec prudence elle retarda de trois semaines son départ. Ne fallait-il pas laisser tomber les jours, comme les pelletées de terre sur un cercueil, après une séparation qui avait pu être cruelle ? Philippe Lagier, dont elle ne soupçonnait pas le rôle, était venu l'informer d'un inutile voyage d'Albert à Londres.

— Il ne tardera pas à revenir, assurait-il d'un ton où l'amertume et l'ironie se mêlaient. Laissez-lui le temps réglementaire d'un petit deuil.

Mais elle ne lui confia pas ses projets. A mesure que les jours passaient, elle avait peur et ses hésitations la reprenaient. Ne valait-il pas mieux attendre ? Anne de Sézery pouvait-elle être si vite oubliée ? Le souvenir de Mme Derize, l'avenir de ses enfants, un impérieux désir de sacrifice et son amour la poussaient par les épaules, la pressaient de partir. Oui, elle épargnerait à son mari la première démarche, elle l'irait chercher, elle le ramènerait. Ce rôle magnanime l'agitait comme une fièvre et l'occupait si totalement qu'elle ne pensait pas à imaginer quel accueil elle recevrait.

A la fin de mai, redoutant quelque nouveau voyage d'Albert ou les mauvais conseils de la soli-

tude, elle se décida à partir. La vieille Fanchette, obligée au secret, considérait la malle ouverte avec effarement.

— Paris ! Paris ! marmonnait-elle comme si elle nommait quelque bête de l'Apocalypse.

— Chut ! fit Élisabeth qui n'avait pas encore révélé à Marie-Louise et à Philippe, trop bavards, le but de l'expédition où elle les entraînait comme d'utiles alliés.

Ceux-ci précisément, bataillaient à ce sujet :

— Je te dis qu'on va à Saint-Martin.

— Mais non. Puisqu'on prend le train ! affirmait la fillette plus compétente.

Et leur mère, tout en les écoutant, plaça elle-même, en évitant de la froisser, dans le rayon supérieur qui était bombé, sa plus belle robe noire.

Une fois dans le compartiment, — une voiture de seconde classe, — les petits ne se tinrent plus de joie.

— C'est à Paris ! criait le gros garçon comme s'il avait résolu un problème délicat.

Et de sa bouche arrondie, les deux syllabes magiques sortaient comme une boule d'or.

Marie-Louise regarda sa mère attentivement et vint appuyer sa figure contre le visage maternel. Leurs joues avaient une pareille pureté de teint, et leurs cheveux blonds se confondaient.

— Nous verrons papa ? demanda l'enfant.

— Oui.

— Et nous resterons avec lui ?

— Non, mignonne. C'est nous qui l'emmèneront.

— Ah ! tant mieux.

Et la petite ajouta :

— Jeanne et Renée de Crozet ne pourront plus se moquer de nous à l'école.

— Se moquer de vous ?

— Oui, parce que nous n'avions pas de père.

Élisabeth passa la main dans les boucles enfantines :

— Sois tranquille, on ne se moquera plus de vous quand il sera là.

Elle souriait. Elle était sûre de la victoire. Le fait d'agir, le mouvement du train en marche lui donnaient ce facile avant-goût d'héroïsme qu'éprouve à la guerre une troupe abritée avant de franchir la ligne du feu.

A Paris, elle s'installa avec ses enfants dans une maison de famille du boulevard Saint-Germain, presque en face de Saint-Germain-des-Prés.

— Et le jardin du Luxembourg ? réclama Marie-Louise, qui, après deux ans passés, se souvenait de ses promenades.

Tremblant, Élisabeth y conduisit les enfants. *Il* le traversait chaque jour sans doute, et l'on pourrait l'y rencontrer. Elle se hâta de regagner l'hôtel. Le lendemain de son arrivée, elle dicta cette lettre à sa fille :

« Mon cher papa,

« Je suis à Paris avec maman, et Philippe aussi. C'est pour consulter un docteur. Mais vous viendrez bien nous voir. Nous devons repartir bientôt ; alors il ne faut pas tarder.

« Je vous embrasse. Votre fille.

« MARIE-LOUISE. »

Le prétexte du médecin n'était pas inventé. La

jeune femme avait voulu profiter de son séjour pour soumettre à un spécialiste qu'elle connaissait le tempérament nerveux de la fillette, qui était vigoureuse mais trop impressionnable, pour avoir, peut-être, compris trop tôt le chagrin de sa mère et l'étrangeté de sa vie d'enfant. Le docteur l'avait rassurée, lui conseillant le bon air de la campagne, et peu d'études, puis il s'était brusquement tourné vers elle :

— Mais vous-même, madame ? Prenez garde : il faut vous soigner.

— Oh ! moi..., avait dit Élisabeth avec détachement.

— Oui, vous. Laissez-moi vous ausculter.

Après l'examen, il l'avait à demi rassurée :

— Rien au cœur. Mais aucune régularité dans le pouls. Tantôt il court la poste et tantôt il s'arrête et on ne le sent plus. Vous avez beaucoup changé... Je sais, je sais. Le remède ? il ne dépend pas de moi.

— De moi ?

Le vieil homme, à demi renseigné sur la séparation des Derize, avait conclu par ces mots :

— Dépêchez-vous d'être heureuse...

Albert reçut la lettre de sa fille rue Bara. Il n'avait pas changé d'appartement. Avant la mystérieuse fuite d'Anne il dînait le soir rue Cassini, et tous les matins elle venait déjeuner chez lui. Souvent aussi il l'emmenait dans ces restaurants du boulevard de Montparnasse que les artistes fréquentent et qui ressemblent à des guinguettes de banlieue. Le printemps venu, il louait à Ville-d'Avray, sur la ligne de Sèvres, une petite villa perdue dans les arbres et vêtue de clématites, et leur intimité était plus complète. C'était en rentrant, le 6 mai au soir, de pré-

parer leur installation prochaine, qu'il avait trouvé chez le concierge de la rue Cassini ce bref adieu :

« Ma vie t'appartenait tant qu'elle pouvait te donner le bonheur. Maintenant qu'elle ne le peut plus, et que j'en suis bien sûre, pardonne-moi de reprendre ma liberté. Adieu pour toujours.

« ANNE. »

Il fut atterré de cette disparition. Les silencieux désaccords qui, depuis la mort de sa mère, s'étaient glissés entre eux, certaines expressions désenchantées qu'il avait surprises, sans y attacher assez d'importance, aux coins tombants des lèvres et dans les yeux allongés de son amie, ce manque de confiance qu'elle avait toujours montré à l'égard de la joie même au temps de leur plus ardente passion, l'autorisaient brutalement à imaginer les pires catastrophes. Il put gagner assez tôt la gare du Nord pour sauter dans un train du soir. Le lendemain matin, après quelle inquiète traversée ! il débarquait à Charing-Cross, d'où il se faisait conduire immédiatement à Bladen Lodge, chez miss Pearson. Si Anne vivait, elle avait dû se réfugier là. A ses heures de tristesse elle avait la nostalgie de la vie anglaise. Quand il gravit les marches du perron, il voulait deviner sa présence de l'autre côté de ces murailles. A la porte, il parlementa en mauvais anglais. Miss Pearson n'était pas levée à pareille heure, n'avait pas donné d'ordres. Il présenta sa carte et attendit longtemps dans un salon dont la fenêtre donnait sur un parc en miniature. Il y pouvait évoquer la silhouette de son amie qui se plaisait à Bladen Lodge.

« Elle est là, je vais la voir », se répétait-il le cœur battant. Enfin miss Pearson vint le rejoindre. Après quelques politesses et explications, tout de suite il réclama Mlle de Sézery comme s'il avait des droits sur elle et que toute hypocrisie fût, en la circonstance, déplacée.

— Elle n'est pas ici, déclara miss Pearson dont le visage net et formel dès le matin était rigoureusement fermé.

— Je vous supplie, madame, de me dire où je la trouverai.

— Mais je ne le sais pas.

— Vous ne le savez pas ?... Vous l'avez vue, pourtant... Où est-elle cachée ? J'ai le droit de le savoir... Vous ne l'avez pas vue ?... Alors... Mais comprenez donc que je puis tout craindre.

Miss Pearson se rendit compte de l'angoisse qui étreignait cet homme et, se départant de sa réserve, elle livra exactement de son secret ce qu'elle en pouvait livrer :

— Vous n'avez rien à craindre pour sa vie, monsieur. Maintenant il est inutile de m'en demander davantage. Je ne vous répondrai pas.

Il essaya pourtant, avec éloquence, avec passion, avec désespoir, sans rien obtenir. La compassion momentanée de miss Pearson n'avait pas entamé sa loyauté. Il se retira sans autre indication. Mais celle-là était conforme à ses prévisions. Anne avait fui la France, Anne était en Angleterre, et à Bladen Lodge peut-être où il ne pouvait s'en assurer. Tout le jour il employa son intelligence et ses forces qui s'épuisaient à un rôle ingrat de police, fit surveiller les abords de Bolton Gardens, rendit visite à M. Portal

ignorant de tout, s'informa de lord Howard qui chassait sur ses terres en Écosse : dans sa détresse, il imaginait que Mlle de Sézery, pour l'avoir ainsi quitté et pour cacher sa destination, s'était lassée de sa vie irrégulière, entendait poursuivre seule son destin et l'arranger à sa guise. Rompu de fatigue, il se reposa le soir à peine quelques heures sans avoir avancé dans ses recherches. Le lendemain, il les reprit, aidé par un agent français, et s'orientant dans une autre direction, il prit le train pour Liverpool. Sur les registres des messageries, il releva les noms des voyageurs en partance pour l'Amérique ou pour les Indes : celui d'Anne n'y figurait pas. Elle avait pu dissimuler sa qualité. Il interrogea les employés. Comment retenir une figure, une silhouette de femme dans une telle circulation ? Pourtant une miss Lewisham avait des cheveux *auburn*. Et les yeux dorés ? On ne savait pas à la Compagnie qu'il y avait des yeux dorés. Il revint par Southampton, recommença la même enquête aussi vainement. Anne était perdue pour lui.

Par un phénomène fréquent dans l'histoire des passions il restitua à l'absente toute la part de pensées qu'il lui avait peu à peu retirée. Leurs derniers mois n'avaient pas été bons. De sa maladie Anne était demeurée lasse et habituellement triste. Sans cesse elle se reprochait devant lui sa jeunesse et son teint qui se fanaient. Il subissait avec patience ses plaintes qui tiraient presque toutes leur origine d'un excès de délicatesse et de cette mélancolie naturelle à ceux qui ont trop tôt supporté, et sans préparation, les misères et les humiliations du sort. Mais aucun homme de travail ne sait dissimuler entière-

ment l'ennui qu'il rencontre à son foyer, ni le déplaisir qu'il éprouve à recueillir des lamentations. Seule, la vie intellectuelle gardait le pouvoir de leur communiquer de pareilles ardeurs. Un chapitre de l'*Histoire du paysan*, la biographie de quelque grand homme, les provoquaient à des discussions sans fin. Pourtant il ne lui cédait sur aucune de ses idées d'ordre social et il ne la savait plus conquérir. Les lignes pures de l'art classique, la force positive de l'expérience l'attiraient quand, par révolte, elle penchait vers les formes tourmentées et s'évadait de la réalité dans toutes les utopies. Par intervalles, fatigués de se heurter, ils appelaient à leur aide l'amour d'autrefois et s'attendrissaient, n'osant pas s'avouer qu'il était compromis. Et trop souvent, Albert, distrait, s'échappait dans une direction où elle ne pouvait le suivre, et qu'elle connaissait bien. Abandonné par elle, il ne voulait pas lui devoir une liberté qu'il avait si souvent désirée, et avec le souvenir d'Anne il se forgeait des chaînes.

L'avenue de l'Observatoire et la mystérieuse petite rue Cassini, l'allée de Mortemart au Bois de Boulogne, le chemin qui longe à Chantilly l'étang de la Reine-Blanche le revirent passer en pèlerinage. Dans ces cadres appropriés, il évoquait mieux les longs yeux dorés, la bouche douloureuse, la démarche à la fois légère et lasse. Au lieu du printemps qui, en tout lieu, s'épanouissait, il eût souhaité l'automne dont la grâce pathétique les avait tant caressés. Ainsi nos sentiments nous oppriment en mourant, et il prenait pour de l'amour la douceur d'avoir aimé.

La lettre de Marie-Louise apportait à sa peine une diversion prématurée. Jamais, depuis six mois et

peut-être depuis une année, sa pensée n'avait été si éloignée des siens, et ceux-ci choisissaient mal leur heure. Pourquoi le troublait-on dans sa solitude ? Il ne pouvait se dérober à cet appel, mais il s'y rendit à contre-cœur. A la maison de famille, il demanda Mme Derize. On l'introduisit au rez-de-chaussée dans un petit salon qui donnait sur Saint-Germain-des-Prés dont il apercevait le clocher pointu et les vieilles pierres grises entre les branches déjà touffues des marronniers en fleur. C'était une retraite paisible à côté du bruit de Paris. Élisabeth lui envoya en éclaireurs les deux enfants. Comment les aurait-il mal reçus ? Marie-Louise lui raconta la visite du docteur, et Philippe lui fit part de la curiosité qu'il avait du jardin des Plantes. Quand sa femme apparut à son tour, le visage un peu effrayé, il eut la cruauté de se recomposer un masque de froideur.

« Elle me sait abandonné, songeait-il avec irritation. Elle vient me chercher. Elle triomphe. »

L'exaltation et l'espérance du départ, voici qu'en le revoyant elle ne les retrouvait plus. Elle ressentait cette impression de chute que connaissent bien tous ceux qui, pleins de leur sujet et émus de l'exprimer, rencontrent l'indifférence ou l'hostilité : leurs bouches ne sont plus persuasives et leurs paroles se glacent. Tant bien que mal elle expliqua leur voyage.

Bien qu'il se montrât distant et que cette intrusion dans sa vie le mécontentât, il fut plus frappé qu'il ne le laissa paraître de l'altération qu'il remarquait sur les traits d'Élisabeth et de l'amaigrissement de son corps. Allongée, avec sa flexibilité et sa pâleur, on eût dit qu'elle allait se briser au premier coup du sort. De cette fragilité qui l'attirait et l'in-

quiétait invinciblement, il lui en voulut. Dans son égoïsme d'homme, n'ayant pas achevé de la tourmenter et l'entrevoyant déjà dans son avenir, il la désirait lointaine et fidèle. Après quelques propos insignifiants, il ne se tint pas de lui demander :

— Vous avez été malade ?

— Oui, intervint Marie-Louise, le docteur l'a grondée.

— Mais non, répondit la jeune femme, je vais bien.

Elle envoya les enfants jouer au fond de la pièce, mais la fillette se retournait souvent de leur côté.

D'un ton amer il la mit en contradiction avec elle-même :

— A Grenoble, le mois dernier, vous avez refusé de me recevoir, et vous venez me surprendre ici.

Interloquée, elle murmura :

— Les circonstances ne sont plus les mêmes.

— Quelles circonstances ?

Ce parti pris lui ôta sa timidité, sa peur. Elle n'hésita plus devant la vérité. Puisque volontairement il se taisait, ne fallait-il pas qu'elle lui rappelât ses droits de femme, et les obligations qu'imposent les enfants ? Elle pensait lui ouvrir son cœur, mais brutalement il l'avait refermé. Avec quelle réserve, quelle pudeur elle justifia sa démarche, et combien heureusement les nécessités l'inspirèrent dans une proposition qu'elle n'avait pas préparée et que son esprit rencontra dès les premiers mots !

— Je suis venue parce que maintenant vous êtes libre. Alors, pour l'avenir de Marie-Louise et de Philipe, pour votre avenir aussi, il m'a semblé que nous devions, au moins en apparence, nous réconcilier. Je suis toujours votre femme. Je l'ai été

bien mal autrefois. Je l'ai compris trop tard. Mais j'ai tant souffert. Je ne vous reproche rien. Un jour, peut-être, j'oublierai, nous oublierons. Je ne sais pas... Enfin vous pourriez cet été occuper l'appartement de votre mère au boulevard des Adieux. Saint-Martin n'est pas loin de Grenoble. Vous monteriez quelquefois nous voir dans la journée. Est-ce impossible ?

Quelle dignité elle gardait dans cette humiliation qu'elle méritait si peu et qui devait tant lui coûter ! Albert n'avait pu la supprimer entièrement de son souvenir que les premiers mois de sa trahison, et depuis qu'il l'avait revue en des circonstances où la sensibilité s'imprègne davantage des images, le charme affiné, épuré qu'il avait surpris en elle l'occupait trop souvent auprès d'Anne. Mais un cœur d'homme a de si compliqués replis : libre, il écartait avec rage la solution qu'il désirait, asservi. L'orgueil romanesque de sa liaison et la pensée de recevoir, pour la seconde fois, des leçons de tendresse, l'éloignement que provoque infailliblement en nous la vue claire d'une réalité qui s'impose comme un ordre fatal et logique des choses, le muraient en lui-même, le séparaient de toute influence extérieure.

— Je suis retenu à Paris, dit-il après un court silence.

Dès le commencement de la scène, elle avait eu l'intuition de son échec, et pourtant elle le ressentit cruellement.

— Tout l'été ? implora-t-elle par acquit de conscience.

— Je le crains.

Il détourna la tête vers les enfants qui regardaient par la fenêtre les thyrses des marronniers voisins, et aussitôt il opéra une diversion : c'étaient, d'ailleurs, des récriminations anciennes et qu'il avait souvent ressassées en lui-même :

— Pourquoi m'avoir empêché de vous aider à les élever ? Je ne pouvais que cela pour eux, et vous m'en avez privé.

Elle répondit avec douceur :

— J'en avais pris la charge. Vous nous aviez abandonnés. Ont-ils été mal dirigés ?

— Je ne vous ai pas abandonnés : vous êtes partie, vous, et vous avez emmené nos enfants. Croyez-vous que je ne les aimais pas autant que vous ? Si je n'ai pas réclamé leur garde, au moins une partie de l'année, c'est à cause de vous, pour ne pas augmenter votre isolement, et c'est à cause de ma mère qui m'a supplié de vous les laisser. Vous ne le saviez donc pas ? Vous ne l'aviez pas deviné ? Vous avez pu croire que je me désintéressais d'eux ? En refusant mon appui, vous m'avez rendu mes droits. Maintenant je suis libre, maintenant j'entends les revoir, les partager.

Il s'était monté progressivement, égaré par le désarroi de son cœur et de son cerveau.

— Marie-Louise, Philippe, appela Élisabeth épouvantée.

Les deux petits se précipitèrent, et déjà Marie-Louise, de loin, avait crié :

— Méchant papa !

La jeune femme les serra contre elle également :

— Voici plus de deux ans qu'ils sont tout à moi,

rien qu'à moi. Osez me les prendre. Je ne partage pas, moi.

Il s'arrêta net, comme un cheval dont l'élan se brise et dont le galop se fixe en terre tout à coup.

— Je suis injuste, Élisabeth.

Pour la première fois il prononçait son nom. Malgré sa crainte elle en tressaillit. Il se laissa tomber sur un fauteuil à côté d'une table où il s'appuya. Sa colère était passée.

— Marie-Louise a raison. Nul n'a plus que moi désiré de donner le bonheur, et partout je répands la souffrance. C'est une fatalité. Du moins je ne suis pas heureux. Ce que je ferai ? Comment le saurais-je ? Élisabeth, mieux vaudrait me fuir, m'oublier, recommencer votre vie.

Elle poussa les enfants vers lui, mais ils lui obéirent mal. Cet aveu de faiblesse était émouvant de la part d'un homme qui avait tant préconisé dans la vie générale et dans la vie individuelle l'importance de la volonté, de l'esprit de suite, de l'énergie. Elle le sentit, et eut envie de lui tendre les bras ; un instinct secret l'avertit de ne pas s'attendrir encore.

— Oh ! murmura-t-elle simplement, je ne suis pas de celles qui recommencent leur vie.

Elle l'avait recommencée pourtant, mais dans la même direction droite. Il se redressa d'un effort pour lui rendre hommage :

— Oui, vous avez, seule, assisté ma mère ; seule, vous élevez nos enfants. Et moi, je ne puis rien pour vous, que vous plaindre.

Ce mot les sépara davantage :

— Ce n'est pas votre pitié que j'étais venue cher-

cher. Votre mère, autrefois, voulait faire ce voyage. Alors je l'ai fait.

Leurs adieux furent lamentables. Il reprit deux fois ses enfants, puis il voulut tendre la main à Élisabeth qui laissa les siennes le long de son corps.

— Plus tard..., dit-il, un jour... Mais ce sera trop tard. Votre patience a des limites.

Elle pensa : « L'amour n'en a pas », et ne répondit rien puisqu'il doutait d'elle et que son cœur était ailleurs. Le dernier mot d'Albert fut un *au revoir* qui lui échappa et qu'elle remarqua. Jusques à quand serait-elle ainsi traînée de plus en plus dans l'abnégation, et toujours retenue sans avantage sur le bord de la désespérance ?

Il était venu le matin, et le soir elle partait. Dans l'après-midi elle reçut à son adresse divers colis qui contenaient toutes sortes de jouets perfectionnés, destinés à Marie-Louise et à Philippe, plus des livres d'images choisis avec soin pour leur donner des notions d'histoire et d'art. Albert n'avait jamais oublié d'envoyer des étrennes à Grenoble pour le jour de l'an, mais, cette fois, il avait dévalisé les magasins et s'était appliqué à séduire à distance.

— Ce n'est pas le petit Noël, expliqua le garçonnet à sa sœur, c'est le grand Noël.

Et la fillette convint que papa était gentil. Pour elle-même Élisabeth trouva dans un écrin une bague dont le chaton sertissait une perle noire.

— C'est un anneau de fiançailles ? demanda Marie-Louise qui parlait souvent mariage à ses poupées.

Mais Élisabeth ne répondit pas.

IV

LE RETOUR

L'ÉTUDE Tabourin était en proie à la guerre civile. Depuis que Vitrolle, le maître clerc, et les inséparables Dauras et Lestaque avaient refusé de donner gain de cause au saute-ruisseau Malaunay dans le pari engagé sur le procès Derize, celui-ci jouait toutes sortes de méchants tours à ses collègues qui ripostaient par l'oppression et l'intrigue. L'avoué avait attendu de longs mois avant de retirer l'affaire du rôle, se bornant à en demander le renvoi jusqu'à ce que le président, impatienté de l'entendre rappeler sans cesse, la fit rayer d'office. Au commencement de septembre, le patron ayant pris un congé, les hostilités redoublèrent. Un client qui descendait de Saint-Martin-d'Uriage vint rétablir la paix d'une façon bien inattendue. Il était voisin de la propriété Derize dont il prétendait sournoisement détourner les eaux à son profit.

— *Il* m'a menacé de poursuites, expliqua-t-il.

— C'est son droit, répondit Vitrolle.

L'astucieux Malaunay intervint :

— Qui vous a menacé ?

— M. Albert.

C'est ainsi qu'on l'appelait dans le pays où chaque maison l'avait connu tout enfant.

— Il est donc revenu !

— Parbleu !

La réconciliation était donc un fait accompli, et Albert Derize avait gagné son procès le plus galamment du monde. Ainsi appuyé sur un témoignage, le jeune Malaunay montra insolemment à ses camarades qu'il n'était pas dupe de leur mauvaise foi. Ceux-ci en éprouvèrent quelque vergogne, et Vitrolle fut leur interprète en proposant un traité :

— Nous monterons à Saint-Martin dimanche, et nous nous assurerons par nous-mêmes de l'état des choses. Si nous réussissons à voir les deux époux ensemble, et bien ! nous solderons sur place, dans le premier hôtel d'Uriage, l'enjeu du pari. Est-ce conclu ?

— C'est conclu, approuvèrent les trois autres, satisfaits de cette solution.

Le dimanche suivant, leur première surprise fut de trouver Albert Derize dans le tramway. Bien qu'il eût un peu grisonné, ils le reconnurent à son air distant, à son port de tête, à cette aisance dans les mouvements qui lui conservait de la jeunesse. A l'arrêt du train, il descendit rapidement, évita le Casino et se jeta dans le sentier qui contourne le château de Saint-Ferriol. Il n'avait pas daigné les remarquer.

— Cette fois, j'ai bien gagné, se rengorgea Malaunay.

Les concurrents vexés affichèrent, contre l'évidence, l'incrédulité. On convint de monter l'après-midi à Saint-Martin malgré la chaleur, de s'installer dans une prairie, en face de la maison Derize, et d'observer. Comment occuper un dimanche à la

campagne sans quelque but amoureux et, si l'on a le cœur vide, il reste les amours d'autrui à surveiller. L'attente se prolongea outre mesure. Des groupes de paysans passaient, qui sortaient du cabaret, et l'un ou l'autre, titubant, mettait du temps à disparaître.

— Ils se sont enfermés, affirma le petit clerc.

Mais vers six heures du soir, à la tombée du jour, Albert et Élisabeth apparurent sur le chemin, précédés de Marie-Louise qui portait des bruyères, et de Philippe à cheval sur un échalas. Devant ce tableau de famille toute dénégation devenait impossible.

— C'est bien, déclara Vitrolle.

Et les quatre clercs, à travers champs, dévalèrent sur Uriage. A l'hôtel du Parc, Malaunay, qui avait disposé du temps pour préparé son menu, commanda un somptueux festin que ses collègues payèrent par tiers. Vers dix heures, comme ils rentraient à Grenoble par le dernier tramway, un peu excités à la suite de trop copieuses libations, quel ne fut pas leur étonnement de se retrouver nez à nez dans le wagon avec Albert Derize.

— Ce n'était qu'une visite, constatèrent Lestaque et Dauras qui regrettaient leur argent.

Après le voyage de sa femme, Albert avait passé trois mois à Paris — les mois d'été — dans une solitude presque absolue. Les renseignements qu'il avait rassemblés sur la fuite d'Anne de Sézery convergeaient tous sur Bladen Lodge. Elle avait pu, sans qu'il s'en doutât, donner congé de son appartement, disposer de son mobilier, accomplir les préparatifs compliqués d'un départ, et d'un départ définitif : comme il avait dû l'affliger par son incomplet

amour ! L'agence où elle avait déposé ses fonds avait reçu l'ordre de les transférer à Londres à l'adresse de miss Pearson, et de même la poste pour son courrier. Une seconde fois, il franchit le détroit et supplia miss Pearson. Celle-ci ne consentit à lui communiquer aucune information précise. Anne n'était pas à Londres, il ne la reverrait jamais, et c'était tout. On l'engageait au calme, à l'oubli, au silence ; on l'assurait que ce serait mieux ainsi.

Albert revint à Paris. Ne fallait-il pas se plier à la réalité ? Seul, il reprendrait le fardeau des jours, sans faiblesse. Il se lança à cœur perdu dans un nouveau travail. Mais le soir, affaibli, il se sentait si déprimé qu'il souhaitait parfois d'en finir.

D'Anne, sans doute, il n'aurait jamais de nouvelles. Elle vivait, elle pouvait vivre loin de lui, et lui imposer cette anormale, cette cruelle incertitude où il se débattait comme dans un cauchemar. Mais Élisabeth, pourquoi se taisait-elle aussi ? Elle avait contribué à cette fuite, elle qui n'avait pas consenti à les abandonner à leur passion et qui avait pris le temps et le souvenir pour alliés. Le sachant libre, elle était venue sans opportunité lui rappeler son devoir. S'il avait refusé de l'accompagner, était-ce une raison pour confisquer à nouveau leurs enfants ? Il avait le droit d'être renseigné sur leur santé, sur leur instruction, sur leurs vacances. Parce que sa pensée, malgré lui, dans ce Paris brûlé et désert, s'en allait dans la direction d'Élisabeth, il s'excitait dans la revendication de ses droits, et en arriva à se convaincre qu'il ne devait pas tolérer qu'on les méprisât. Maintenant rien ne s'opposait plus à ce qu'il réclamât chaque année, pendant quel-

ques mois, la présence de son fils et de sa fille. Il irait à Grenoble, et jusqu'à Saint-Martin-d'Uriage les chercher. Ainsi il reverrait Élisabeth qu'il ne songeait qu'à tourmenter encore. Mais la tourmenter, précisément, c'était l'unique occasion de la revoir, de revoir ses yeux émouvants, son visage effrayé, tout son corps tendu, mince et fragile, quand il ne l'avait connue qu'indifférente et glacée. A certaines heures plus lucides, il se reprochait le souci qu'il prenait d'elle comme une nouvelle trahison impossible. Mais pourquoi n'écrivait-elle pas ? Était-elle donc lasse de son rôle de fidélité ?

A la fin d'août, fatigué d'une inquiétude d'esprit qui était insupportable à un homme de caractère décidé, il résolut de se rendre en Dauphiné pour régler à l'amiable cette question de garde d'enfants. Certaines propositions, de prime abord écartées, exercent après coup leur influence, font leur chemin peu à peu. Élisabeth lui avait parlé de s'installer au boulevard des Adieux, dans l'appartement vacant de Mme Derize, et de monter de là, quelque jour, à Saint-Martin-d'Uriage. Quittant Paris où les feuilles des avenues et des jardins jaunissaient déjà, il fut se terrer à Grenoble au boulevard des Adieux. Tout de suite il y éprouva cette sorte de paix angoissée que trouve au gîte la bête traquée. La pensée de sa mère était même un fortifiant. Il réussit à s'absorber dans les notes d'histoire qu'il avait emportées. La chaleur étant lourde et suffocante, il entreprit, le soir, quelques promenades. La première fut au cimetière de Saint-Roch qui est voisin. Puis il se rendit à Saint-Ismier, et reconnut à peine le vieux château restauré, le parc d'un dessin nouveau,

les rangées d'arbres dont un grand nombre avaient été abattus pour dégager les perspectives : le vœu d'Anne de Sézery s'était réalisé ; après elle les choses mêmes avaient changé et perdu leur pouvoir d'enchantement. Là, elle l'avait aimé la première. Mais ce passé qu'il évoquait ne lui rappelait rien, à lui, suscitait, au contraire, d'autres souvenirs parallèles, comme la marche d'un chasseur en forêt fait lever un gibier qu'il n'attendait pas et le contraint à un autre tir. C'était le temps où il rencontrait dans les rues Mlle Molay-Norrois qu'il n'osait même pas saluer. Les pèlerinages tournaient contre leur but. La Tour de Londres et Hyde Park, l'allée de Mortemart et Chantilly, les quais de Paris, l'avenue de l'Observatoire qui va se jeter dans le jardin du Luxembourg comme un fleuve dans la mer, les bois de Ville-d'Avray, d'autres coins de la grande ville et de sa banlieue, c'était le domaine réservé d'Anne. Le Dauphiné, malgré les origines de la jeune fille, ne lui appartenait pas. Accoutumé à saisir la relation des paysages avec la vie humaine, à donner une âme aux décors, il subissait à son insu l'influence du pays natal. C'était, à chaque pas, le retour aux années de luttes, aux années heureuses, et c'était l'image d'une lumineuse enfant de seize ans, Élisabeth, sa jeunesse. De sa solitude il marchait vers la pente où le précédaient ses pensées. Il voulut s'arrêter, repartir pour Paris et ne s'y put décider. Mais pourquoi n'écrivait-*elle* pas ?

N'y tenant plus, un dimanche matin, il monta à Saint-Martin-d'Uriage, ouvrit la barrière, traversa le verger, sonna à la porte bien qu'elle fût entrebâillée. Il hésitait à entrer chez lui sans s'annoncer.

La vieille servante, clopin-clopant, vint le recevoir :

— Seigneur Jésus ! Monsieur Albert !

— Bonjour, Fanchette.

Il embrassa la joue ridée comme une pomme rainette et en ressentit du plaisir. Ne maintenait-elle pas dans le présent un passé qui, sans elle, paraîtrait déjà plus éloigné ? Elle expliqua que Madame était à la grand'messe avec les enfants.

— J'attendrai, dit-il.

Il regarda sur la table du salon rustique les livres qui traînaient, et la musique sur le piano. Cet examen le satisfit. Par les fenêtres ouvertes, il pouvait voir, entre les branches des arbres fruitiers qui portaient gravement leur récolte, le mont des Quatre-Seigneurs, et plus à droite, l'ouverture du val d'Isère et les lignes vaporeuses des montagnes de la Chartreuse. L'horizon baignait dans cette buée bleuâtre qui vient au début de l'automne atténuer le faste éclatant de l'été. Son cœur se reprenait à la familiarité de ces choses, lorsque la servante, qui l'avait quitté pour rejoindre ses fourneaux, rentra dans la pièce, le front chargé d'un nuage. Elle commença de tourner autour de lui en se grattant la tête. Absorbé, il ne la voyait pas. Enfin la vieille bouche se déclancha pour appeler :

— Monsieur Albert ?

— Et quoi donc ?

— Monsieur déjeune bien ici ? Parce que je n'ai rien que du riz et du bœuf bouilli avec des carottes.

Il rit de cette inquiétude :

— Eh bien ! mais c'est parfait.

Rasséréné, elle réintégra sa cuisine. En somme,

Monsieur n'avait jamais été difficile à nourrir, et il lui arrivait de s'extasier sur des plats très vulgaires. En même temps, Albert se disait : « Je ne suis pas invité, et le menu de Fanchette me donne faim. » La paix de la campagne qui l'entourait lui communiquait de la bonne humeur. L'attente se prolongeant, il sortit de la maison et fit le tour du propriétaire. Ses fermiers, braves gens un peu mous, l'accueillirent avec émotion et l'invitèrent à boire un verre :

— La ferme était veuve, lui assurèrent-ils.

De fait, il ne tarda pas à reconnaître les empiètements des voisins : l'un plantait des poiriers à moins de deux mètres de la ligne séparative, l'autre détournait l'eau d'une source.

— Eh ! eh ! on profite de mon absence !

Comment n'aurait-on pas abusé, au village, de l'ignorance d'une femme ? Avec cette promptitude qu'il montrait dans l'action, il pénétra chez les envahisseurs qu'il secoua durement et menaça de procès. On sut immédiatement dans tout Saint-Martin qu'il était revenu et qu'il ne fallait pas plaisanter.

Il était midi quand il regagna la maison. Les cloches de la petite église carillonnaient joyeusement sur deux notes, et c'était comme un lâcher d'oiseaux clairs qui s'envolaient du vieux clocher. Quel gentil accueil d'alléluia ! Il y vit un heureux présage. Élisabeth était rentrée avec les enfants. Du seuil du salon, il la vit qui tirait les persiennes à cause de la chaleur. Un rais de soleil illuminait ses cheveux blonds et sa nuque inclinée que dégageait la robe noire un peu échancrée au col.

— Papa ! crièrent les enfants.

Bien qu'elle fût avertie de sa visite, elle se retourna, toute rougissante. Les cloches continuaient de sonner. Ce retour dans sa maison prenait une importance qu'il n'avait pas calculée. Tous deux se souvenaient des premiers temps de leur mariage. « Mon travail et toi », lui disait-il alors. Elle avait compris trop tard le bonheur qu'elle avait méconnu. Pour en faire à nouveau l'essai, il était bien tôt, et serait-ce jamais possible ? Très vite remise, elle prit un ton enjoué pour lui souhaiter la bienvenue. Il l'eût préférée moins à l'aise, et même un peu contrainte.

— Allons déjeuner, dit-elle presque tout de suite, comme si elle ne mettait pas en doute son acceptation, ce qui était encore le meilleur moyen de franchir la difficulté.

La salle à manger, opposée au midi, pouvait garder sans inconvénient sa fenêtre ouverte. Elle donnait sur les prairies et les sapinières de Chamrousse. Albert était placé en face de toute cette verdure. Rien ne prédispose mieux au calme et au bien-être que ces repas frugaux qu'on fait à la campagne, tandis qu'on entend un bruit d'eau courante et le léger crépitement des branches sous l'action du vent, seuls témoignages de la vie paisible des choses. De longtemps il n'avait goûté une telle détente. Et comme Élisabeth avait su faciliter simplement un retour aussi embarrassant ! Dans l'après-midi, quand il fit mine de partir, elle ne le retint pas, et il s'en étonna. Elle n'eut même pas l'air d'écouter Marie-Louise qui parlait de reconduire son père jusqu'au château de Saint-Ferriol. Au fond, elle l'avait traité comme un invité, en femme qui sait recevoir

et dissimuler son plaisir ou son ennui : c'était, du moins, l'impression nouvelle qu'il emportait sur la route. Peut-être s'était-elle lassée de l'attendre et ne tenait-elle plus autant à une réconciliation. Il ne s'éloignait pas beaucoup de la vérité. Élisabeth, en deux ans et demi, avait accompli une si longue série d'efforts, convoité si ardemment un but, qu'elle était parvenue à cette sorte d'insensibilité apparente où tout nous devient égal quand nous n'avons plus ni reproches à nous adresser, ni forces à employer. Maintenant il arriverait ce qui arriverait. Elle ne tenterait plus rien. Son échec de Paris avait brisé en elle pour un temps ce ressort moral qu'elle avait acquis au prix de tant de peine.

Il revint le dimanche suivant, accompagné sans le savoir de toute l'étude Tabourin. Le prétexte de cette seconde visite était qu'il n'avait pas traité dans la première la question des enfants, et il n'en parla pas davantage. Il revint ensuite plusieurs fois la semaine.

— Tu es un demi-père, lui expliqua sa fille.

— Un demi-père ?

— Oui, tu viens le matin et tu t'en vas le soir, comme les demi-pensionnaires au couvent.

Un jour qu'une note de fournisseur avait été remise en sa présence, il s'empressa avec tant de hâte et de timidité ensemble de la solder, qu'Élisabeth ne protesta pas. Et cette nouvelle participation à son ménage, qui lui fut un plaisir, le rapprocha d'elle un peu plus.

Anne avait disparu depuis quatre ou cinq mois. Souvent il évaluait cette durée, surpris de la retrouver si courte. Alors il précipitait ses pensées en

arrière. Peu à peu il reprenait son empire d'autrefois sur Marie-Louise et sur Philippe pour qui il inventait des jeux et des histoires. Les petits, séduits par cet art d'orner la vie, délaissaient leur mère qui s'en affligeait en secret, mais quand cesse-t-on d'apprendre à aimer avec désintéressement ? Pourtant, si cette joie enfantine le rafraîchissait, il avait trop de loyauté et de clairvoyance pour se dissimuler plus longtemps à lui-même que c'était surtout Élisabeth qui l'attirait à Saint-Martin-d'Uriage. Il la découvrait à travers les réflexions de Marie-Louise, les questions de Philippe, à travers ses propres paroles. La réserve de la jeune femme tombait dans leurs entretiens. Elle montra plus librement, sans aucun étalage, ses acquisitions, son intelligence circonspecte, mais claire et juste. A mesure qu'il la connaissait mieux, il déployait plus de zèle pour la reconquérir. Elle ne l'éloignait ni ne l'encourageait, flattée de cette cour singulière qu'il lui faisait avec toutes ses ressources d'esprit, et fière aussi de lui révéler ce qu'elle était devenue et qu'il n'avait pas deviné. A son tour, elle se refusait et se plaisait dans l'attente, et lui, tantôt s'irritait de cette indifférence inattendue, tantôt se promettait de la vaincre et de dicter sa loi. Et leurs cœurs, bientôt, s'en mêlèrent.

A part Philippe Lagier, souvent absent, il ne voyait qu'elle. Dans ce charme d'intimité, auquel si peu d'hommes savent résister, il confia ses projets d'avenir, ses plans d'ouvrages. Un jour, il apporta le manuscrit d'une *Vie populaire de Pasteur* qu'il achevait pour sa collection de biographies. Il le lut à haute voix, et quand il l'eut terminé, sollicitant humblement quelques louanges, elle lui donna la

meilleure, celle de l'émotion profonde que lui versait jusqu'à lui imposer le silence le récit de cette carrière scientifique toute droite et passionnée. Une autre fois, il ne dissimula pas sa mauvaise humeur, parce que tous les Vernier du monde étaient déjà installés pour la journée à Saint-Martin quand il y arriva. Le mari de Blanche, dans sa vanité de tenir un grand homme à portée de la main, l'accapara, et Albert, malgré son envie d'être aimable envers ces amis de sa femme, en fut excédé.

— Qu'avez-vous aujourd'hui ? lui demanda Élisabeth comme il partait.

— Vous n'êtes jamais seule.

Le reproche était si comique qu'elle éclata de rire. Mais il ne partagea pas sa gaieté. Et ce soir-là, elle le suivit des yeux plus longtemps qu'elle ne le pouvait voir. Il ne se retourna pas, car il se replongeait avec rage dans le souvenir d'Anne et se promettait de renoncer à toute vie nouvelle.

Le surlendemain, il resta jusqu'après dîner, ce qu'il n'avait encore osé qu'un dimanche. Élisabeth, invitée à ouvrir le piano, lui joua la sonate *appassionata* qui avait révélé à Marie-Louise l'attrait de la mélancolie. Il était placé derrière elle. La musique exerçait sur lui une action profonde. A côté de ses études d'histoire, il lui avait toujours réservé une part de son temps, et ses ouvrages en portaient la trace. Au dernier accord il se pencha et murmura :

— Pardonnez-moi, Élisabeth.

Pour un homme de tant d'orgueil, c'était le plus pathétique aveu. Elle fut aussitôt debout devant lui. Vêtue de noir, le visage non éclairé, elle se tendait comme une fleur à longue tige qui guette le jour. Ses

yeux grands ouverts, ses yeux éperdus triomphaient déjà de l'ombre. Le masque d'insensibilité jeté à terre, il la revoyait si fragile, si facile à briser, incapable de résister plus longtemps à cet état d'incertitude, telle qu'elle lui était apparue au lit funèbre de sa mère, ou à Paris dans le petit salon d'hôtel. Attendri, il répéta :

— Pardonnez-moi.

La bouche se tordit, et c'était une contraction qu'il avait surprise aux coins des lèvres d'Anne.

— Vous savez bien, dit-elle, et il remarqua mieux les inflexions abaissées de sa voix, vous savez bien que j'ai pardonné. Moi aussi j'avais mes torts.

Il répondit très vite, avec le sentiment amer de sa cruauté, de sa lâcheté ; mais lâche et cruel, il faudrait n'aimer qu'une fois pour éviter de l'être, et même alors...

— Je ne savais plus comme je vous aimais. Vous êtes la femme de ma jeunesse, Élisabeth, et toute ma tendresse, je la retrouve intacte.

Elle répéta :

— Intacte ?

Et ses grands yeux gênants le fixaient. L'heure était-elle venue ? Prête à tomber dans ses bras, défaillante, elle attendait un seul mot :

— Oui.

Il voulut l'attirer à lui, l'appuyer à sa poitrine. Tant de liens se renouaient entre eux : l'intervalle ne pouvait-il être comblé ? Lut-elle jusqu'au fond de ce cœur trouble ? Elle devina son désir, et l'écarta, mais sans violence :

— Non, non, Albert, pas encore. Je vous en supplie.

— Élisabeth, souviens-toi. Je t'ai aimée.

Et plus bas, comme avec un remords :

— Je t'aime.

— Si vous m'aimez, partez ce soir, ne restez pas. Je vous en prie, si vous m'aimez.

Les yeux, les yeux trop clairvoyants le suppliaient plus que les paroles.

— Oui, Élisabeth, il faut vous mériter.

Le cœur lourd, mal libéré d'une autre passion que l'exaltation pouvait recouvrir momentanément d'un voile, non supprimer, il s'éloigna dans la nuit qui était sombre et étoilée. Du seuil, elle chercha à percer l'obscurité, à écouter le bruit de son pas. Égarée, tout agitée d'un frisson amoureux, elle pensait :

« Pourquoi est-il parti ? »

V

LE FANTÔME

UN temps exceptionnel avait prolongé un peu plus tard que d'habitude la saison d'Uriage. On était aux derniers jours de septembre, et l'on eût dit que les montagnes se prélassaient dans la lumière. Comment se décider à quitter un horizon si calme, si doux ?

M. Molay-Norrois, ragaillardi par la chaleur, mais conquis à sa manière par la vie de famille, résolut, avant le départ prochain des baigneurs, de frapper un grand coup. Il usa de son ancien ascendant sur Mme Passerat pour la décider à prier Albert et Élisabeth au dernier et solennel déjeuner qu'elle se préparait à donner avant de redescendre à Grenoble. Ce serait la reconnaissance publique, officielle, de la réconciliation, et par cette diplomatie il aurait bien mérité des siens.

Albert Derize et sa femme, surpris de cette invitation commune, convinrent de s'y rendre malgré leur répugnance à être le point de mire de tous les regards. Il était bon, il était utile pour leurs enfants qu'on les vît ensemble et qu'aux yeux du monde leur séparation fût abolie. Or, on les accueillit comme s'ils n'avaient jamais été l'objet de la curiosité générale.

Une autre aventure avait remplacé la leur dans les conversations. On racontait, sous le sceau du secret, que l'utilitaire Mme de Vimelle, ne découvrant aucun avantage à la liaison nouvelle de son mari, avait résolu d'y mettre obstacle en menaçant celui-ci de provoquer un scandale au moyen de lettres de Mme Bonnard-Basson qu'elle avait interceptées.

— A votre aise, aurait cyniquement répondu M. de Vimelle. Cette dame ne m'intéresse plus.

Mme Passerat, trop experte pour redouter le moindre danger personnel, et d'ailleurs appuyée sur ses gardes du corps, MM. Molay-Norrois et Prémereux, renforcés, par surcroît, de son mari, comptait bien empêcher de s'entre-dévorer cette ménagerie qu'elle réunissait autour de sa table. En effet, il ne se passa rien, et la réconciliation des Derize fut consacrée. La mère d'Élisabeth, qui attachait une grande importance aux jugements du monde, ne fut pas fâchée de ce résultat qui l'aida à supporter d'autres tribulations venues de la belle mine de son mari. Albert, lui, se mit en frais pour sa femme qui, avec le tissu léger de sa robe, son air de dignité et sa grâce, ressemblait tant à ces portraits anglais dont il goûtait l'harmonie, et tous les convives profitèrent de cet art de conversation qu'il maniait supérieurement lorsqu'il voulait en prendre la peine.

Philippe Lagier, installé depuis peu à Uriage, donnait la réplique à son ami, au grand plaisir de Mlle Rivière placée à côté de lui, qui l'écoutait non sans regarder souvent, avec inquiétude, la femme d'Albert. Après le déjeuner, comme on servait le café au jardin, la jeune fille s'approcha de Mme Derize :

— Madame, lui dit-elle, comme si l'admiration la

contraignait à cette confidence, vous n'avez jamais été plus belle.

Élisabeth rougit de ce compliment ingénu qui, d'une autre bouche, l'aurait froissée. C'était vrai que son visage rayonnait, si pur de teint, adouci par les cheveux que la lumière caressait, favorisé dans son éclat par le contraste de la toilette noire. Et les yeux sombres paraissaient devenus si grands, si envahisseurs, à cause des joues moins pleines. A eux seuls ils modifiaient l'expression des traits, la chargeaient d'une vie plus ardente et plus noble.

— Vous êtes une enfant, murmura-t-elle dans un sourire.

— Plus maintenant, soupira la jeune fille dont le regard s'embua.

Elle aussi avait changé et il n'était pas malaisé de s'en apercevoir. Sa coquetterie des années précédentes l'avait conduite à connaître un autre sentiment. Elle avait recherché Philippe Lagier comme une jeune fille sans fortune, et décidée à organiser son existence par le mariage, recherché un beau parti. En somme il n'était plus de la première jeunesse et elle lui offrait la sienne. Peu à peu elle avait mieux compris ce qu'il avait d'exceptionnel, ce que son scepticisme cachait de mépris du commun, de séduction intellectuelle. Ainsi elle avait parcouru un chemin inattendu, et, dédaignée, avait ouvert à l'amour un cœur élargi. Sa mère, dont l'origine était ancienne mais à qui l'on savait de très médiocres ressources, assistait avec tristesse à l'échec d'un projet qui la rassurait sur l'avenir. Élisabeth se demanda, non sans scrupules, si une intervention aurait quelque chance d'être efficace.

— Venez me voir, dit-elle à Mlle Rivière.

Et celle-ci la remercia en l'implorant d'un regard si loyal, si confiant.

Précisément, comme pour lui prouver l'importance de son rôle, Philippe Lagier, après la jeune fille, s'approcha de Mme Derize :

— Voulez-vous, madame, me donner un conseil ?

— Tout de suite ?

— Non, pas ici. J'irai chez vous.

— A Saint-Martin ?

— Oui, dès demain peut-être.

Le long de la montée, elle songea : « Quel conseil ?... Je lui parlerai de Berthe Rivière. » Philippe l'inquiétait toujours un peu, à cause des formes compliquées, tortueuses que volontiers revêtait son esprit. Elle désira informer de cette démarche son mari qui la raccompagnait ; par délicatesse pour le secret d'un autre, et surtout parce qu'elle ne pouvait pas encore se confier toute à Albert, elle ne l'osa pas.

Le lendemain Philippe se rendit à Saint-Martin-d'Uriage. Elle s'était installée au verger, dans un fauteuil de paille, avec un ouvrage de tapisserie, tandis que ses enfants jouaient dans l'herbe à quelques pas. Elle profitait des derniers beaux jours et de la douceur de l'air pour rester dehors une bonne partie de l'après-midi. Le bruit régulier de la fontaine qui était voisine lui tenait compagnie sans atteindre le cours de ses pensées. Les pommes et les poires mûrissaient au soleil sur leurs arbres. Déjà les feuilles changeaient de teintes, et les seules fleurs étaient, dans les prairies, des colchiques.

Ce fut Marie-Louise qui signala sa présence. De-

puis combien de temps regardait-il la jeune femme dont le visage s'encadrait dans une grande capeline ? Elle fut un peu froissée de cette indiscrétion, d'autant qu'elle attendait, sans se l'avouer, Albert qui lui avait paru nerveux la veille. Aussi le pressa-t-elle d'expliquer sans retard le but de sa visite :

— C'est vous que l'on va consulter, et non moi.

Il devinait une vague hostilité, mais ne s'en offusqua pas. Ce qu'il avait à dire, il le dirait coûte que coûte, car il l'avait résolu après bien des hésitations :

— Voici, madame. En ce moment je dois prendre une décision grave. Je suis touché, très touché d'un sentiment que les circonstances, bien plus que ma personne, ont inspiré et dont la persistance, après m'avoir étonné, ne m'est plus indifférente. A mon âge, c'est une faveur rare.

— A votre âge ?

— J'ai quarante ans. Mlle Rivière en a vingt-deux ou vingt-trois. C'est bien une faveur rare et que je ne rencontrerai plus sans doute si je l'écarte.

— Pourquoi l'écarter ? interrogea Élisabeth.

Et comme il ne répondait pas et la fixait avec un singulier sourire, elle reprit :

— Mais pourquoi l'écarter ? Berthe Rivière mérite d'être aimée, je vous assure. Le sentiment dont vous parlez, dont elle ne soupçonnait pas à l'origine le pouvoir, l'a modifiée peu à peu. Elle a vu clair en elle. En deux ans elle a changé. Elle est maintenant réservée et sûre autant que jolie. Je vous la souhaite pour femme.

Elle s'était animée dans son panégyrique. Il la

regardait comme s'il pesait ses paroles, et brusquement il se détourna :

— Oui, mais mon cœur n'est pas libre.

Elle rougit, tandis qu'il continuait, les yeux baissés sur le gazon :

— Seulement la passion qui l'occupait et qui était sans espoir s'est épurée, est devenue un culte, une religion.

Elle eut un mouvement pour l'arrêter.

— Laissez-moi finir, madame. Je ne parlerai plus jamais de ces choses. Et il ne s'agit pas que de moi. Je me suis demandé souvent depuis quelque temps si un sentiment plus humain ne pourrait pas subsister à côté de celui-là, et suffire à la promesse de bonheur, de fidélité que j'échangerais. Votre foi ne vous empêche pas d'aimer. Mais serait-ce bien loyal ?

A la revoir dans ce cadre paisible, il avait malgré lui déformé légèrement le sens de sa démarche. Élisabeth voulut se lever et le congédier afin qu'il comprît que la première déloyauté, c'était cet aveu indirect qu'elle avait dû entendre. Elle se souvint que, le premier, il avait rectifié en elle le sens de la vie, et une seconde fois lui pardonna en demeurant à sa place. Mais elle mit dans sa réponse une autorité qui le maintenait à distance tout en lui désignant le chemin :

— C'est à vous de vous connaître. Cette... amitié ne doit plus vous occuper. Vous l'oublierez en cessant de voir celle qui en fut l'objet.

— En ne la revoyant plus ?

— Non. Elle partira. Épousez cette jeune fille qui, vous l'avez dit tout à l'heure, ne vous est pas

indifférente, que vous aimerez, que vous aimez peut-être déjà. Mais épousez-la sans arrière-pensée.

— Je ne puis pas.

— Sans arrière-pensée. Elle est si jeune. Regardez-la, et non le passé. Vivez près d'elle et formez son esprit avec patience. Que votre vie soit toute droite, sans à-côtés. C'est le secret du bonheur.

Il s'inclina et voulut lui baiser la main. Doucement elle la retira. Même cette humble caresse, elle ne la lui permettait pas. Dans le long silence qui suivit et qui les enveloppa comme la brume du soir les prairies en pente, chacun d'eux se donna à ses réflexions. L'air était calme, les choses immobiles. La chute d'un fruit dans les branches et son choc dur contre la terre les firent tressaillir comme un rappel du temps. Elle calculait toutes les années perdues pour son bonheur à elle, faute, jadis, de son effort quotidien, et cherchait quel enchantement, quel sortilège effacerait les plus récentes, lui restituerait des jours limpides et non plus troubles et nuageux. Il se répétait deux mots qu'elle avait prononcés :

« Elle partira... »

Elle allait partir pour Paris avec Albert. La réconciliation dont il ne doutait plus guère depuis la veille, après en avoir douté longtemps, était donc définitive. Il examina, pour emporter une vision plus précise, plus cruelle aussi, la jeune femme assise devant le chalet, entourée par les arbres du verger, et que toute la paix de la campagne caressait. Dans ce soir d'automne, malgré un peu de pâleur et de maigreur qui s'effaceraient bientôt, avec sa grande capeline, son air de jeunesse et la gerbe de grami-

nées que Marie-Louise avait déposée sur ses genoux, elle donnait cette impression d'attente qu'on reçoit, au printemps, de la terre en fleur. Il la compara, par contraste, à une autre femme qui lui était apparue, dans un décor de printemps, chargée de toute la détresse de l'automne. C'était Anne de Sézery, à la terrasse du jardin du Luxembourg, à la fin du dernier mois d'avril. Il l'avait accompagnée de l'avenue de l'Observatoire à Cluny en l'absence d'Albert, et ce tête-à-tête qu'il avait cherché avec patience, avec adresse, comme il en avait étrangement profité. D'arbre en arbre, le long de l'avenue, il reculait sa confidence. Au jardin, comme ils suivaient la balustrade de pierre d'où l'on domine la grande vasque et le palais, il s'était brusquement arrêté.

— Je dois vous parler, mademoiselle.

Elle avait sans hésitation imaginé quelque chose de grave, de plus grave même que tout ce qu'il pourrait dire, et sa question en fut la preuve :

— Est-ce notre ami qui vous en a chargé ?

— Non, non.

Elle se rassura un peu :

— Alors, je vous écoute.

Il commença par un interrogatoire :

— Vous n'êtes pas heureuse. Albert n'est pas heureux.

Elle essaya de sourire :

— Cela se voit-il ?

— Oui.

— Eh bien ! nous préférons notre malheur au bonheur des autres.

— En êtes-vous certaine ?

Alors, par une audace dont il se rendait mieux

compte à distance et que sa passion presque mystique pour Élisabeth pouvait seule expliquer, il lui avait transmis sa dernière conversation avec la mère d'Albert et l'ingénu projet qu'avait formé celle-ci de venir réclamer son fils à celle que le temps avait dû convaincre de l'inefficacité de l'amour. Il avait pu voir, à mesure qu'il parlait, le visage se ravager, les yeux dorés perdre leur flamme. Mais elle n'avait pas protesté :

— Oui, c'est bien cela, avait-elle dit simplement. J'y ai pensé. Qu'Albert n'en sache rien, n'est-ce pas ? Adieu, monsieur. Vous m'avez fait du mal. J'achèverai ma route, seule.

Il avait dû la laisser ainsi, malgré son insistance à la reconduire pour atténuer le coup qu'il lui avait donné. A plusieurs reprises il s'était retourné pour la revoir, accoudée à la rampe de pierre, entre deux vases, de plus en plus réduite, et quelle petite chose perdue avait recueilli son dernier regard ! Honteux du rôle qu'il avait joué, il n'avait pas eu le courage de se retrouver en présence d'Anne et d'Albert, et il avait prétexté une obligation de départ. Mais sa confidence avait porté. Elle ne faisait que hâter un événement qui se serait produit tôt ou tard, et peut-être trop tard. Élisabeth lui devait, en somme, la liberté de son mari, une résurrection de bonheur. Oui, il l'avait bien servie. Cette générosité même, qu'elle ne connaîtrait pas, les liait malgré elle. Jamais il n'oublierait. Elle serait son douloureux secret, sa *madone*, et personne n'en saurait plus rien. Mais Albert oublierait-il totalement Anne de Sézery ? La plupart des hommes ne vivent-ils pas avec une blessure intime qui, les mauvais jours, se rouvre ?

Ce silence ne pouvait se prolonger. Philippe le rompit avec ces paroles obscures :

— J'ai reçu de *ses* nouvelles.

Elle pensait donc à Mlle de Sézery, car elle l'interrogea, non sans une visible inquiétude :

— Où est-elle ?

— Aux Indes, à Poona. C'est une sorte d'hospice laïque, Epiphany-School, où l'on soigne des malades, où l'on élève des enfants abandonnés. Elle n'était pas destinée à un sort ordinaire.

Pourquoi lui avait-elle écrit, à lui ? Élisabeth devina qu'il n'était pas complètement étranger à la fuite d'Anne, et, sans approfondir davantage, elle demanda, envahie déjà par la peur rien que pour avoir entendu parler d'elle :

— Pouvez-vous me répéter ce que cette lettre contient ?

Il la prit dans un portefeuille et la lui tendit :

— Lisez-la et détruisez-la. J'y ai répondu hier. Elle n'écrira jamais plus.

— En ai-je le droit ?

— Oui.

Elle venait de recevoir l'enveloppe, quand Albert, après avoir traversé la maison, entra dans le verger.

— Je vous cherchais, dit-il à sa femme.

En apercevant Philippe, sa figure se rembrunit. La veille, au déjeuner de Mme Passerat, il avait mal supporté que le charme d'Élisabeth se fût exercé sur d'autres que sur lui-même, et après avoir impatiemment essayé d'attendre, au lendemain, il n'avait pu finir sa journée sans monter à Saint-Martin la revoir. Il la revit un peu troublée, avec la lettre

dans la main. Philippe, après quelques propos, se leva et prit congé d'Élisabeth :

— Je suivrai votre conseil, madame.

Il serra la main de son ami que sans peine il dispensa de l'accompagner. Dès qu'il se fut éloigné, Albert revint vers sa femme et d'une voix sèche il s'informa :

— Quel conseil voulait-il ? Suis-je indiscret ?

— Il m'annonçait son mariage.

— Avec Mlle Rivière ?

— Oui.

— La pauvre fille !

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il vous aime.

Il ne s'apercevait pas que cette prédiction l'atteignait elle-même. Elle l'arrêta d'un ton de reproche :

— Albert !

— Il m'a avoué, à moi, qu'il avait un culte pour vous. Oui, le premier, il vous a comprise, il a deviné cette force intérieure que, moi, je n'avais pas su éveiller. Je suis jaloux de lui, jaloux horriblement, non parce que je vous soupçonne de l'avoir jamais encouragé par un mot, — aucun soupçon n'a pu vous effleurer quand vous étiez seule et abandonnée, — mais parce que je n'admets pas qu'un autre puisse aujourd'hui vous connaître et vous aimer plus que moi.

— Albert ! murmura-t-elle, éperdue.

— Je devrais me mettre à genoux devant vous, et d'autres fois je désire d'étouffer, en vous pressant sur ma poitrine, ces années qui ont brisé notre amour.

Elle répéta, tremblante, tandis que son exaltation la dominait :

— Albert !

Interprétant mal son geste, il leva les bras avec désespoir :

— Ah ! je vous fais peur. Je le vois à vos yeux. Mais je n'ose même pas vous toucher le bout des doigts. Depuis que je reviens ici, même quand nous sommes à côté l'un de l'autre, il y a entre nous un abîme que nous ne savons pas franchir. Élisabeth ! Élisabeth ! Je suis bien malheureux.

Vaincue, elle voulut revenir à lui, et la lettre qu'elle avait oubliée tomba dans l'herbe. Machinalement il se pencha pour la ramasser et la lui rendre. Interdite, elle la prit de sa main. Il n'avait pas même regardé l'écriture, mais l'élan d'Élisabeth était rompu.

— Adieu ! dit-il brusquement en la voyant arrêtée.

Et il sortit en hâte du verger pour se jeter dans le chemin.

— Albert ! cria-t-elle en le poursuivant.

Le soir qui montait le lui déroba. Un nom qu'ils n'avaient pas encore prononcé suffisait à les séparer. Ce n'est pas la distance, ce n'est pas l'espace qui peuvent abolir le passé. Anne de Sézery était toujours là, entre eux.

VI

LA CHARTREUSE DE PRÉMOL

HUIT jours Élisabeth attendit une nouvelle visite d'Albert après cette étrange scène de jalousie. Chaque matin, à l'heure où d'habitude il arrivait, elle emmenait ses enfants sur le chemin jusqu'à l'orée du sentier qui contourne le château de Saint-Ferriol pour descendre en lacets par les prés à Uriage.

— Ne le vois-tu pas ? demandait-elle sans cesse à Marie-Louise qui avait des yeux perçants.

Mais il fallait rentrer sans lui pour déjeuner. Inquiète de cette absence qui se prolongeait, elle se rendit à Grenoble. Elle le trouva au boulevard des Adieux, et fut surprise de la fatigue de ses traits. Pourquoi ne revenait-il plus ? Il lui expliqua que la demi-séparation lui était plus cruelle qu'une séparation complète, et qu'il fallait choisir : ou reprendre la vie commune, ou reconnaître définitivement que c'était impossible.

— Venez, dit-elle. Vous ne vous en irez plus.

— Vous le voulez ?

— Oui.

Le lendemain il monta avec ses livres et ses bagages. Singulier moment pour une villégiature en montagne, remarqua le muletier qui transporta les

colis. On était déjà en octobre, et les derniers baigneurs avaient pris la fuite. La vieille maison de Saint-Martin était si vaste qu'Élisabeth put lui installer un petit appartement à l'étage supérieur. Elle l'avait appelé elle-même. Ils habitaient le même toit, ils s'aimaient et ils ne pouvaient s'abandonner à leur amour. Une force invincible les retenait.

« *Elle* vit là-bas, songeait-elle. Y pense-t-il souvent ? »

Et lui, à la voir si fragile, ses joues pâles, ses yeux tendres et effrayés, mesurait mieux tout le mal qu'il lui avait fait endurer, la traitait comme une fiancée trop délicate qu'il ne faut pas effaroucher.

« Notre premier baiser viendra d'elle, espérait-il. A-t-elle oublié ?... »

Mais lui-même n'oubliait pas, n'oublierait jamais sans doute Anne de Sézery, bien que la brusquerie de sa disparition eût altéré son souvenir. Elle avait été un de ces épisodes qui communiquent à la sensibilité un élan durable, auquel les hommes se reportent lorsqu'ils recherchent dans leur passé des témoignages émouvants. Seulement, il avait épuisé son mérite. Elle n'exerçait plus sur lui aucune action. Fût-elle revenue qu'elle n'eût point retrouvé d'empire. Tandis qu'Élisabeth, tant aimée autrefois, ajoutait à la force d'anciens désirs et d'anciennes désillusions un charme, un attrait d'inconnu. Elle était ensemble la représentation sensible de sa jeunesse et une femme nouvelle dont la découverte l'exaltait.

L'intimité, de ses mille liens renoués, confondait leurs vies. Un jour, en rougissant un peu, elle l'avait prié de reprendre l'administration de ses biens.

Ainsi elle abandonnait son indépendance, se replaçait sous la tutelle de son mari, lui restituait la charge de la famille, et de ce fardeau Albert se sentit plus léger. Les journées coulaient monotones. Après le travail, c'étaient de longues promenades avec les enfants, et dans la soirée un peu de musique, des lectures, et des projets d'avenir qu'ils ne faisaient plus qu'à deux. La saison avançait et ils ne parlaient pas de partir. Avec la solitude, le bonheur entourait, assiégeait l'ermitage de Saint-Martin. Qu'attendaient-ils pour lui ouvrir les portes ?

Octobre, avant de s'achever, donnait à l'automne cette beauté que, dans son éclatante monotonie, l'été ignore, et que composent comme un bouquet l'exaspération des couleurs, la transparence de l'air et cette grâce des choses mortelles.

— Papa, tu m'avais promis autrefois, rappela Marie-Louise, de me conduire à la Chartreuse de Prémol.

— Vraiment ? Eh bien ! nous irons tous.

La Chartreuse de Prémol est une ruine perdue dans les sapins à deux ou trois heures de Saint-Martin-d'Uriage. On suit d'abord les plaines de Chamrousse à découvert, puis on entre en forêt. Albert organisa pour le lendemain la petite expédition. On y emploierait un jour entier, — la température était si molle ! — et l'on fréterait l'âne de la ferme pour emporter Philippe à califourchon, plus un panier de vivres. Un petit berger du village, un peu simplet mais très sûr, qu'on surnommait par dérision Cervelle, mènerait l'animal par la bride.

On partit le matin sans se presser. Les enfants commencèrent par se disputer la monture, et bien-

tôt préférèrent marcher. Ils pensaient s'en aller d'un pas vainqueur jusqu'au bout du monde. Albert comptait sur le plaisir de la promenade, sur la bonne fatigue supportée en commun, sur la complicité naturelle de la lumière et des bois, pour toucher le cœur d'Élisabeth et lui rendre la confiance. Afin de s'abriter du soleil, elle avait mis sur la tête cette grande capeline qui lui donnait un air de jeune fille. Le cou très blanc ressortait sur le col un peu échancré de la robe noire. Elle tenait à la main un bâton qui était sans doute adapté au but de l'excursion, mais dont elle ne savait pas bien se servir. Il s'arrêta un instant pour la regarder mieux, et il admira cette flexibilité qu'elle avait acquise.

C'était une de ces journées incomparables dont on voudrait saisir et presser la douceur, tant on redoute qu'elles ne se renouvellent pas.

Le chemin grimpe à travers des prairies et des vergers avant d'atteindre la forêt.

— Un arbre en or, montra tout à coup Marie-Louise qui s'avançait en éclaireur.

Devant eux, un poirier, dont les feuilles étaient d'un jaune presque rose et si délicat que l'on eût dit des fleurs, se découpait sur l'azur clair. Au printemps même, avec sa fine neige aux branches, il ne devait pas offrir un spectacle plus agréable.

Après, c'était la forêt et aussitôt les enfants impressionnés se turent. La pente était assez forte, garnie d'un peuple de sapins dont quelques-uns, prenant de très bas leur essor, se dressaient avides, vers le jour libre. Il y en avait de centenaires aux fûts géants qui, dépassant les autres, leur dérobaient sève, air et clarté, et les reléguaient dans l'ombre,

à demi étouffés, rachitiques et rabougris. Entre les arbres, les voyageurs apercevaient le ciel et les montagnes du Drac dont l'imperceptible ligne de faîte, à cause de la buée bleuâtre des beaux temps d'automne, permettait mal de distinguer la séparation. Ils entendaient ce bruit argentin de l'eau qui sourd, et parfois une de ces petites sources se hasardait à traverser l'étroit chemin muletier dont les pierres, frottées et usées par les traîneaux chargés des coupes de bois, étaient luisantes comme des haches.

— Il n'y a personne ? réclama le gros Philippe vaguement inquiet en s'abritant derrière l'âne.

— Il doit y avoir quelqu'un par là, lui promit son père.

En effet, gisant sur le bord, des fûts de sapins écorcés, les uns entiers et si longs, ainsi dévêtus et blancs, les autres déjà taillés pour le transport, attestaient une présence humaine. Et la petite caravane dépassa un bûcheron assis sur un des plus beaux troncs de la forêt qu'il venait d'abattre avec des collègues.

— Bonjour, Claude, dit Albert qui marchait le dernier et qui reconnut Terraz, son voisin. Dommage de tuer un si bel arbre. Il faut cent ans pour faire le pareil.

— Il n'en manque pas sur la Croix de Prémol, répliqua le paysan. Et ça nourrira ma nichée.

— Combien avez-vous d'enfants ?

— Six, monsieur Albert. Et vous, rien que ces deux-là ?

— Oui.

— Oh ! mais vous n'avez pas fini. A votre âge ! Avec une si belle dame !

Et il éclata de rire avec cette simplicité naturelle qui n'est pas offensante. Élisabeth avait les joues empourprées, mais ne put s'empêcher de sourire.

Enfin, après un ressaut, on arriva à la Chartreuse. Son emplacement fut choisi avec cette sûreté des anciens moines qui savaient allier la sauvagerie des lieux à leur caractère quasi sacré et propre à la méditation et à l'élévation de l'âme. De trois côtés, les pentes de sapins forment un cirque autour de la clairière en terrain plat. Du quatrième, après une levée de sol, c'est l'ouverture de la vallée qu'on aperçoit à peine, qui est rejetée en arrière dédaigneusement, comme les vains attraits du monde. Les vieux bâtiments, édifiés au onzième siècle, ont été démolis sous la Révolution. On n'en découvre tout d'abord qu'un portail, restauré et encastré dans la façade de la maison forestière qui a pris aujourd'hui la place du couvent ; mais les ruines mutilées que les ronces, les plantes sauvages et la forêt même ont recouvertes gisent çà et là sur un large espace, comme les restes d'un corps défiguré.

Marie-Louise et Philippe, qui avaient visité la Grande-Chartreuse avec les Passerat, étaient fort déçus. Les ruines, ce n'est pas l'affaire des enfants. Il leur faut des maisons bien construites, et plus elles sont neuves, plus elles les enchantent, car la vie les appelle. Mais ils se consolèrent en aidant à dresser le couvert sur une dalle de pierre que supportaient des stèles de bois, table rustique que l'on découvrit dans un abri de branchages, à l'extrémité d'une pelouse, derrière la demeure du garde. Celui-ci consentit à battre une omelette qui compléta le déjeuner ; après quoi il emmena les mioches, à com-

pris Cervelle,visiter sa basse-cour et sa cage à lapins dont il était orgueilleux.

— Voulez-vous me suivre ? dit Albert à Élisabeth.

Il connaissait l'endroit pour y être venu dans sa première jeunesse. Après quelques pas dans la direction de la montagne qui les isolèrent de toute habitation, elle poussa un cri de surprise. Devant eux, un arceau intact de cloître dessinait sa courbe élancée sous la voûte enchevêtrée que formaient les arbres, prodigieux mélèzes aux gestes protecteurs et à la verdure éternelle, bouleaux blancs aux feuillages d'argent. Le vieux mur se distinguait à peine de toute la masse végétale, à cause d'un vêtement de mousse et de giroflées. Et même, de chétifs sapins, poussés là comme en plein terreau, agrippés les racines à nu, descellaient les pierres. Comment ces pierres tenaient-elles encore ? Par quel miracle le temps avait-il respecté la pureté de cet arc qui encadrait tout un pan de forêt et même un coin de ciel, et qui restait là comme une statue dans un jardin ? Déjà la forêt l'envahissait, l'enlaçait, et bientôt étouffé sous ses embrassements, il s'écroulerait dans l'herbe, et il faudrait se baisser pour en découvrir la trace. Ainsi menacé, pressé de toutes parts avec amitié par un peuple de branches trop serrées et caressé par l'automne dans ce paysage de sauvagerie que composait la montagne, rien que par sa grâce il évoquait la puissance de l'homme au milieu de la nature, et l'on pressentait sa décadence.

Élisabeth regardait l'arceau, et Albert, un peu en arrière, réservait pour la voir toute son émotion.

« J'ai peur, songeait-il. Elle est si fragile ! Voici deux ans, trois ans bientôt qu'elle vit dans l'inquiétude. Comme elle doit être lasse ! Elle a besoin de paix. Je saurai la lui rendre. Maintenant, oui, maintenant, elle est seule avec moi dans ma vie, comme nous sommes ici tous les deux... »

Elle s'était retournée de son côté, et dans les yeux grands ouverts qui le fixaient, il lut distinctement non plus cette expression vaguement effrayée qui leur était habituelle, mais l'épouvante, l'épouvante qui nous vient d'un danger immédiat ou d'une vision précise et rapprochée. En un bond, il la rejoignit :

— Élisabeth, qu'avez-vous ?

— Rien, rien.

Il voulut la prendre dans ses bras :

— Tes yeux, tes chers yeux, qu'ont-ils aperçu dans le bois ?

Elle se dégagea de son étreinte et, comme hallucinée, tendit la main pour lui désigner quelque chose ou quelqu'un qu'il ne voyait pas :

— Là, là. Elle est là. Tenez. Entre nous.

— Qui ?

— Elle est toujours là. Quand vous me faites la lecture le soir, quand vous me dites que vous m'aimez, quand vous m'emmenez sur les chemins. Maintenant, vous pensiez me montrer ces ruines, mettre en commun nos impressions. Elle ne veut pas. Elle est venue.

— Mais qui ? répéta-t-il quand il avait compris déjà.

— Anne de Sézery.

A l'appel de son nom que ni l'un ni l'autre n'a-

vaient encore osé prononcer, la lointaine jeune fille aux yeux dorés parut surgir réellement sous les arbres, là, vers l'arceau du cloître. Albert, résolument, écarta le fantôme :

— Écoute, Élisabeth. Il n'y a rien entre nous, pas même elle. Elle est partie pour toujours. Laissons-la. Tu es la femme de ma jeunesse. Tu as gardé, seule, notre foyer si longtemps. Ne va pas le briser à ton tour, pour une ombre. J'aimais jadis ton front fermé. Quand je l'ai cru vide, j'ai cherché ailleurs ce bonheur auquel nous ne croyons pas lorsqu'il est à portée de notre main et qui demande, pour être découvert et maintenu, tant d'apprentissage, une veille quotidienne. Maintenant, je lis en toi. Je ne m'étais pas trompé quand je t'avais choisie. Tu es bien celle qui devait fixer ma vie, toute ma vie. Je t'aime et te conjure d'oublier.

Elle l'avait écouté, frémissante, tendue vers lui comme, dans la forêt, ces sveltes bouleaux qui se dressaient pour parvenir à la lumière. Le dernier mot lui rendit sa résistance :

— Mais vous, Albert, vous ? Comment pourriez-vous l'oublier ?

— Auprès d'elle, Élisabeth, je pensais à toi. Près de toi, je ne pense pas à elle.

Elle mit une étrange insistance à affirmer :

— Non, vous ne pouvez pas l'oublier. Et moi, je ne veux pas devoir mon bonheur à son sacrifice. J'ai essayé depuis votre retour. Je ne peux pas.

Étonné, pris d'angoisse à cette mystérieuse allusion, il l'interrogea :

— Son sacrifice ? quel sacrifice ? Je ne comprends pas.

— C'est juste. Vous ne pouvez pas comprendre.

Et, de sa même voix effrayée et pressante, elle ajouta cet obscur avertissement :

— Ce soir vous comprendrez. Ce soir vous choisirez.

Il n'obtint aucune autre explication. Il fallut se replier sur la maison forestière. On rassembla les enfants et l'on redescendit sur Saint-Martin-d'Uriage. Le retour fut aussi lamentable que l'aller avait été joyeux. Instinctivement les enfants partageaient la tristesse de leurs parents qui se taisaient. Ils les devinèrent à nouveau divisés. Et même, à un tournant du chemin, Marie-Louise s'approcha de son père pour lui demander :

— Papa, tu ne vas pas repartir encore ?

Elle ne reçut pas de réponse. Albert s'absorbait dans ses pensées, et, distrait, ne dirigeait pas la marche. Le jour déclinait. Dans cette saison les jours sont si courts. En bas, l'ombre qui occupait le creux des vallées commençait de séparer les plans de montagnes que le poudroiement du soleil mêlait. Au sortir de la forêt de Prémol, les vergers et les châtaigneraies offraient en gerbe leurs bouquets de feuilles d'or ou de rouille. La caravane, conduite un peu au hasard, s'engagea dans un raccourci, et bientôt se trouva perdue.

— Où sommes-nous ? demanda Élisabeth.

Elle s'adressait à son mari avec tant d'abandon et de sécurité qu'il y vit un signe de confiance dans l'avenir. Elle se montrait si délicatement femme en se plaçant sous sa protection, et pourtant comme elle avait bien gouverné sa maison pendant le temps qu'il l'avait désertée ! Il s'orienta facilement. Mais

il fallut remonter la pente. La nuit les surprit en chemin. L'âne, qu'on avait chargé des deux enfants, avançait avec lenteur, et le gros Philippe, qui détestait l'obscurité, réclamait une autre escorte que celle de Cervelle.

— Tu n'es pas fatiguée ? disait souvent Albert à sa femme.

— Non, non.

Pourtant elle ralentissait le pas. La sentant lasse, il s'apitoyait davantage sur elle, la chérissait avec cette tendresse qui entoure, qui baigne, comme la mer une île, celle qui en est l'objet. Enfin le cortège entra dans Saint-Martin, accompagné et quasi submergé par les troupeaux que l'on poussait à l'abreuvoir. C'était, dans le crépuscule, une marée lente de bœufs et de moutons. Les bergers appelaient leurs bêtes confondues. Autour de l'eau canalisée dans un tronc d'arbre, le rassemblement était plus compact. Mais ce désordre même était tranquille. La paix du soir descendait sur ce coin de montagne.

Une fois rentrés, Albert interrogea Élisabeth :

— Maintenant m'expliqueras-tu ? En route, je ne songeais qu'à cela.

— Tout à l'heure, dit-elle, quand les petits dormiront.

VII

LES YEUX OUVERTS

Après le dîner que la communauté de fatigue rendit malgré tout cordial, elle emmena Marie-Louise et Philippe afin de présider elle-même à leur coucher. Un instant après, elle revint seule au salon où son mari, immobile devant le feu, attendait anxieusement son retour, et lui tendit deux lettres. Elle avait cette même expression de peur qu'il lui avait vue à la Chartreuse de Prémol.

— Lisez, murmura-t-elle. Quand ils dormiront, je reviendrai.

Il lut en premier lieu la lettre qu'Élisabeth avait reçue d'Anne de Sézery, et cette révélation d'un renoncement volontaire souleva en lui, comme une tempête les eaux mortes d'un lac, tous les souvenirs passionnés qu'il avait ensevelis dans son cœur. Un instant il fut courbé, ressaisi, emporté. Qu'était devenue celle qu'il n'avait pas soupçonnée capable d'un tel sacrifice ? La seconde lettre, adressée à Philippe Lagier, le lui apprit. Aux Indes, à Epiphany-School, elle remplissait un office de sœur de charité et trouvait là l'occupation de son âme excessive. Elle n'écrirait plus. Avec une intuition de femme, elle avait prévu, de là-bas, les résistances de son amant en face du bonheur, et le faisait avertir de l'apaisement qu'elle rencontrait dans sa nou-

velle existence et du vœu qu'elle formait de savoir que son renoncement n'avait pas été inefficace.

Chez vous, l'incertitude peut durer toute la vie, disait-elle à sa rivale qu'elle accablait un peu de sa magnanimité. Albert haïssait l'incertitude, et il lui fallait choisir avant le retour d'Élisabeth. Les circonstances ne lui permettaient pas d'hésiter quand sa pensée bouillonnante cherchait une direction. Élisabeth, en refusant de devoir à une équivoque sa place reconquise, en restituant à Mlle de Sézery son généreux prestige dépouillé même des nécessités qui l'amoindrissaient, n'égalait-elle pas celle-ci en noblesse d'âme ? De quelle supériorité toutes les deux ne témoignaient-elles pas dans l'amour ? Ah ! l'homme, quoi qu'il fasse, est dans cette voie toujours dépassé, et s'il veut être jugé favorablement, il lui faut invoquer la suite de ses efforts pour créer quelque œuvre durable, quelque solide édifice : la passion ne le prend jamais tout entier ni pour toujours.

Le temps passait. Comment accueillerait-il Élisabeth ? Il ne pouvait que la prendre dans ses bras, lui restituer la confiance, la paix du cœur. Et même, il lui cacherait sa blessure. Anne lointaine, Anne perdue, Anne idéalisée par sa fuite, demeurerait dans sa vie comme une de ces divinités mystérieuses à qui l'on rend d'occultes hommages. Bien des cœurs d'hommes recèlent de ces idoles, et nul ne le devine à les voir affronter les jours. C'est le jardin secret de chacun. Il cultiverait à part son jardin secret plutôt que d'imposer désormais à sa femme le moindre doute, la moindre souffrance.

Il en était là de ses résolutions quand il vit de-

vant lui Élisabeth. Elle était rentrée sans qu'il l'entendît. Vers la parole qu'il allait prononcer elle se tendait toute, le corps penché par l'inquiétude du visage comme une tige que le poids de la fleur fait ployer. Alors il prit les deux lettres et les jeta à la flamme. Ils les regardèrent se tordre, noircir et se fondre, et quand ce fut fini, il l'attira en essayant de sourire pour ne pas l'alarmer :

— Tu vois. Le foyer les a dévorées. C'est toi que j'aime.

D'une voix indistincte elle demanda :

— Elle ?

— J'ai tant de pitié pour elle !

— Rien que de la pitié ?

— Oui.

C'était le cruel tombeau qu'il donnait à Anne de Sézery. Mais elle le fixait de ses yeux interrogateurs, de ses yeux immenses, et ce regard le gênait. Il le sentait qui pénétrait en lui comme une pointe aiguë. Elle avait trop réfléchi, trop souffert, trop vécu ces dernières années pour ne pas découvrir ses pensées les plus profondes. Conquis, subjugué par cet effort dont elle portait la trace émouvante, la ciselure, par lequel pierre à pierre elle avait reconstruit leur foyer dévasté, il eut peur de lui mentir, et lui prenant doucement le visage entre les mains pour le rapprocher de lui, il lui dit de tout près :

— Élisabeth, ne me regarde plus ainsi. Oui, cette lettre d'Anne m'a fait mal. Mais c'est passé maintenant, je te jure. Avec elle, quel que fût son amour, nous marchions vers la mort. Avec toi, c'est vers la vie.

— Mon Albert !

— Quel chemin nous avons parcouru pour revenir à notre point de départ !

Il appuya le cher visage à son épaule.

— Là, je suis bien, dit-elle, s'abandonnant.

Sa peine, sa lourde peine n'avait pas été inutile. Elle avait rétabli l'unité de la famille dont elle avait la garde. Si douloureusement elle avait appris que nous sommes beaucoup plus responsables des petites choses que des grandes où les circonstances ont plus de part, et que c'est à nous, jour à jour, à fixer la chaîne, facile à briser, de notre bonheur. L'avenir lui devait des compensations. L'illusion de sa jeunesse, elle n'avait pu la maintenir. Mais elle comprenait mieux, et lui avec elle, la résistante force des tendresses humaines lorsqu'elles sont soutenues par une promesse sacrée et par le lien visible des enfants. Avec une énergie insoupçonnée d'elle-même, elle avait accompli l'œuvre la plus difficile, une reconstruction. Et cette œuvre, en la transformant, l'avait rendue plus digne d'être aimée, plus achevée dans son intelligence et sa grâce. Par ce courage à longue échéance comme par sa jeunesse elle triomphait de sa rivale, et, enfin libéré, il le reconnut.

— J'ai appris à t'aimer, dit-elle.

— Ma femme.

Ce mot, pour Albert, contiendrait son cœur désormais, et les yeux qui peu à peu s'étaient ouverts sur la vie, il les ferma avec ses lèvres.

Paris, mai 1906-novembre 1907.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE

ABOUT, EDMOND.
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.

ABRANTÈS, MADAME D'.
Mémoires (extraits). (2 vol.).

ACHARD, AMÉDÉE.
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat.

ACKER, PAUL.
Le Désir de vivre.

ADAM, PAUL.
Stéphanie.

AICARD, JEAN.
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour.

ANGELL, NORMAN.
La Grande Illusion.

ARDEL, HENRI.
Le Mal d'aimer.
Le Feu sous la Cendre.

ARMANDY, ANDRÉ.
Pour l'Honneur du Navire.

AVENEL, LE Vte G. D'.
Les Français de mon temps.

BALZAC, HONORÉ DE.
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le Curé de Tours, etc.
Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot.
César Birotteau.
Le Lys dans la Vallée.
La Cousine Bette.

BARRÈS, MAURICE.
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie Nationale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures.

BASHKIRTSEFF, MARIE.
Journal. (Extraits.)

BAUMANN, ÉMILE
La Fosse aux Lions.

BAZIN, RENÉ.
De toute son Âme.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière.
Ma Tante Giron

BENTLEY, E. C.
L'Affaire Manderson.

BLASCO IBAÑEZ, VICENTE.
Arènes sanglantes.
Terres maudites.
La Horde.

BOJER, JOHAN.
La Puissance du Mensonge.

BORDEAUX, HENRY.
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
Les Derniers Jours du Fort de Vaux.
Les Captifs délivrés.
La Neige sur les Pas.

BOURGET, PAUL.
Le Disciple.
Voyageuses.
L'Émigré.

BOYLESVE, RENÉ.
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.
La Becquée.

BRADA.
Retour du Flot.

BUCHAN, JOHN.
Le Prophète au Manteau Vert.
Le Prêtre Jean.
Les Trente-neuf Marches et La Centrale d'Energie.
Salut aux Coureurs d'Aventures.

CAMPAN, MADAME.
Mémoires sur la Vie de Marie-Antoinette. (Extraits.)

CARO, MADAME E.
Amour de Jeune Fille.

CHATEAUBRIAND.
Mémoires d'Outre-tombe.

CHÉRAU, GASTON.
La Maison de Patrice Perrier.

CHERBULIEZ, VICTOR.
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.
La Revanche de Joseph Noirel.

CLARETIE, JULES.
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit Marquis.

CLERMONT, ÉMILE.
Amour promis.

CONSCIENCE, HENRI.
Le Gentilhomme pauvre.

COULEVAIN, PIERRE DE.
Ève Victorieuse.
L'Ile inconnue.

CROCKETT, S. R.
La Capote lilas.

DAGUERCHES, HENRY.
Le Kilomètre 83.

DAUDET, ALPHONSE.
Contes du Lundi.
Lettres de mon Moulin.
Numa Roumestan.

DELEDDA, GRAZIA.
Elias Portolu.

DICKENS, CHARLES.
Aventures de Monsieur Pickwick (3 vol.).

DOSTOÏEVSKI, FÉDOR.
Une Fâcheuse Histoire.

DUMAS, ALEXANDRE.
La Tulipe noire.
Les Trois Mousquetaires (2 vol.).
Vingt Ans après (2 vol.).
Le Vicomte de Bragelonne (5 vol.).
Le Comte de Monte-Cristo (6 vol.).
La Reine Margot (2 vol.).
La Dame de Monsoreau (3 vol.).
Les Quarante-Cinq (3 vol.).
Joseph Balsamo (5 vol.).
Le Collier de la Reine (3 vol.).
Ange Pitou (2 vol.).
La Comtesse de Charny (6 vol.).

LICHTENBERGER, ANDRÉ
Gorri le Forban.
La Petite Sœur de Trott.

LOTI, PIERRE.
Figures et Choses qui passaient.
Jérusalem.
Le Roman d'un Enfant.
Vers Hispahan.
La Troisième Jeunesse de Mme Prune.

LYTTON, BULWER.
Les Derniers Jours de Pompéi

MAETERLINCK, MAURICE.
Morceaux choisis.

MARK TWAIN.
Contes choisis.

MASON, A. E. W.
L'Eau vive.

MÉREJKOWSKY.
Le Roman de Léonard de Vinci.

MÉRIMÉE, PROSPER.
Chronique du Règne de Charles IX.
Colomba.
Carmen.
Mosaïque.

MERRIMAN, H. SETON.
La Simiacine.
Les Vautours.

MICHELET, JULES.
La Convention.
Du 18 Brumaire à Waterloo.

MIGNET.
La Révolution Française. (2 vol.)

NOLHAC, PIERRE DE.
Marie-Antoinette Dauphine.
La Reine Marie-Antoinette.
Louis XV et Madame de Pompadour.

NOLLY, ÉMILE.
Hiên le Maboul.

OLLIVIER, ÉMILE.
L'Expédition du Mexique.

ORCZY, LA BARONNE.
Le Mouron Rouge.

PÉLADAN.
Les Amants de Pise.

PÉROCHON, ERNEST.
Nêne.

PIÉCHAUD, MARTIAL.
La Dernière Auberge.

POE, EDGAR ALLAN (trad. BAUDELAIRE).
Histoires Extraordinaires.
Nouvelles Histoires Extraordinaires.

RÉGNIER, H. DE.
Les Vacances d'un Jeune Homme sage.

RENAN, ERNEST.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.
Vie de Jésus.
Lettres intimes.

ROD, ÉDOUARD.
L'Ombre s'étend sur la Montagne.

SAINT-PIERRE, B. DE.
Paul et Virginie.

SAINT-SIMON.
La Cour de Louis XIV.

SAND, GEORGE.
Jeanne.
Mauprat.
La Petite Fadette.
François le Champi.
Les Maîtres Sonneurs.
Le Marquis de Villemer.
La Mare au Diable.

SANDEAU, JULES.
Mademoiselle de La Seiglière

SARCEY, FRANCISQUE.
Le Siège de Paris.

SCHULTZ, JEANNE.
Jean de Kerdren.
La Main de Ste-Modestine.

SCOTT, WALTER.
Ivanhoe.

COLLECTION NELSON (*suite*)

SÉGUR, Cte PH. DE.
Mémoires d'un Aide de Camp de Napoléon : De 1800 à 1812.
La Campagne de Russie.
Du Rhin à Fontainebleau.

SIENKIEWICZ, HENRYK.
Quo Vadis ? (Édition expurgée.)

SOUVESTRE, ÉMILE.
Un Philosophe sous les toits.
Le Foyer Breton.

STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.

R.-L. STEVENSON.
L'Ile au Trésor.

THEURIET, ANDRÉ.
La Chanoinesse.

TILLIER, CLAUDE.
Mon Oncle Benjamin. (Édition expurgée.)

TINAYRE, MARCELLE.
Hellé.
L'Ombre de l'Amour.
La Rançon.
L'Oiseau d'Orage.

TINSEAU, LÉON DE.
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.

TOLSTOÏ, LÉON.
Anna Karénine (2 vol.).

TOURGUÉNEFF, IVAN.
Fumée.
Une Nichée de Gentilshommes.
Les Eaux Printanières.
Terres vierges.

VANDAL, LE COMTE A.
L'Avènement de Bonaparte (2 vol.).

VAUDOYER, JEAN-LOUIS.
L'Amour masqué.

VIGNY, ALFRED DE.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Militaires.
Poésies.
Stello.
Chatterton, etc.
Journal d'un Poète.

VOGUÉ, LE Vte E.-M. DE.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.

WENDELL, BARRETT.
La France d'Aujourd'hui.

WEYMAN, STANLEY J.
La Cocarde Rouge.

YVER, COLETTE.
Comment s'en vont les Reines.

ZOLA, ÉMILE.
Le Rêve.

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN